



John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



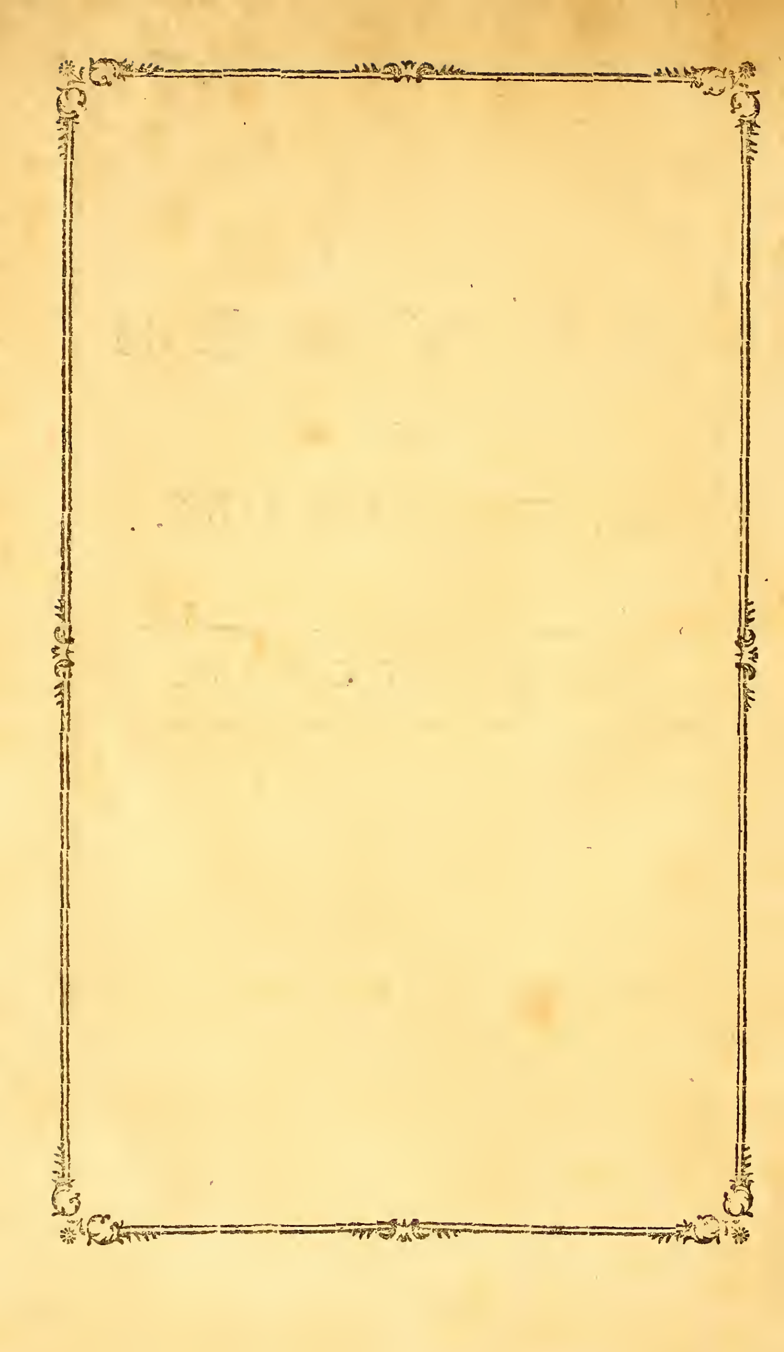


ŒUVRES

DE

Mr. DE VOLTAIRE.

TOME SECOND.



FRONTISPICE.



Ingenium cui Sit, cui mens divinior, atque os
Magna Sonaturum, des nominis hujus honorem.
Horat.

Martinet

OUVRAGES

DRAMATIQUES,

PRÉCÉDÉS ET SUIVIS

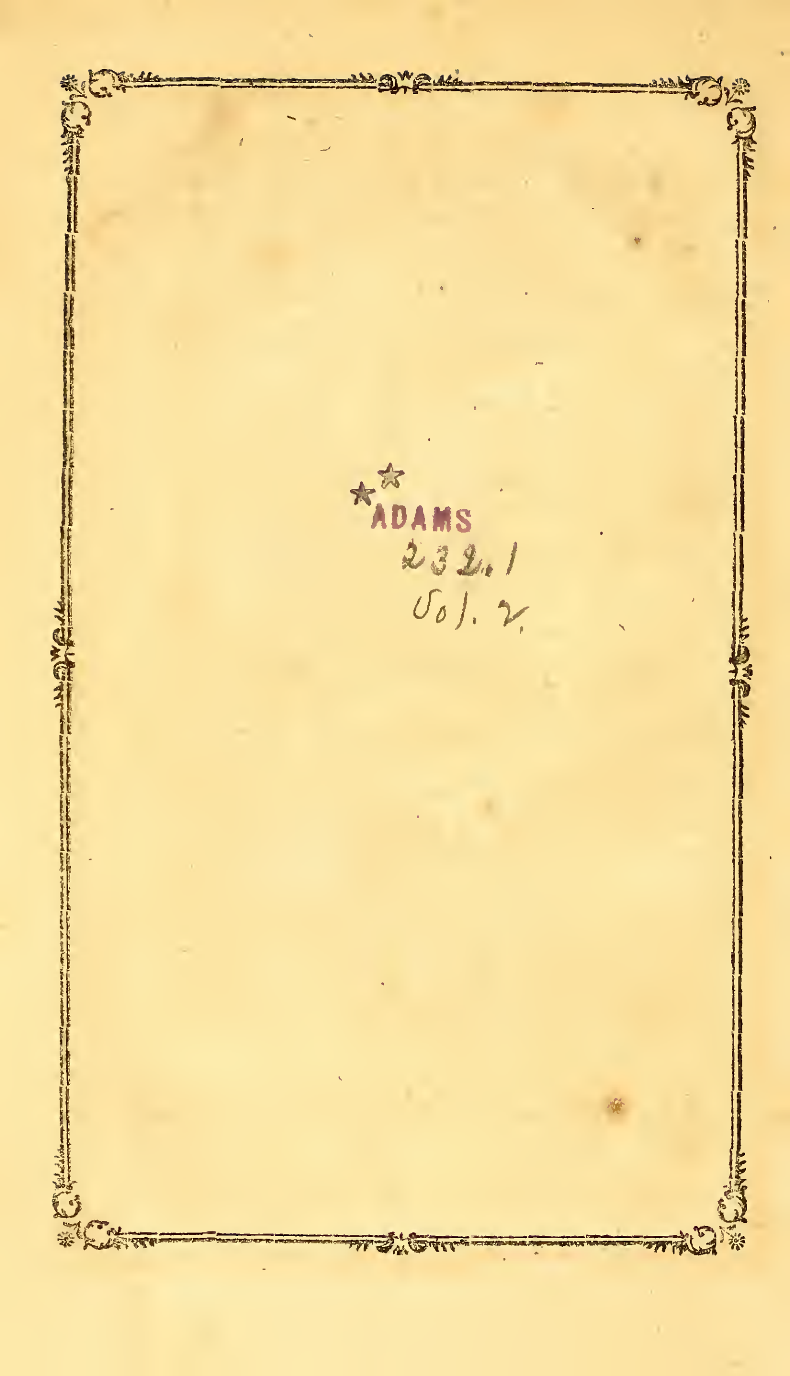
DE TOUTES LES PIÈCES QUI LEUR SONT RELATIVES.

TOME PREMIER.





M. DCC. LXXV.



AVERTISSEMENT.

NOus donnons ici toutes les piéces de théatre de monſieur de *Voltaire*, avec les variantes que nous avons pu recueillir. Ce ſera la ſeule édition correcte & complette. Toutes celles qu'on a données à Paris ſont très-informes; cela ne pouvait être autrement. Il arriva plus d'une fois que le public ſéduit par les ennemis de l'auteur, ſembla rejetter aux premières repréſentations les mêmes morceaux qu'il redemanda enſuite avec empreſſement quand la cabale fut diſſipée.

Quelquefois les acteurs déroutés par les cris de la cabale, ſe voyaient forcés de changer eux-mêmes les vers qui avaient été le prétexte du murmure; ils leur en ſubſtituaient d'autres au haſard. Preſque tous ſes ouvrages dramatiques ont été repréſentés & imprimés à Paris dans ſon abſence. Delà viennent les fautes dont fourmillent les éditions faites dans cette capitale.

Par exemple, dans la piéce de *Gengis*

imprimée par nous in-8°. ſous les yeux de l'auteur, on trouve dans la ſcène où *Gengis-kan* paraît pour la première fois, les vers ſuivans.

Ceſſez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts conſacrés par les tems;
Reſpectez-les; ils ſont le prix de mon courage;
Qu'on ceſſe de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives des loix, ce vaſte amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'eſt utile;
Elle occupe ce peuple, & le rend plus docile, &c.

Ce morceau important eſt tronqué & défiguré dans l'édition de *Ducheſne* & dans les autres. Voici comme il s'y trouve.

Ceſſez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts conſacrés par les tems,
Echappés aux fureurs des flammes, du pillage,
Reſpectez-les; ils ſont le prix de mon courage, &c.

On voit aſſez que ce qu'on a retranché était abſolument néceſſaire & très à ſa place. Le vers qu'on a ſubſtitué, *Echappés aux fureurs des flammes, du pillage*, eſt un vers indigne de quiconque eſt inſtruit des règles de ſon art, & connaît un peu l'harmonie. *Echappés des fureurs des flammes* eſt une céſure monſtrueuſe.

Ceux qui ſe plaiſent à étudier l'eſprit humain doivent ſavoir que les ennemis de l'auteur, pour faire tomber la piéce; inſinuèrent que les meilleurs morceaux étaient dangereux, & qu'il fallait les retrancher. Ils eurent la malignité de faire regarder ces vers comme une alluſion à la religion, qui rend le peuple plus docile. Il eſt évident què par ce paſſage on ne peut entendre que les ſciences des Chinois mépriſées alors des Tartares. On a repréſenté cette piéce en Italie; il y en a trois traductions. Les inquiſiteurs ne ſe ſont jamais aviſés de retrancher cette tirade.

La même difficulté fut faite en France à la tragédie de *Mahomet*; on ſuſcita contr'elle une perſécution violente; on fit défendre les repréſentations: ainſi le fanatiſme voulait anéantir la peinture du fanatiſme. Rome vengea l'auteur. Le pape *Benoit XIV.* protégea la piéce; elle lui fut dédiée: les académiciens la repréſentèrent dans pluſieurs villes d'Italie & à Rome même. Il faut avouer qu'il n'y a point de pays au monde où les gens de lettres aient été plus mal-

traités qu'en France, on ne leur rend juſtice que bien tard.

La tragédie de *Tancrède* eſt défigurée d'un bout à l'autre d'une manière encor plus barbare. Dans les éditions de France il n'y a preſque pas une ſcène où il ne ſe trouve des vers qui péchent également contre la langue, l'harmonie & les règles du théatre. Le libraire de Paris eſt d'autant plus inexcuſable qu'il pouvait conſulter notre édition, à laquelle il devait ſe conformer.

Les éditeurs de Paris ont porté la négligence juſqu'à répéter les mêmes vers dans pluſieurs ſcènes d'*Adelaïde du Gueſclin.* Nous trouvons dans leur édition, à la ſcène 7e. du ſecond acte, ces vers qui n'ont pas de ſens :

Gardez d'être réduit au hazard dangereux
Que les chefs de l'état ne trahiſſent leurs vœux.

Il y a dans notre édition :

Tous les chefs de l'état, laſſés de ces ravages,
Cherchent un port tranquille après tant de naufrages.
Gardez d'être réduit au haſard dangereux
De vous voir ou trahir, ou prévenir par eux.

Ces vers ſont dans les règles de la ſyn-

taxe la plus exacte. Ceux qu'on a ſubſtitués dans l'édition de Paris ſont de vrais ſolécifmes, & n'ont aucun ſens. *Gardez d'être réduit au haſard que les chefs de l'état ne trahiſſent leurs vœux ;* de quels vœux s'agit-il ? que veut dire, *être réduit au haſard qu'un autre ne trahiſſe ſes vœux ?* On s'imagine qu'il n'y a qu'à faire des vers qui riment, que le public ne s'apperçoit pas s'ils ſont bons ou mauvais, & que la rapidité de la déclamation fait diſparaître les défauts du ſtile ; mais les connaiſſeurs remarquent ces fautes : ils ſont bleſſés des barbariſmes innombrables qui défigurent preſque toutes nos tragédies. C'eſt un devoir indiſpenſable de parler purement ſa langue.

Nous avons ſouvent entendu dire à l'auteur, que la langue était trop négligée au théatre, & que c'eſt là que les règles du langage doivent être obſervées avec le plus de ſcrupule, parce que les étrangers y viennent apprendre le français. Il diſait que ce qui avait nui le plus aux belles-lettres était le ſuccès de pluſieurs piéces, qui à la faveur de quelques beautés ont fait oublier qu'elles étaient écrites dans un

ſtile barbare. On ſait que *Boileau* en mourant ſe plaignait de cette horrible décadence. Des éloges prodigués à cette barbarie ont achevé de corrompre le goût.

Les comédiens croient que les loix de l'art d'écrire, l'élégance, l'harmonie, la pureté de la langue, ſont des choſes inutiles; ils coupent, ils retranchent, ils tranſpoſent tout à leur plaiſir, pour ſe ménager des ſituations qui les faſſent valoir. Ils ſubſtituent à des paſſages néceſſaires des vers ineptes & ridicules; ils en chargent leurs manuſcrits, & c'eſt ſur ces manuſcrits que des libraires ignorans impriment des choſes qu'ils n'entendent point.

L'extrême abondance des ouvrages dramatiques a dégradé l'art au lieu de le perfectionner; & les amateurs des lettres accablés ſous l'immenſité des volumes, n'ont pas eu même le tems de diſtinguer ſi ces ouvrages imprimés ſont corrects ou non.

Les nôtres du moins le ſeront; & nous pouvons aſſurer les étrangers qui attendent notre édition, qu'ils n'y trouveront rien qui offenſe une langue devenue leurs délices, & l'objet conſtant de leurs études.

ŒDIPE,

TRAGÉDIE,

AVEC

DES CHŒURS;

Précédée d'une lettre au P. PORÉE, & d'une préface dans laquelle on combat les ſentimens de M. DE LA MOTTE ſur la poéſie.

Repréſentée pour la première fois le ... Novembre 1718.

AVERTISSEMENT
SUR
L'ŒDIPE.

L'*Auteur composa cette piéce à l'âge de dix-huit ans. Elle fut jouée en mil sept cent dix-huit, quarante-cinq fois de suite. Ce fut le sieur* du Frêne, *célèbre acteur, de l'âge de l'auteur, qui joua le rôle d'*Œdipe; *mademoiselle* des Mares, *très-grande actrice, joua celui de* Jocaste, *& quitta le théatre quelque tems après. On a rétabli dans cette nouvelle édition le rôle de* Philoctète, *tel qu'il fut joué à la première représentation.*

LETTRE

DE M. DE VOLTAIRE

AU PÈRE PORÉE, JÉSUITE.

JE vous envoie, mon cher père (*a*), la nouvelle édition qu'on vient de faire de la tragédie d'*Œdipe.* J'ai eu ſoin d'effacer, autant que je l'ai pu, les couleurs fades d'un amour déplacé, que j'avais mêlées malgré moi aux traits mâles & terribles que ce ſujet exige.

Je veux d'abord que vous ſachiez, pour ma juſtification, que tout jeune que j'étais quand je fis l'*Œdipe*, je le compoſai à-peu-près tel que vous le voyez aujourd'hui. J'étais plein de la lecture des anciens & de vos leçons, & je connaiſſais fort peu le théatre de Paris; je travaillai à-peu-près comme ſi j'avais été à Athénes. Je conſultai monſieur *Dacier*, qui était du pays. Il me conſeilla de mettre un chœur dans toutes les ſcènes à la manière des Grecs. C'était me conſeiller de me promener dans les rues de Paris avec la robe de *Platon.* J'eus bien de la peine ſeulement à obtenir que les comédiens de Paris vouluſſent exécuter les chœurs qui paraiſſent trois ou quatre fois dans la piéce; j'en eus bien davantage à faire recevoir une tragédie preſque

(1) Cette lettre a été trouvée dans les papiers du père *Porée* après ſa mort.

ſans amour. Les comédiennes ſe moquèrent de moi, quand elles virent qu'il n'y avait point de rôle pour *l'Amoureuſe*. On trouva la ſcène de la double confidence entre *Œdipe* & *Jocaſte*, tirée en partie de *Sophocle*, tout à fait inſipide. En un mot, les acteurs, qui étaient dans ce tems-là petits-maîtres & grands-ſeigneurs, refusèrent de repréſenter l'ouvrage. J'étais extrêmement jeune, je crus qu'ils avaient raiſon. Je gâtai ma piéce pour leur plaire, en affadiſſant par des ſentimens de tendreſſe un ſujet qui le comporte ſi peu. Quand on vit un peu d'amour, on fut moins mécontent de moi; mais on ne voulut point du tout de cette grande ſcène entre *Jocaſte* & *Œdipe*; on ſe moqua de *Sophocle* & de ſon imitateur. Je tins bon, je dis mes raiſons, j'employai des amis; enfin ce ne fut qu'à force de protection que j'obtins qu'on jouerait *Œdipe*. Il y avait un acteur nommé *Quinault*, qui dit tout haut, que pour me punir de mon opiniâtreté il fallait jouer la piéce telle qu'elle était, avec ce mauvais quatrième acte tiré du Grec. On me regardait d'ailleurs comme un téméraire, d'oſer traiter un ſujet où *Pierre Corneille* avait ſi bien réuſſi. On trouvait alors l'*Œdipe* de *Corneille* excellent; je le trouvais un fort mauvais ouvrage, & je n'oſais le dire. Je ne le dis enfin qu'au bout de dix ans, quand tout le monde eſt de mon avis. Il faut ſouvent bien du tems pour que juſtice ſoit exactement rendue. On l'a faite un peu plus tôt aux deux *Œdipes* de monſieur de la *Motte*. Le révérend père de *Tournemine* a dû vous communiquer la petite préface dans la-

quelle je lui livre bataille. Monſieur de la *Motte* a bien de l'eſprit ; il eſt un peu comme cet athlète Grec, qui quand il était terraſſé, prouvait qu'il avait le deſſus.

Je ne ſuis de ſon avis ſur rien. Mais vous m'avez appris à faire une guerre d'honnête homme. J'écris avec tant de civilité contre lui, que je l'ai demandé lui-même pour examinateur de cette préface, où je tâche de lui prouver ſon tort à chaque ligne ; & il a lui-même approuvé ma petite diſſertation polémique. Voilà comme les gens de lettres devraient ſe combattre ; voilà comme ils en uſeraient, s'ils avaient été à votre école ; mais ils ſont plus mordans d'ordinaire que des avocats, & plus emportés que des janſéniſtes. Les lettres humaines ſont devenues très-inhumaines. On injurie, on cabale, on calomnie, on fait des couplets. Il eſt plaiſant, qu'il ſoit permis de dire aux gens par écrit ce qu'on n'oſerait pas leur dire en face. Vous m'avez appris, mon cher père, à fuir ces baſſeſſes, & à ſavoir vivre, comme à ſavoir écrire.

Les muſes filles du ciel,
Sont des ſœurs ſans jalouſie ;
Elles vivent d'ambroiſie,
Et non d'abſinthe & de fiel,
Et quand Jupiter appelle
Leur aſſemblée immortelle
Aux fêtes qu'il donne aux dieux,
Il défend que le Satyre
Trouble les ſons de leur lyre
Par ſes ſons audacieux.

Adieu, mon cher & révérend père; je ſuis pour jamais à vous & aux vôtres, avec la tendre reconnaiſſance que je vous dois, & que ceux qui ont été élevés par vous ne conſervent pas toujours.

à Paris, ce 7 Janvier 1729.



PRÉFACE.

L'Œdipe, dont on donne cette nouvelle édition, fut repréſenté pour la première fois à la fin de l'année 1718. Le public le reçut avec beaucoup d'indulgence. Depuis même, cette tragédie s'eſt toujours ſoutenue ſur le théatre, & on la revoit encor avec quelque plaiſir malgré ſes défauts; ce que j'attribue en partie à l'avantage qu'elle a toujours eu d'être très-bien repréſentée, & en partie à la pompe & au pathétique du ſpectacle même.

Le père *Folard* jéſuite, & M. de *la Motte* de l'académie françaiſe, ont depuis traité tous deux le même ſujet, & tous deux ont évité les défauts dans leſquels je ſuis tombé. Il ne m'appartient pas de parler de leurs piéces; mes critiques, & même mes louanges, paraîtraient également ſuſpectes. (1)

Je ſuis encor plus éloigné de prétendre donner une poëtique à l'occaſion de cette tragédie; je ſuis perſuadé que tous ces raiſonnemens délicats, tant rebattus depuis quelques années, ne valent pas une ſcène de génie, & qu'il y a bien plus à apprendre dans *Polyeucte* & dans *Cinna*, que dans tous les préceptes de l'abbé d'*Aubignac*.

(1) Monſieur de *la Motte* donna deux *Œdipes* en 1726, l'un en rimes, & l'autre en proſe non rimée. L'*Œdipe* en rimes fut joué quatre fois; l'autre n'a jamais été joué.

Sévère & *Pauline* ſont les véritables maîtres de l'art. Tant de livres faits ſur la peinture par des connaiſſeurs n'inſtruiront pas tant un élève, que la ſeule vue d'une tête de *Raphaël*.

Les principes de tous les arts, qui dépendent de l'imagination, ſont tous aiſés & ſimples, tous puiſés dans la nature & dans la raiſon. Les *Pradons* & les *Boyers* les ont connus auſſi-bien que les *Corneilles* & les *Racines*; la différence n'a été & ne ſera jamais que dans l'application. Les auteurs d'*Armide* & d'*Iſſé*, & les plus mauvais compoſiteurs, ont eu les mêmes régles de muſique. Le *Pouſſin* a travaillé ſur les mêmes principes que *Vignon*. Il paraît donc auſſi inutile de parler des règles à la tête d'une tragédie, qu'il le ſerait à un peintre de prévenir le public par des diſſertations ſur ces tableaux, ou à un muſicien de vouloir démontrer que ſa muſique doit plaire.

Mais puiſque M. de *la Motte* veut établir des règles toutes contraires à celles qui ont guidé nos grands maîtres, il eſt juſte de défendre ces anciennes loix, non pas parce qu'elles ſont anciennes, mais parce qu'elles ſont bonnes & néceſſaires, & qu'elles pourraient avoir dans un homme de ſon mérite un adverſaire redoutable.

DES TROIS UNITÉS.

M. de *la Motte* veut d'abord proſcrire l'unité d'action, de lieu & de tems.

Les Français ſont les premiers d'entre les nations modernes, qui ont fait revivre ces ſages

règles du théatre ; les autres peuples ont été long-tems ſans vouloir recevoir un joug qui paraiſſait ſi ſévère ; mais comme ce joug était juſte, & que la raiſon triomphe enfin de tout, ils s'y ſont ſoumis avec le tems. Aujourd'hui même en Angleterre, les auteurs affectent d'avertir au-devant de leurs piéces, que la durée de l'action eſt égale à celle de la repréſentation ; & ils vont plus loin que nous, qui en cela avons été leurs maîtres. Toutes les nations commencent à regarder comme barbares les tems où cette pratique était ignorée des plus grands génies, tels que *Dom Lopez de Vega* & *Shakeſpear*. Elles avouent l'obligation qu'elles nous ont de les avoir retirées de cette barbarie. Faut-il qu'un Français ſe ſerve aujourd'hui de tout ſon eſprit pour nous y ramener ?

Quand je n'aurais autre choſe à dire à M. de *la Motte*, ſinon que meſſieurs *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Adiſſon*, *Congrève*, *Maffei*, ont tous obſervé les loix du théatre, c'en ſerait aſſez pour devoir arrêter quiconque voudrait les violer : Mais M. de *la Motte* mérite qu'on le combatte par des raiſons plus que par des autorités.

Qu'eſt-ce qu'une piéce de théatre ? La repréſentation d'une action. Pourquoi d'une ſeule, & non de deux ou trois ? C'eſt que l'eſprit humain ne peut embraſſer pluſieurs objets à la fois ; c'eſt que l'intérêt, qui ſe partage, s'anéantit bientôt ; c'eſt que nous ſommes choqués de voir, même dans un tableau, deux événemens ; c'eſt qu'enfin la nature ſeule nous a indiqué ce précepte, qui doit être invariable comme elle.

Par la même raiſon l'unité de lieu eſt eſſentielle ; car une ſeule action ne peut ſe paſſer en pluſieurs lieux à la fois. Si les perſonnages que je vois ſont à Athènes au prémier acte, comment peuvent-ils ſe trouver en Perſe au ſecond? M. *le Brun* a-t-il peint *Alexandre* à Arbelles & dans les Indes ſur la même toile? « Je ne ſerais « pas étonné, dit adroitement M. de *la Motte*, » qu'une nation ſenſée, mais moins amie des » règles, s'accommodât de voir *Coriolan* con- » damné à Rome au premier acte, reçu chez les » *Volſques* au troiſième, & aſſiégeant Rome au » quatrième, &c. » Premiérement, je ne conçois point qu'un peuple ſenſé & éclairé ne fut pas ami des règles, toutes puiſées dans le bon ſens, & toutes faites pour ſon plaiſir. Secondement ; qui ne ſent que voilà trois tragédies, & qu'un pareil projet, fut-il exécuté même en beaux vers, ne ſerait jamais qu'une piéce de *Jodelle* ou de *Hardy* verſifiée par un moderne habile?

L'unité de tems eſt jointe naturellement aux deux premières. En voici, je crois, une preuve bien ſenſible. J'aſſiſte à une tragédie, c'eſt-à-dire, à la repréſentation d'une action. Le ſujet eſt l'accompliſſement de cette action unique. On conſpire contre *Auguſte* dans Rome ; je veux ſavoir ce qui va arriver d'*Auguſte* & des conjurés. Si le poëte fait durer l'action quinze jours, il doit me rendre compte de ce qui ſe ſera paſſé dans ces quinze jours ; car je ſuis là pour être informé de ce qui ſe paſſe, & rien ne doit arriver d'inutile. Or s'il met devant mes yeux quinze jours d'événemens, voilà au moins quinze actions

tions différentes, quelques petites qu'elles puiſſent être. Ce n'eſt plus uniquement cet accompliſſement de la conſpiration, auquel il fallait marcher rapidement ; c'eſt une longue hiſtoire qui ne ſera plus intéreſſante, parce qu'elle ne ſera plus vive, parce que tout ſe ſera écarté du moment de la déciſion, qui eſt le ſeul que j'attends. Je ne ſuis point venu à la comédie pour entendre l'hiſtoire d'un héros, mais pour voir un ſeul événement de ſa vie. Il y a plus. Le ſpectateur n'eſt que trois heures à la commédie ; il ne faut donc pas que l'action dure plus de trois heures. *Cinna*, *Andromaque*, *Bajazet*, *Œdipe*, ſoit celui du grand *Corneille*, ſoit celui de M. de *la Motte*, ſoit même le mien, ſi j'oſe en parler, ne durent pas davantage. Si quelques autres piéces exigent plus de tems, c'eſt une licence, qui n'eſt pardonnable qu'en faveur des beautés de l'ouvrage ; & plus cette licence eſt grande, plus elle eſt faute.

Nous étendons ſouvent l'unité de tems juſqu'à vingt-quatre heure, & l'unité de lieu à l'enceinte de tout un palais. Plus de ſévérité rendrait quelquefois d'aſſez beaux ſujets impraticables, & plus d'indulgence ouvrirait la carrière à de trop grands abus. Car s'il était une fois établi, qu'une action théatrale pût ſe paſſer en deux jours, bientôt quelque auteur y employerait deux ſemaines, & un autre deux années ; & ſi l'on ne réduiſait pas le lieu de la ſcène à un eſpace limité, nous verrions en peu de tems des piéces telles que l'ancien *Jules Céſar* des Anglais, où *Caſſius* & *Brutus* ſont à Rome

au premier acte, & en Theſſalie dans le cinquième.

Ces loix obſervées, non-ſeulement ſervent à écarter les défauts, mais elles amènent de vraies beautés; de même que les règles de la belle architecture exactement ſuivies compoſent néceſſairement un bâtiment qui plait à la vue. On voit qu'avec l'unité de tems, d'action & de lieu, il eſt bien difficile qu'une piéce ne ſoit pas ſimple. Auſſi voilà le mérite de toutes les piéces de M. *Racine*, & celui que demandait *Ariſtote*. M. de *la Motte*, en défendant une tragédie de ſa compoſition, préfère à cette noble ſimplicité la multitude des événemens; il croit ſon ſentiment autoriſé par le peu de cas qu'on fait de *Bérénice*, par l'eſtime où eſt encor le *Cid*. Il eſt vrai que le *Cid* eſt plus touchant que *Bérénice*; mais *Bérénice* n'eſt condamnable que parce que c'eſt une élégie plutôt qu'une tragédie ſimple; & le *Cid*, dont l'action eſt véritablement tragique, ne doit point ſon ſuccès à la multiplicité des événemens; mais il plait malgré cette multiplicité, comme il touche malgré l'infante, & non pas à cauſe de l'infante.

M. de *la Motte* croit, qu'on peut ſe mettre au-deſſus de toutes ces règles, en s'en tenant à l'unité d'intérêt, qu'il doit avoir inventée, & qu'il appelle un paradoxe : mais cette unité d'intérêt ne me paraît autre choſe que celle de l'action. *Si pluſieurs perſonnages*, dit-il, *ſont diverſement intéreſſés dans le même événement, & s'il ſont tous dignes que j'entre dans leurs paſſions, il y a alors unité d'action, & non pas unité d'intérêt.*

Depuis que j'ai pris la liberté de diſputer contre M. de *la Motte* ſur cette petite queſtion, j'ai relu le diſcours du grand *Corneille* ſur les trois unités il vaut mieux conſulter ce grand maître que moi. Voici comme il s'exprime : *Je tiens donc, & je l'ai déjà dit, que l'unité d'action conſiſte en l'unité d'intrigue & en l'unité de péril.* Que le lecteur liſe cet endroit de *Corneille*, & il décidera bien vîte entre M. de *la Motte* & moi ; & quand je ne ſerais pas fort de l'autorité de ce grand-homme, n'ai-je pas encor une raiſon plus convaincante ? c'eſt l'expérience. Qu'on liſe nos meilleures tragédies françaiſes, on trouvera toujours les perſonnages principaux diverſement intéreſſés ; mais ces intérêts divers ſe rapportent tous à celui du perſonnage principal, & alors il y a unité d'action. Si au contraire tous ces intérêts différens ne ſe rapportent pas au principal acteur, ſi ce ne ſont pas des lignes qui aboutiſſent à un centre commun, l'intérêt eſt double, & ce qu'on appelle *action* au théatre, l'eſt auſſi. Tenons-nous en donc, comme le grand *Corneille*, aux trois unités, dans leſquelles les autres règles, c'eſt-à-dire, les autres beautés, ſe trouvent renfermées.

M. de *la Motte* les appelle *des principes de fantaiſie*, & prétend, qu'on peut fort bien s'en paſſer dans nos tragédies, parce qu'elles ſont négligées dans nos opéra. C'eſt, ce me ſemble, vouloir réformer un gouvernement régulier ſur l'exemple d'une anarchie.

DE L'OPÉRA.

L'opéra eſt un ſpectacle auſſi biſarre que magnifique, où les yeux & les oreilles ſont plus ſatisfaits que l'eſprit, où l'aſſerviſſement à la muſique rendent néceſſaires les fautes les plus ridicules, où il faut chanter des *ariettes* dans la deſtruction d'une ville, & danſer autour d'un tombeau; où l'on voit le palais de *Pluton* & celui du *Soleil*, des dieux, des démons, des magiciens, des preſtiges, des monſtres, des palais formés & détruits en un clin d'œil. On tolère ces extravagances, on les aime même, parce qu'on eſt là dans le pays des fées; & pourvu qu'il y ait du ſpectacle, de belles danſes, une belle muſique, quelques ſcènes intéreſſantes, on eſt content. Il ſerait auſſi ridicule d'exiger dans *Alceſte* l'unité d'action, de lieu & de tems, que de vouloir introduire des danſes & des démons dans *Cinna* ou dans *Rodogune*.

Cependant quoique les opéra ſoient diſpenſés de ces trois règles, les meilleurs ſont encor ceux où elles ſont le moins violées, on les retrouve même, ſi je ne me trompe, dans pluſieurs, tant elles ſont néceſſaires & naturelles, & tant elles ſervent à intéreſſer le ſpectateur. Comment donc M. de *la Motte* peut-il reprocher à notre nation la légéreté de condamner dans un ſpectacle les mêmes choſes que nous approuvons dans un autre? Il n'y a perſonne qui ne pût répondre à M. de *la Motte*. J'exige avec raiſon beaucoup plus de perfection d'une tragédie, que d'un opé-

ra ; parce qu'à une tragédie mon attention n'eſt point partagée, que ce n'eſt ni d'une ſarabande ni d'un pas de deux que dépend mon plaiſir ; que c'eſt à mon ame uniquement qu'il faut plaire. J'admire qu'un homme ait ſu amener & conduire dans un ſeul lieu, & dans un ſeul jour, un ſeul événement, que mon eſprit conçoit ſans fatigue, & où mon cœur s'intéreſſe par degrés. Plus je vois combien cette ſimplicité eſt difficile, plus elle me charme ; & ſi je veux enſuite me rendre raiſon de mon plaiſir, je trouve que je ſuis de l'avis de M. *Déſpréaux*, qui dit :

> Qu'en un lieu, qu'en un jour, un ſeul fait accompli,
> Tienne juſqu'à la fin le théatre rempli ;

J'ai pour moi encor, pourra-t-il dire, l'autorité du grand *Corneille* ; j'ai plus encor, j'ai ſon exemple, & le plaiſir que me font ſes ouvrages à proportion qu'il a plus ou moins obéit à cette règle.

M. de *la Motte* ne s'eſt pas contenté de vouloir ôter du théatre ſes principales règles, il veut encor lui ôter la poëſie, & nous donner des tragédies en proſe.

DES VERS EN PROSE.

Cet auteur ingénieux & fécond, qui n'a fait que des vers en ſa vie, ou des ouvrages de proſe à l'occaſion de ſes vers, écrit contre ſon art même, & le traite avec le même mépris qu'il a traité *Homère*, que pourtant il a traduit. Jamais *Vir-*

gile, ni *le Taſſe*, ni M. *Deſpréaux*, ni M. *Racine*, ni M. *Pope*, ne ſe ſont aviſés d'écrire contre l'harmonie des vers, ni M. de *Lully* contre la muſique, ni M. *Newton* contre les mathématiques. On a vu des hommes qui ont eu quelquefois la faibleſſe de ſe croire ſupérieurs à leur profeſſion, ce qui eſt le sûr moyen d'être au-deſſous: mais on n'en avait point encor vu qui vouluſſent l'avilir. Il n'y a que trop de perſonnes qui mépriſent la poëſie faute de la connaître. Paris eſt plein de gens de bon ſens, nés avec des organes inſenſibles à toute harmonie, pour qui de la muſique n'eſt que du bruit, & à qui la poëſie ne paraît qu'une folie ingénieuſe. Si ces perſonnes apprennent qu'un homme de mérite, qui a fait cinq ou ſix volumes de vers, eſt de leur avis, ne ſe croiront-ils pas en droit de regarder tous les autres poëtes comme des fous, & celui-là comme le ſeul à qui la raiſon eſt revenue? Il eſt donc néceſſaire de lui répondre pour l'honneur de l'art, & j'oſe dire pour l'honneur d'un pays, qui doit une partie de ſa gloire chez les étrangers, à la perfection de cet art même.

M. de *la Motte* avance que la rime eſt un uſage barbare inventé depuis peu.

Cependant tous les peuples de la terre, excepté les anciens Romains & les Grecs, ont rimé & riment encor. Le retour des mêmes ſons eſt ſi naturel à l'homme, qu'on a trouvé la rime établie chez les ſauvages, comme elle l'eſt à Rome, à Paris, à Londres, & à Madrid. Il y a dans *Montagne* une chanſon en rimes américquaines

traduite en français; on trouve dans un des *ſpectateurs* de M. *Addiſſon* une traduction d'une ode Laponne rimée, qui eſt pleine de ſentiment.

Les Grecs, *quibus dedit ore rotundo muſa loqui*, nés ſous un ciel plus heureux, & favoriſés par la nature d'organes plus délicats que les autres nations, formèrent une langue dont toutes les ſyllabes pouvaient, par leur longueur ou leur briéveté, exprimer les ſentimens lents ou impétueux de l'ame. De cette variété de ſyllabes & d'intonations, réſultait dans leurs vers, & même auſſi dans leur proſe, une harmonie que les anciens Italiens ſentirent, qu'ils imitèrent, & qu'aucune nation n'a pu ſaiſir après eux. Mais ſoit rime, ſoit ſyllabes cadencées, la poéſie, contre laquelle M. de *la Motte* ſe révolte, a été & ſera toujours cultivée par tous les peuples.

Avant *Hérodote* l'hiſtoire même ne s'écrivait qu'en vers chez les Grecs, qui avaient pris cette coutume des anciens Egyptiens, le peuple le plus ſage de la terre, le mieux policé, & le plus ſavant. Cette coutume était très-raiſonnable: car le but de l'hiſtoire était de conſerver à la poſtérité la mémoire du petit nombre de grands-hommes, qui lui devaient ſervir d'exemple. On ne s'était point encor aviſé de donner l'hiſtoire d'un couvent, ou d'une petite ville, en pluſieurs volumes *in-folio*. On n'écrivait que ce qui en était digne, que ce que les hommes devaient retenir par cœur. Voilà pourquoi on ſe ſervait de l'harmonie des vers pour aider la mémoire. C'eſt pour cette raiſon que les premiers philoſophes, les légiſlateurs, les fondateurs des Re-

ligions, & les hiſtoriens, étaient tous poëtes.

Il ſemble que la poéſie dût manquer communément, dans de pareils ſujets, ou de préciſion ou d'harmonie : mais depuis que *Virgile* a réuni ces deux grands mérites qui paraiſſent ſi incompatibles, depuis que MM. *Deſpréaux* & *Racine* ont écrit comme *Virgile*, un homme qui les a lus tous trois, & qui ſait que tous trois ſont traduits dans preſque toutes les langues de l'Europe, peut-il avilir à ce point un talent qui lui a fait tant d'honneur à lui-même ? Je placerai nos *Deſpréaux* & nos *Racines* à côté de *Virgile* pour le mérite de la verſification ; parce que ſi l'auteur de l'*Enéïde* était né à Paris, il aurait rimé comme eux ; & ſi ces deux Français avaient vécu du tems d'*Auguſte*, ils auraient fait le même uſage que *Virgile* de la meſure des vers latins. Quand donc M. de *la Motte* appelle la verſification *un travail méchanique & ridicule*, c'eſt charger de ce ridicule, non-ſeulement tous nos grands poëtes, mais tous ceux de l'antiquité. *Virgile* & *Horace* ſe ſont aſſervis à un travail auſſi méchanique que nos auteurs. Un arrangement heureux de ſpondées, & de dactyles, était bien auſſi pénible que nos rimes & nos hémiſtiches. Il faut que ce travail fut bien laborieux, puiſque l'*Enéïde* après onze années n'était pas encor dans ſa perfection.

M. de *la Motte* prétend, qu'au moins une ſcène de tragédie miſe en proſe ne perd rien de ſa grace ni de ſa force. Pour le prouver il tourne en proſe la première ſcène de *Mithridate*, & perſonne ne peut la lire. Il ne ſonge pas que le grand

mérite des vers eſt qu'ils ſoient auſſi naturels, auſſi corrects que la proſe. C'eſt cette extrême difficulté ſurmontée qui charme les connaiſſeurs. Réduiſez les vers en proſe, il n'y a plus ni mérite ni plaiſir.

Mais, dit-il, nos voiſins ne riment point dans leurs tragédies. Cela eſt vrai ; mais ces piéces ſont en vers, parce qu'il faut de l'harmonie à tous les peuples de la terre. Il ne s'agit donc plus que de ſavoir ſi nos vers doivent être rimés ou non. MM. *Corneille* & *Racine* ont employé la rime ; craignons que ſi nous voulons ouvrir une autre carrière, ce ne ſoit plutôt par l'impuiſſance de marcher dans celle de ces grands-hommes, que par le deſir de la nouveauté. Les Italiens & les Anglais peuvent ſe paſſer de rime, parce que leur langue a des inverſions, & leur poéſie mille libertés qui nous manquent. Chaque langue a ſon génie déterminé par la nature de la conſtruction de ſes phraſes, par la fréquence de ſes voyelles ou de ſes conſonnes, ſes inverſions, ſes verbes auxiliaires, &c. Le génie de notre langue eſt la clarté & l'élégance ; nous ne permettons nulle licence à notre poéſie, qui doit marcher comme notre proſe dans l'ordre précis de nos idées. Nous avons donc un beſoin eſſentiel du retour des mêmes ſons, pour que notre poéſie ne ſoit pas confondue avec la proſe. Tout le monde connait ces vers :

Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ! Mon père y tient l'urne fatale :
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères mains ;

Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

Mettez à la place :

Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ? Mon père y tient l'urne funeste ;
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains ;
Minos juge aux enfers tous les pâles mortels.

Quelque poétique que soit ce morceau, fera-t-il le même plaisir, dépouillé de l'agrément de la rime ? Les Anglais & les Italiens diraient également, après les Grecs & les Romains, *les pâles humains* Minos *aux enfers juge*, & enjamberaient avec grace sur l'autre vers. La manière même de réciter des vers en italien & en anglais fait sentir des syllabes longues & brèves, qui soutiennent encor l'harmonie sans besoin de rimes. Nous qui n'avons aucun de ces avantages, pourquoi voudrions-nous abandonner ceux que la nature de notre langue nous laisse ?

M. de *la Motte* compare nos poëtes, c'est-à-dire, nos *Corneilles*, nos *Racines*, nos *Despréaux*, à des faiseurs d'acrostiches, & à un charlatan, qui fait passer des grains de millet par le trou d'une aiguille ; & ajoute, que toutes ces puérilités n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté surmontée. J'avoue, que les mauvais vers sont à-peu-près dans ce cas. Ils ne diffèrent de la mauvaise prose que par la rime, & la rime seule ne fait ni le mérite du poëte ni le plaisir du lecteur. Ce ne sont point seulement des dactyles & des spondées qui plaisent dans *Virgile* & dans *Homère*. Ce qui enchante toute la terre,

c'eſt l'harmonie charmante qui naît de cette meſure difficile. Quiconque ſe borne à vaincre une difficulté pour le mérite ſeul de la vaincre, eſt un fou ; mais celui qui tire du fond de ces obſtacles mêmes des beautés qui plaiſent à tout le monde, eſt un homme très-ſage & preſque unique. Il eſt très-difficile de faire de beaux tableaux, de belles ſtatues, de bonne muſique, de bons vers. Auſſi les noms des hommes ſupérieurs qui ont vaincu ces obſtacles, dureront-ils beaucoup plus peut-être que les royaumes où ils ſont nés.

Je pourrais prendre encore la liberté de diſputer avec M. de *la Motte* ſur quelques autres points ; mais ce ſerait peut-être marquer un deſſein de l'attaquer perſonnellement, & faire ſoupçonner une malignité dont je ſuis auſſi éloigné que de ſes ſentimens. J'aime beaucoup mieux profiter des réflexions judicieuſes & fines qu'il a répandues dans ſon livre, que m'engager à en réfuter quelques-unes qui me paraiſſent moins vraies que les autres. C'eſt aſſez pour moi d'avoir taché de défendre un art que j'aime, & qu'il eût dû défendre lui-même.

Je dirai ſeulement un mot, (ſi M. de *la Faye* veut bien me le permettre) à l'occaſion de l'ode en faveur de l'harmonie, dans laquelle il combat en beaux vers le ſyſtême de M. de *la Motte*, & à laquelle ce dernier n'a répondu qu'en proſe. Voici une ſtance dans laquelle M. de *la Faye* a raſſemblé en vers harmonieux & pleins d'imagination, preſque toutes les raiſons que j'ai alléguées.

De la contrainte rigoureuſe,
Où l'eſprit ſemble reſſerré,
Il reçoit cette force heureuſe,
Qui l'élève au plus haut degré.
Telle dans des canaux preſſée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'élève dans les airs;
Et la règle qui ſemble auſtère,
N'eſt qu'un art plus certain de plaire,
Inſéparable des beaux vers.

Je n'ai jamais vu de comparaiſon plus juſte, plus gracieuſe, ni mieux exprimée. M. de *la Motte*, qui n'eût dû y répondre qu'en l'imitant ſeulement, examine, ſi ce ſont les canaux qui font que l'eau s'élève, ou ſi c'eſt la hauteur dont elle tombe qui fait la meſure de ſon élévation. Or *ou trouvera-t-on*, continue-t-il, *dans les vers plutôt que dans la proſe cette première hauteur des penſées? &c.*

Je crois que M. de *la Motte* ſe trompe comme phyſicien, puiſqu'il eſt certain, que ſans la gêne de ces canaux dont il s'agit, l'eau ne s'éléverait point du tout, de quelque hauteur qu'elle tombât: mais ne ſe trompe-t-il pas encor plus comme poëte? comment n'a-t-il pas ſenti, que comme la gêne de la meſure des vers produit une harmonie agréable à l'oreille, ainſi cette priſon où l'eau coule renfermée, produit un jet-d'eau qui plait à la vue? La comparaiſon n'eſt-elle pas auſſi juſte que riante? M. de *la Faye* a pris ſans doute un meilleur parti que

moi. Il s'eſt conduit comme ce philoſophe, qui pour toute réponſe à un ſophiſte qui niait le mouvement, ſe contenta de marcher en ſa préſence. M. de *la Motte* nie l'harmonie des vers : M. de *la Faye* lui envoie des vers harmonieux ; cela ſeul doit m'avertir de finir ma proſe.



ACTEURS.

ŒDIPE, roi de Thèbes.

JOCASTE, reine de Thèbes.

PHILOCTETE, prince d'Eubée.

Le grand prêtre.

ARASPE, confident d'Œdipe.

EGINE, confidente de Jocaſte.

DIMAS, ami de Philoctète.

PHORBAS, vieillard Thébain.

ICARE, vieillard de Corinthe.

Chœur des Thébains.

La ſcène eſt à Thèbes.



Tremblez malheureux Roi,
Votre regne est passé.



ŒDIPE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHILOCTETE, DIMAS.

DIMAS.

PHILOCTETE, est-ce vous ? quel coup affreux du sort
Dans ces lieux empestés vous fait chercher la mort ?
Venez-vous de nos dieux affronter la colère ?
Nul mortel n'ose ici mettre un pied téméraire ;
Ces climats sont remplis du céleste courroux,
Et la mort dévorante habite parmi nous.
Thèbe depuis long-tems aux horreurs consacrée ;
Du reste des vivans semble être séparée ?
Retournez....

PHILOCTETE.

Ce séjour convient aux malheureux.
Va, laisse-moi le soin de mes destins affreux,
Et dis-moi si des dieux la colère inhumaine,
En accablant ce peuple, a respecté la reine ?

DIMAS.

Oui, ſeigneur, elle vit; mais la contagion
Juſqu'au pied de ſon trône apporte ſon poiſon.
Chaque inſtant lui dérobe un ſerviteur fidele,
Et la mort par degrés ſemble s'approcher d'elle.
On dit, qu'enfin le ciel, après tant de courroux,
Va retirer ſon bras appeſanti ſur nous.
Tant de ſang, tant de morts ont dus le ſatisfaire.

PHILOCTETE.

Eh! quel crime a produit un courroux ſi ſévère?

DIMAS.

Depuis la mort du roi...

PHILOCTETE.

Qu'entends-je? quoi Laïus..

DIMAS.

Seigneur, depuis quatre ans ce héros ne vit plus.

PHILOCTETE.

Il ne vit plus! Quel mot a frappé mon oreille!
Quel eſpoir ſéduiſant dans mon cœur ſe réveille?
Quoi, Jocaſte! les dieux me feraient-ils plus doux?
Quoi! Philoctète enfin pourrait-il être à vous?
Il ne vit plus!.. quel ſort a terminé ſa vie?

DIMAS.

Quatre ans ſont écoulés depuis qu'en Béotie,
Pour la dernière fois le ſort guida vos pas.
A peine vous quittiez le ſein de vos états,
A peine vous preniez le chemin de l'Aſie,
Lorſque d'un coup perfide une main ennemie
Ravit à ſes ſujets ce prince infortuné.

PHILOCTETE.

Quoi ! Dimas, votre maître eſt mort aſſaſſiné ?

DIMAS.

Ce fut de nos malheurs la première origine ;
Ce crime a de l'empire entraîné la ruine.
Du bruit de ſon trépas mortellement frappés,
A répandre des pleurs nous étions occupés.
Quand du courroux des dieux miniſtre épouvantable,
Funeſte à l'innocent, ſans punir le coupable,
Un monſtre (loin de nous que faiſiez-vous alors?)
Un monſtre furieux vient ravager ces bords.
Le ciel induſtrieux dans ſa triſte vengeance,
Avait à le former épuiſé ſa puiſſance.
Né parmi des rochers au pied du Cythéron,
Ce monſtre à voix humaine, aigle, femme & lion.
De la nature entière exécrable aſſemblage,
Uniſſait contre nous l'artifice à la rage.
Il n'était qu'un moyen d'en préſerver ces lieux.
D'un ſens embarraſſé dans des mots captieux,
Le monſtre chaque jour dans Thèbe épouvantée
Propoſait une énigme avec art concertée ;
Et ſi quelque mortel voulait nous ſecourir,
Il devait voir le monſtre, & l'entendre ou périr.
A cette loi terrible il nous fallut ſouſcrire ;
D'une commune voix, Thèbe offrit ſon empire
A l'heureux interprète inſpiré par les dieux,
Qui nous dévoilerait ce ſens myſtérieux.
Nos ſages, nos vieillards, ſéduits par l'eſpérance,
Osèrent, ſur la foi d'une vaine ſcience,
Du monſtre impénétrable affronter le courroux ;

Nul d'eux ne l'entendit, ils expirèrent tous.
Mais Œdipe, héritier du ſceptre de Corinthe,
Au deſſus de ſon âge, au deſſus de la crainte,
Guidé par la fortune en ces lieux pleins d'effroi,
Vint, vit ce monſtre affreux, l'entendit & fut roi.
Il vit, il règne encor; mais ſa triſte puiſſance
Ne voit que des mourans ſous ſon obéiſſance.
Hélas! nous nous flattions que ſes heureuſes mains
Pour jamais à ſon trône enchaînaient les deſtins.
Déjà même les dieux nous ſemblaient plus faciles;
Le monſtre en expirant laiſſait ces murs tranquilles;
Mais la ſtérilité, ſur ce funeſte bord,
Bientôt avec la faim nous rapporta la mort.
Les dieux nous ont conduit de ſupplice en ſupplice;
La famine a ceſſé, mais non leur injuſtice;
Et la contagion, dépeuplant nos états,
Pourſuit un faible reſte échappé du trépas.
Tel eſt l'état horrible où les dieux nous réduiſent;
Mais vous, heureux guerrier, que ces dieux favoriſent,
Qui du ſein de la gloire a pu vous arracher?
Dans ce ſéjour affreux que venez-vous chercher?

PHILOCTETE.

J'y viens porter mes pleurs, & ma douleur profonde.
Apprends mon infortune & les malheurs du monde.
Mes yeux ne verront plus ce digne fils des dieux,
Cet appui de la terre, invincible comme eux.
L'innocent opprimé perd ſon dieu tutélaire;
Je pleure mon ami, le monde pleure un père.

DIMAS.

Hercule eſt mort?

PHILOCTETE.

Ami, ces malheureuſes mains
Ont mis ſur le bûcher le plus grand des humains.
Je rapporte en ces lieux ces flèches invincibles,
Du fils de Jupiter préſens chers & terribles.
Je rapporte ſa cendre, & viens à ce héros,
Attendant des autels, élever des tombeaux.
Crois-moi, s'il eût vécu, ſi d'un préſent ſi rare
Le ciel pour les humains eût été moins avare,
J'aurais loin de Jocaſte achevé mon deſtin;
Et dût ma paſſion renaître dans mon ſein,
Tu ne me verrais point, ſuivant l'amour pour guide,
Pour ſervir une femme abandonner Alcide.

DIMAS.

J'ai plaint long-tems ce feu ſi puiſſant & ſi doux;
Il naquit dans l'enfance, il croiſſait avec vous.
Jocaſte par un père à ſon hymen forcée,
Au trône de Laïus à regret fut placée.
Hélas! à cet hymen, qui coûta tant de pleurs,
Les deſtins en ſecret préparaient nos malheurs.
Que j'admirais en vous cette vertu ſuprême,
Ce cœur digne du trône, & vainqueur de ſoi-même!
En vain l'amour parlait à ce cœur agité;
C'eſt le premier tyran que vous avez dompté.

PHILOCTETE.

Il fallut fuir pour vaincre; oui, je te le confeſſe;
Je luttai quelque tems, je ſentis ma faibleſſe:
Il fallut m'arracher de ce funeſte lieu,
Et je dis à Jocaſte un éternel adieu.
Cependant l'univers tremblant au nom d'Alcide,

Attendait ſon deſtin de ſa valeur rapide ;
A ſes divins travaux j'oſai m'aſſocier ;
Je marchai près de lui ceint du même laurier.
C'eſt alors en effet que mon ame éclairée
Contre les paſſions ſe ſentit aſſurée.
L'amitié d'un grand homme eſt un bienfait des dieux ;
Je liſais mon devoir & mon ſort dans ſes yeux.
Des vertus avec lui je fis l'apprentiſſage ;
Sans endurcir mon cœur, j'affermis mon courage :
L'inflexible vertu m'enchaîna ſous ſa loi :
Qu'euſſai-je été ſans lui ? rien que le fils d'un roi,
Rien qu'un prince vulgaire, & je ſerais peut-être
Eſclave de mes ſens, dont il m'a rendu maître.

DIMAS.

Ainſi donc déſormais, ſans plainte & ſans courroux,
Vous reverrez Jocaſte, & ſon nouvel époux.

PHILOCTETE.

Comment ? que dites-vous ? un nouvel hyménée ?

DIMAS.

Œdipe à cette reine a joint ſa deſtinée.

PHILOCTETE.

Œdipe eſt trop heureux. Je n'en ſuis point ſurpris ;
Et qui ſauva ſon peuple, eſt digne d'un tel prix.
Le ciel eſt juſte.

DIMAS.

Œdipe en ces lieux va paraître ;
Tout le peuple avec lui conduit par le grand-prêtre,
Vient des dieux irrités conjurer les rigueurs.

PHILOCTETE.

Je me ſens attendri, je partage leurs pleurs.

O toi, du haut des cieux, veille ſur ta patrie,
Exauce en ſa faveur un ami qui te prie.
Hercule, ſois le dieu de tes concitoyens;
Que leurs vœux juſqu'a toi montent avec les miens !

SCENE II.

LE GRAND-PRÊTRE, LE CHŒUR.

(*La porte du temple s'ouvre, & le grand-prêtre paraît au milieu du peuple.*)

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

ESPRITS contagieux, tyrans de cet empire,
Qui ſoufflez dans ces murs la mort qu'on y reſpire,
Redoublez contre nous votre lente fureur,
Et d'un trépas trop long épargnez-nous l'horreur.

SECOND PERSONNAGE.

Frappez, dieux tout-puiſſans, vos victimes ſont prêtes :
O monts, écraſez-nous... Cieux, tombez ſur nos têtes !
O mort, nous implorons ton funeſte ſecours !
O mort, viens nous ſauver, viens terminer nos jours !

LE GRAND-PRÊTRE.

Ceſſez, & retenez ces clameurs lamentables,
Faible ſoulagement aux maux des miſérables ;
Fléchiſſons ſous un dieu qui veut nous éprouver,
Qui d'un mot peut nous perdre, & d'un mot nous ſauver.
Il ſait que dans ces murs la mort nous environne,
Et les cris des Thébain ſont montés vers ſont trône.
Le roi vient. Par ma voix, le ciel va lui parler ;

Les destins à ses yeux veulent se dévoiler ;
Les tems sont arrivés ; cette grande journée
Va du peuple & du roi changer la destinée.

SCENE III.

ŒDIPE, JOCASTE, le grand-prêtre, EGINE, DIMAS, ARASPE, le chœur.

ŒDIPE.

PEuples, qui dans ce temple apportant vos douleurs,
Présentez à nos dieux des offrandes de pleurs,
Que ne puis-je sur moi détournant leurs vengeances,
De la mort qui vous suit étouffer les semences !
Mais un roi n'est qu'un homme en ce commun danger,
Et tout ce qu'il peut faire est de le partager.
(*au grand-prêtre.*)
Vous, ministre des dieux que dans Thèbe on adore,
Dédaignent-ils toujours la voix qui les implore ?
Verront-ils sans pitié finir nos tristes jours ?
Ces maîtres des humains sont-ils muets & sourds ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Roi, peuple, écoutez-moi. Cette nuit à ma vue
Du ciel sur nos autels la flamme est descendue ;
L'ombre du grand Laïus a paru parmi nous,
Terrible, & respirant la haine & le courroux.
Une effrayante voix s'est fait alors entendre :
« Les Thébains de Laïus n'ont point vengé la cendre ;
» Le meurtrier du roi respire en ces états,
» Et de son souffle impur infecte vos climats.

» Il faut qu'on le connaiſſe, il faut qu'on le puniſſe.
» Peuples, votre ſalut dépend de ſon ſupplice.

ŒDIPE.

Thébains, je l'avouerai, vous ſouffrez juſtement
D'un crime inexcuſable un rude châtiment.
Laïus vous était cher, & votre négligence
De ſes mânes ſacrés a trahi la vengeance.
Tel eſt ſouvent le ſort des plus juſtes des rois;
Tant qu'ils ſont ſur la terre on reſpecte leurs loix:
On porte juſqu'aux cieux leur juſtice ſuprême:
Adorés de leur peuple, ils ſont des dieux eux-mêmes;
Mais après leur trépas, que ſont-ils à vos yeux?
Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux;
Et comme à l'intérêt l'ame humaine eſt liée,
La vertu qui n'eſt plus eſt bientôt oubliée.
Ainſi du ciel vengeur implorant le courroux,
Le ſang de votre roi s'élève contre vous.
Appaiſons ſon murmure, & qu'au lieu d'hécatombe
Le ſang du meurtrier ſoit verſé ſur ſa tombe.
A chercher le coupable appliquons tous nos ſoins.
Quoi! de la mort du roi n'a-t-on pas de témoins?
Et n'a-t-on jamais pu, parmi tant de prodiges,
De ce crime impuni retrouver les veſtiges?
On m'avait toujours dit, que ce fut un Thébain
Qui leva ſur ſon prince une coupable main.

(*à Jocaſte.*)

Pour moi qui de vos mains recevant ſa couronne,
Deux ans après ſa mort ai monté ſur ſon trône,
Madame, juſqu'ici reſpectant vos douleurs,
Je n'ai point rappellé le ſujet de vos pleurs;

Et de vos ſeuls périls chaque jour alarmée,
Mon ame a d'autres ſoins ſemblait être fermée.

JOCASTE.

Seigneur, quand le deſtin me réſervant à vous,
Par un coup imprévu m'enleva mon époux;
Lorſque de ſes états parcourant les frontières,
Ce héros ſuccomba ſous des mains meurtrières;
Phorbas en ce voyage était ſeul avec lui.
Phorbas était du roi le conſeil & l'appui.
Laïus qui connaiſſait ſon zèle & ſa prudence,
Partageait avec lui le poids de ſa puiſſance.
Ce fut lui qui du prince à ſes yeux maſſacré
Rapporta dans nos murs le corps défiguré :
Percé de coups lui-même il ſe traînait à peine :
Il tomba tout ſanglant aux genoux de ſa reine.
« Des inconnus, dit-il, ont porté ces grands coups :
» Ils ont devant mes yeux maſſacré votre époux;
» Ils m'ont laiſſé mourant, & le pouvoir céleſte
» De mes jours malheureux a ranimé le reſte.
Il ne m'en dit pas plus, & mon cœur agité
Voyait fuir loin de lui la triſte vérité :
Et peut-être le ciel, que ce grand crime irrite,
Déroba le coupable à ma juſte pourſuite;
Peut-être accompliſſant ſes décrets éternels,
Afin de nous punir, il nous fit criminels.
Le ſphynx bientôt après déſola cette rive :
A ſes ſeules fureurs Thèbe fut attentive;
Et l'on ne pouvait guère, en un pareil effroi,
Venger la mort d'autrui, quand on tremblait pour ſoi.

ŒDIPE.

Madame, qu'a-t-on fait de ce ſujet fidèle?

JOCASTE.

Seigneur, on paya mal ſon ſervice & ſon zèle:
Tout l'état en ſecret était ſon ennemi:
Il était trop puiſſant pour n'être point haï;
Et du peuple & des grands la colère inſenſée
Brûlait de le punir de ſa faveur paſſée.
On l'accuſa lui-même, & d'un commun tranſport,
Thèbe entière à grands cris me demanda ſa mort;
Et moi de tous côtés redoutant l'injuſtice,
Je tremblais d'ordonner ſa grace, ou ſon ſupplice.
Dans un château voiſin conduit ſecrétement,
Je dérobai ſa tête à leur emportement.
Là, depuis quatre hivers ce vieillard vénérable,
De la faveur des rois exemple déplorable,
Sans ſe plaindre de moi, ni du peuple irrité,
De ſa ſeule innocence attend ſa liberté.

ŒDIPE.

(*à ſa ſuite.*)

Madame, c'eſt aſſez. Courez, que l'on s'empreſſe,
Qu'on ouvre ſa priſon, qu'il vienne, qu'il paraiſſe.
Moi-même devant vous je veux l'interroger.
J'ai tout mon peuple enſemble & Laïus à venger.
Il faut tout écouter, il faut d'un œil ſévère
Sonder la profondeur de ce triſte myſtère.
Et vous, dieux des Thébains, dieux qui nous exaucez,
Puniſſez l'aſſaſſin, vous qui le connaiſſez.
Soleil, cache à ſes yeux le jour qui nous éclaire;
Qu'en horreur à ſes fils, exécrable à ſa mère,

Errant, abandonné, proſcrit dans l'univers,
Il raſſemble ſur lui tous les maux des enfers;
Et que ſon corps ſanglant, privé de ſépulture,
Des vautours dévorans devienne la pâture.

LE GRAND-PRÊTRE.

A ces ſermens affreux nous nous uniſſons tous.

ŒDIPE.

Dieux, que le crime ſeul éprouve enfin vos coups!
Ou ſi de vos décrets l'éternelle juſtice
Abondonne à mon bras le ſoin de ſon ſupplice,
Et ſi vous êtes las enfin de nous haïr,
Donnez en commandant le pouvoir d'obéir.
Si ſur un inconnu vous pourſuivez un crime,
Achevez votre ouvrage, & nommez la victime.
Vous, retournez au temple, allez, que votre voix
Interroge ces dieux une ſeconde fois:
Que vos vœux parmi nous les forcent à deſcendre;
S'il ont aimé Laïus, ils vengeront ſa cendre;
Et conduiſant un roi, facile à ſe tromper,
Ils marqueront la place où mon bras doit frapper.

Fin du premier acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, EGINE, ARASPE, le chœur.

ARASPE.

Oui, ce peuple expirant, dont je suis l'interprète,
D'une commune voix accuse Philoctète,
Madame, & les destins dans ce triste séjour,
Pour nous sauver sans doute, ont permis son retour.

JOCASTE.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux!

EGINE.

Ma surprise est extrême....

JOCASTE.

Qui, lui! qui, Philoctète?

ARASPE.

Oui, madame, lui-même.
A quel autre en effet pourraient-ils imputer
Un meurtre qu'à nos yeux il sembla méditer?
Il haïssait Laïus, on le sait; & sa haine
Aux yeux de votre époux ne se cachait qu'à peine.
La jeunesse imprudente aisément se trahit;
Son front mal déguisé decouvrait son dépit.
J'ignore quel sujet animait sa colère:
Mais, au seul nom du roi, trop prompt, & trop sincère,
Esclave d'un courroux qu'il ne pouvait dompter,

Jusques à la menace il osait s'emporter.
Il partit ; & depuis, sa destinée errante
Ramena sur nos bords sa fortune flottante ;
Même il était dans Thèbe en ces tems malheureux,
Que le ciel a marqués d'un parricide affreux.
Depuis ce jour fatal, avec quelque apparence,
De nos peuples sur lui tomba la défiance.
Que dis-je ? Assez long-tems les soupçons des Thébains
Entre Phorbas & lui flottèrent incertains :
Cependant ce grand nom qu'il s'acquit dans la guerre,
Ce titre si fameux de vengeur de la terre,
Ce respect qu'aux héros nous portons malgré nous,
Fit taire nos soupçons, & suspendit nos coups.
Mais les tems sont changés : Thèbe en ce jour funeste,
D'un respect dangereux dépouillera le reste.
En vain sa gloire parle à ces cœurs agités,
Les dieux veulent du sang, & sont seuls écoutés.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

O reine, ayez pitié d'un peuple qui vous aime,
Imitez de ces dieux la justice suprême ;
Livrez-nous leur victime, adressez-leur nos vœux :
Qui peut mieux les toucher qu'un cœur si digne d'eux ?

JOCASTE.

Pour fléchir leur courroux, s'il ne faut que ma vie,
Hélas ! c'est sans regret que je la sacrifie.
Thébains, qui me croyez encor quelques vertus,
Je vous offre mon sang : n'exigez rien de plus.
Allez.....

SCENE II.

JOCASTE, EGINE.

EGINE.

QUE je vous plains !

JOCASTE.

Hélas ! je porte envie
A ceux qui dans ces murs ont terminé leur vie.
Quel état, quel tourment pour un cœur vertueux !

EGINE.

Il n'en faut point douter, votre ſort eſt affreux.
Ces peuples qu'un faux zèle aveuglément anime,
Vont bientôt à grands cris demander leur victime.
Je n'oſe l'accuſer, mais quelle horreur pour vous,
Si vous trouvez en lui l'aſſaſſin d'un époux !

JOCASTE.

Et l'on oſe à tous deux faire un pareil outrage !
Le crime, la baſſeſſe eût été ſon partage !
Egine, après les nœuds qu'il a fallu briſer,
Il manquait à mes maux de l'entendre accuſer.
Apprends, que ces ſoupçons irritent ma colère,
Et qu'il eſt vertueux, puiſqu'il m'avait ſu plaire.

EGINE.

Cet amour ſi conſtant....

JOCASTE.

Ne crois pas que mon cœur
De cet amour funeſte ait pu nourrir l'ardeur.
Je l'ai trop combattu. Cependant, chère Egine,

Quoi que faſſe un grand cœur où la vertu domine,
On ne ſe cache point ces ſecrets mouvemens,
De la nature en nous indomptables enfans :
Dans les replis de l'ame ils viennent nous ſurprendre.
Ces feux qu'on croit éteints renaiſſent de leur cendre ;
Et la vertu ſévère en de ſi durs combats,
Réſiſte aux paſſions, & ne les détruit pas.

EGINE.

Votre douleur eſt juſte autant que vertueuſe,
Et de tels ſentimens....

JOCASTE.

Que je ſuis malheureuſe !
Tu connais, chère Egine, & mon cœur, & mes maux ;
J'ai deux fois de l'hymen allumé les flambeaux ;
Deux fois de mon deſtin ſubiſſant l'injuſtice,
J'ai changé d'eſclavage, ou plutôt de ſupplice :
Et le ſeul des mortels dont mon cœur fut touché,
A mes vœux pour jamais devait être arraché.
Pardonnez-moi, grands dieux, ce ſouvenir funeſte ;
D'un feu que j'ai dompté c'eſt le malheureux reſte.
Egine, tu nous vis l'un de l'autre charmés ;
Tu vis nos nœuds rompus auſſi-tôt que formés.
Mon ſouverain m'aima, m'obtint malgré moi-même ;
Mon front chargé d'ennuis fut ceint du diadême ;
Il fallut oublier, dans ſes embraſſemens,
Et mes premiers amours, & mes premiers ſermens.
Tu ſais qu'à mon devoir toute entière attachée,
J'étouffai de mes ſens la révolte cachée :
Et déguiſant mon trouble, & dévorant mes pleurs,
Je n'oſais à moi-même avouer mes douleurs.

EGINE.

Comment donc pouviez-vous du joug de l'hymenée
Une ſeconde fois tenter la deſtinée ?

JOCASTE.

Hélas!

EGINE.

M'eſt-il permis de ne vous rien cacher ?

JOCASTE.

Parle.

EGINE.

Œdipe, madame, a paru vous toucher ;
Et votre cœur, du moins, ſans trop de réſiſtance,
De vos états ſauvés donna la récompenſe.

JOCASTE.

Ah grands Dieux !

EGINE.

Etait-il plus heureux que Laïus ?
Ou Philoctète abſent ne vous touchait-il plus?
Entre ces deux héros étiez-vous partagée ?

JOCASTE.

Par un monſtre cruel Thèbe alors ravagée,
A ſon libérateur avait promis ma foi,
Et le vainqueur du ſphynx était digne de moi.

EGINE.

Vous l'aimez ?

JOCASTE.

Je ſentis pour lui quelque tendreſſe ;
Mais que ce ſentiment fut loin de la faibleſſe !
Ce n'était point, Egine, un feu tumultueux,
De mes ſens enchantés enfant impétueux.

Je ne reconnus point cette brûlante flamme,
Que le seul Philoctète a fait naître en mon ame,
Et qui sur mon esprit r'pandant son poison,
De son charme fatal a séduit ma raison.
Je sentais pour Œdipe une amitié sévère.
Œdipe est vertueux, sa vertu m'était chère;
Mon cœur avec plaisir le voyait élevé
Au trône des Thébains qu'il avait conservé.
Mais enfin sur ses pas aux autels entraînée,
Egine, je sentis dans mon ame étonnée
Des transports inconnus que je ne conçus pas;
Avec horreur enfin je me vis dans ses bras.
Cet hymen fut conclu sous un affreux augure.
Egine, je voyais dans une nuit obscure,
Près d'Œdipe & de moi je voyais des enfers
Les gouffres éternels à mes pieds entr'ouverts;
De mon premier époux l'ombre pâle & sanglante
Dans cet abîme affreux paraissait menaçante:
Il me montrait mon fils, ce fils, qui dans mon flanc
Avait été formé de son malheureux sang;
Ce fils dont ma pieuse & barbare injustice
Avait fait à nos dieux un secret sacrifice.
De les suivre tous deux il semblaient m'ordonner;
Tous deux dans le Tartare ils semblaient m'entraîner.
De sentimens confus mon ame possédée
Se présentait toujours cette effroyable idée;
Et Philoctète encor trop présent dans mon cœur,
De ce trouble fatal augmentait la terreur.

EGINE.

J'entends du bruit, on vient, je le vois qui s'avance.

JOCASTE.

C'eſt lui-même : je tremble ; évitons ſa préſence.

SCENE III.

JOCASTE, PHILOCTETE.

PHILOCTETE.

Ne fuyez point, madame, & ceſſez de trembler :
Oſez me voir, oſez m'entendre & me parler ;
Ne craignez point ici, que mes jalouſes larmes
De votre hymen heureux troublent les nouveaux charmes.
N'attendez point de moi des reproches honteux,
Ni de lâches ſoupirs indignes de tous deux :
Je ne vous tiendrai point de ces diſcours vulgaires,
Que dicte la molleſſe aux amans ordinaires.
Un cœur qui vous chérit, & (s'il faut dire plus,
S'il vous ſouvient des nœuds que vous avez rompus)
Un cœur pour qui le vôtre avait quelque tendreſſe,
N'a point appris de vous à montrer de faibleſſe.

JOCASTE.

De pareils ſentimens n'appartenaient qu'à nous ;
J'en dois donner l'exemple, ou le prendre de vous.
Si Jocaſte avec vous n'a pu ſe voir unie,
Il eſt juſte avant tout que je m'en juſtifie.
Je vous aimais, ſeigneur : une ſuprême loi
Toujours malgré moi-même a diſpoſé de moi ;
Et du ſphynx & des dieux la fureur trop connue
Sans doute à votre oreille eſt déjà parvenue.

Vous ſavez quels fléaux ont éclaté ſur nous,
Et qu'Œdipe....

PHILOCTETE.

Je ſais qu'Œdipe eſt votre époux;
Je ſais qu'il en eſt digne : & malgré ſa jeuneſſe,
L'empire des Thébains ſauvé par ſa ſageſſe,
Ses exploits, ſes vertus, & ſur-tout votre choix,
Ont mis cet heureux prince au rang des plus grands rois.
Ah! pourquoi la fortune à me nuire conſtante,
Emportait-elle ailleurs ma valeur imprudente?
Si le vainqueur du ſphynx devait vous conquérir,
Fallait-il loin de vous ne chercher qu'à périr?
Je n'aurais point percé les ténèbres frivoles
D'un vain ſens déguiſé ſous d'obſcures paroles.
Ce bras, que votre aſpect eût encor animé,
A vaincre avec le fer était accoutumé.
Du monſtre à vos genoux j'euſſe apporté la tête.
D'un autre cependant Jocaſte eſt la conquête;
Un autre a pu jouir de cet excès d'honneur.

JOCASTE.

Vous ne connaiſſez pas quel eſt votre malheur.

PHILOCTETE.

Je perds Alcide & vous : qu'aurai-je à craindre encor?

JOCASTE.

Vous êtes dans les lieux qu'un dieu vengeur abhorre.
Un feu contagieux annonce ſon courroux;
Et le ſang de Laïus eſt retombé ſur nous.
Du ciel qui nous pourſuit la juſtice outragée
Venge ainſi de ce roi la cendre négligée;
On doit ſur nos autels immoler l'aſſaſſin;

On le cherche, on vous nomme, on vous accufe enfin.

PHILOCTETE.

Madame, je me tais; une pareille offenfe
Etonne mon courage, & me force au filence.
Qui, moi, de tels forfaits! moi, des affaffinats!
Et que de votre époux... Vous ne le croyez pas.

JOCASTE.

Non, je ne le crois point: & c'eft vous faire injure
Que daigner un moment combattre l'impofture.
Votre cœur m'eft connu, vous avez eu ma foi,
Et vous ne pouvez point être indigne de moi.
Oubliez ces Thébains que les dieux abandonnent,
Trop dignes de périr, depuis qu'ils vous foupçonnent.
Fuyez-moi, c'en eft fait: nous nous aimions en vain:
Les dieux vous réfervaient un plus noble deftin.
Vous étiez né pour eux; leur fageffe profonde
N'a pu fixer dans Thèbe un bras utile au monde,
Ni fouffrir que l'amour rempliffant ce grand cœur,
Enchaînât près de moi votre obfcure valeur.
Non, d'un lien charmant le foin tendre & timide
Ne dut point occuper le fucceffeur d'Alcide;
Ce n'eft qu'aux malheureux que vous devez vos foins,
De toutes vos vertus comptable à leurs befoins.
Déjà de tous côtés les tyrans reparaiffent;
Hercule eft fous la tombe; & les monftres renaiffent.
Allez, libre des feux dont vous fûtes épris,
Partez, rendez Hercule à l'univers furpris.
Seigneur, mon époux vient, fouffrez que je vous laiffe:
Non que mon cœur troublé redoute fa faibleffe;

Mais j'aurais trop peut-être à rougir devant vous,
Puiſque je vous aimais, & qu'il eſt mon époux.

SCENE IV.

ŒDIPE, PHILOCTETE, ARASPE.

ŒDIPE.

Araspe, c'eſt donc là le prince Philoctète !

PHILOCTETE.

Oui, c'eſt lui qu'en ces murs un ſort aveugle jette,
Et que le ciel encor à ſa perte animé,
A ſouffrir des affronts n'a point accoutumé.
Je ſais de quels forfaits on veut noircir ma vie;
Seigneur, n'attendez pas que je m'en juſtifie;
J'ai pour vous trop d'eſtime, & je ne penſe pas
Que vous puiſſiez deſcendre à des ſoupçons ſi bas.
Si ſur les mêmes pas nous marchons l'un & l'autre,
Ma gloire d'aſſez près eſt unie à la vôtre.
Théſée, Hercule & moi, nous vous avons montré
Le chemin de la gloire, où vous êtes entré:
Ne déshonorez point par une calomnie
La ſplendeur de ces noms, où votre nom s'allie;
Et ſoutenez ſur-tout, par un trait généreux,
L'honneur que vous avez d'être placé près d'eux.

OEDIPE.

Etre utile aux mortels, & ſauver cet empire,
Voilà, ſeigneur, voilà l'honneur ſeul où j'aſpire,
Et ce que m'ont appris en ces extrémités
Les héros que j'admire, & que vous imitez.

Certes je ne veux point vous imputer un crime ;
Si le ciel m'eût laiſſé le choix de la victime,
Je n'aurais immolé de victime que moi.
Mourir pour ſon pays, c'eſt le devoir d'un roi ;
C'eſt un honneur trop grand pour le céder à d'autres ;
J'aurais donné mes jours, & défendu les vôtres ;
J'aurais ſauvé mon peuple une ſeconde fois.
Mais, ſeigneur, je n'ai point la liberté du choix.
C'eſt un ſang criminel que nous devons répandre :
Vous êtes accuſé, ſongez à vous défendre ;
Paraiſſez innocent, il me ſera bien doux
D'honorer dans ma cour un héros tel que vous ;
Et je me tiens heureux ; s'il faut que je vous traite,
Non comme un accuſé, mais comme Philoctète.

PHILOCTETE.

Je veux bien l'avouer, ſur la foi de mon nom,
J'avais oſé me croire au deſſus du ſoupçon.
Cette main qu'on accuſe, au défaut du tonnerre,
D'infames aſſaſſins a délivré la terre ;
Hercule à les dompter avait inſtruit mon bras :
Seigneur, qui les punit, ne les imite pas.

ŒDIPE.

Ah ! je ne penſe point qu'aux exploits conſacrées
Vos mains par des forfaits ſe ſoient déshonorées,
Seigneur, & ſi Laïus eſt tombé ſous vos coups,
Sans doute avec honneur il expira ſous vous.
Vous ne l'avez vaincu qu'en guerrier magnanime.
Je vous rends trop juſtice.

PHILOCTETE.

Eh ! quel ſerait mon crime ?

Si ce fer chez les morts eût fait tomber Laïus,
Ce n'eût été pour moi qu'un triomphe de plus.
Un roi pour ses sujets est un dieu qu'on révère;
Pour Hercule & pour moi c'est un homme ordinaire.
J'ai défendu des rois, & vous devez songer
Que j'ai pu les combattre, ayant pu les venger.

ŒDIPE.

Je connais Philoctète à ces illustres marques.
Des guerriers comme vous sont égaux aux monarques:
Je le sais; cependant, prince, n'en doutez pas,
Le vainqueur de Laïus est digne du trépas;
Sa tête répondra des malheurs de l'empire,
Et vous...

PHILOCTETE.

Ce n'est point moi, ce mot doit vous suffire:
Seigneur, si c'était moi, j'en ferais vanité;
En vous parlant ainsi je dois être écouté.
C'est aux hommes communs, aux ames ordinaires,
A se justifier par des moyens vulgaires;
Mais un prince, un guerrier, tel que vous, tel que moi,
Quand il a dit un mot, en est cru sur sa foi.
Du meurtre de Laïus Œdipe me soupçonne!
Ah! ce n'est point à vous d'en accuser personne.
Son sceptre & son épouse ont passé dans vos bras;
C'est vous qui recueillez le fruit de son trépas;
Ce n'est pas moi, sur-tout, de qui l'heureuse audace
Disputa sa dépouille, & demanda sa place.
Le trône est un objet qui n'a pu me tenter.
Hercule à ce haut rang dédaignait de monter.
Toujours libre avec lui, sans sujets & sans maître,

J'ai fait des ſouverains, & n'ai point voulu l'être.
Mais c'eſt trop me défendre, & trop m'humilier;
La vertu s'avilit à ſe juſtifier.

ŒDIPE.

Votre vertu m'eſt chère, & votre orgueil m'offenſe;
On vous jugera, prince; & ſi votre innocence
De l'équité des loix n'a rien à redouter,
Avec plus de ſplendeur elle en doit éclater.
Demeurez parmi nous...

PHILOCTETE.

J'y reſterai ſans doute,
Il y va de ma gloire, & le ciel qui m'écoute,
Ne me verra partir que vengé de l'affront,
Dont vos ſoupçons honteux ont fait rougir mon front.

SCENE V.

ŒDIPE, ARASPE.

ŒDIPE.

JE l'avouerai j'ai peine à le croire coupable.
D'un cœur tel que le ſien l'audace inébranlable
Ne ſait point s'abaiſſer à des déguiſemens;
Le menſonge n'a point de ſi hauts ſentimens.
Je ne puis voir en lui cette baſſeſſe infame.
Je te dirai bien plus; je rougiſſais dans l'ame,
De me voir obligé d'accuſer ce grand cœur;
Je me plaignais à moi de mon trop de rigueur.
Néceſſité cruelle, attachée à l'empire!

Dans le cœur des humains les rois ne peuvent lire ;
Souvent ſur l'innocence ils font tomber leurs coups,
Et nous ſommes, Araſpe, injuſtes malgré nous.
Mais que Phorbas eſt lent pour mon impatience !
C'eſt ſur lui ſeul enfin que j'ai quelque eſpérance ;
Car les dieux irrités ne nous répondent plus,
Ils ont par leur ſilence expliqué leur refus.

ARASPE.

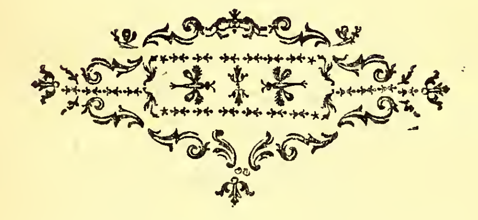
Tandis que par vos ſoins vous pouvez tout apprendre,
Quel beſoin que le ciel ici ſe faſſe entendre ?
Ces dieux dont le pontife a promis le ſecours,
Dans leurs temples, ſeigneur, n'habitent pas toujours ;
On ne voit point leur bras ſi prodigue en miracles ;
Ces antres, ces trépieds, qui rendent leurs oracles,
Ces organes d'airain que nos mains ont formés,
Toujours d'un ſouffle pur ne ſont pas animés.
Ne nous endormons point ſur la foi de leurs prêtres ;
Au pied du ſanctuaire il eſt ſouvent des traîtres,
Qui nous aſſerviſſant ſous un pouvoir ſacré,
Font parler les deſtins, les font taire à leur gré.
Voyez, examinez avec un ſoin extrême
Philoctète, Phorbas, & Jocaſte elle-même.
Ne nous fions qu'à nous, voyons tout par nos yeux.
Ce ſont-là nos trépieds, nos oracles, nos dieux.

ŒDIPE.

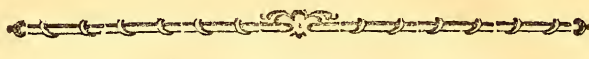
Serait-il dans le temple un cœur aſſez perfide ?
Non, ſi le ciel enfin de nos deſtins décide,
On ne le verra point mettre en d'indignes mains
Le dépôt précieux du ſalut des Thébains.
Je vais, je vais moi-même, accuſant leur ſilence,

Par mes vœux redoublés fléchir leur inclémence.
Toi, si pour me servir tu montres quelque ardeur,
De Phorbas que j'attends cours hâter la lenteur.
Dans l'état déplorable où tu vois que nous sommes,
Je veux interroger & les dieux & les hommes.

Fin du second acte.







ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE EGINE

JOCASTE.

OUI, j'attends Philoctète, & je veux qu'en ces lieux
Pour la dernière fois il paraisse à mes yeux.

EGINE.

Madame, vous savez, jusqu'à quelle insolence
Le peuple a de ses cris fait monter la licence.
Ces Thébains, que la mort assiége à tout moment,
N'attendent leur salut que de son châtiment.
Vieillards, femmes, enfans, que leur malheur accable,
Tous sont intéressés à le trouver coupable;
Vous entendez d'ici leurs cris séditieux,
Ils demandent son sang de la part de nos dieux.
Pourrez-vous résister à tant de violence?
Pourrez-vous le servir & prendre sa défense?

JOCASTE.

Moi! si je la prendrai? dussent tous les Thébains
Porter jusques sur moi leurs parricides mains,
Sous ces murs tout fumans dussai-je être écrasée,
Je ne trahirai point l'innocence accusée.
  Mais une juste crainte occupe mes esprits.
Mon cœur de ce héros fut autrefois épris;
On le sait; on dira, que je lui sacrifie

Ma gloire, mes époux, mes dieux & ma patrie,
Que mon cœur brûle encor.

EGINE.

Ah ! calmez cet effroi ;
Cet amour malheureux n'eut de témoin que moi,
Et jamais....

JOCASTE.

Que dis-tu ? crois-tu qu'une princeſſe
Puiſſe jamais cacher ſa haine ou ſa tendreſſe ?
Des courtiſans ſur nous les inquiets regards
Avec avidité tombent de toutes parts ;
A travers les reſpects, leurs trompeuſes ſoupleſſes
Pénètrent dans nos cœurs, & cherchent nos faibleſſes ;
A leur malignité rien n'échappe & ne fuit ;
Un ſeul mot, un ſoupir, un coup-d'œil nous trahit ;
Tout parle contre nous, juſqu'à notre ſilence :
Et quand leur artifice & leur perſévérance
Ont enfin malgré nous arraché nos ſecrets,
Alors avec éclat leurs diſcours indiſcrets,
Portant ſur notre vie une triſte lumière,
Vont de nos paſſions remplir la terre entière.

EGINE.

Eh ! qu'avez-vous, madame, à craindre de leurs coups ?
Quels regards ſi perçans ſont dangereux pour vous ?
Quel ſecret pénétré peut flétrir votre gloire ?
Si l'on ſait votre amour, on ſait votre victoire ;
On ſait que la vertu fut toujours votre appui.

JOCASTE.

Et c'eſt cette vertu qui me trouble aujourd'hui.
Peut-être à m'accuſer toujours prompte & ſévère,

Je porte ſur moi-même un regard trop auſtère :
Peut-être je me juge avec trop de rigueur ;
Mais enfin Philoctète a régné ſur mon cœur.
Dans ce cœur malheureux ſon image eſt tracée ;
La vertu ni le tems ne l'ont point effacée.
Que dis-je ? Je ne ſais, quand je ſauve ſes jours,
Si la ſeule équité m'appelle à ſon ſecours.
Ma pitié me paraît trop ſenſible & trop tendre ;
Je ſens trembler mon bras tout prêt à le défendre.
Je me reproche enfin mes bontés & mes ſoins ;
Je le ſervirais mieux, ſi je l'euſſe aimé moins.

EGINE.

Mais voulez-vous qu'il parte ?

JOCASTE.

Oui, je le veux ſans doute :
C'eſt ma ſeule eſpérance ; & pour peu qu'il m'écoute,
Pour peu que ma prière ait ſur lui de pouvoir,
Il faut qu'il ſe prépare à ne me plus revoir :
De ces funeſtes lieux qu'il s'écarte, qu'il fuie :
Qu'il ſauve en s'éloignant & ma gloire & ſa vie :
Mais qui peut l'arrêter ? il devrait être ici ;
Chère Egine, va, cours.



SCENE II.

JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE.

JOCASTE.

Ah! prince, vous voici.
Dans le mortel effroi dont mon ame eſt émue,
Je ne m'excuſe point de chercher votre vue;
Mon devoir, il eſt vrai m'ordonne de vous fuir,
Je dois vous oublier, & non pas vous trahir;
Je crois que vous ſavez le ſort qu'on vous apprête.

PHILOCTETE.

Un vain peuple en tumulte a demandé ma tête:
Il ſouffre, il eſt injuſte, il faut lui pardonner.

JOCASTE.

Gardez à ſes fureurs de vous abandonner.
Partez, de votre ſort vous êtes encor maître;
Mais ce moment, ſeigneur, eſt le dernier peut-être
Où je puis vous ſauver d'un indigne trépas.
Fuyez, & loin de moi précipitant vos pas,
Pour prix de votre vie heureuſement ſauvée,
Oubliez que c'eſt moi qui vous l'ai conſervée.

PHILOCTETE.

Daignez montrer, madame, à mon cœur agité
Moins de compaſſion, & plus de fermeté;
Préférez comme moi mon honneur à ma vie,
Commandez que je meure, & non pas que je fuie;
Et ne me forcez point, quand je ſuis innocent,

A devenir coupable en vous obéiſſant.
Des biens que m'a ravis la colère céleſte,
Ma gloire, mon honneur eſt le ſeul qui me reſte;
Ne m'ôtez pas ce bien dont je ſuis ſi jaloux,
Et ne m'ordonnez pas d'être indigne de vous.
J'ai vécu, j'ai rempli ma triſte deſtinée,
Madame, à votre époux ma parole eſt donnée;
Quelque indigne ſoupçon qu'il ait conçu de moi,
Je ne ſais point encor comme on manque de foi.

JOCASTE.

Seigneur, au nom des dieux, au nom de cette flamme,
Dont la triſte Jocaſte avait touché votre ame,
Si d'une ſi parfaite & ſi tendre amitié
Vous conſervez encor un reſte de pitié,
Enfin s'il vous ſouvient, que promis l'un à l'autre,
Autrefois mon bonheur a dépendu du vôtre,
Daignez ſauver des jours de gloire environnés,
Des jours à qui les miens ont été deſtinés.

PHILOCTETE.

Je vous les conſacrai, je veux que leur carrière,
De vous, de vos vertus, ſoit digne toute entière.
J'ai vécu loin de vous; mais mon ſort eſt trop beau,
Si j'emporte en mourant votre eſtime au tombeau.
Qui ſait même, qui ſait, ſi d'un regard propice
Le ciel ne verra point ce ſanglant ſacrifice?
Qni ſait, ſi ſa clémence au ſein de vos états,
Pour m'immoler à vous n'a point conduit mes pas?
Peut-être il me devait cette grace infinie,
De conſerver vos jours aux dépens de ma vie.

Peut-être d'un ſang pur il peut ſe contenter,
Et le mien vaut du moins qu'il daigne l'accepter.

SCENE III.

ŒDIPE, JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE, ARASPE, ſuite.

ŒDIPE.

PRINCE, ne craignez point l'impétueux caprice
D'un peuple dont la voix preſſe votre ſupplice;
J'ai calmé ſon tumulte, & même contre lui
je vous viens, s'il le faut, préſenter mon appui.
On vous a ſoupçonné, le peuple a dû le faire.
Moi qui ne juge point ainſi que le vulgaire,
Je voudrais que perçant un nuage odieux,
Déjà votre innocence éclatât à leurs yeux.
Mon eſprit incertain, que rien n'a pu réſoudre,
N'oſe vous condamner, mais ne peut vous abſoudre.
C'eſt au ciel, que j'implore, à me déterminer.
Ce ciel enfin s'appaiſe, il veut nous pardonner,
Et bientôt retirant la main qui nous opprime,
Par la voix du grand-prêtre il nomme la victime;
Et je laiſſe à nos dieux plus éclairés que nous,
Le ſoin de décider entre mon peuple & vous.

PHILOCTETE.

Votre équité, ſeigneur, eſt inflexible & pure;
Mais l'extrême juſtice eſt une extrême injure,
Il n'en faut pas toujours écouter la rigueur.

Des loix que nous ſuivons la première eſt l'honneur.
Je me ſuis vu réduit à l'affront de répondre
A de vils délateurs que j'ai trop ſu confondre.
Ah! ſans vous abaiſſer à cet indigne ſoin,
Seigneur, il ſuffiſait de moi ſeul pour témoin:
C'était, c'était aſſez d'examiner ma vie;
Hercule appui des dieux, & vainqueur de l'Aſie,
Les monſtres, les tyrans qu'il m'apprit à dompter,
Ce ſont-là les témoins qu'il me faut confronter.
De vos dieux cependant interrogez l'organe;
Nous apprendrons de lui ſi leur voix me condamne.
Je n'ai pas beſoin d'eux, & j'attends leur arrêt,
Par pitié pour ce peuple, & non par intérêt.

SCENE IV.

ŒDIPE, JOCASTE, le grand-prêtre, ARASPE, PHILOCTETE, EGINE, ſuite, le chœur.

ŒDIPE.

EH bien, les dieux touchés des vœux qu'on leur adreſſe,
Suſpendent-ils enfin leur fureur vengereſſe?
Quelle main parricide a pu les offenſer?

PHILOCTETE.

Parlez, quel eſt le ſang que nous devons verſer?

LE GRAND-PRÊTRE.

Fatal préſent du ciel! ſcience malheureuſe!
Qu'aux mortels curieux vous êtes dangereuſe!

Plût

Plût aux cruels deſtins, qui pour moi ſont ouverts,
Que d'un voile éternel mes yeux fuſſent couverts!

PHILOCTETE.

Et bien que venez vous annoncer de ſiniſtre?

ŒDIPE.

D'une haine éternelle êtes-vous le miniſtre?

PHILOCTETE.

Ne craignez rien.

ŒDIPE.

Les dieux veulent-ils mon trépas?

LE GRAND-PRÊTRE.

à Œdipe.

Ah! ſi vous m'en croyez, ne m'interrogez pas.

ŒDIPE.

Quel que ſoit le deſtin que le ciel nous annonce,
Le ſalut des Thébains dépend de ſa réponſe.

PHILOCTETE.

Parlez.

ŒDIPE.

Ayez pitié de tant de malheureux;
Songez qu'Œdipe...

LE GRAND-PRÊTRE.

Œdipe eſt plus à plaindre qu'eux.

I. PERSONNAGE DU CŒUR.

Œdipe a pour ſon peuple une amour paternelle;
Nous joignons à ſa voix notre plainte éternelle;
Vous, à qui le ciel parle, entendez nos clameurs.

II. PERSONNAGE DU CŒUR.

Nous mourons, ſauvez-nous, détournez ſes fureurs;
Nommez cet aſſaſſin, ce monſtre, ce perfide.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Nos bras vont dans ſon ſang laver ſon parricide.

LE GRAND-PRÊTRE.

Peuples infortunés, que me demandez-vous ?

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Dites un mot, il meurt, & vous nous ſauvez tous.

LE GRAND-PRÊTRE.

Quand vous ſerez inſtruits du deſtin qui l'accable,
Vous frémirez d'horreur au ſeul nom du coupable.
Le dieu, qui par ma voix vous parle en ce moment,
Commande que l'exil ſoit ſon ſeul châtiment ;
Mais bientôt éprouvant un déſeſpoir funeſte,
Ses mains ajouteront à la rigueur céleſte.
De ſon ſupplice affreux vos yeux ſeront ſurpris,
Et vous croirez vos jours trop payés à ce prix.

ŒDIPE.

Obéiſſez.

PHILOCTETE.

Parlez.

ŒDIPE.

C'eſt trop de réſiſtance.

LE GRAND-PRÊTRE.

à Œdipe.

C'eſt vous qui me forcez à rompre le ſilence.

ŒDIPE.

Que ces retardemens allument mon couroux !

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous le voulez... eh bien... c'eſt...

ŒDIPE.

Achevez ; qui ?

LE GRAND-PRÊTRE.
à Œdipe.

Vous.

ŒDIPE.

Moi ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous, malheureux prince.

II. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Ah ! que viens-je d'entendre ?

JOCASTE.

Interprète des dieux, qu'osez-vous nous apprendre ?
à Œdipe.
Qui ? vous ! de mon époux vous feriez l'affaffin ?
Vous à qui j'ai donné fa couronne & ma main ?
Non, feigneur, non, des dieux l'oracle nous abufe ;
Votre vertu dément fa voix qui vous accufe.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

O ciel, dont le pouvoir préfide à notre fort,
Nommez une autre tête, ou rendez-nous la mort.

PHILOCTETE.

N'attendez point, feigneur, outrage pour outrage ;
Je ne tirerai point un indigne avantage
Du revers inoui qui vous preffe à mes yeux ;
Je vous crois innocent malgré la voix des dieux.
Je vous rends la juftice enfin qui vous eft due,
Et que ce peuple & vous ne m'avez point rendue.
Contre vos ennemis je vous offre mon bras ;
Entre un pontife & vous je ne balance pas.
Un prêtre, quel qu'il foit, quelque dieu qui l'infpire,
Doit prier pour fes rois, & non pas les maudire.

ŒDIPE.

Quel excès de vertu ! mais quel comble d'horreur !
L'un parle en demi-dieu, l'autre en prêtre impoſteur.

au grand - prêtre.

Voilà donc des autels quel eſt le privilège !
Grace à l'impunité, ta bouche ſacrilège,
Pour accuſer ton roi d'un forfait odieux,
Abuſe inſolemment du commerce des dieux !
Tu crois que mon courroux doit reſpecter encore
Le miniſtère ſaint que ta main deshonore.
Traître, aux pieds des autels il faudrait t'immoler,
A l'aſpect de tes dieux que ta voix fait parler.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ma vie eſt en vos mains, vous en êtes le maître :
Profitez des momens que vous avez à l'être.
Aujourd'hui votre arrêt vous ſera prononcé.
Tremblez, malheureux roi, votre règne eſt paſſé.
Une inviſible main ſuſpend ſur votre tête
Le glaive menaçant que la vengeance apprête.
Bientôt de vos forfaits vous-même épouvanté,
Fuyant loin de ce trône où vous êtes monté,
Privé des feux ſacrés & des eaux ſalutaires,
Rempliſſant de vos cris les antres ſolitaires,
Par-tout d'un dieu vengeur vous ſentirez les coups :
Vous chercherez la mort, la mort fuira de vous.
Le ciel, ce ciel témoin de tant d'objets funèbres,
N'aura plus pour vos yeux que d'horribles ténèbres.
Au crime, au châtiment malgré vous deſtiné,
Vous ſeriez trop heureux de n'être jamais né.

ŒDIPE.

J'ai forcé jufqu'ici ma colère à t'entendre ;
Si ton fang méritait qu'on daignât le répandre,
De ton juſte trépas mes regards ſatisfaits,
De ta prédiction préviendrait les effets.
Vas, fuis, n'excite plus le tranſport qui m'agite,
Et reſpecte un couroux, que ta préſence irrite ;
Fuis, d'un menſonge indigne abominable auteur.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous me traitez toujours de traître & d'impoſteur ;
Votre père autrefois me croyait plus ſincère.

ŒDIPE.

Arrête : que dis-tu ? qui ? Polibe ? mon père ?

LE GRAND-PRETRE.

Vous apprendrez trop tôt votre funeſte ſort ;
Ce jour va vous donner la naiſſance & la mort.
Vos deſtins ſont comblés, vous allez vous connaître.
Malheureux ! ſavez-vous quel ſang vous donna l'être ?
Entouré de forfaits à vous ſeul réſervés,
Savez-vous ſeulement avec qui vous vivez ?
O Corinthe ! ô Phocide ! exécrable hyménée !
Je vois naître une race impie, infortunée,
Digne de ſa naiſſance, & de qui la fureur
Remplira l'univers d'épouvante & d'horreur.
Sortons.



SCENE V.

ŒDIPE, PHILOCTETE, JOCASTE.

ŒDIPE.

Ces derniers mots me rendent immobile.
Je ne sais où je suis, ma fureur est tranquille :
Il me semble qu'un dieu descendu parmi nous,
Maître de mes transports, enchaîne mon courroux,
Et prêtant au pontife une force divine,
Par sa terrible voix m'annone ma ruine.

PHILOCTETE.

Si vous n'aviez, seigneur, à craindre que des rois,
Philoctète avec vous combattrait sous vos loix ;
Mais un prêtre est ici d'autant plus redoutable,
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait respectable.
Fortement appuyé sur des oracles vains,
Un pontife est souvent terrible aux souverains ;
Et dans son zèle aveugle un peuple opiniâtre,
De ses liens sacrés imbécille idolâtre,
Foulant par piété les plus saintes des loix,
Croit honorer les dieux en trahissant ses rois ;
Sur-tout quand l'intérêt, père de la licence,
Vient de leur zèle impie enhardir l'insolence.

ŒDIPE.

Ah ! seigneur, vos vertus redoublent mes douleurs ;
La grandeur de votre ame égale mes malheurs ;
Accablé sous le poids du soin qui me dévore,
Vouloir me soulager, c'est m'accabler encore.
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur !

Quel crime ai-je commis ? Et-il vrai, Dieu vengeur ?

JOCASTE.

Seigneur, c'en eſt aſſez, ne parlons plus de crime :
A ce peuple expirant il faut une victime ;
Il faut ſauver l'état, & c'eſt trop différer :
Épouſe de Laïus, c'eſt à moi d'expirer ;
C'eſt à moi de chercher ſur l'infernale rive
D'un malheureux époux l'ombre errante & plaintive.
De ſes mânes ſanglans j'appaiſerai les cris ;
J'irai... Puiſſent les dieux ſatisfaits à ce prix,
Contens de mon trépas n'en point exiger d'autre,
Et que mon ſang verſé puiſſe épargner le votre !

ŒDIPE.

Vous mourir, vous, Madame ! ah n'eſt-ce point aſſez
De tant de maux affreux ſur ma tête amaſſés ?
Quittez, reine, quittez ce langage terrible ;
Le ſort de votre époux eſt déjà trop horrible,
Sans que de nouveaux traits venant me déchirer,
Vous me donniez encor votre mort à pleurer.
Suivez mes pas, rentrons ; il faut que j'éclairciſſe
Un ſoupçon que je forme avec trop de juſtice.
Venez.

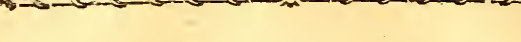
JOCASTE.

Comment, ſeigneur, vous pourriez...

ŒDIPE.

Suivez-moi,
Et venez diſſiper, ou combler mon effroi.

Fin du troiſième acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ŒDIPE, JOCASTE,

ŒDIPE.

NON, quoi que vous disiez, mon ame inquiétée
De soupçons importuns n'est pas moins agitée.
Le grand-prêtre me gêne, & prêt à l'excuser,
Je commence en secret moi-même à m'accuser.
Sur tout ce qu'il m'a dit, plein d'une horreur extrême,
Je me suis en secret interrogé moi-même,
Et mille événemens de mon ame effacés
Se sont offerts en foule à mes esprits glacés.
Le passé m'interdit, & le présent m'accable;
Je lis dans l'avenir un sort épouvantable,
Et le crime par-tout semble suivre mes pas.

JOCASTE.

Et quoi? votre vertu ne vous rassure pas?
N'êtes-vous pas enfin sûr de votre innocence?

ŒDIPE.

On est plus criminel quelquefois qu'on ne pense.

JOCASTE.

Ah! d'un prêtre indiscret dédaignant les fureurs,
Cessez de l'excuser par ces lâches terreurs.

ŒDIPE.

Au nom du grand Laïus, & du courroux céleste,

Quand Laïus entreprit ce voyage funeste,
Avait-il près de lui des gardes, des soldats ?

JOCASTE.

Je vous l'ai déjà dit, un seul suivait ses pas.

ŒDIPE.

Un seul homme ?

JOCASTE.

Ce roi, plus grand que sa fortune,
Dédaignait comme vous une pompe importune :
On ne voyait jamais marcher devant son char
D'un bataillon nombreux le fastueux rempart :
Au milieu des sujets soumis à sa puissance,
Comme il était sans crainte, il marchait sans défense ;
Par l'amour de son peuple il se croyait gardé.

ŒDIPE.

O héros, par le ciel aux mortels accordé,
Des véritables rois exemple auguste & rare !
Œdipe a-t-il sur toi porté sa main barbare ?
Dépeignez-moi du moins ce prince malheureux.

JOCASTE.

Puisque vous rappellez un souvenir fâcheux ;
Malgré le froid des ans, dans sa mâle vieillesse,
Ses yeux brillaient encor du feu de sa jeunesse ;
Son front cicatrisé sous ses cheveux blanchis
Imprimait le respect aux mortels interdits ;
Et si j'ose, seigneur, dire ce que j'en pense,
Laïus eut avec vous assez de ressemblance,
Et je m'applaudissais de retrouver en vous,
Ainsi que les vertus, les traits de mon époux.
Seigneur, qu'à ce discours qui doive vous surprendre ?

ŒDIPE.

J'entrevois des malheurs que je ne puis comprendre ;
Je crains que par les dieux le pontife inſpiré
Sur mes deſtins affreux ne ſoit trop éclairé.
Moi, j'aurais maſſacré ! . . . dieux ! ſerait-il poſſible ?

JOCASTE.

Cet organe des dieux eſt-il donc infaillible ?
Un miniſtère ſaint les attache aux autels :
Ils approchent des dieux ; mais ils ſont des mortels.
Penſez-vous qu'en effet, au gré de leur demande,
Du vol de leurs oiſeaux la vérité dépende ?
Que ſous un fer ſacré des taureaux gémiſſans
Dévoilent l'avenir à leurs regards perçans,
Et que de leurs feſtons ces victimes ornées,
Des humains dans leurs flancs portent les deſtinées ?
Non, non, chercher ainſi l'obſcure vérité,
C'eſt uſurper les droits de la divinité.
Nos prêtres ne ſont point ce qu'un vain peuple penſe ;
Notre crédulité fait toute leur ſcience.

ŒDIPE.

Ah dieux ! s'il était vrai, quel ſerait mon bonheur !

JOCASTE.

Seigneur, il eſt trop vrai, croyez-en ma douleur ;
Comme vous autrefois pour eux préoccupée,
Hélas ! pour mon malheur je ſuis bien détrompée,
Et le ciel me punit d'avoir trop écouté
D'un oracle impoſteur la fauſſe obſcurité.
Il m'en coûta mon fils. Oracles, que j'abhorre,
Sans vos ordres, ſans vous, mon fils vivrait encore.

ŒDIPE.

Votre fils par quels coups l'avez-vous donc perdu ?

Quel oracle fur vous les dieux ont-ils rendu ?

JOCASTE.

Apprenez, apprenez, dans ce péril extrême,
Ce que j'aurais voulus me cacher à moi-même,
Et d'un oracle faux ne vous allarmez plus.
Seigneur, vous le favez : j'eus un fils de Laïus.
Sur le fort de mon fils ma tendreffe inquiète
Confulta de nos dieux la fameufe interprète.
Quelle fureur, hélas ! de vouloir arracher
Des fecrets que le fort a voulu nous cacher !
Mais enfin j'étais mère, & pleine de faibleffe,
Je me jetai craintive aux pieds de la prêtreffe;
Voici fes propres mots, j'ai dû les retenir ;
Pardonnez fi je tremble à ce feul fouvenir.
« Ton fils tuera fon père, & ce fils facrilège,
» Incefte & parricide... O dieux! achèverai-je?

ŒDIPE.

Eh bien, madame ?

JOCASTE.

Enfin, feigneur, on me prédit,
Que mon fils, que ce monftre entrerait dans mon lit ;
Que je le recevrais, moi, feigneur, moi fa mère,
Dégoutant dans mes bras du meurtre de fon père,
Et que tous deux unis par ces liens affreux,
Je donnerais des fils à mon fils malheureux.
Vous vous troublez, feigneur, à ce récit funefte;
Vous craignez de m'entendre & d'écouter le refte.

ŒDIPE.

Ah ! madame, achevez. Dites, que fites-vous
De cet enfant, l'objet du célefte courroux ?

JOCASTE.

Je crus les dieux, ſeigneur ; & ſaintement cruelle,
J'étouffai pour mon fils mon amour maternelle.
En vain de cet amour l'impérieuſe voix
S'oppoſait à nos dieux, & condamnait leurs loix :
Il fallut dérober cette tendre victime
Au fatal aſcendant qui l'entraînait au crime ;
Et penſant triompher des horreurs de ſon ſort,
J'ordonnai par pitié qu'on lui donnât la mort.
O pitié criminelle autant que malheureuſe !
O d'un oracle faux obſcurité trompeuſe !
Quel fruit me revient-il de mes barbares ſoins ?
Mon malheureux époux n'en expira pas moins ;
Dans le cours triomphant de ſes deſtins proſpères,
Il fut aſſaſſiné par des mains étrangères.
Ce ne fut point ſon fils qui lui porta ces coups,
Et j'ai perdu mon fils ſans ſauver mon époux.
Que cet exemple affreux puiſſe au moins vous inſtruire !
Banniſſez cet effroi qu'un prêtre vous inſpire ;
Profitez de ma faute, & calmez vos eſprits.

ŒDIPE.

Après le grand ſecret que vous m'avez appris,
Il eſt juſte à mon tour que ma reconnaiſſance
Faſſe de mes deſtins l'horrible confidence
Lorſque vous aurez ſu, par ce triſte entretien,
Le rapport effrayant de votre ſort au mien,
Peut-être ainſi que moi frémirez vous de crainte.
Le deſtin m'a fait n'aître au trône de Corinthe,
Cependant de Corinthe, & du trône éloigné,
Je vois avec horreur les lieux où je ſuis né.

Un jour, ce jour affreux, préſent à ma penſée,
Jette encor la terreur dans mon ame glacée.
Pour la première fois, par un don ſolemnel,
Mes mains jeunes encor enrichiſſaient l'autel :
Du temple tout-à-coup les combles s'entr'ouvrirent ;
De traits affreux de ſang les marbres ſe couvrirent ;
De l'autel ébranlé par de longs tremblemens
Une inviſible main répouſſait mes préſens ;
Et les vents au milieu de la foudre éclatante,
Portèrent juſqu'a moi cette voix effrayante :
« Ne viens plus des lieux ſaints ſouiller la pureté ;
» Du nombre des vivans les dieux t'ont rejeté ;
» Ils ne reçoivent point tes offrandes impies ;
» Va porter tes préſens aux autels dès furies ;
» Conjure leurs ſerpens prêts à te déchirer ;
» Va, ce ſont là les dieux que tu dois implorer.
Tandis qu'à la frayeur j'abandonnais mon ame,
Cette voix m'annonça, le croirez-vous, madame ?
Tout l'aſſemblage affreux des forfais inouis,
Dont le ciel autrefois menaça votre fils ;
Me dit, que je ferais l'aſſaſſin de mon père.

JOCASTE.

Ah dieux !

ŒDIPE.

Que je ſerais le mari de ma mère.

JOCASTE.

Où ſuis-je ? Quel démon en uniſſant nos cœurs,
Cher prince, a pu dans nous raſſembler tant d'horreurs ?

ŒDIPE.

Il n'eſt pas encor tems de répandre des larmes,

Vous apprendrez bientôt d'autres ſujets d'alarmes.
Ecoutez-moi, madame, & vous allez trembler.

Du ſein de ma patrie il fallut m'exiler.
Je craignis que ma main, malgré moi criminelle,
Aux deſtins ennemis ne fût un jour fidelle;
Et ſuſpect à moi-même, à moi-même odieux,
Ma vertu n'oſa point lutter contre les dieux.
Je m'arrachai des bras d'une mère éplorée :
Je partis, je courus de contrée en contrée :
Je déguiſai par-tout ma naiſſance & mon nom.
Un ami de mes pas fut le ſeul compagnon.
Dans plus d'une aventure, en ce fatal voyage,
Le dieu qui me guidait ſeconda mon courage :
Heureux ſi j'avais pu, dans l'un de ces combats,
Prévenir mon deſtin par un noble trépas!
Mais je ſuis réſervé ſans doute au parricide.
Enfin, je me ſouviens qu'aux champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliais juſqu'ici ce grand événement.
La main des dieux ſur moi ſi long-tems ſuſpendue
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient ſur ma vue,)
Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers
Sur un char éclatant que traînaient deux courſiers.
Il fallut diſputer, dans cet étroit paſſage,
Des vains honneurs du pas le frivole avantage.
J'étais jeune & ſuperbe, & nourri dans un rang,
Où l'on puiſa toujours l'orgueil avec le ſang :
Inconnu, dans le ſein d'une terre étrangère,
Je me croyais encor au trône de mon père;
Et tout ceux qu'à mes yeux le ſort venait offrir,

Me ſemblaient mes ſujets, & faits pour m'obéir.
Je marche donc vers eux, & ma main furieuſe
Arrête des courſiers la fougue impétueuſe.
Loin du char à l'inſtant ces geurriers élancés
Avec fureur ſur moi fondent à coups preſſés.
La victoire entre nous ne fut point incertaine.
Dieux puiſſans! je ne ſais ſi c'eſt faveur ou haine,
Mais ſans doute pour moi contr'eux vous combattiez,
Et l'un & l'autre enfin tombèrent à mes pieds.
L'un d'eux, il m'en ſouvient, déjà glacé par l'âge,
Couché ſur la pouſſière, obſervait mon viſage;
Il me tendit les bras, il voulut me parler;
De ſes yeux expirans je vis des pleurs couler;
Moi-même en le perçant, je ſentis dans mon ame,
Tout vainqueur que j'étais... Vous frémiſſez, madame.

JOCASTE.

Seigneur, voici Phorbas, on le conduit ici.

ŒDIPE.

Hélas! mon doute affreux va donc être éclairci.



SCENE II.

ŒDIPE, JOCASTE, PHORBAS, ſuite.

ŒDIPE.

VIens, malheureux vieillard, viens, approche... A ſa vue,
D'un trouble renaiſſant je ſens mon ame émue:
Un confus ſouvenir vient encor m'affliger.
Je tremble de le voir & de l'interroger.

PHORBAS.

Eh bien! eſt-ce aujourd'hui qu'il faut que périſſe?
Grande reine, avez-vous ordonné mon ſupplice?
Vous ne futes jamais injuſte que pour moi.

JOCASTE.

Raſſurez-vous, Phorbas, & répondez au roi.

PHORBAS.

Au roi!

JOCASTE.

C'eſt devant lui que je vous fais paraître.

PHORBAS.

O dieux! Laïus eſt mort, & vous êtes mon maître!
Vous, ſeigneur?

ŒDIPE.

Epargnons les diſcours ſuperflus:
Tu fus le ſeul témoin du meurtre de Laïus;
Tu fus bleſſé, dit-on, en voulant le défendre.

PHORBAS.

Seigneur, Laïus eſt mort, laiſſez en paix ſa cendre;
N'inſultez pas du moins au malheureux deſtin

D'un

D'un fidèle ſujet bleſſé de votre main.

ŒDIPE.

Je t'ai bleſſé? qui? moi?

PHORBAS.

Contentez votre envie;
Achevez de m'ôter une importune vie.
Seigneur, que votre bras, que les dieux ont trompé,
Verſe un reſte de ſang qui vous eſt échappé;
Et puiſqu'il vous ſouvient de ce ſentier funeſte,
Où mon roi...

ŒDIPE.

Malheureux, épargne-moi le reſte.
J'ai tout fait, je le vois, c'en eſt aſſez. O dieux?
Enfin après quatre ans vous décillez mes yeux.

JOCASTE.

Hélas! il eſt donc vrai!

ŒDIPE.

Quoi! c'eſt toi que ma rage
Attaqua vers Daulis en cet étroit paſſage?
Oui, c'eſt toi: vainement je cherche à m'abuſer;
Tout parle contre moi, tout ſert à m'accuſer,
Et mon œil étonné ne peut te méconnaître.

PHORBAS.

Il eſt vrai, ſous vos coups j'ai vu tomber mon maître;
Vous avez fait le crime, & j'en fus ſoupçonné;
J'ai vécu dans les fers, & vous avez régné.

ŒDIPE.

Vas, bientôt à mon tour je me rendrai juſtice.
Vas, laiſſe-moi du moins le ſoin de mon ſupplice;

Laiſſe-moi, ſauve-moi de l'affront douloureux
De voir un innocent que j'ai fais malheureux.

SCENE III.

ŒDIPE, JOCASTE.

ŒDIPE.

JOCASTE... car enfin la fortune jalouſe
M'interdit à jamais le tendre nom d'épouſe.
Vous voyez mes forfaits : libre de votre foi,
Frappez, délivrez-vous de l'horreur d'être à moi.

JOCASTE.

Hélas!

ŒDIPE.

Prenez ce fer, inſtrument de ma rage,
Qu'il vous ſerve aujourd'hui pour un plus juſte uſage;
Plongez-le dans mon ſein.

JOCASTE.

Que faites-vous, ſeigneur?
Arrêtez, modérez cette aveugle douleur,
Vivez.

ŒDIPE.

Quel pitié pour moi vous intéreſſe?
Je dois mourir.

JOCASTE.

Vivez, c'eſt moi qui vous en preſſe,
Ecoutez ma prière.

ŒDIPE.

Ah! je n'écoute rien;

J'ai tué votre époux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

ŒDIPE.

Je le ſuis par le crime.

JOCASTE.

Il eſt involontaire.

ŒDIPE.

N'importe il eſt commis.

JOCASTE.

O comble de misère !

ŒDIPE.

O trop funeſte hymen ! ô feux jadis ſi doux!

JOCASTE.

Ils ne ſont point éteints ; vous êtes mon époux.

ŒDIPE.

Non, je ne le ſuis plus ; & ma main ennemie
N'a que trop bien rompu le ſaint nœud qui nous lie.
Je remplis ces climats du malheur qui me ſuit.
Redoutez-moi, craignez le dieu qui me pourſuit;
Ma timide vertu ne ſert qu'à me confondre,
Et de moi déſormais je ne puis plus répondre.
Peut-être de ce dieu partageant le courroux,
L'horreur de mon deſtin s'étendrait juſqu'à vous.
Ayez du moins pitié de tant d'autres victimes ;
Frappez, ne craignez rien, vous m'épargnez des crimes.

JOCASTE.

Ne vous accuſez point d'un deſtin ſi cruel ;
Vous êtes malheureux, & non pas criminel.
Dans ce fatal combat que Daulis vous vit rendre,

Vous ignoriez quel ſang vos mains allaient répandre ;
Et ſans trop rappeller cet affreux ſouvenir,
Je ne puis que me plaindre, & non pas vous punir.
Vivez...

ŒDIPE.

Moi que je vive ! il faut que je vous fuie.
Hélas ! où traînerai-je une mourante vie ?
Sur quels bords malheureux, dans quels triſtes climats
Enſevelir l'horreur, qui s'attache à mes pas ?
Irai-je errant encor, & me fuyant moi-même,
Mériter par le meurtre un nouveau diadême ?
Irai-je dans Corinthe, où mon triſte deſtin
A des crimes plus grands réſerve encor ma main ?
Corinthe, que jamais ta déteſtable rive.....

SCENE IV.

ŒDIPE, JOCASTE, DIMAS.

DIMAS.

SEIGNEUR, en ce moment, un étranger arrive ;
Il ſe dit de Corinthe, & demande à vous voir.

ŒDIPE.

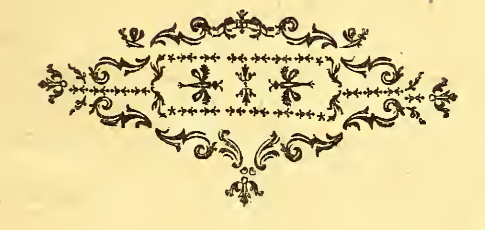
Allons, dans un moment je vais le recevoir.

à Jocaſte.

Adieu ; que de vos pleurs la ſource ſe diſſipe.
Vous ne reverrez plus l'inconſolable Œdipe :
C'en eſt fait, j'ai régné, vous n'avez plus d'époux ;
En ceſſant d'être roi, je ceſſe d'être à vous.

Je pars : je vais chercher dans ma douleur mortelle,
Des pays où ma main ne ſoit point criminelle :
Et vivant loin de vous, ſans états, mais en roi,
Juſtifier les pleurs, que vous verſez pour moi.

Fin du quatrieme acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ŒDIPE, ARASPE, DIMAS, ſuite.

ŒDIPE.

FINISSEZ vos regrets, & retenez vos larmes.
Vous plaignez mon exile, il a pour moi des charmes.
Ma fuite à vos malheurs aſſure un prompt ſecours;
En perdant votre roi vous conſervez vos jours.
Du ſort de tout ce peuple il eſt tems que j'ordonne.
J'ai ſauvé cet empire en arrivant au trône;
J'en deſcendrai du moins comme j'y ſuis monté;
Ma gloire me ſuivra dans mon adverſité.
Mon deſtin fut toujours de vous rendre la vie:
Je quitte mes enfans, mon trône, ma patrie:
Ecoutez-moi du moins pour la derniere fois;
Puiſqu'il vous faut un roi, conſultez-en mon choix.
Philoctète eſt puiſſant, vertueux, intrépide;
Un monarque eſt ſon père (1), il fut l'ami d'Alcide;
Que je parte, & qu'il règne. Allez chercher Phorbas,
Qu'il paraiſſe à mes yeux, qu'il ne me craigne pas.
Il faut de mes bontés lui laiſſer quelque marque,
Et deſcendre du moins de mon trône en monarque.

(1) Il était fils du roi d'Eubée, aujourd'hui Négrepont.

Que l'on faſſe approcher l'étranger devant moi.
Vous, demeurez.

SCENE II.

ŒDIPE, ARASPE, ICARE, ſuite.

ŒDIPE.

ICARE, eſt-ce vous que je vois?
Vous de mes premiers ans ſage dépoſitaire,
Vous digne favori de Polibe mon père?
Quel ſujet important vous conduit parmi nous?

ICARE.

Seigneur, Polibe eſt mort.

ŒDIPE.

Ah! que m'apprenez-vous?
Mon père....

ICARE.

A ſon trépas vous deviez vous attendre.
Dans la nuit du tombeau les ans l'ont fait deſcendre;
Ses jours étaient remplis, il eſt mort à mes yeux.

ŒDIPE.

Qu'êtes-vous devenus, oracles de nos dieux!
Vous, qui faiſiez trembler ma vertu trop timide,
Vous, qui me prépariez l'horreur d'un parricide?
Mon père eſt chez les morts, & vous m'avez trompé.
Malgré vous dans ſon ſang mes mains n'ont point trempé.
Ainſi de mon erreur eſclave volontaire,
Occupé d'écarter un mal imaginaire,

J'abandonnai ma vie à des malheurs certains,
Trop crédule artiſan de mes triſtes deſtins.
O ciel ! & quel eſt donc l'excès de ma misère ?
Si le trépas des miens me devient néceſſaire,
Si trouvant dans leur perte un bonheur odieux,
Pour moi la mort d'un père eſt un bienfait des dieux ?
Allons, il faut partir; il faut que je m'acquitte.
Des funèbres tributs que ſa cendre mérite.
Partons. Vous vous taiſez, je vois vos pleurs couler;
Que ce ſilence....

ICARE.

O ciel! oſerai-je parler ?

ŒDIPE.

Vous reſte-t-il encor des malheurs à m'apprendre ?

ICARE.

Un moment ſans témoins daignerez-vous m'entendre ?

ŒDIPE *à ſa ſuite.*

Allez, retirez-vous.... Que va-t-il m'annoncer ?

ICARE.

A Corinthe, ſeigneur, il ne faut plus penſer.
Si vous y paraiſſez, votre mort eſt jurée.

ŒDIPE.

Eh ! qui de mes états me défendrait l'entrée ?

ICARE.

Du ſceptre de Pobile un autre eſt l'héritier.

ŒDIPE.

Eſt-ce aſſez ? & ce trait ſera-t-il le dernier ?
Pourſuis, deſtin, pourſuis, tu ne pourras m'abattre.
Eh bien, j'allais régner; Icare, allons combattre.
A mes lâches ſujets courons me préſenter.

Parmi ces malheureux prompts à ſe révolter,
Je puis trouver du moins un trépas honorable.
Mourant chez les Thébains je mourrais en coupable.
Je dois périr en roi. Quels ſont mes ennemis ?
Parle, quel étranger ſur mon trône eſt aſſis ?

ICARE.

Le gendre de Polibe ; & Polibe lui-même
Sur ſon front en mourant a mis le diadême.
A ſon maître nouveau tout le peuple obéit.

ŒDIPE.

Eh quoi ! mon père auſſi, mon père me trahit ?
De la rébellion mon père eſt le complice ?
Il me chaſſe du trône !

ICARE.

Il vous a fait juſtice ;
Vous n'étiez point ſon fils.

ŒDIPE.

Icare....

ICARE.

Avec regret
Je révèle en tremblant ce terrible ſecret :
Mais il le faut, ſeigneur, & toute la province...

ŒDIPE.

Je ne ſuis point ſon fils ?

ICARE.

Non, ſeigneur ; & ce prince
A tout dit en mourant, de ſes remords preſſé ;
Pour le ſang de nos rois il vous a renoncé ;
Et moi de ſon ſecret confident & complice,
Craignant du nouveau roi la ſévère juſtice,

Je venais implorer votre appui dans ces lieux.

ŒDIPE.

Je n'étais point ſon fils! & qui ſuis-je, grands dieux?

ICARE.

Le ciel, qui dans mes mains a remis votre enfance,
D'une profonde nuit couvre votre naiſſance;
Et je ſais ſeulement, qu'en naiſſant condamné,
Et ſur un mont déſert à périr deſtiné,
La lumière ſans moi vous eût été ravie.

ŒDIPE.

Ainſi donc mon malheur commence avec ma vie;
J'étais dès le berceau l'horreur de ma maiſon.
Où tombai-je en vos mains?

ICARE.

Sur le mont Cythéron.

ŒDIPE.

Près de Thèbe?

ICARE.

Un Thébain, qui ſe dit votre père,
Expoſa votre enfance en ce lieu ſolitaire.
Quelque dieu bienfaiſant guida vers vous mes pas;
La pitié me ſaiſit, je vous prends dans mes bras;
Je ranime dans vous la chaleur preſque éteinte:
Vous vivez, & bientôt je vous porte à Corinthe.
Je vous préſente au prince: admirez votre ſort;
Le prince vous adopte au lieu de ſon fils mort;
Et par ce coup adroit, ſa politique heureuſe
Affermit pour jamais ſa puiſſance douteuſe,
Sous le nom de ſon fils vous futes élevé
Par cette même main qui vous avait ſauvé.

Mais le trône en effet n'était point votre place,
L'intérêt vous y mit, le remords vous en chaſſe.

ŒDIPE.

O vous, qui préſidez aux fortunes des rois,
Dieux ! faut-il en un jour m'accabler tant de fois ?
Et préparant vos coups par vos trompeurs oracles,
Contre un faible mortel épuiſer les miracles ?
Mais ce vieillard, ami, de qui tu m'as reçu,
Depuis ce tems fatal ne l'as-tu jamais vu ?

ICARE.

Jamais; & le trépas vous a ravi peut-être
Le ſeul qui vous eût dit quel ſang vous a fait naître;
Mais long-tems de ſes traits mon eſprit occupé,
De ſon image encor eſt tellement frappé,
Que je le connaitrais, s'il venait à paraître.

ŒDIPE.

Malheureux ! eh pourquoi chercher à le connaître ?
Je devrais bien plutôt, d'accord avec les dieux,
Chérir l'heureux bandeau, qui me couvre les yeux.
J'entrevois mon deſtin; ces recherches cruelles
Ne me découvriront que des horreurs nouvelles.
Je le ſais; mais malgré les maux que je prévois
Un deſir curieux m'entraîne loin de moi.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude;
Le doute en mon malheur eſt un tourment trop rude;
J'abhorre le flambeau, dont je veux m'éclairer;
Je crains de me connaître, & ne puis m'ignorer.

SCENE III.

ŒDIPE, ICARE, PHORBAS.

ŒDIPE.

Ah! Phorbas, approchez.

ICARE.

Ma ſurpriſe eſt extrême,
Plus je le vois, & plus.... Ah! ſeigneur, c'eſt lui-même,
C'eſt lui.

PHORBAS *à Icare.*

Pardonnez-moi, ſi vos traits inconnus.....

ICARE.

Quoi! du mont Cythéron ne vous ſouvient-il plus?

PHORBAS.

Comment?

ICARE.

Quoi! cet enfant qu'en mes mains vous remites,
Cet enfant qu'au trépas.....

PHORBAS.

Ah, qu'eſt-ce que vous dites?
Et de quel ſouvenir venez-vous m'accabler?

ICARE.

Allez, ne craignez rien, ceſſez de vous troubler.
Vous n'avez en ces lieux que des ſujets de joie;
Œdipe eſt cet enfant.

PHORBAS.

Que le ciel te foudroie!
Malheureux, qu'as-tu dit?

ICARE *à Œdipe.*

Seigneur, n'en doutez pas;
Quoi que ce Thébain dise, il vous mit dans mes bras.
Vos destins sont connus, & voilà votre père.

ŒDIPE.

O sort, qui me confond! ô comble de misère!
à Phorbas.
Je serais né de vous, le ciel aurait permis,
Que votre sang versé.

PHORBAS.

Vous n'êtes point mon fils.

ŒDIPE.

Eh quoi! n'avez-vous pas exposé mon enfance?

PHORBAS.

Seigneur, permettez-moi de fuir votre présence,
Et de vous épargner cet horrible entretien.

ŒDIPE.

Phorbas, au nom des dieux, ne me déguise rien.

PHORBAS.

Partez, seigneur, fuyez vos enfans & la reine.

ŒDIPE.

Répond-moi seulement, la résistance est vaine.
Cet enfant par toi-même à la mort destiné,
en montrant Icare,
Le mis-tu dans ses bras?

PHORBAS.

Oui, je le lui donnai.
Que ce jour ne fût-il le dernier de ma vie!

ŒDIPE.

Quel était son pays?

PHORBAS.

Thèbe était ſa patrie.

ŒDIPE.

Tu n'étais point ſon père ?

PHORBAS.

Hélas ! il était né
D'un ſang plus glorieux & plus infortuné.

ŒDIPE.

Quel était-il enfin ?

PHORBAS *ſe jette aux genoux du roi.*

Seigneur, qu'allez-vous faire ?

ŒDIPE.

Achève, je le veux.

PHORBAS.

Jocaſte était ſa mère.

ICARE.

Et voilà donc le fruit de mes généreux ſoins ?

PHORBAS.

Qu'avons-nous fait tous deux ?

ŒDIPE.

Je n'attendais pas moins.

ICARE.

Seigneur....

ŒDIPE.

Sortez, cruels, ſortez de ma préſence ;
De vos affreux bienfaits craignez la récompenſe ;
Fuyez ; à tant d'horreurs par vous ſeuls réſervé,
Je vous punirais trop de m'avoir conſervé.



SCENE IV.

ŒDIPE *seul.*

LE voilà donc rempli cet oracle exécrable,
Dont ma crainte a pressé l'effet inévitable;
Et je me vois enfin, par un mêlange affreux,
Inceste, & parricide, & pourtant vertueux.
Misérable vertu, nom stérile & funeste,
Toi par qui j'ai réglé des jours que je déteste,
A mon noir ascendant tu n'as pu résister :
Je tombais dans le piége, en voulant l'éviter.
Un dieu plus fort que moi m'entraînait vers le crime;
Sous mes pas fugitifs il creusait un abyme;
Et j'étais, malgré moi, dans mon aveuglement,
D'un pouvoir inconnu l'esclave & l'instrument.
Voilà tous mes forfaits, je n'en connais point d'autres.
Impitoyables dieux, mes crimes sont les vôtres,
Et vous m'en punissez.... Où suis-je? quelle nuit
Couvre d'un voile affreux la clarté qui nous luit!
Ces murs sont teints de sang; je vois les Euménides
Secouer leurs flambleaux vengeurs des parricides.
Le tonnerre en éclats semble fondre sur moi;
L'enfer s'ouvre... O Laïus, ô mon père! est-ce toi?
Je vois, je reconnais la blessure mortelle,
Que te fit dans le flanc cette main criminelle.
Punis-moi, venge-toi d'un monstre détesté,
D'un monstre qui souilla les flancs qui l'ont porté.
Approche, entraîne-moi dans les demeures sombres,

J'irai de mon ſupplice épouvanter les ombres.
Viens, je te ſuis.



SCENE V.

ŒDIPE, JOCASTE, EGINE, le chœur.

JOCASTE.

SEIGNEUR, diſſipez mon effroi,
Vos redoutables cris ont été juſqu'à moi.

ŒDIPE.

Terre, pour m'engloutir entr'ouve tes abymes.

JOCASTE.

Quel malheur imprévu vous accable ?

ŒDIPE.

Mes crimes.

JOCASTE.

Seigneur.

ŒDIPE.

Fuyez, Jocaſte.

JOCASTE.

Ah trop cruel époux!

ŒDIPE.

Malheureuſe! arrêtez, quel nom prononcez-vous ?
Moi votre époux! quittez ce titre abominable,
Qui nous rend l'un à l'autre un objet exécrable.

JOCASTE.

Qu'entend-je ?

ŒDIPE.

C'en eſt fait, nos deſtins ſont remplis.

Laïus

Laïus était mon père, & je ſuis votre fils.

Il ſort.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

O crime!

II. PERSONNAGE DU CHŒUR.

O jour affreux! jour à jamais terrible!

JOCASTE.

Egine, arrache-moi de ce palais horrible.

EGINE.

Hélas!

JOCASTE.

Si tant de maux ont de quoi te toucher,
Si ta main ſans frémir peut encor m'approcher,
Aide-moi, ſoutiens-moi, prends pitié de ta reine.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Dieux! eſt-ce donc ainſi que finit votre haine?
Reprenez, reprenez vos funeſtes bienfaits,
Cruels, il valait mieux nous punir à jamais.

SCENE VI.

JOCASTE, EGINE, le grand-prêtre, le chœur.

LE GRAND-PRÊTRE.

PEUPLES, un calme heureux écarte les tempêtes,
Un ſoleil plus ſerein ſe lève ſur vos têtes;
Les feux contagieux ne ſont plus allumés;
Vos tombeaux qui s'ouvraient ſont déjà refermés;
La mort fuit, & le dieu du ciel & de la terre
Annonce ſes bontés par la voix du tonnerre.

Ici on entend gronder la foudre, & on voit briller les éclairs.

JOCASTE

Quels éclats ! ciel ! où ſuis-je, & qu'eſt-ce que j'entends?
Barbares ! . . .

LE GRAND-PRÊTRE.

C'en eſt fait, & les dieux ſont contens.
Laïus du ſein des morts ceſſe de vous pourſuivre,
Il vous permet encor de régner & de vivre ;
Le ſang d'Œdipe enfin ſuffit à ſon courroux.

LE CHŒUR.

Dieux !

JOCASTE.

O mon fils ! hélas ! dirai-je mon époux ?
O des noms les plus chers aſſemblage effroyable !
Il eſt donc mort ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Il vit, & le ſort qui l'accable
Des morts & des vivans ſemble le ſéparer ;
Il s'eſt privé du jour avant que d'expirer.
Je l'ai vu dans ſes yeux enfoncer cette épée,
Qui du ſang de ſon père avait été trempée ;
Il a rempli ſon ſort, & ce moment fatal
Du ſalut des Thébains eſt le premier ſignal.
Tel eſt l'ordre du ciel, dont la fureur ſe laſſe ;
Comme il veut, aux mortels il fait juſtice ou grace ;
Ses traits ſont épuiſés ſur ce malheureux fils.
Vivez, il vous pardonne.

JOCASTE.

Et moi je me punis.

Elle se frappe.

Par un pouvoir affreux réservée à l'inceste,
La mort est le seul bien, le seul dieu qui me reste.
Laïus, reçois mon sang, je te suis chez les morts :
J'ai vécu vertueuse, & je meurs sans remords.

LE CHŒUR.

O malheureuse reine ! ô destin que j'abhorre !

JOCASTE.

Ne plaignez que mon fils, puisqu'il respire encore.
Prêtres, & vous Thébains, qui futes mes sujets,
Honorez mon bûcher, & songez à jamais,
Qu'au milieu des horreurs du destin qui m'opprime,
J'ai fait rougir les dieux qui m'ont forcée au crime.

Fin du cinquième & dernier acte.



LETTRES

écrites en 1719, *qui contiennent la critique de l'*Œdipe *de* Sophocle, *de celui de* Corneille, *& de celui de l'auteur.*

LETTRE PREMIERE.

JE vous envoie, monſieur, ma tragédie d'*Œdipe*, que vous avez vu naître. Vous ſavez que j'ai commencé cette piéce à dix-neuf ans. Si quelque choſe pouvait faire pardonner la médiocrité d'un ouvrage, ma jeuneſſe me ſervirait d'excuſe. Du moins malgré les défauts dont cette tragédie eſt pleine, & que je ſuis le premier à reconnaître, j'oſe me flatter que vous verrez quelque différence entre cet ouvrage & ceux que l'ignorance & la malignité m'ont imputés. Je ſens combien il eſt dangereux de parler de ſoi : mais mes malheurs ayant été publics, Il faut que ma juſtification le ſoit auſſi. La réputation d'honnête homme m'eſt plus chère que celle d'auteur : ainſi je crois que perſonne ne trouvera mauvais qu'en donnant au public un ouvrage pour lequel il a eu tant d'indulgence, j'eſſaie de mériter entiérement ſon eſtime, en détruiſant l'impoſture qui pourrait me l'ôter.

Je ſais que tous ceux avec qui j'ai vécu ſont

persuadés de mon innocence : mais aussi bien des gens qui ne connaissent ni la poésie, ni moi, m'imputent encor les ouvrages les plus indignes d'un honnête homme & d'un poete.

Il y a peu d'écrivains célèbres qui n'aient essuyé de pareilles disgraces ; presque tous les poëtes qui ont réussi ont été calomniés ; & il est bien triste pour moi de ne leur ressembler que par mes malheurs.

Vous n'ignorez pas que la cour & la ville ont de tout tems été remplies de critiques obscènes, qui, à la faveur des nuages qui les couvrent, lancent, sans être apperçus, les traits les plus envenimés contre les femmes & contre les puissances, & qui n'ont que la satisfaction de blesser adroitement, sans goûter le plaisir dangereux de se faire connaître. Leurs épigrammes & leurs vaudevilles sont toujours des enfans supposés, dont on ne connaît point les vrais parens : ils cherchent à charger de ces indignités quelqu'un qui soit assez connu pour que le monde puisse l'en soupçonner, & qui soit assez peu protégé pour ne pouvoir se défendre. Telle était la situation où je me suis trouvé en entrant dans le monde. Je n'avais pas plus de dix-huit ans. L'imprudence, attachée d'ordinaire à la jeunesse, pouvait aisément autoriser les soupçons que l'on faisait naître sur moi. J'étais d'ailleurs sans appui, & je n'avais jamais songé à me faire des protecteurs, parce que je ne croyais pas que je dusse jamais avoir des ennemis.

Il parut à la mort de *Louis XIV*. une petite piéce imitée des *J'ai vu* de l'abbé *Regnier*. C'é-

tait un ouvrage où l'auteur paſſait en revue tout ce qu'il avait vu dans ſa vie. Cette piéce eſt auſſi négligée aujourd'hui, qu'elle était alors recherchée. C'eſt le ſort de tous les ouvrages qui n'ont d'autre mérite que celui de la ſatyre. Cette piéce n'en avait point d'autre ; elle n'était remarquable que par les injures groſſières qui y etaient indignement répandués, & c'eſt ce qui lui donna un cours prodigieux : on oublia la baſſeſſe du ſtile en faveur de la malignité de l'ouvrage. Elle finiſſait ainſi : *J'ai vu ces maux, & je n'ai pas vingt ans.*

Comme je n'avais pas vingt ans alors, pluſieurs perſonnes crurent que j'avais mis par-là mon cachet à cet indigne ouvrage ; on ne me fit pas l'honneur de croire que je puſſe avoir aſſez de prudence pour me déguiſer. L'auteur de cette miſérable ſatyre ne contribua pas peu à la faire courir ſous mon nom, afin de mieux cacher le ſien. Quelques-uns m'imputèrent cette piéce par malignité, pour me décrier & pour me perdre. Quelques autres qui l'admiraient bonnement, me l'attribuèrent pour m'en faire honneur. Ainſi un ouvrage que je n'avais point fait, & même que je n'avais point encor vu alors, m'attira de tous côtés des malédictions & des louanges.

Je me ſouviens que paſſant alors par une petite ville de province, les beaux eſprits du lieu me prièrent de leur réciter cette piéce, qu'ils diſaient être un chef-d'œuvre. J'eus beau leur répondre que je n'en étais point l'auteur, & que la piéce était miſérable, ils ne m'en crurent

point ſur ma parole; ils admirèrent ma retenue, & j'acquis ainſi auprès d'eux, ſans y penſer, la réputation d'un grand poëte & d'un homme fort modeſte.

Cependant ceux qui m'avaient attribué ce malheureux ouvrage, continuaient à me rendre reſponſable de toutes les ſottiſes qui ſe débitaient dans Paris, & que moi-même je dédaignais de lire. Quand un homme a eu le malheur d'être calomnié une fois, on dit qu'il le ſera long-tems. On m'aſſure, que de toutes les modes de ce pays-ci, c'eſt celle qui dure davantage.

La juſtification eſt venue, quoi qu'un peu tard. Le calomniateur a ſigné, les larmes aux yeux, le déſaveu de ſa calomnie devant un ſecretaire d'état. C'eſt ſur quoi un vieux connaiſſeur en vers & en hommes m'a dit : Oh le beau billet qu'a la *Châtre !* Continuez, mon enfant, à faire des tragédies, renoncez à toute profeſſion ſérieuſe pour ce malheureux métier, & comptez que vous ſerez harcelé publiquement toute votre vie; puiſque vous êtes aſſez abandonné de DIEU pour vous faire de gaieté de cœur un homme public. Il m'en a cité cent exemples. Il m'a donné les meilleurs raiſons du monde pour me détourner de faire des vers. Que lui ai-je répondu? des vers. Je me ſuis donc apperçu de bonne heure, qu'on ne peut ni réſiſter à ſon goût dominant, ni vaincre ſa deſtinée. Pourquoi la nature force-t-elle un homme à calculer, celui-ci à faire rimer des ſyllabes, cet autre à former des croches & des rondes ſur des lignes parallèles?

Scit genius natale comes qui temperat aſtrum.

Mais on prétend que tous peuvent dire :

Ploravere ſuis non reſpondere favorem
Speratum meritis.

Boileau diſait à Racine :

Ceſſe de t'étonner ſi l'envie animée
Attachant à ton nom ſa rouille envenimée
La calomnie en main quelquefois te pourſuit.

Scudéri & l'abbé d'*Aubignac* calomniaient *Corneille*. *Monfleuri* & toute ſa troupe calomniaient *Molière*. *Térence* ſe plaint dans ſes prologues d'être calomnié par un vieux poëte. *Ariſtophane* calomnia *Socrate*, *Homère* fut calomnié par *Margites*. C'eſt-là l'hiſtoire de tous les arts & de toutes les profeſſions.

Il s'eſt trouvé des gens qui ont cru ſérieuſement que l'auteur de la tragédie d'*Atrée* était un méchant homme, parce qu'il avait rempli la coupe d'*Atrée* du ſang du fils de *Thyeſte* ; & aujourd'hui il y a des conſciences timorées qui prétendent que je n'ai point de religion, parce que *Jocaſte* ſe défie des oracles d'*Apollon*. Voilà comme on décide preſque toujours dans le monde ; & ceux qui ſont accoutumés à juger de la ſorte, ne ſe corrigeront pas par la lecture de cette lettre, peut-être même ne la liront-ils point.

Vous ſavez comment monſeigneur le Régent a daigné me conſoler des petites perſécutions par leſquelles je commence ma chétive & dangereuſe carrière littéraire. Vous ſavez quel beau préſent

il m'a fait. Je ne dirai pas comme *Chapelain* disait de *Louis XIII* :

Les trois fois mille franc qu'il met dans ma famille
Montre à tous qu'il est juste, & fait connaître assez
Qu'il ne hait pas mes vers pour être un peu forcés.

Chérile, *Chapelain* & moi, nous avons été tous trois trop bien payés pour de mauvais vers.

Retulit acceptos regale numisma Philippos.

Le Régent qui s'appelle Philippe rend la comparaison parfaite. Ne nous enorgueillissons ni des méchancetés de nos ennemis, ni des bontés de nos protecteurs. On peut être avec tout cela un homme très-médiocre : on peut être récompensé & envié sans aucun mérite. Mais il faut convenir que c'est un grand bonheur pour les lettres, que nous vivions sous un prince qui aime les beaux-arts autant qu'il hait la flatterie, & dont on peut obtenir la protection, plutôt par de bons ouvrages que par des louanges, pour lesquelles il a un dégoût peu ordinaire dans ceux qui, par leur naissance & par leur rang, sont exposés à être loués toute leur vie.



LETTRE II.

MONSIEUR, avant que de vous faire lire ma tragédie, souffrez que je vous prévienne sur le succès qu'elle a eu, non pas pour m'en applaudir, mais pour vous assurer combien je m'en défie.

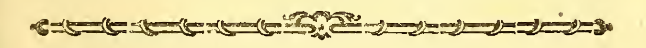
Je sais que les premiers applaudissemens du public ne sont pas toujours de sûrs garans de la bonté d'un ouvrage. Souvent un auteur doit le succès de sa piéce, ou à l'art des acteurs qui la jouent, ou à la décision de quelques amis accrédités dans le monde, qui entraînent pour un tems les suffrages de la multitude; & le public est étonné quelques mois après, de s'ennuyer à la lecture du même ouvrage, qui lui arrachait des larmes dans la représentation. Je me garderai donc bien de me prévaloir d'un succès peut-être passager, & dont les comédiens ont plus à s'applaudir que moi-même.

On ne voit que trop d'auteurs dramatiques qui impriment à la tête de leurs ouvrages des préfaces pleines de vanité, *qui comptent les princes & les princesses qui sont venus pleurer aux représentations, qui ne donnent d'autres réponses à leurs censeurs que l'approbation du public*; & qui enfin, après s'être placé à côté de *Corneille* & de *Racine*, se retrouvent confondus dans la foule des mauvais auteurs, dont ils sont les seuls qui s'exceptent.

J'éviterai du moins ce ridicule; je vous par-

lerai de ma piéce plus pour avouer mes défauts que pour les excuſer: mais auſſi je traiterai *Sophocle* & *Corneille* avec autant de liberté que je me traiterai avec juſtice.

J'examinerai les trois *Œdipes* avec une égale exactitude. Le reſpect que j'ai pour l'antiquité de *Sophocle* & pour le mérite de *Corneille*, ne m'aveuglera pas ſur leurs défauts; l'amour-propre ne m'empêchera pas non plus de trouver les miens. Au reſte, ne regardez point ces diſſertations comme les déciſions d'un critique orgueilleux, mais comme les doutes d'un jeune homme qui cherche à s'éclairer. La déciſion ne convient ni à mon âge, ni à mon peu de génie; & ſi la chaleur de la compoſition m'arrache quelques termes peu meſurés, je les déſavoue d'avance, & je déclare que je ne prétends parler affirmativement que ſur mes fautes.



LETTRE III.

*Contenant la critique de l'*Œdipe *de* Sophocle.

MONSIEUR, mon peu d'érudition ne me permet pas d'examiner *ſi la tragédie de* (*a*) Sophocle *fait ſon imitation par le diſcours, le nombre & l'harmonie; ce qu'*Ariſtote *appelle expreſſément un diſcours agréablement aſſaiſonné.* Je ne diſcuterai pas non plus *ſi c'eſt une piéce du premier*

(*a*) M. *Dacier*, préface ſur l'*Œdipe* de *Sophocle*.

genre ſimple & implexe ; parce qu'elle n'a qu'une ſimple cataſtrophe, & implexe, parce qu'elle a la reconnaiſſance avec la péripétie.

Je vous rendrai ſeulement compte, avec ſimplicité, des endroits qui m'ont révolté, & ſur leſquels j'ai beſoin des lumières de ceux qui connaiſſant mieux que moi les anciens, peuvent mieux excuſer tous leurs défauts.

La ſcène ouvre dans *Sophocle* par un chœur de Thébains proſternés au pied des autels, & qui par leurs larmes & par leurs cris, demandent aux dieux la fin de leurs calamités. *Œdipe* leur libérateur & leur roi paraît au milieu d'eux.

Je ſuis Œdipe, leur dit-il, *ſi vanté par tout le monde.* Il y a quelque apparence que les Thébains n'ignoraient pas qu'il s'appellait *Œdipe.*

A l'égard de cette grande réputation dont il ſe vante, M. *Dacier* dit que c'eſt une adreſſe de *Sophocle*, qui veut fonder par-là le caractère d'*Œdipe* qui eſt orgueilleux.

Mes enfans, dit Œdipe, *quel eſt le ſujet qui vous amène ici ?* Le grand-prêtre lui répond : *Vous voyez devant vous des jeunes gens & des vieillards. Moi qui vous parle, je ſuis le grand prêtre de Jupiter: Votre ville eſt comme un vaiſſeau battu de la tempête, elle eſt prête d'être abymée, & n'a pas la force de ſurmonter les flots qui fondent ſur elle.* Delà le grand-prêtre prend occaſion de faire une deſcription de la peſte, dont *Œdipe* était auſſi-bien informé que du nom & de la qualité du grand-prêtre de *Jupiter.*

Tout cela n'eſt guère une preuve de cette perfection, où on prétendait, il y a quelques

années, que *Sophocle* avait poussé la tragédie ; & il ne paraît pas qu'on ait si grand tort dans ce siècle de refuser son admiration à un poëte, qui n'emploie d'autre artifice pour faire connaître ses personnages, que de faire dire à l'un : *Je m'appelle Œdipe, si vanté par tout le monde* ; & à l'autre : *Je suis le grand-prêtre de Jupiter.* Cette grossiéreté n'est plus regardée aujourd'hui comme une noble simplicité.

La description de la peste est interrompue par l'arrivée de *Créon*, frère de *Jocaste*, que le roi avait envoyé consulter l'oracle, & qui commence par dire à *Œdipe*..

Seigneur, nous avons eu autrefois un roi qui s'appellait Laïus.

ŒDIPE.

Je le sais, quoique je ne l'aie jamais vu,

CREON.

Il a été assassiné, & Apollon veut que nous punissions ses meurtriers.

ŒDIPE.

Fut-ce dans sa maison ou à la campagne que Laïus fut tué ?

Il est déjà contre la vraisemblance, qu'*Œdipe*, qui règne depuis si long-tems, ignore comment son prédécesseur est mort : mais qu'il ne sache pas même si c'est aux champs ou à la ville que ce meurtre a été commis, & qu'il ne donne pas la moindre raison, ni la moindre excuse de son ignorance, j'avoue que je ne connais point

de terme pour exprimer une pareille abſurdité.

C'eſt une faute du ſujet, dit-on, & non de l'auteur, comme ſi ce n'était pas à l'auteur à corriger ſon ſujet, lorſqu'il eſt défectueux. Je ſais qu'on peut me reprocher à-peu-près la même faute : mais auſſi je ne me ferai pas plus de grace qu'à *Sophocle*, & j'eſpère que la ſincérité avec laquelle j'avouerai mes défauts, juſtifiera la hardieſſe que je prends de relever ceux d'un ancien.

Ce qui ſuit me paraît également éloigné du ſens commun. *Œdipe* demande s'il ne revint perſonne de la ſuite de *Laïus* à qui on puiſſe en demander des nouvelles. On lui répond, qu'*un de ceux qui accompagnaient ce malheureux roi s'étant ſauvé, vint dire dans Thèbes que Laïus avait été aſſaſſiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre.*

Comment ſe peut il faire qu'un témoin de la mort de *Laïus* diſe que ſon maître a été accablé ſous le nombre, lorſqu'il eſt pourtant vrai que c'eſt un homme ſeul qui a tué *Laïus* & toute ſa ſuite ?

Pour comble de contradiction, *Œdipe* dit, au ſecond acte, qu'il a oui dire que *Laïus* avait été tué par des voyageurs ; mais qu'il n'y a perſonne qui diſe l'avoir vu : & *Jocaſte*, au troiſième acte, en parlant de la mort de ce roi, s'explique ainſi à *Œdipe :*

Soyez bien perſuadé, ſeigneur, que celui qui accompagnait Laïus a rapporté que ſon maître avait été aſſaſſiné par des voleurs ; il ne ſaurait changer préſentement, ni parler d'une autre ma-

manière : toute la ville l'a entendu comme moi.

Les Thébains auraient été bien plus à plaindre, si l'énigme du Sphynx n'avait pas été plus aisée à déviner que tout ce galimatias.

Mais ce qui est encor plus étonnant, ou plutôt ce qui ne l'est point, après de telles fautes contre la vraisemblance, c'est qu'*Œdipe*, lorsqu'il apprend que *Phorbas* vit encor, ne songe pas seulement à le faire chercher ; il s'amuse à faire des imprécations & à consulter les oracles, sans donner ordre qu'on amène devant lui le seûl homme qui pouvait lui donner des lumières. Le chœur lui-même, qui est si intéressé à voir finir les malheurs de Thèbes, & qui donne toujours des conseils à *Œdipe*, ne lui donne pas celui d'interroger ce témoin de la mort du feu roi ; il le prie seulement d'envoyer chercher *Tirésie*.

Enfin *Phorbas* arrive au quatrième acte. Ceux qui ne connaissent point *Sophocle*, s'imaginent sans doute qu'*Œdipe* impatient de connaître le meurtrier de *Laïus*, & de rendre la vie aux Thébains, va l'interroger avec empressement sur la mort du feu roi. Rien de tout cela. *Sophocle* oublie que la vengeance de la mort de *Laïus* est le sujet de sa piéce. On ne dit pas un mot à *Phorbas* de cette aventure, & la tragédie finit sans que *Phorbas* ait seulement ouvert la bouche sur la mort du roi son maître. Mais continuons à examiner de suite l'ouvrage de *Sophocle*.

Lorsque *Créon* a appris à *Œdipe* que *Laius* a été assassiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre, *Œdipe*

répond, au ſens de pluſieurs interprètes : *Comment des voleurs auraient-ils pu entreprendre cet attentat, puiſque* Laïus *n'avait point d'argent ſur lui?* La plupart des autres ſcholiaſtes entendent autrement ce paſſage, & font dire à *Œdipe*: *Comment des voleurs auraient-ils pu entreprendre cet attentat, ſi on ne leur avait donné de l'argent.* Mais ce ſens là n'eſt guère plus raiſonnable que l'autre. On ſait que des voleurs n'ont pas beſoin qu'on leur promette de l'argent pour les engager à faire un mauvais coup.

Et puiſqu'il dépend ſouvent des ſcholiaſtes de faire dire tout ce qu'ils veulent à leurs auteurs, que leur coûterait-il de leur donner un peu de bon ſens?

Œdipe, au commencement de ſon ſecond acte, au-lieu de mander *Phorbas*, fait venir devant lui *Tiréſie*. Le roi & le devin commencent par ſe mettre en colère l'un contre l'autre; *Tiréſie* finit par lui dire :

C'eſt vous qui êtes le meurtrier de Laïus*; vous vous croyez fils de* Polybe*, roi de Corinthe : vous ne l'êtes point, vous êtes Thébain. La malédiction de votre père & de votre mère vous a autrefois éloigné de cette terre; vous y êtes revenu, vous avez tué votre père, vous avez épouſé votre mère, vous êtes l'auteur d'un inceſte & d'un parricide; & ſi vous trouvez que je mente, dites que je ne ſuis pas prophéte.*

Tout cela ne reſſemble guère à l'ambiguité ordinaire des oracles. Il était difficile de s'expliquer moins obſcurément : & ſi vous joignez aux paroles de *Tiréſie* le reproche qu'un ivrogne

gne a fait autrefois *Œdipe*, qu'il n'était pas fils de *Polype*, & l'oracle d'*Apollon* qui lui prédit qu'il tuerait ſon père & qu'il épouſerait ſa mère, vous trouverez que la piéce eſt entièrement finie au commencement de ce ſecond acte.

Nouvelle preuve que *Sophocle* n'avait pas perfectionné ſon art, puiſqu'il ne ſavait pas même préparer les événemens, ni cacher ſous le voile le plus mince la cataſtrophe de ſes piéces.

Allons plus loin. *Œdipe* traite *Tiréſie de fou & de vieux enchanteur.* Cependant, à moins que l'eſprit ne lui ait tourné, il doit le regarder comme un véritable prophête. Eh! de quel étonnement & de quelle horreur ne doit-il point être frappé, en apprenant de la bouche de *Tiréſie* tout ce qu'*Apollon* lui a prédit autrefois? Quel retour ne doit-il point faire ſur lui-même, en apprenant ce rapport fatal qui ſe trouve entre les reproches qu'on lui a faits à Corinthe, qu'il était un fils ſuppoſé, & les oracles de *Thèbes* qui lui diſent qu'il eſt Thébain? entre *Apollon* qui lui a prédit qu'il épouſerait ſa mère & qu'il tuerait ſon père, & *Tiréſie* qui lui apprend que ſes deſtins affreux ſont remplis? Cependant, comme s'il avait perdu la mémoire de ces événemens épouvantables, il ne lui vient d'autre idée que de ſoupçonner *Créon*, *ſon fidele & ancien ami*, (comme il l'appelle) d'avoir tué *Laïus*, & cela ſans aucune raiſon, ſans aucun fondement, ſans que le moindre jour puiſſe autoriſer ſes ſoupçons, & (puiſqu'il faut appeller les choſes par leur nom) avec une extravagance dont

il n'y a guère d'exemples parmi les modernes, ni même parmi les anciens.

Quoi ! tu oſes paraître devant moi ? dit-il à Créon : *Tu as l'audace d'entrer dans ce palais, toi qui es aſſurément le meurtrier de* Laïus, *& qui as manifeſtement conſpiré contre moi pour me ravir ma couronne ?*

Voyons, dis-moi, au nom des dieux, as-tu remarqué en moi de la lâcheté ou de la folie, pour que tu aies entrepris un ſi hardi deſſein ? N'eſt-ce pas la plus folle de toutes les entrepriſes, que d'aſpirer à la royauté ſans troupes & ſans amis, comme ſi, ſans ce ſecours, il était aiſé de monter au trône ?

CRÉON lui répond :

Vous changerez de ſentiment, ſi vous me donnez le tems de parler. Penſez-vous qu'il y ait un homme au monde qui préférât d'être roi avec toutes les frayeurs & toutes les craintes qui accompagnent la royauté à vivre dans le ſein du repos avec toute la ſureté d'un particulier, qui, ſous un autre nom, poſſéderait la même puiſſance ?

Un prince qui ſerait accuſé d'avoir conſpiré contre ſon roi, & qui n'aurait d'autre preuve de ſon innocence que le verbiage de *Créon*, aurait beſoin de la clémence de ſon maître. Après tous ces grands diſcours étrangers au ſujet, *Créon* demande à *Œdipe* :

Voulez vous me chaſſer du royaume ? (*a*)

(*a*) On avertit qu'on a ſuivi par-tout la traduction de M. *Dacier*.

ŒDIPE.

Ce n'eſt pas ton exil que je veux ; je te condamne à la mort.

CRÉON.

Il faut que vous faſſiez voir auparavant ſi je ſuis coupable.

ŒDIPE.

Tu parles en homme réſolu de ne pas obéir.

CRÉON.

C'eſt parce que vous êtes injuſte.

ŒDIPE.

Je prends mes ſuretés.

CRÉON.

Je dois prendre auſſi les miennes.

ŒDIPE.

O Thèbes! Thèbes!

CRÉON.

Il m'eſt permis de crier auſſi : Thèbes! Thèbes!

Jocaſte vient pendant ce beau diſcours, & le chœur la prie d'emmener le roi : propoſition très-ſage ; car, après toutes les folies qu'*Œdipe* vient de faire, on ne ferait point mal de l'enfermer.

JOCASTE.

J'emmènerai mon mari, quand j'aurai appris la cauſe de ce déſordre.

LE CHŒUR.

Œdipe & Créon ont eu enſemble des paroles

ſur des rapports fort incertains. On ſe pique ſouvent ſur des ſoupçons très-injuſtes.

JOCASTE.

Cela eſt-il venu de l'un & de l'autre?

LE CHŒUR.

Oui, madame.

JOCASTE.

Quelles paroles ont-ils donc eues?

LE CHŒUR.

C'eſt aſſez, madame; les princes n'ont pas pouſſé la choſe plus loin, & cela ſuffit.

Effectivement, comme ſi cela ſuffiſait, *Jocaſte* n'en demande pas davantage au chœur.

C'eſt dans cette ſcène qu'*Œdipe* raconte à *Jocaſte*, qu'un jour, à table, un homme yvre lui reprocha qu'il était un fils ſuppoſé : *J'allai*, continue-t-il, *trouver le roi & la reine; je les interrogeai ſur ma naiſſance; ils furent tous deux très-fâchés du reproche qu'on m'avait fait. Quoique je les aimaſſe avec beaucoup de tendreſſe, cette injure, qui était devenue publique, ne laiſſa pas de me demeurer ſur le cœur, & de me donner des ſoupçons. Je partis donc, à leur inſu, pour aller à Delphes*: Apollon *ne daigna pas répondre préciſément à ma demande; mais il me dit les choſes les plus affreuſes & les plus épouvantables dont on ait jamais oui parler; que j'épouſerais infailliblement ma propre mère; que je ferais voir aux hommes une race malheureuſe qui les remplirait*

d'horreur; & que je ſerais le meurtrier de mon père.

Voilà encor la pièce finie. On avait prédit à *Jocaſte* que ſon fils tremperait ſes mains dans le ſang de *Laïus*, & porterait ſes crimes juſqu'au lit de ſa mère. Elle avait fait expoſer ce fils ſur le mont Cithéron, & lui avait fait percer les talons, (comme elle l'avoue dans cette même ſcène:) *Œdipe* porte encor les cicatrices de cette bleſſure; il ſait qu'on lui a reproché qu'il n'était point fils de *Polybe*: tout cela n'eſt-il pas pour *Œdipe* & pour *Jocaſte* une démonſtration de leurs malheurs? & n'y a-t-il pas un aveuglement ridicule à en douter?

Je ſais que *Jocaſte* ne dit point dans cette ſcène qu'elle dût un jour épouſer ſon fils: mais cela même eſt une nouvelle faute.

Car lorſqu'*Œdipe* dit à Jocaſte: *On m'a prédit que je ſouillerais le lit de ma mère, & que mon père ſerait maſſacré par mes mains*, Jocaſte doit répondre ſur le champ, *on en avait prédit autant à mon fils*; ou du moins elle doit faire ſentir aux ſpectateurs qu'elle eſt convaincue dans ce moment de ſon malheur.

Tant d'ignorance dans *Œdipe* & dans *Jocaſte* n'eſt qu'un artifice groſſier du poëte, qui pour donner à ſa piéce une juſte étendue, fait filer juſqu'au cinquième acte une reconnaiſſance déjà manifeſtée au ſecond, & qui viole les règles du ſens commun, pour ne point manquer en apparence à celles du théatre.

Cette même faute ſubſiſte dans tout le cours de la piéce.

Cet *Œdipe* qui expliquait les énigmes, n'entend pas les chofes les plus claires. Lorfque le pafteur de Corinthe lui apporte la nouvelle de la mort de *Polybe*, & qu'il lui apprend que *Polybe* n'était pas fon père, qu'il a été expofé par un Thébain fur le mont Cithéron, que fes pieds avaient été percés & liés avec des courroies, *Œdipe* ne foupçonne rien encor. Il n'a d'autre crainte que d'être né d'une famille obfcure : & le chœur toujours préfent dans le cours de la piéce, ne prête aucune attention à tout ce qui aurait dû inftruire *Œdipe* de fa naiffance ; le chœur, qu'on donne pour une affemblée de gens éclairés, montre auffi-peu de pénétration qu'*Œdipe;* & dans le tems que les Thébains devraient être faifis de pitié & d'horreur à la vue des malheurs dont ils font témoins, ils s'écrient : *Si je puis juger de l'avenir, & fi je ne me trompe dans mes conjectures, Cithéron, le jour de demain ne fe paffera pas que vous ne nous faffiez connaître la patrie & la mère d'*Œdipe, *& que nous ne menions des danfes en votre honneur, pour vous rendre graces du plaifir que vous aurez fait à nos princes. Et vous, prince, du quel des dieux étes-vous donc fils ? Quelle nymphe vous a eu de* Pan, *dieu des montagnes? Etes-vous le fruit des amours d'*Apollon ? *car* Apollon *fe plaît auffi fur les montagnes. Eft ce* Mercure, *ou* Bacchus *qui fe tient auffi fur les fommets des montagnes? &c.*

Enfin celui qui a autrefois expofé *Œdipe*, arrive fur la fcène *Œdipe* l'interroge fur fa naiffance. Curiofité que M. *Dacier* condamne après *Plutarque*, & qui me paraîtrait la feule chofe

raisonnable qu'*Œdipe* eût fait dans toute la piéce, si cette juste envie de se connaître n'était pas accompagnée d'une ignorance ridicule de lui-même.

Œdipe sait donc enfin tout son sort au quatrième acte. Voilà donc encor la piéce finie.

Monsieur *Dacier*, qui a traduit l'*Œdipe* de *Sophocle*, prétend que le spectateur attend avec beaucoup d'impatience le parti que prendra *Jocaste*, & la manière dont *Œdipe* accomplira sur lui-même les malédictions qu'ils a prononcées contre le meurtrier de *Laïus*. J'avais été séduit là-dessus par le respect que j'ai pour ce savant homme, & j'étais de son sentiment, lorsque je lus sa traduction. La représentation de ma piéce m'a bien détrompé, & j'ai reconnu qu'on peut sans péril louer tant qu'on veut les poëtes grecs, mais qu'il est dangereux de les imiter.

J'avais pris dans *Sophocle* une partie du récit de la mort de *Jocaste* & de la catastrope d'*Œdipe*. J'ai senti que l'attention du spectateur diminuait avec son plaisir au récit de cette catastrophe; les esprits remplis de terreur au moment de la reconnoissance n'écoutaient plus qu'avec dégoût la fin de la piéce. Peut-être que la médiocrité des vers en était la cause; peut-être que le spectateur à qui cette catastrophe est connue, regrettait de n'entendre rien de nouveau; peut-être aussi que la terreur ayant été poussée à son comble, il était impossible que le reste ne parût languissant. Quoi qu'il en soit, j'ai été obligé de retrancher ce récit, qui n'était pas de plus de quarante vers, & dans *Sophocle* il tient

tout le cinquième acte. Il y a grande apparence qu'on ne doit point passer à un ancien deux ou trois cents vers inutiles, lorsqu'on n'en passe pas quarante à un moderne.

Monsieur *Dacier* avertit dans ses notes que la piéce de *Sophocle* n'est point finie au quatrième acte. N'est-ce pas avouer qu'elle est finie, que d'être obligé de prouver qu'elle ne l'est pas? On ne se trouve pas dans la nécessité de faire de pareilles notes sur les tragédies de *Racine* & de *Corneille*; il n'y a que les *Horaces* qui auraient besoin d'un tel commentaire: mais le cinquième acte des *Horaces* n'en paraîtrait pas moins défectueux.

Je ne puis m'empêcher de parler ici d'un endroit du cinquième acte de *Sophocle* que *Longin* a admiré, & que *Despréaux* a traduit.

Hymen, funeste hymen, tu m'as donné la vie;
Mais dans ces mêmes flancs où je fus renfermé,
Tu fais rentrer ce sang dont tu m'avais formé;
Et par-là tu produis & des fils & des pères,
Des frères, des maris, des femmes & des mères,
Et tout ce que du sort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

Premièrement, il fallait exprimer que c'est dans la même personne qu'on trouve ces mères & ces maris; car il n'y a point de mariage qui ne produise de tout cela. En second lieu, on ne passerait point aujourd'hui à *Œdipe* de faire une si curieuse recherche des circonstances de son

crime, & d'en combiner ainſi toutes les horreurs; tant d'exactitude à compter tous ces titres inceſtueux, loin d'ajouter à l'atrocité de l'action, ſemble plutôt l'affaiblir.

Ces deux vers de *Corneille* diſent beaucoup plus.

Ce ſont eux qui m'ont fait l'aſſaſſin de mon père;
Ce ſont eux qui m'ont fait le mari de ma mère.

Les vers de *Sophocle* ſont d'un déclamateur, & ceux de *Corneille* ſont d'un poëte.

Vous voyez que dans la critique de l'*Œdipe* de *Sophocle*, je ne me ſuis attaché à relever que les défauts qui ſont de tous les tems & de tous les lieux; les contradictions, les abſurdités, les vaines déclamations ſont des fautes par tout pays.

Je ne ſuis point étonné que, malgré tant d'imperfections, *Sophocle* ait ſurpris l'admiration de ſon ſiècle. L'armonie de ſes vers, & le pathétique qui règne dans ſon ſtile, ont pu ſéduire les Athéniens, qui avec tout leur eſprit & toute leur politeſſe, ne pouvaient avoir une juſte idée de la perfection d'un art qui était encor dans ſon enfance.

Sophocle touchait au tems où la tragédie fut inventée. *Eſchyle*, contemporain de *Sophocle*, était le premier qui s'était aviſé de mettre plusieurs perſonnages ſur la ſcène. Nous ſommes auſſi touchés de l'ébauche la plus groſſière dans les premières découvertes d'un art, que des beautés les plus achevées, lorſque la perfection nous eſt une fois connue. Ainſi *Sophocle* & *Euripide*, tout

imparfaits qu'ils ſont, ont autant réuſſi chez les Athéniens que *Corneille* & *Racine* parmi nous. Nous devons nous-mêmes, en blâmant les tragédies des Grecs, reſpecter le génie de leurs auteurs; leurs fautes ſont ſur le compte de leur ſiècle; leurs beautés n'appartiennent qu'à eux; & il eſt à croire que s'ils étaient nés de nos jours, ils auraient perfectionné l'art qu'ils ont preſque inventé de leur tems.

Il eſt vrai qu'ils ſont bien déchus de cette haute eſtime où ils étaient autrefois; leurs ouvrages ſont aujourd'hui ou ignorés ou mépriſés : mais je crois que cet oubli & ce mépris ſont au nombre des injuſtices dont on peut accuſer notre ſiècle; leurs ouvrages méritent d'être lus ſans doute, & s'ils ſont trop défectueux pour qu'on les approuve, ils ſont auſſi trop pleins de beautés pour qu'on les mépriſe entiérement.

Euripide ſur-tout, qui me paraît ſi ſupérieur à *Sophocle*, & qui ſerait le plus grand des poëtes, s'il était né dans un tems plus éclairé, a laiſſé des ouvrages qui décèlent un génie parfait, malgré les imperfections de ſes tragédies.

Eh! quelle idée ne doit-on point avoir d'un poëte qui a prêté des ſentimens à *Racine* même? Les endroits que ce grand homme a traduits d'*Euripide* dans ſon inimitable tragédie de *Phèdre*, ne ſont pas les moins beaux de ſon ouvrage.

Dieux, que ne ſuis-je aſſiſe à l'ombre des forêts?
Quand pourrai-je, au travers d'une noble pouſſière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière?
. . . . . . Inſenſée, où ſuis-je, & qu'ai-je dit?

Où laiſſai-je égarer mes vœux & mon eſprit ?
Je l'ai perdu, les dieux m'en ont ravi l'uſage.
Œnone, la rougeur me couvre le viſage ;
Je te laiſſe trop voir mes honteuſes douleurs,
Et me yeux, malgré moi, ſe rempliſſent de pleurs.

Preſque toute cette ſcène eſt traduite mot pour mot d'*Euripide*. Il ne faut pas cependant que le lecteur ſéduit par cette traduction, s'imagine que la piéce d'*Euripide* ſoit un bon ouvrage. Voilà le ſeul bel endroit de ſa tragédie, & même le ſeul raiſonnable ; car c'eſt le ſeul que *Racine* ait imité : & comme on ne s'aviſera jamais d'approuver l'*Hippolite* de *Sénéque*, quoique *Racine* ait pris dans cet auteur toute la déclaration de *Phèdre*, auſſi ne doit-on pas admirer l'*Hippolite* d'*Euripide*, pour trente ou quarante vers qui ſe ſont trouvés dignes d'être imités par le plus grand de nos poëtes.

Molière prenait quelquefois des ſcènes entières dans *Syrano de Bergerac*, & diſait pour ſon excuſe : *Cette ſcène eſt bonne, elle m'appartient de droit ; je reprends mon bien par-tout où je le trouve.*

Racine pouvait à-peu-prés en dire autant d'*Euripide*.

Pour moi, après vous avoir dit bien du mal de *Sophocle* je ſuis obligé de vous en dire le peu de bien que j'en ſais ; tout différent en cela des médiſans, qui commencent toujours par louer un homme, & qui finiſſent par le rendre ridicule.

J'avoue que peut-être, ſans *Sophocle*, je ne ſerais jamais venu à bout de mon *Œdipe*. Je lui

dois l'idée de la première ſcène de mon quatrième acte. Celle du grand prêtre qui accuſe le roi, eſt entièrement de lui ; la ſcène des deux vieillards lui appartient encor. Je voudrais lui avoir d'autres obligations, je les avouerais avec la même bonne foi. Il eſt vrai que comme je lui dois des beautés, je lui dois auſſi des fautes, & j'en parlerai dans l'examen de ma piéce, où j'eſpère vous rendre compte des miennes.

LETTRE IV.

*Contenant la critique de l'*ŒDIPE *de* Corneille.

MONSIEUR, après vous avoir fait part de mes ſentimens ſur l'*Œdipe* de *Sophocle*, je vous dirai ce que je penſe de celui de *Corneille*. Je reſpecte beaucoup plus, ſans doute, ce tragique français, que le grec : mais je reſpecte encor plus la vérité, à qui je dois les premiers égards. Je crois même que quiconque ne ſait pas connaître les fautes des grands hommes, eſt incapable de ſentir le prix de leurs perfections. J'oſe donc critiquer l'*Œdipe* de *Corneille* ; & je le ferai avec d'autant plus de liberté, que je ne crains point que vous me ſoupçonniez de jalouſie, ni que vous me reprochiez de vouloir m'égaler à lui. C'eſt en l'admirant que je haſarde ma cenſure ; & je crois avoir une eſtime plus véritable pour ce fameux poëte, que ceux qui jugent de l'*Œdipe* par le nom de l'auteur, & non par l'ouvrage même, & qui euſſent

méprisé dans tout autre ce qu'ils admirent dans l'auteur de *Cinna*.

Corneille sentit bien que la simplicité, ou plutôt la sécheresse de la tragédie de *Sophocle*, ne pouvait fournir toute l'étendue qu'exigent nos piéces de théatre. On se trompe fort, lorsqu'on pense que tous ces sujets, traités autrefois avec succès par *Sophocle* & par *Euripide*; l'*Œdipe*, le *Philoctète*, l'*Electre*, l'*Iphigénie en Tauride*, sont des sujets heureux & aisés à manier; ce sont les plus ingrats & les plus impraticables; ce sont des sujets d'une ou de deux scènes tout au plus, & non pas d'une tragédie. Je sais qu'on ne peut guère voir sur le théatre des événemens plus affreux ni plus attendrissans; & c'est cela même qui rend le succès plus difficile. Il faut joindre à ces événemens des passions qui les préparent: si ces passions sont trop fortes, elles étouffent le sujet; si elles sont trop faibles, elles languissent. Il fallait que *Corneille* marchât entre ces deux extrémités, & qu'il suppléât par la fécondité de son génie à l'aridité de la matière. Il choisit donc l'épisode de *Thésée* & de *Dircé*; & quoique cet épisode ait été universellement condamné, quoique *Corneille* eut pris dès long-tems la glorieuse habitude d'avouer ses fautes, il ne reconnut point celle-ci; & parce que cet épisode était tout entier de son invention, il s'en applaudit dans sa préface: tant il est difficile aux plus grands hommes, & même aux plus modestes, de se sauver des illusions de l'amour-propre.

Il faut avouer que *Thésée* joue un étrange rôle

pour un héros, au milieu des maux les plus horribles dont un peuple puiſſe être accablé; il débute par dire que,

Quelque ravage affreux que faſſe ici la peſte,
L'abſence aux vrais amans eſt encor plus funeſte.

Et parlant dans ſa ſeconde ſcène à *Œdipe* :

Il veut lui faire voir un beau feu dans ſon ſein,
Et tâcher d'obtenir un aveu favorable,
Qui peut faire un heureux d'un amant miſérable.
. . . . Il eſt vrai, j'aime en votre palais;
Chez vous eſt la beauté qui fait tous mes ſouhaits.
Vous l'aimez à l'égal d'Antigone & d'Iſmène;
Elle tient même rang chez vous & chez la reine;
En un mot, c'eſt leur ſœur, la princeſſe Dircé,
Dont les yeux . . .

Œdipe répond :

. . . . Quoi! ſes yeux, prince, vous ont bleſſé!
Je ſuis fâché pour vous, que la reine ſa mère
Ait ſu vous prévenir pour un fils de ſon frère.
Ma parole eſt donnée, & je n'y puis plus rien :
Mais je crois qu'après tout ſes ſœurs la valent bien.

THÉSÉE.

Antigone eſt parfaite, Iſmène eſt admirable;
Dircé, ſi vous voulez, n'a rien de comparable;
Elles ſont, l'une & l'autre, un chef-d'œuvre des cieux:
Mais . . . .
Ce n'eſt pas offenſer deux ſi charmantes ſœurs,
Que voir en leur aînée auſſi quelques douceurs.

Cependant l'ombre de Laïus demande un prince ou une princeſſe de ſon ſang pour victime ; *Dircé*, ſeul reſte du ſang de ce roi, eſt prête à s'immoler ſur le tombeau de ſon père *Théſee*, qui veut mourir pour elle, lui fait accroire qu'il eſt ſon frère, & ne laiſſe pas de lui parler d'amour, malgré la nouvelle parenté.

J'ai mêmes yeux encor ; & vous, mêmes appas.
Mon cœur n'écoute point ce que le ſang veut dire ;
C'eſt d'amour qu'il gémit, c'eſt d'amour qu'il ſoupire,
Et pour pouvoir ſans crime en goûter la douceur,
Il ſe révolte exprès contre le nom de ſœur.

Cependant, qui le croirait ? *Théſée* dans cette même ſcène, ſe laſſe de ſon ſtratagême. Il ne peut plus ſoutenir davantage le perſonnage de frère ; & ſans attendre que le frère de *Dircé* ſoit connu, il lui avoue toute la feinte, & la remet par-là dans le péril dont il voulait la tirer, en lui diſant pourtant :

Que l'amour, pour défendre une ſi chère vie,
Peut faire vanité d'un peu de tromperie.

Enfin, lorſqu'*Œdipe* reconnaît qu'il eſt le meurtrier de *Laïus*, *Théſée*, au-lieu de plaindre ce malheureux roi, lui propoſe un duel pour le lendemain ; il épouſe *Dircé* à la fin de la piéce, & ainſi la paſſion de *Théſée* fait tout le ſujet de la tragédie, & les malheurs d'*Œdipe* n'en ſont que l'épiſode.

Dircé, perſonnage plus défectueux que *Théſée*,

paſſe tout ſon tems à dire des injures à *Œdipe* & à ſa mère ; elle dit à *Jocaſte*, ſans détour, qu'elle eſt indigne de vivre.

Votre ſecond hymen peut avoir d'autres cauſes ;
Mais j'oſerai vous dire, à bien juger des choſes,
Que pour avoir puiſé la vie en votre flanc,
J'y dois avoir ſucé fort peu de votre ſang.
Celui du grand Laïus, dont je m'y ſuis formée,
Trouve bien qu'il eſt doux d'aimer & d'être aimée ;
Mais il ne trouve pas qu'on ſoit digne du jour,
Lorſqu'aux ſoins de ſa gloire on préfère l'amour.

Il eſt étonnant que *Corneille*, qui a ſenti ce défaut, ne l'ait connu que pour l'excuſer. *Ce manque de reſpect*, dit-il, *de* Dircé *envers ſa mère, ne peut être une faute de théatre, puiſque nous ne ſommes pas obligés de rendre parfaits ceux que nous y faiſons voir.* Non ſans doute, on n'eſt pas obligé de faire des gens de bien de tous les perſonnages : mais les bienſéances exigent du moins qu'une princeſſe qui a aſſez de vertu pour vouloir ſauver ſon peuple aux dépens de ſa vie, en ait aſſez pour ne point dire des injures atroces à ſa mère.

Pour *Jocaſte*, dont le rôle devrait être intéreſſant, puiſqu'elle partage tous les malheurs d'*Œdipe*, elle n'en eſt pas même le témoin ; elle ne paraît point au cinquième acte, lorſqu'*Œdipe* apprend qu'il eſt ſon fils : en un mot, c'eſt un perſonnage abſolument inutile, qui ne ſert qu'à raiſonner avec *Théſée*, & à excuſer les inſolences de ſa fille, qui agit, dit-elle,

En amante à bon titre, en princeſſe aviſée.

Finiſſons par examiner le rôle d'*Œdipe*, & avec lui la contexture du poëme.

Il commence par vouloir marier une de ſes filles, avant que de s'attendrir ſur les malheurs des Thébains; bien plus condamnable en cela que *Théſée*, qui n'étant point chargé comme lui du ſalut de tout ce peuple, peut ſans crime écouter ſa paſſion.

Cependant comme il fallait bien dire au premier acte quelque choſe du ſujet de la pièce, on en touche un mot dans la cinquième ſcène. *Œdipe* ſoupçonne que les dieux ſont irrités contre les Thébains, parce que *Jocaſte* avait autrefois fait expoſer ſon fils, & trompé par-là les oracles des dieux, qui prédiſaient que ce fils tuerait ſon père & épouſerait ſa mère.

Il me ſemble qu'il doit croire plutôt que les dieux ſont ſatisfaits que *Jocaſte* ait étouffé un monſtre au berceau; & vraiſemblablement ils n'ont prédit les crimes de ce fils, qu'afin qu'on l'empêchât de les commettre.

Jocaſte ſoupçonne, avec auſſi peu de fondement, que les dieux puniſſent les Thébains de n'avoir pas vengé la mort de *Laïus*; elle prétend qu'on n'a jamais pu venger cette mort. Comment donc peut-elle croire que les dieux la puniſſent de n'avoir pas fait l'impoſſible?

Avec moins de fondement encor *Œdipe* répond:

Pourrons-nous en punir des brigands inconnus,
Que peut-être jamais en ces lieux on n'a vus?

Si vous m'avez dit vrai, peut-être ai-je moi-même
Sur trois de ces brigands vengé le diadême.

. . . .

Au lieu même, au tems même, attaqué ſeul par trois,
J'en laiſſai deux ſans vie, & mis l'autre aux abois.

Œdipe n'a aucune raiſon de croire que ces trois voyageurs fuſſent des brigands, puiſqu'au quatrième acte, lorſque *Phorbas* paraît devant lui, il lui dit :

Et tu fus un des trois que je ſus arrêter,
Dans ce paſſage étroit qu'il fallut diſputer?

S'il les a arrêtés lui-même, & s'il ne les a combattu que parce qu'ils ne voulaient pas lui céder le pas, il n'a point dû les prendre pour des voleurs, qui ſont ordinairement très-peu de cas des cérémonies, & qui ſongent plutôt à détrouſſer les gens, qu'à leur diſputer le haut du pavé.

Mais il me ſemble qu'il y a dans cet endroit une faute encor plus grande. *Œdipe* avoue à *Jocaſte* qu'il s'eſt battu contre trois inconnus au tems même & au lieu même ou *Laïus* a été tué. *Jocaſte* ſait que *Laïus* n'avait avec lui que deux compagnons de voyage. Ne devait-elle donc pas ſoupçonner que *Laïus* eſt peut-être mort de la main d'*Œdipe*? Cependant elle ne fait nulle attention à cet aveu ; & de peur que la piéce ne finiſſe au premier acte, elle ferme les yeux ſur les lumières qu'*Œdipe* lui donne ; & juſqu'à la fin du quatrième acte, il n'eſt pas

dit un mot de la mort de *Laïus*, qui pourtant eſt le ſujet de la pièce. Les amours de *Théſée* & de *Dircé* occupent toute la ſcène.

C'eſt au quatrième acte qu'*Œdipe*, en voyant *Phorbas*, s'écrie :

C'eſt un de mes brigands à la mort échappé,
Madame, & vous pouvez lui choiſir des ſupplices :
S'il n'a tué *Laïus*, il fut un des complices.

Pourquoi prendre *Phorbas* pour un brigand ? & pourquoi affirmer avec tant de certitude qu'il eſt complice de la mort de *Laïus* ? Il me paraît que l'*Œdipe* de *Corneille* accuſe *Phorbas* avec autant de légéreté que l'*Œdipe* de *Sophocle* accuſe *Créon*.

Je ne parle point de l'acte giganteſque d'*Œdipe* qui tue trois hommes tout ſeul dans *Corneille*, & qui en tue ſept dans *Sophocle*. Mais il eſt bien étrange qu'*Œdipe* ſe ſouvienne, après ſeize ans, de tous les traits de ces trois hommes ; *que l'un avait le poil noir, la mine aſſez farouche, le front cicatriſé, & le regard un peu louche* ; *que l'autre avait le teint frais & l'œil perçant, qu'il était chauve ſur le devant, & mêlé ſur le derrière* ; & pour rendre la choſe encor moins vraiſemblable, il ajoute :

On en peut voir en moi la taille & quelques traits.

Ce n'était point à *Œdipe* à parler de cette reſſemblance ; c'était à *Jocaſte*, qui ayant vécu avec l'un & avec l'autre, pouvait en être bien mieux informée qu'*Œdipe*, qui n'a jamais vu

Laïus qu'un moment en ſa vie. Voilà comme *Sophocle* a traité cet endroit : mais il fallait que *Corneille*, ou n'eût point lu du tout *Sophocle*, ou le mépriſât beaucoup, puiſqu'il n'a rien emprunté de lui, ni beautés ni défauts.

Cependant, comment ſe peut-il faire qu'*Œdipe* ait ſeul tué *Laïus*, & que *Phorbas*, qui a été bleſſé à côté de ce roi, diſe pourtant qu'il a été tué par des voleurs ? Il était difficile de concilier cette contradiction ; & *Jocaſte*, pour toute réponſe, dit que,

C'eſt un conte,
Dont Phorbas, au retour, voulut cacher ſa honte.

Cette petite tromperie de *Phorbas* devait-elle être le nœud de la tragédie d'*Œdipe* ? Il s'eſt pourtant trouvé des gens qui ont admiré cette puérilité ; & un homme diſtingué à la cour par ſon eſprit, m'a dit que c'était là le plus bel endroit de *Corneille*.

Au cinquième acte, *Œdipe*, honteux d'avoir épouſé la veuve d'un roi qu'il a maſſacré, dit qu'il veut ſe bannir & retourner à Corinthe ; & cependant il envoie chercher *Théſée* & *Dircé*.

Pour lire dans leur ame,
S'ils prêteroient la main à quelque ſourde trame.

Et que lui importent les ſourdes trames de *Dircé*, & les prétentions de cette princeſſe ſur une couronne à laquelle il renonce pour jamais ?

Enfin, il me paraît qu'*Œdipe* apprend avec

trop de froideur son affreuse aventure. Je sais qu'il n'est point coupable, & que sa vertu peut le consoler d'un crime involontaire : mais s'il a assez de fermeté dans l'esprit pour sentir qu'il n'est que malheureux, doit-il se punir de son malheur ? Et s'il est assez furieux & assez désespéré pour se crever les yeux, doit-il être assez froid pour dire à *Dircé* dans un moment si terrible :

Votre frère est connu, le savez-vous, madame ?
Votre amour pour Thésée est dans un plein repos.
. . . .
Aux crimes, malgré moi, l'ordre du ciel m'attache ;
Pour m'y faire tomber à moi-même il me cache ;
Il offre, en m'aveuglant sur ce qu'il a prédit,
Mon père à mon épée, & ma mère à mon lit.
Hélas ! qu'il est bien vrai qu'en vain on s'imagine
Dérober notre vie à ce qu'il nous destine !
Les soins de l'éviter font courir au-devant,
Et l'adresse à le fuir y plonge plus avant.

Doit-il rester sur le théatre à débiter plus de quatre-vingt vers avec *Dircé* & *Thésée*, qui sont deux étrangers pour lui, tandis que *Jocaste*, sa femme & sa mère, ne sait encor rien de son aventure, & ne paraît pas même sur la scène ?

Voilà à-peu-près les principaux défauts que j'ai cru appercevoir dans l'*Œdipe* de *Corneille*. Je m'abuse peut-être : mais je parle de ses fautes avec la même sincérité que j'admire les beautés qui y sont répandues ; & quoique les beaux

morceaux de cette piéce me paraiſſent très-inférieurs aux grands traits de ſes autres tragédies, je déſeſpère pourtant de les égaler jamais : car ce grand-homme eſt toujours au-deſſus des autres, lors même qu'il n'eſt pas entiérement égal à lui-même.

Je ne parle point de la verſification ; on ſait qu'il n'a jamais fait de vers ſi faibles & ſi indignes de la tragédie. En effet, *Corneille* ne connaiſſait guère la médiocrité, & il tombait dans le bas avec la même facilité qu'il s'élevait au ſublime.

J'eſpère que vous me pardonnerez, monſieur, la témérité avec laquelle je parle ; ſi pourtant c'en eſt une de trouver mauvais ce qui eſt mauvais, & de reſpecter le nom de l'auteur ſans en être l'eſclave.

Et quelles fautes voudrait-on que l'on relevât ? ſerait-ce celles des auteurs médiocres dont on ignore tout juſqu'aux défauts ? c'eſt ſur les imperfections des grands-hommes qu'il faut attacher ſa critique ; car ſi le préjugé nous faiſait admirer leurs fautes, bientôt nous les imiterions, & il ſe trouverait peut-être que nous n'aurions pris de ces célèbres écrivains que l'exemple de mal faire.



LETTRE V.

Qui contient la critique du nouvel ŒDIPE.

MONSIEUR, me voilà enfin parvenu à la partie de ma dissertation la plus aisée, c'est-à-dire, à la critique de mon ouvrage ; & pour ne point perdre de tems, je commencerai par le premier défaut, qui est celui du sujet. Réguliérement, la piéce d'*Œdipe* devrait finir au premier acte. Il n'est pas naturel qu'*Œdipe* ignore comment son prédécesseur est mort. *Sophocle* ne s'est point mis du tout en peine de corriger cette faute. *Corneille*, en voulant la sauver, a fait encor plus mal que *Sophocle*, & je n'ai pas mieux réussi qu'eux. Œ*dipe*, chez moi, parle ainsi à *Jocaste* :

On m'avait toujours dit que ce fut un Thébain
Qui leva sur son prince une coupable main.
Pour moi qui, sur son trône élevé par vous-même,
Deux ans après sa mort, ai ceint le diadême,
Madame, jusqu'ici respectant vos douleurs,
Je n'ai point rappellé le sujet de vos pleurs ;
Et de vos seuls périls chaque jour alarmée,
Mon ame à d'autres soins semblait être formée.

Ce compliment ne me paraît point une excuse valable de l'ignorance d'*Œdipe*. La crainte de déplaire à sa femme en lui parlant de son premier mari, ne doit point du tout l'empêcher de

s'informer des circonſtances de la mort de ſon prédéceſſeur. C'eſt avoir trop de diſcrétion & trop peu de curioſité ; il ne lui eſt pas permis non plus de ne point ſavoir l'hiſtoire de *Phorbas*. Un miniſtre d'état ne ſaurait jamais être un homme aſſez obſcur pour être en priſon pluſieurs années, ſans qu'on en ſache rien. *Jocaſte* a beau dire :

Dans un château voiſin conduit ſecrétement,
Je dérobai ſa tête à leur emportement.

On voit bien que ces deux vers ne ſont mis que pour prévenir la critique ; c'eſt une faute qu'on tâche de déguiſer, mais qui n'en eſt pas moins faute.

Voici un défaut plus conſidérable qui n'eſt pas du ſujet, & dont je ſuis ſeul reſponſable. C'eſt le perſonnage de *Philoctéte*. Il ſemble qu'il ne ſoit venu à Thèbes que pour y être accuſé ; encor eſt-il ſoupçonné peut-être un peu légérement. Il arrive au premier acte, & s'en retourne au troiſième. On ne parle de lui que dans les trois premiers actes, & on n'en dit pas un ſeul mot dans les derniers. Il contribue un peu au nœud de la pièce, & le dénouement ſe fait abſolument ſans lui : ainſi il paraît que ce ſont deux tragédies, dont l'une roule ſur *Philoctéte*, & l'autre ſur *Œdipe*.

J'ai voulu donner à *Philoctète* le caractère d'un héros, & j'ai bien peur d'avoir pouſſé la grandeur d'ame juſqu'à la fanfaronade. Heureuſement j'ai lu dans madame *Dacier*, qu'un hom-

me peut parler avantageuſement de ſoi, lorſqu'il eſt calomnié : voilà le cas où ſe trouve *Philoctète*. Il eſt réduit par la calomnie à la néceſſité de dire du bien de lui-même. Dans une autre occaſion, j'aurais tâché de lui donner plus de politeſſe que de fierté ; & s'il s'était trouvé dans les mêmes circonſtances que *Sertorius* & *Pompée*, j'aurais pris la converſation héroïque de ces deux grands-hommes pour modèle, quoique je n'euſſe pas eſpéré de l'atteindre. Mais comme il eſt dans la ſituation de *Nicomède*, j'ai cru devoir le faire parler à-peu-près comme ce jeune prince, & qu'il lui était permis de dire, *un homme tel que moi*, lorſqu'on l'outrage. Quelques perſonnes s'imaginent que *Philoctète* était un pauvre écuyer d'*Hercule*, qui n'avait d'autre mérite que d'avoir porté ſes flêches, & qui veut s'égaler à ſon maître dont il parle toujours. Cependant il eſt certain que *Philoctète* était un prince de la Grèce, fameux par ſes exploits, compagnon d'*Hercule*, & de qui même les dieux avaient fait dépendre le deſtin de Troye. Je ne ſais ſi je n'en ai point fait en quelques endroits un fanfaron ; mais il eſt certain que c'était un héros.

Pour l'ignorance où il eſt, en arrivant, ſur les affaires de *Thèbes*, je ne la trouve pas moins condamnable que celle d'*Œdipe*. Le mont Œta où il avait vu mourir *Hercule*, n'était pas ſi éloigné de Thèbes, qu'il ne pût ſavoir aiſément ce qui ſe paſſait dans cette ville. Heureuſement cette ignorance vicieuſe de *Philoctète* m'a fourni une expoſition du ſujet qui m'a paru aſſez bien reçue ; & c'eſt ce qui me perſuade que les beau-

tés d'un ouvrage naiſſent quelquefois d'un défaut.

Dans toutes les tragédies, on tombe dans un écueil tout contraire. L'expoſition du ſujet ſe fait ordinairement à un perſonnage qui en eſt auſſi bien informé que celui qui lui parle. On eſt obligé, pour mettre les auditeurs au fait, de faire dire aux principaux acteurs ce qu'ils ont dû vraiſemblablement déjà dire mille fois. Le point de perfection ſerait de combiner tellement les événemens, que l'acteur qui parle n'eût jamais dû dire ce qu'on met dans ſa bouche que dans le tems même où il le dit. Telle eſt, entr'autres exemples de cette perfection, la première ſcène de la tragédie de *Bajazet*. *Acomat* ne peut être inſtruit de ce qui ſe paſſe dans l'armée. *Oſmin* ne peut ſavoir de nouvelles du ſerrail. Ils ſe font l'un à l'autre des confidences réciproques, qui inſtruiſent & qui intéreſſent également le ſpectateur; & l'artifice de cette expoſition eſt conduit avec un ménagement dont je crois que *Racine* ſeul était capable.

Il eſt vrai qu'il y a des ſujets de tragédie où l'on eſt tellement gêné par la bizarrerie des événemens, qu'il eſt preſque impoſſible de réduire l'expoſition de ſa piéce à ce point de ſageſſe & de vraiſemblance. Je crois, pour mon bonheur, que le ſujet d'*Œdipe* eſt de ce genre; & il me ſemble que lorſqu'on ſe trouve ſi peu maître du terrain, il faut toujours ſonger à être intéreſſant plutôt qu'exact; car le ſpectateur pardonne tout, hors la longueur; & lorſqu'il eſt une fois ému, il examine rarement s'il a raiſon de l'être.

A l'égard de l'amour de *Jocaſte* & de *Philoctète*, j'oſe encor dire que c'eſt un défaut néceſſaire ; le ſujet ne me fourniſſait rien par lui-même pour remplir les trois premiers actes ; à peine même avais-je de la matière pour les deux derniers. Ceux qui connaiſſent le théatre, c'eſt à-dire ceux qui ſentent les difficultés de la compoſition auſſi-bien que les fautes, conviendront de ce que je dis. Il faut toujours donner des paſſions aux principaux perſonnages. Eh ! quel rôle inſipide aurait joué *Jocaſte*, ſi elle n'avait eu du moins le ſouvenir d'un amour légitime, & ſi elle n'avait craint pour les jours d'un homme qu'elle avait autrefois aimé ?

Il eſt ſurprenant que *Philoctète* aime encor *Jocaſte*, après une ſi longue abſence : il reſſemble aſſez aux chevaliers errans, dont la profeſſion était d'être toujours fideles à leurs maîtreſſes. Mais je puis être de l'avis de ceux qui trouvent *Jocaſte* trop âgée pour faire naître encor des paſſions ; elle a pu être mariée ſi jeune, & il eſt ſi ſouvent répété dans la piéce qu'*Œdipe* eſt dans une grande jeuneſſe, que ſans trop preſſer les tems, il eſt aiſé de voir qu'elle n'a pas plus de trente-cinq ans. Les femmes ſeraient bien malheureuſes, ſi on n'inſpirait plus de ſentiment à cet âge.

Je veux que *Jocaſte* ait plus de ſoixante ans dans *Sophocle* & dans *Corneille*. La conſtruction de leur fable n'eſt pas une règle pour la mienne. Je ne ſuis pas obligé d'adopter leurs fictions ; & s'il leur a été permis de faire revivre dans pluſieurs de leurs piéces des perſonnes mortes

depuis long-tems, & d'en faire mourir d'autres qui étaient encor vivantes, on doit bien me passer d'ôter à *Jocaste* quelques années.

Mais je m'apperçois que je fais l'apologie de ma piéce, au-lieu de la critique que j'en avais promise. Revenons vîte à la censure.

Le troisième acte n'est point fini; on ne sait pourquoi les acteurs sortent de la scène. *Œdipe* dit à *Jocaste*:

Suivez mes pas, rentrons; il faut que j'éclaircisse
Un soupçon que je forme avec trop de justice.
. . . . Suivez-moi,
Et venez dissiper ou combler mon effroi.

Mais il n'y a pas de raison pour éclaircir son doute plutôt derrière le théatre que sur la scène: aussi *Œdipe* après avoir dit à *Jocaste* de le suivre, revient avec elle le moment d'après, & il n'y a nulle distinction entre le troisième & le quatrième acte, que le coup d'archet qui les sépare.

La première scène du quatrième acte est celle qui a le plus réussi: mais je ne me reproche pas moins d'avoir fait dire dans cette scène à *Jocaste* & à *Œdipe* tout ce qu'ils avaient dû s'apprendre depuis long-tems. L'intrigue n'est fondée que sur une ignorance bien peu vraisemblable. J'ai été obligé de recourir à un miracle pour couvrir ce défaut du sujet. Je mets dans la bouche d'*Œdipe*:

Enfin je me souviens qu'aux champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement

J'oubliais jufqu'ici ce grand événement,
La main des dieux fur moi fi long-tems fufpendue,
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient fur ma vue)
Dans un chemin étroit je trouvais deux guerriers, &c.

Il eft manifefte que c'était au premier acte qu'*Œdipe* devait raconter cette aventure de la Phocide ; car dès qu'il apprend par la bouche du grand-prêtre que les dieux demandent la punition du meurtrier de *Laïus*, fon devoir eft de s'informer fcrupuleufement & fans délai de toutes les circonftances de ce meurtre. On doit lui répondre que *Laïus* a été tué en Phocide, dans un chemin étroit, par deux étrangers ; & lui qui fait que dans ce tems-là même il s'eft battu contre deux étrangers en Phocide, doit foupçonner dès ce moment que *Laïus* a été tué de fa main. Il eft trifte d'être obligé, pour cacher cette faute, de fuppofer que la vengeance des dieux ôte dans un tems la mémoire à *Œdipe*, & la lui rend dans un autre.

La fcène fuivante d'*Œdipe* & de *Phorbas* me paraît bien moins intéreffante chez moi que dans *Corneille*. *Œdipe*, dans ma piéce, eft déjà inftruit de fon malheur, avant que *Phorbas* achève de l'en perfuader. *Phorbas* ne laiffe l'efprit du fpectateur dans aucune incertitude, il ne lui infpire aucune furprife, & ainfi il ne doit point l'intéreffer : au contraire, dans *Corneille*, *Œdipe*, loin de fe douter d'être le meurtrier de *Laïus*, croit en être le vengeur, & il fe convainc lui-même en voulant convaincre *Phorbas*. Cet artifice de *Corneille* feroit admirable, fi *Œdipe* avait quelque

lieu de croire que *Phorbas* eſt coupable, & ſi le nœud de la piéce n'était pas fondé ſur un menſonge puéril.

> C'eſt un conte,
> Dont Phorbas, au retour, voulut cacher ſa honte.

Je ne pouſſerai pas plus loin la critique de mon ouvrage; il me ſemble que j'en ai reconnu les défauts les plus importans. On ne doit pas en exiger davantage d'un auteur, & peut-être un cenſeur ne m'aurait-il pas plus maltraité. Si on me demande pourquoi je n'ai pas corrigé ce que je condamne, je répondrai qu'il y a ſouvent dans un ouvrage des défauts qu'on eſt obligé de laiſſer malgré ſoi; & d'ailleurs il y a peut-être autant d'honneur à avouer ſes fautes qu'à les corriger. J'ajouterai encor que j'en ai ôté autant qu'il en reſte. Chaque repréſentation de mon *Œdipe* était pour moi un examen ſévère, où je recuillais les ſuffrages & les cenſures du public, & j'étudiais ſon goût pour former le mien. Il faut que j'avoue que monſeigneur le prince de *Conti* eſt celui qui m'a fait les critiques les plus judicieuſes & les plus fines. S'il n'était qu'un particulier, je me contenterais d'admirer ſon diſcernement: mais puiſqu'il eſt élevé au-deſſus des autres par ſon rang autant que par ſon eſprit, j'oſe ici le ſupplier d'accorder ſa protection aux belles-lettres dont il a tant de connaiſſance.

J'oubliais de dire que j'ai pris deux vers dans l'*Œdipe* de *Corneille*. L'un eſt au premier acte:

Ce monſtre à voix humaine, aigle, femme & lion :

L'autre eſt au dernier acte. C'eſt une traduction de Sénèque : *Nec vivis miſtus, nec ſepultis :*

Et le ſort qui l'accable,
Des morts & des vivans ſemble le ſéparer.

Je n'ai point fait ſcrupule de voler ces deux vers, parce qu'ayant préciſément la même choſe à dire que *Corneille*, il m'était impoſſible de l'exprimer mieux, & j'ai mieux aimé donner deux bons vers de lui, que d'en donner deux mauvais de moi.

Il me reſte à parler de quelques rimes que j'ai haſardées dans ma tragédie. J'ai fait rimer *frein* à *rien*; *héros* à *tombeaux*; *contagion* à *poiſon*, &c. Je ne défends point ces rimes, parce que je les ai employées, mais je ne m'en ſuis ſervi que parce que je les ai crues bonnes. Je ne puis ſouffrir qu'on ſacrifie à la richeſſe de la rime toutes les autres beautés de la poéſie, & qu'on cherche plutôt à plaire à l'oreille qu'au cœur & à l'eſprit. On pouſſe même la tyrannie juſqu'à exiger qu'on rime pour les yeux encor plus que pour les oreilles : *je ferais*, *j'aimerais*, &c. ne ſe prononcent point autrement que *traits* & *attraits* : cependant on prétend que ces mots ne riment point enſemble, parce qu'un mauvais uſage veut qu'on les écrive différemment. M. *Racine* avait mis dans ſon *Andromaque* :

M'en croirez-vous ? Laſſé de ſes trompeurs attraits,

Au lieu de l'enlever, ſeigneur, je la fuirois

Le ſcrupule lui prit, & il ôta la rime *fuirois*, qui me paraît (à ne conſulter que l'oreille) beaucoup plus juſte que celle de *jamais*, qu'il lui ſubſtitua.

La biſarrerie de l'uſage, ou plutôt des hommes qui l'établiſſent, eſt étrange ſur ce ſujet comme ſur bien d'autres. On permet que le mot *abhorre*, qui a deux *r*, rime avec *encore*, qui n'en a qu'une. Par la même raiſon, *tonnerre* & *terre* devraient rimer avec *père* & *mère* : cependant on ne le ſouffre pas, & perſonne ne réclame contre cette injuſtice.

Il me paraît que la poéſie françaiſe y gagnerait beaucoup, ſi on voulait ſecouer le joug de cet uſage déraiſonnable & tyrannique. Donner aux auteurs de nouvelles rimes, ce ſerait leur donner de nouvelles penſées ; car l'aſſujétiſſement à la rime fait que ſouvent on ne trouve dans la langue qu'un ſeul mot qui puiſſe finir un vers : on ne dit preſque jamais ce qu'on voulait dire ; on ne peut ſe ſervir du mot propre ; on eſt obligé de chercher une penſée pour la rime, parce qu'on ne peut trouver de rime pour exprimer ce qu'on penſe. C'eſt à cet eſclavage qu'il faut imputer pluſieurs impropriétés qu'on eſt choqué de rencontrer dans nos poëtes les plus exacts. Les auteurs ſentent encor mieux que les lecteurs, la dureté de cette contrainte, & ils n'oſent s'en affranchir.

Pour moi, dont l'exemple ne tire point à conſéquence, j'ai tâché de regagner un peu de liberté ;

liberté ; & ſi la poéſie occupe encor mon loiſir, je préférerai toujours les choſes aux mots, & la penſée à la rime.

LETTRE VI.

Qui contient une diſſertation ſur les chœurs.

MONSIEUR, il ne me reſte plus qu'à parler du chœur que j'introduis dans ma piéce. J'en ai fait un perſonnage qui paraît à ſon rang comme les autres acteurs, & qui ſe montre quelquefois ſans parler, ſeulement pour jeter plus d'intérêt dans la ſcène, & pour ajouter plus de pompe au ſpectacle.

Comme on croit d'ordinaire que la route qu'on a tenue était la ſeule qu'on devait prendre, je m'imagine que la manière dont j'ai haſardé les chœurs, eſt la ſeule qui pouvait réuſſir parmi nous.

Chez les anciens, le chœur rempliſſait l'intervalle des actes, & paraiſſait toujours ſur la ſcène. Il y avait à cela plus d'un inconvénient ; car ou il parlait dans les entr'actes de ce qui s'était paſſé dans les actes précédens, & c'était une répétition fatigante ; ou il prévenait ce qui devait arriver dans les actes ſuivans, & c'était une annonce qui pouvait dérober le plaiſir de la ſurpriſe ; ou enfin il était étranger au ſujet, & par conſéquent il devait ennuyer.

La préſence continuelle du chœur dans la tra-

gédie, me paraît encor plus impraticable : l'intrigue d'une pièce intéressante exige d'ordinaire que les principaux acteurs aient des secrets à se confier. Eh! le moyen de dire son secret à tout un peuple ? C'est une chose plaisante de voir *Phèdre* dans *Euripide* avouer à une troupe de femmes un amour incestueux, qu'elle doit craindre de s'avouer à elle-même. On demandera peut-être comment les anciens pouvaient conserver si scrupuleusement un usage si sujet au ridicule ; c'est qu'ils étaient persuadés que le chœur était la base & le fondement de la tragédie. Voilà bien les hommes, qui prennent presque toujours l'origine d'une chose pour l'essence de la chose même. Les anciens savaient que ce spectacle avait commencé par une troupe de paysans ivres qui chantaient les louanges de *Bacchus*, & ils voulaient que le théatre fût toujours rempli d'une troupe d'acteurs, qui en chantant les louanges des dieux, rappellassent l'idée que le peuple avait de l'origine de la tragédie. Longtems même le poëme dramatique ne fut qu'un simple chœur, & les personnages qu'on y ajouta, ne furent regardés que comme des épisodes ; & il y a encor aujourd'hui des savans qui ont le courage d'assurer que nous n'avons aucune idée de la véritable tragédie, depuis que nous avons banni les chœurs : c'est comme si dans une même pièce, on voulait que nous missions Paris, Londres & Madrid sur le théatre, parce que nos pères en usaient ainsi, lorsque la comédie fut établie en France.

M. *Racine* qui a introduit des chœurs dans

Athalie & dans *Esther*, s'y eſt pris avec plus de précaution que les Grecs ; il ne les a guère fait paraître que dans les entr'actes ; encor a-t-il eu bien de la peine à le faire avec la vraiſemblance qu'exige toujours l'art du théatre.

A quel propos faire chanter une troupe de Juives, lorſqu'*Esther* a raconté ſes aventures à *Eliſe ?* Il faut néceſſairement, pour amener cette muſique, qu'*Esther* leur ordonne de lui chanter quelque air.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques...

Je ne parle pas du bizarre aſſortiment du chant & de la déclamation dans une même ſcène : mais du moins il faut avouer que des moralités miſes en muſique doivent paraître bien froides, après ces dialogues pleins de paſſion qui font le caractère de la tragédie. Un chœur ſerait bien mal venu, après la déclaration de *Phèdre*, ou après la converſation de *Sévère* & de *Pauline*.

Je croirai donc toujours, juſqu'à ce que l'événement me détrompe, qu'on ne peut haſarder le cœur dans une tragédie ; qu'avec la précaution de l'introduire à ſon rang, & ſeulement lorſqu'il eſt néceſſaire pour l'ornement de la ſcène : encor n'y a-t-il que très-peu de ſujets où cette nouveauté puiſſe être reçue. Le chœur ſerait abſolument déplacé dans *Bajazet*, dans *Mithridate*, dans *Britannicus*, & généralement dans toutes les pièces dont l'intrigue n'eſt fondée que ſur les intérêts de quelques particuliers ; il ne peut convenir qu'à des pièces où il s'agit du ſalut de tout un peuple.

Les Thébains ſont les premiers intéreſſés dans le ſujet de ma tragédie ; c'eſt de leur mort ou de leur vie dont il s'agit ; & il ne paraît pas hors des bienſéances de faire paraître quelquefois ſur la ſcène ceux qui ont le plus d'intérêt de s'y trouver.

LETTRE VII.

*A l'occaſion de pluſieurs critiques qu'on a faites d'*ŒDIPE.

MONSIEUR, on vient de me montrer une critique de mon *Œdipe*, qui, je crois, ſera imprimée avant que cette ſeconde édition puiſſe paraître. J'ignore quel eſt l'auteur de cet ouvrage. Je ſuis fâché qu'il me prive du plaiſir de le remercier des éloges qu'il me donne avec bonté, & des critiques qu'il fait de mes fautes avec autant de diſcernement que de politeſſe.

J'avais déjà reconnu, dans l'examen que j'ai fait de ma tragédie, une bonne partie des défauts que l'obſervateur relève ; mais je me ſuis apperçu qu'un auteur s'épargne toujours, quand il ſe critique lui-même, & que le cenſeur veille, lorſque l'auteur s'endort. Celui qui me critique a vu ſans doute mes fautes d'un œil plus éclairé que moi. Cependant je ne ſais ſi, comme j'ai été un peu trop indulgent, il n'eſt pas quelquefois un peu trop ſévère. Son ouvrage m'a con-

firmé dans l'opinion où je ſuis que le ſujet d'*Œdipe* eſt un des plus difficiles qu'on ait jamais mis au théatre. Mon cenſeur me propoſe un plan, ſur lequel il voudrait que j'euſſe compoſé ma pièce : c'eſt au public à en juger. Mais je ſuis perſuadé que ſi j'avais travaillé ſur le modèle qu'il me préſente, on ne m'aurait pas fait même l'honneur de me critiquer. J'avoue qu'en ſubſtituant, comme il le veut, *Créon* à *Philoctete*, j'aurais peut-être donné plus d'exactitude à mon ouvrage ; mais *Créon* aurait été un perſonnage bien froid, & j'aurais trouvé par-là le ſecret d'être à la fois ennuyeux & irrépréhenſible.

On m'a parlé de quelques autres critiques. Ceux qui ſe donnent la peine de les faire me feront toujours beaucoup d'honneur, même de plaiſir, quand ils daigneront me les montrer. Si je ne puis à préſent profiter de leurs obſervations, elles m'éclaireront du moins pour les premiers ouvrages que je pourrai compoſer, & me feront marcher d'un pas plus sûr dans cette carrière dangereuſe.

On m'a fait appercevoir que pluſieurs vers de ma pièce ſe trouvaient dans d'autres pièces de théatre. Je dis qu'on m'en a fait appercevoir ; car, ſoit qu'ayant la tête remplie de vers d'autrui, j'aie cru travailler d'imagination, quand je ne travaillais que de mémoire ; ſoit qu'on ſe rencontre quelquefois dans les mêmes penſées & dans les mêmes tours ; il eſt certain que j'ai été plagiaire ſans le ſavoir, & que hors ces deux beaux vers de *Corneille*, que j'ai pris hardiment & dont je parle dans mes lettres, je n'ai eu deſſein de voler perſonne.

Il y a dans les *Horaces* :

Eſt-ce vous, Curiace ? en croirai-je mes yeux ?

Et dans ma pièce il y avait :

Eſt-ce vous, Philoctète, en croirai-je mes yeux ?

J'eſpère qu'on me fera l'honneur de croire que j'aurais bien trouvé tout ſeul un pareil vers. Je l'ai changé cependant, auſſi-bien que pluſieurs autres, & je voudrais que tous les défauts de mon ouvrage fuſſent auſſi aiſés à corriger que celui-là.

On m'apporte en ce moment une nouvelle critique de mon *Œdipe :* celle-ci me paraît moins inſtructive que l'autre, mais beaucoup plus maligne. La premiere eſt d'un religieux, à ce qu'on vient de me dire : la ſeconde eſt d'un homme de lettres ; & ce qui eſt aſſez ſingulier, c'eſt que le religieux poſsède mieux le théatre, & l'autre la raillerie. Le premier a voulu m'éclairer, & y a réuſſi. Le ſecond a voulu m'outrager, mais il n'en eſt point venu à bout. Je lui pardonne ſans peine ſes injures, en faveur de quelques traits ingénieux & plaiſans dont ſon ouvrage m'a paru ſemé. Ses railleries m'ont plus diverti qu'elles ne m'ont offenſé ; & même de tous ceux qui ont vu cette ſatire en manuſcrit, je ſuis celui qui en ai jugé le plus avantageuſement. Peut-être ne l'ai-je trouvée bonne que par la crainte où j'étais de ſuccomber à la tentation de la trouver mauvaiſe. Ce ſera au public à juger de ſon prix.

Ce cenſeur aſſure, dans ſon ouvrage, que ma tragédie languira triſtement dans la boutique de

Ribou, lorſque ſa lettre aura décillé les yeux du public ; heureuſement il empêche lui-même le mal qu'il me veut faire. Si ſa ſatire eſt bonne, tous ceux qui la liront, auront quelque curioſité de voir la tragédie qui en eſt l'objet ; & au lieu que les pièces de théatre font vendre d'ordinaire leurs critiques, cette critique fera vendre mon ouvrage. Je lui aurai la même obligation qu'*Eſcobar* eut à *Paſcal*. Cette comparaiſon me paraît aſſez juſte ; car ma poéſie pourrait bien être auſſi relâchée que la morale d'*Eſcobar* ; & il y a quelques traits dans la ſatire de ma pièce, qui ſont peut-être dignes des *Lettres-provinciales*, du moins par la malignité.

Je reçois une troiſième critique ; celle-ci eſt ſi miſérable, que je n'en puis moi-même ſoutenir la lecture. J'en attends encor deux autres. Voilà bien des ennemis ; mais je ſouhaite donner bientôt une tragédie qui m'en attire encor davantage.



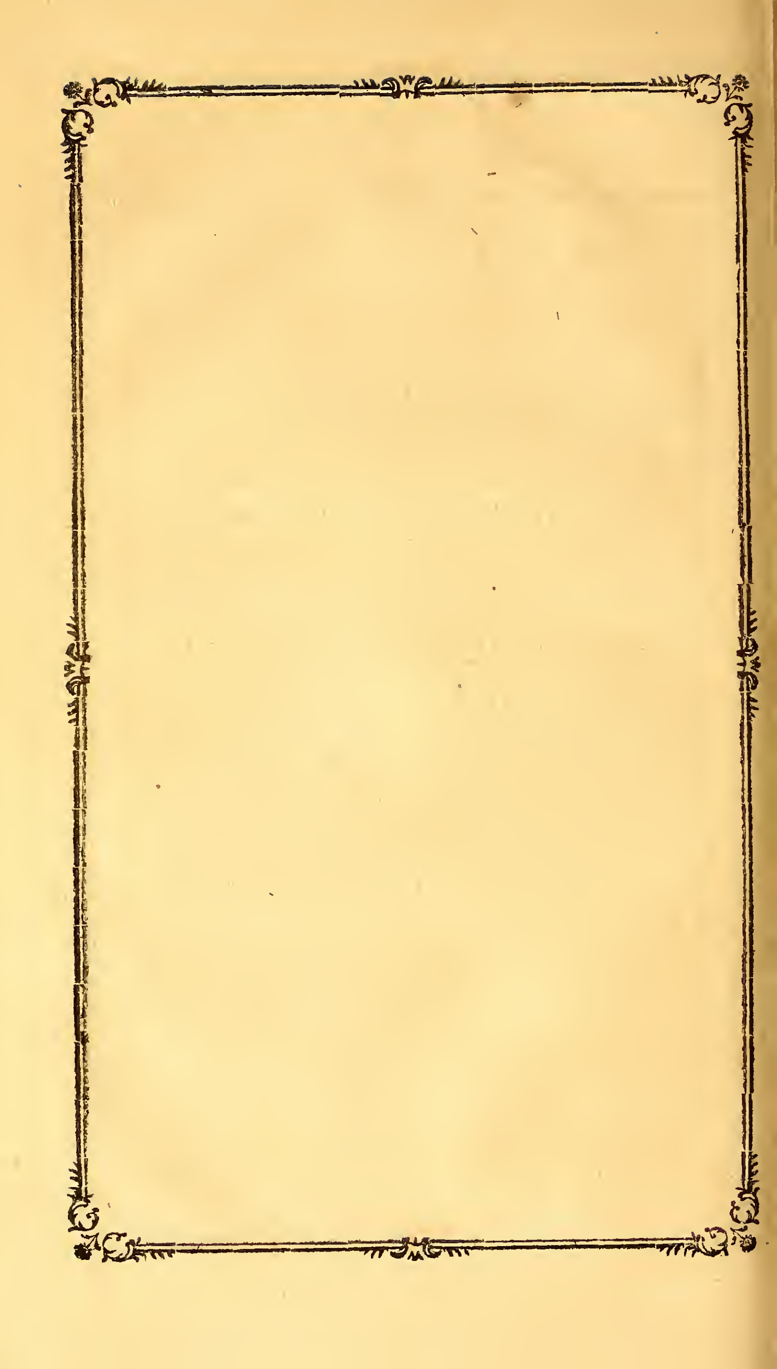


MARIAMNE,

TRAGÉDIE.

Représentée pour la première fois le 6 Mars 1724.

Revue & corrigée par l'auteur en 1762.



PRÉFACE

de la première édition.

Je ne donne cette édition qu'en tremblant. Tant d'ouvrages, que j'ai vus applaudis au théâtre & meprisés à la lecture, me font craindre pour le mien le même sort. Une ou deux situations, l'art des acteurs, la docilité que j'ai fait paraître, ont pu m'attirer des suffrages aux représentations ; mais il faut un autre mérite pour soutenir le grand jour de l'impression. C'est peu d'une conduite régulière ; ce serait peu même d'intéresser. Tout ouvrage en vers, quelque beau qu'il soit d'ailleurs, sera nécessairement ennuyeux, si tous les vers ne sont pas pleins de force & d'harmonie, si on n'y trouve pas une élégance continue, si la pièce n'a point ce charme inexprimable de la poésie que le génie seul peut donner, où l'esprit ne saurait jamais atteindre, & sur lequel on raisonne si mal & si inutilement depuis la mort de M. *Despréaux*.

C'est une erreur bien grossière de s'imaginer, que les vers soient la dernière partie d'une pièce de théâtre, & celle qui doit le moins coûter. M. *Racine*, c'est-à-dire, l'homme de la terre, qui après *Virgile* a le mieux connu l'art des vers, ne pensait pas ainsi. Deux années entières lui suffirent à peine pour écrire sa *Phèdre*. *Pradon* se vante d'avoir composé la sienne en moins

de trois mois. Comme le ſuccès paſſager des repréſentations d'une tragédie ne dépend point du ſtile, mais des acteurs & des ſituations, il arriva que les deux *Phèdres* ſemblèrent d'abord avoir une égale deſtinée ; mais l'impreſſion régla bientôt le rang de l'une & de l'autre. *Pradon*, ſelon la coutume des mauvais auteurs, eut beau faire une préface inſolente, dans laquelle il traitait ſes critiques de malhonnêtes gens ; ſa pièce, tant vantée par ſa cabale & par lui, tomba dans le mépris qu'elle mérite ; & ſans la *Phèdre* de M. *Racine*, on ignorerait aujourd'hui que *Pradon* en a compoſé une.

Mais d'où vient enfin cette diſtance ſi prodigieuſe entre ces deux ouvrages ? La conduite en eſt à-peu-près la même. *Phèdre* eſt mourante dans l'une & dans l'autre. *Théſée* eſt abſent dans les premiers actes : il paſſe pour avoir été aux enfers avec *Pyrithoüs*. *Hippolite* ſon fils veut quitter *Trézène* ; il veut fuir *Aricie*, qu'il aime. Il déclare ſa paſſion à *Aricie*, & reçoit avec horreur celle de *Phèdre* : il meurt du même genre de mort, & ſon gouverneur fait le récit de ſa mort. Il y a plus. Les perſonnages des deux pièces ſe trouvant dans les mêmes ſituations, diſent preſque les mêmes choſes ; mais c'eſt-là qu'on diſtingue le grand-homme & le mauvais poëte. C'eſt lorſque *Racine* & *Pradon* penſent de même, qu'ils ſont le plus différens. En voici un exemple bien ſenſible, dans la déclaration d'*Hippolite* à *Aricie*. Monſieur *Racine* fait ainſi parler *Hippolite*.

Moi qui contre l'amour fiérement révolté,
Aux fers de ses captifs ai long-tems insulté,
Qui des faibles mortels déplorant les naufrages,
Pensais toujours du bord contempler les orages,
Asservi maintenant sous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi ?
Un moment a vaincu mon audace imprudente;
Cette ame si superbe est enfin dépendante.
Depuis près de six mois honteux, désespéré,
Portant par-tout le trait dont je suis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve;
Présente je vous fuis, absente je vous trouve.
Dans le fond des forêts votre image me suit;
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolite.
Moi-même pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant je me cherche, & ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune.
Mes seuls gémissemens font retentir les bois,
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.

Voici comment *Hippolite* s'exprime dans *Pradon*.

Assez & trop long-tems, d'une bouche profane,
Je méprisai l'amour, & j'adorai Diane.
Solitaire, farouche, on me voyait toujours
Chasser dans nos forêts les lions & les ours.
Mais un soin plus pressant m'occupe & m'embarrasse.

Depuis que je vous vois j'abandonne la chaſſe ;
Elle fit autrefois mes plaiſirs les plus doux,
Et quand j'y vais, ce n'eſt que pour penſer à vous.

On ne ſaurait lire ces deux pièces de comparaiſon, ſans admirer l'une & ſans rire de l'autre. C'eſt pourtant dans toutes les deux le même fonds de ſentimens & de penſées ; car quand il s'agit de faire parler les paſſions, tous les hommes ont preſque les mêmes idées ; mais la façon de les exprimer diſtingue l'homme d'eſprit d'avec celui qui n'en a point, l'homme de génie d'avec celui qui n'a que de l'eſprit, & le poëte d'avec celui qui veut l'être.

Pour parvenir à écrire comme M. *Racine*, il faudrait avoir ſon génie, & polir autant que lui ſes ouvrages. Quelle défiance ne dois-je donc point avoir, moi qui né avec des talens ſi faibles, & accablé par des maladies continuelles, n'ai ni le don de bien imaginer, ni la liberté de corriger par un travail aſſidu les défauts de mes ouvrages? Je ſens avec déplaiſir toutes les fautes qui ſont dans la contexture de cette pièce, auſſi-bien que dans la diction. J'en aurais corrigé quelques-unes, ſi j'avais pu retarder cette édition ; mais j'en aurais encor laiſſé beaucoup. Dans tous les arts il y a un terme, par-delà lequel on ne peut plus avancer. On eſt reſſerré dans les bornes de ſon talent ; on voit la perfection au-delà de ſoi, & on fait des efforts impuiſſans pour y atteindre.

Je ne ferai point une critique détaillée de cette pièce : les lecteurs la feront aſſez ſans moi.

Mais je crois qu'il eſt néceſſaire que je parle ici d'une critique générale qu'on a faite ſur le choix du ſujet de *Mariamne*. Comme le génie des Français eſt de ſaiſir vivement le côté ridicule des choſes les plus ſérieuſes, on diſait que le ſujet de *Mariamne* n'était autre choſe qu'*un vieux mari amoureux & brutal, à qui ſa femme refuſe avec aigreur le devoir conjugal*; & on ajoutait qu'une querelle de ménage ne pouvait jamais faire une tragédie. Je ſupplie qu'on faſſe avec moi quelques réflexions ſur ce préjugé.

Les pièces tragiques ſont fondées ou ſur les intérêts de toute une nation, ou ſur les intérêts particuliers de quelques princes. De ce premier genre ſont l'*Iphigénie en Aulide*, où la Grèce aſſemblée demande le ſang de la fille d'*Agamemnon*: les *Horaces*, où trois combattans ont entre les mains le ſort de Rome: l'*Œdipe*, où le ſalut des Thébains dépend de la découverte du meurtrier de *Laïus*. Du ſecond genre ſont *Britannicus*, *Phèdre*, *Mithridate*, *&c.*

Dans ces trois dernières tout l'intérêt eſt renfermé dans la famille du héros de la pièce: Tout roule ſur des paſſions que des bourgeois reſſentent comme les princes; & l'intrigue de ces ouvrages eſt auſſi propre à la comédie qu'à la tragédie. Otez les noms, Mithridate *n'eſt qu'un vieillard amoureux d'une jeune fille: ſes deux fils en ſont amoureux auſſi; & il ſe ſert d'une ruſe aſſez baſſe pour découvrir celui des deux qui eſt aimé.* Phèdre *eſt une belle-mère, qui enhardie par une intrigante, fait des propoſitions à ſon beau-fils, lequel eſt occupé ailleurs.* Néron *eſt un*

jeune homme impétueux, qui devient amoureux tout-d'un-coup, qui dans le moment veut se séparer d'avec sa femme, & qui se cache derrière une tapisserie pour écouter les discours de sa maîtresse. Voilà des sujets que *Molière* a pu traiter comme *Racine*. Aussi l'intrigue de l'*Avare* est-elle précisément la même que celle de *Mithridate*. *Harpagon* & le roi de Pont sont deux vieillards amoureux; l'un & l'autre ont leur fils pour rival; l'un & l'autre se servent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui est entre leur fils & leur maîtresse; & les deux pièces finissent par le mariage du jeune homme.

Molière & *Racine* ont également réussi, en traitant ces deux intrigues: L'un a amusé, a réjoui, a fait rire les honnêtes gens; l'autre a attendri, a effrayé, a fait verser des larmes. *Molière* a joué l'amour ridicule d'un viel avare: *Racine* a représenté les faiblesses d'un grand roi, & les a rendues respectables.

Que l'on donne une noce à peindre à *Vateau* & à *le Brun*. L'un représentera sous une treille des paysans pleins d'une joie naïve, grossière & effrénée, autour d'une table rustique, où l'ivresse, l'emportement, la débauche, le rire immodéré régneront. L'autre peindra les noces de *Pélée* & de *Thétis*, les festins des dieux, leur joie majestueuse. Et tous deux seront arrivés à la perfection de leur art par des chemins différens.

On peut appliquer tous ces exemples à *Mariamne*. La mauvaise humeur d'une femme, l'amour d'un vieux mari, les tracasseries d'une belle-

belle-sœur, sont de petits objets comiques par eux-mêmes. Mais un roi, à qui la terre a donné le nom de *Grand*, éperdument amoureux de la plus belle femme de l'univers ; la passion furieuse de ce roi si fameux par ses vertus & par ses crimes, ses cruautés passées, ses remords présens : ce passage si continuel & si rapide de l'amour à la haine, & de la haine à l'amour : l'ambition de sa sœur, les intrigues de ses ministres, la situation cruelle d'une princesse, dont la vertu & la beauté sont célèbres encor dans le monde, qui avait vu son père & son frère livrés à la mort par son mari, & qui pour comble de douleur se voyait aimée du meurtrier de sa famille : quel champ ! quelle carrière pour un autre génie que le mien ! Peut-on dire, qu'un tel sujet soit indigne de la tragédie ? C'est-là sur-tout que *selon ce que l'on peut être, les choses changent de nom.*



ACTEURS.

HÉRODE, roi de Paleſtine.

MARIAMNE, femme d'Hérode.

SALOME, ſœur d'Hérode.

SOHÊME, prince de la race des Aſmonéens.

MAZAEL, } miniſtres d'Hérode.
IDAMAS, }

NARBAS, ancien officier des rois Aſmonéens.

AMMON, confident de Sohême.

ELISE, confidente de Mariamne.

Un garde d'Hérode parlant.

Suite d'Hérode.

Suite de Sohême.

Une ſuivante de Mariamne, *perſonnage muet.*

La ſcène eſt à Jéruſalem dans le palais d'Hérode.



Quoi, Citoyens perfides
Vous arrachés ce fer à mes mains parricides !

MARIAMNE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

OUI, cette autorité qu'Hérode vous confie,
Jusques à son retour est du moins affermie.
J'ai volé vers Azor, & repassé soudain,
Des champs de Samarie aux sources du Jourdain.
Madame, il était tems que du moins ma présence
Des hébreux inquiets confondit l'espérance.
Hérode votre frère à Rome retenu,
Déjà dans ses états n'était plus reconnu.
Le peuple pour ses rois toujours plein d'injustices,
Hardi dans ses discours, aveugle en ses caprices,
Publiait hautement qu'à Rome condamné,
Hérode à l'esclavage était abandonné,
Et que la reine assise au rang de ses ancêtres,
Ferait régner sur nous le sang de nos grands-prêtres.

Je l'avoue à regret ; j'ai vu dans tous les lieux
Mariamne adorée, & ſon nom précieux.
Iſrael aime encor avec idolâtrie
Le ſang de ces héros dont elle tient la vie.
Sa beauté, ſa naiſſance, & ſur-tout ſes malheurs,
D'un peuple qui nous hait ont ſéduit tous les cœurs ;
Et leurs vœux indiſcrets la nommant ſouveraine,
Semblaient vous annoncer une chûte certaine.
J'ai vu par ces faux bruits tout un peuple ébranlé :
Mais j'ai parlé, madame, & ce peuple a tremblé.
Je leur ai peint Hérode avec plus de puiſſance,
Rentrant dans ſes états ſuivi de la vengeance ;
Son nom ſeul a par-tout répandu la terreur ;
Et les Juifs en ſilence ont pleuré leur erreur.

SALOME.

Mazael, il eſt vrai qu'Hérode va paraître ;
Et ces peuples & moi, nous aurons tous un maître.
Ce pouvoir dont à peine on me voyait jouir,
N'eſt qu'une ombre qui paſſe & va s'évanouir.
Mon frère m'était cher, & ſon bonheur m'opprime ;
Mariamne triomphe, & je ſuis ſa victime.

MAZAEL.

Ne craignez point un frère.

SALOME.

Eh ! que deviendrons-nous,
Quand la reine à ſes pieds reverra ſon époux ?
De mon autorité cette fière rivale,
Auprès d'un roi ſéduit nous fut toujours fatale :
Son eſprit orgueilleux, qui n'a jamais plié,
Conſerve encor pour nous la même inimitié.

Elle nous outragea, je l'ai trop offenſée ;
A notre abaiſſement elle eſt intéreſſée.
Eh ! ne craignez-vous plus ces charmes tout-puiſſans,
Du malheureux Hérode impérieux tyrans ?
Depuis près de cinq ans qu'un fatal hyménée
D'Hérode & de la reine unit la deſtinée,
L'amour prodigieux, dont ce prince eſt épris,
Se nourrit par la haine, & croit par le mépris.
Vous avez vu cent fois ce monarque inflexible
Dépoſer à ſes pieds ſa majeſté terrible,
Et chercher dans ſes yeux irrités ou diſtraits
Quelques regards plus doux qu'il ne trouvait jamais.
Vous l'avez vu frémir, ſoupirer & ſe plaindre,
La flatter, l'irriter, la menacer, la craindre ;
Cruel dans ſon amour, ſoumis dans ſes fureurs,
Eſclave en ſon palais, héros par-tout ailleurs.
Que dis-je ! en puniſſant une ingrate famille,
Fumant du ſang du père, il adorait la fille :
Le fer encor ſanglant, & que vous excitiez,
Etait levé ſur elle, & tombait à ſes pieds.

MAZAEL.

Mais ſongez que dans Rome éloigné de ſa vue,
Sa chaîne de ſi loin ſemble s'être rompue.

SALOME.

Croyez-moi, ſon retour en reſſerre les nœuds,
Et ſes trompeurs appas ſont toujours dangereux.

MAZAEL.

Oui, mais cette ame altière à ſoi-même inhumaine,
Toujours de ſon époux a recherché la haine.

Elle l'irritera par de nouveaux dédains,
Et vous rendra les traits qui tombent de vos mains.
La paix n'habite point entre deux caractères,
Que le ciel a formés l'un à l'autre contraires.
Hérode en tous les tems sombre, chagrin, jaloux,
Contre son amour même aura besoin de vous.

SALOME.

Mariamne l'emporte, & je suis confondue.

MAZAEL.

Au trône d'Ascalon vous êtes attendue;
Une retraite illustre, une nouvelle cour,
Un hymen préparé par les mains de l'amour,
Vous mettront aisément à l'abri des tempêtes,
Qui pourraient dans Solime éclater sur nos têtes.
Sohême est d'Ascalon paisible souverain,
Reconnu, protégé par le peuple Romain,
Indépendant d'Hérode, & cher à sa province;
Il sait penser en sage, & gouverner en prince.
Je n'apperçois pour vous que des destins meilleurs;
Vous gouvernez Hérode, ou vous régnez ailleurs.

SALOME.

Ah! connais mon malheur & mon ignominie:
Mariamne en tout tems empoisonne ma vie;
Elle m'enlève tout, rang, dignités, crédit,
Et pour elle, en un mot, Sohême me trahit.

MAZAEL.

Lui! qui pour cet hymen attendait votre frère?
Lui dont l'esprit rigide, & la sagesse austère,
Parut tant mépriser ces folles passions,
De nos vains courtisans vaines illusions?

Au roi ſon allié ferait-il cette offenſe ?

SALOME.

Croyez qu'avec la reine il eſt d'intelligence.

MAZAEL.

Le ſang & l'amitié les uniſſent tous deux ;
Mais je n'ai jamais vu....

SALOME.

Vous n'avez pas mes yeux ;
Sur mon malheur nouveau je ſuis trop éclairée :
De ce trompeur hymen la pompe différée,
Les froideurs de Sohême, & ſes diſcours glacés,
M'ont expliqué ma honte, & m'ont inſtruite aſſez.

MAZAEL.

Vous penſez en effet qu'une femme ſévère,
Qui pleure encor ici ſon ayeul & ſon frère,
Et dont l'eſprit hautain (qu'aigriſſent ſes malheurs)
Se nourrit d'amertume, & vit dans les douleurs,
Recherche imprudemment le funeſte avantage,
D'enlever un amant qui ſous vos loix s'engage !
L'amour eſt-il connu de ſon ſuperbe cœur ?

SALOME.

Elle l'inſpire, au moins, & c'eſt là mon malheur.

MAZAEL.

Ne vous trompez-vous point ? Cette ame impérieuſe,
Par excès de fierté ſemble être vertueuſe ;
A vivre ſans reproche elle a mis ſon orgueil.

SALOME.

Cet orgueil ſi vanté trouve enfin ſon écueil.
Que m'importe, après tout, que ſon ame hardie
De mon parjure amant flatte la perfidie,

Ou qu'exerçant ſur lui ſon dédaigneux pouvoir,
Elle ait fait mes tourmens, ſans même le vouloir?
Qu'elle chériſſe, ou non, le bien qu'elle m'enlève,
Je le perds, il ſuffit, ſa fierté s'en élève;
Ma honte fait ſa gloire; elle a dans mes douleurs
Le plaiſir inſultant de jouir de mes pleurs.
Enfin, c'eſt trop languir dans cette indigne gêne;
Je veux voir à quel point on mérite ma haine.
Sohême vient: allez: mon ſort va s'éclaircir.

SCENE II.

SALOME, SOHÊME, AMMON.

SALOME.

APPROCHEZ; votre cœur n'eſt point né pour trahir,
Et le mien n'eſt pas fait pour ſouffrir qu'on l'abuſe.
Le roi revient enfin, vous n'avez plus d'excuſe.
Ne conſultez ici que vos ſeuls intérêts,
Et ne me cachez plus vos ſentimens ſecrets.
Parlez; je ne crains point l'aveu d'une inconſtance,
Dont je mépriſerais la vaine & faible offenſe.
Je ne ſais point deſcendre à des tranſports jaloux,
Ni rougir d'un affront dont la honte eſt pour vous.

SOHÊME.

Il faut donc m'expliquer, il faut donc vous apprendre
Ce que votre fierté ne craindra point d'entendre.
J'ai beaucoup, je l'avoue, à me plaindre du roi;
Il a voulu, madame, étendre juſqu'à moi
Le pouvoir que Céſar lui laiſſe en Paleſtine;

En m'accordant fa fœur il cherchait ma ruine.
Au rang de fes vaffaux il ofait me compter.
J'ai foutenu mes droits, il n'a pu l'emporter.
J'ai trouvé comme lui des amis près d'Augufte :
Je ne crains point Hérode, & l'empereur eft jufte.
Mais je ne peux fouffrir (je le dis hautement)
L'alliance d'un roi dont je fuis mécontent.
D'ailleurs, vous connaiffez cette cour orageufe.
Sa famille avec lui fut toujours malheureufe ;
De tout ce qui l'approche il craint des trahifons ;
Son cœur de toutes parts eft ouvert aux foupçons.
Au frère de la reine il en coûta la vie ;
De plus d'un attentat cette mort fut fuivie.
Mariamne a vécu, dans ce trifte féjour,
Entre la barbarie, & les tranfports d'amour.
Tantôt fous le couteau, tantôt idolâtrée,
Toujours baignant de pleurs une couche abhorrée,
Craignant & fon époux, & de vils délateurs,
De leur malheureux roi lâches adulateurs.

SALOME.

Vous parlez beaucoup d'elle.

SOHÊME.

Ignorez-vous, princeffe,
Que fon fang eft le mien, que fon fort m'intéreffe ?

SALOME.

Je ne l'ignore pas.

SOHÊME.

Apprenez encor plus :
J'ai crains long-tems pour elle, & je ne tremble plus.
Hérode chérira le fang qui la fit naître,
Il l'a promis, du moins, à l'empereur fon maître.

Pour moi, loin d'une cour, objet de mon courroux,
J'abandonne Solime, & votre frère & vous;
Je pars : ne penſez pas qu'une nouvelle chaîne
Me dérobe à la vôtre, & loin de vous m'entraîne.
Je renonce à la fois à ce prince, à ſa cour,
A tout engagement, & ſur-tout à l'amour.
Epargnez le reproche à mon eſprit ſincère.
Quand je ne m'en fais point, nul n'a droit de m'en faire.

SALOME.

Non, n'attendez de moi ni courroux, ni dépit;
J'en ſavais beaucoup plus que vous n'en avez dit.
Cette cour, il eſt vrai, ſeigneur, a vu des crimes;
Il en eſt quelquefois où des cœurs magnanimes
Par le malheur des tems ſe laiſſent emporter,
Que la vertu répare, & qu'il faut reſpecter.
Il en eſt de plus bas, & de qui la faibleſſe
Se pare arrogamment du nom de la ſageſſe.
Vous m'entendez peut-être? En vain vous déguiſez,
Pour qui je ſuis trahie, & qui vous ſéduiſez.
Votre fauſſe vertu ne m'a jamais trompée;
De votre changement mon ame eſt peu frappée;
Mais ſi de ce palais, qui vous ſemble odieux,
Les orages paſſés ont indigné vos yeux,
Craignez d'en exciter qui vous ſuivraient peut-être
Juſqu'aux faibles états dont vous êtes le maître.

(*elle ſort.*)

SCENE III.

SOHÊME, AMMON.

SOHEME.

OU tendait ce diſcours ? que veut-elle ? & pourquoi
Penſe-t-elle en mon cœur pénétrer mieux que moi ?
Qui ? moi, que je ſoupire ! & que pour Mariamne
Mon auſtère amitié ne ſoit qu'un feu profane !
Aux faibleſſes d'amour moi j'irais me livrer,
Lorſque de tant d'attraits je cours me ſéparer !

AMMON.

Salome eſt outragée, il faut tout craindre d'elle.
La jalouſie éclaire, & l'amour ſe décelle.

SOHEME.

Non, d'un coupable amour je n'ai point les erreurs ;
La ſecte dont je ſuis, forme en nous d'autres mœurs.
Ces durs Eſſéniens, ſtoïques de Judée,
Ont eu de la morale une plus noble idée.
Nos maîtres, les Romains, vainqueurs des nations,
Commandent à la terre, & nous aux paſſions.
Je n'ai point, grace au ciel, à rougir de moi-même.
Le ſang unit de près Mariamne & Sohême.
Je la voyais gémir ſous un affreux pouvoir ;
J'ai voulu la ſervir ; j'ai rempli mon devoir.

AMMON.

Je connais votre cœur & juſte, & magnanime ;
Il ſe plaît à venger la vertu qu'on opprime.
Puiſſiez-vous écouter, dans cette affreuſe cour,
Votre noble pitié, plutôt que votre amour !

SOHEME.

Ah ! faut-il donc l'aimer pour prendre ſa défenſe ?
Qui n'aurait comme moi chéri ſon innocence ?
Quel cœur indifférent n'irait à ſon ſecours ?
Et qui pour la ſauver n'eut prodigué ſes jours ?
Ami, mon cœur eſt pur, & tu connais mon zèle.
Je n'habitais ces lieux que pour veiller ſur elle,
Quand Hérode partit, incertain de ſon ſort,
Quand il chercha dans Rome ou le ſceptre ou la mort.
Plein de ſa paſſion, forcenée & jalouſe,
Il tremblait qu'après lui ſa malheureuſe épouſe,
Du trône deſcendue, eſclave des Romains,
Ne fut abandonnée à de moins dignes mains.
Il voulut qu'une tombe à tous deux préparée
Enfermât avec lui cette épouſe adorée.
Phérore fut chargé du miniſtère affreux
D'immoler cet objet de ſes horribles feux.
Phérore m'inſtruiſit de ces ordres coupables.
J'ai veillé ſur des jours ſi chers, ſi déplorables,
Toujours armé, toujours prompt à la protéger,
Et ſur-tout à ſes yeux dérobant ſon danger ;
J'ai voulu la ſervir ſans lui cauſer d'alarmes ;
Ses malheurs me touchaient encor plus que ſes charmes.
L'amour ne règne point ſur mon cœur agité ;
Il ne m'a point vaincu, c'eſt moi qui l'ai dompté ;
Et plein du noble feu que ſa vertu m'inſpire,
J'ai voulu la venger, & non pas la ſéduire.
Enfin l'heureux Hérode a fléchi les Romains :
Le ſceptre de Judée eſt remis en ſes mains.
Il revient triomphant ſur ce ſanglant théatre ;

Il revole à l'objet dont il eſt idolâtre,
Qu'il opprima ſouvent, qu'il adora toujours.
Leurs déſaſtres communs ont terminé leurs cours;
Un nouveau jour va luire à cette cour affreuſe;
Je n'ai plus qu'à partir--Mariamne eſt heureuſe.
Je ne la verrai plus--mais à d'autres attraits,
Mon cœur, mon triſte cœur eſt fermé pour jamais.
Tout hymen à mes yeux eſt horrible & funeſte;
Qui connait Mariamne, abhorre tout le reſte.
La retraite a pour moi des charmes aſſez grands;
J'y vivrai vertueux, loin des yeux des tyrans:
Préférant mon partage au plus beau diadême,
Maître de ma fortune, & maître de moi-même.

SCENE IV.

SOHÊME, ELISE, AMMON.

ELISE.

LA mère de la reine en proie à ſes douleurs,
Vous conjure, Sohême, au nom de tant de pleurs,
De vous rendre près d'elle, & d'y calmer la crainte,
Dont pour ſa fille encor elle a reçu l'atteinte.

SOHEME.

Quelle horreur jetez-vous dans mon cœur étonné?

ELISE.

Elle a ſu l'ordre affreux qu'Hérode avait donné.
Par les ſoins de Salome elle en eſt informée.

SOHEME.

Ainſi cette ennemie au trouble accoutumée,

Par des troubles nouveaux penſe encor maintenir
Le pouvoir emprunté qu'elle veut retenir !
Quelle odieuſe cour ! & combien d'artifices !
On ne marche en ces lieux que ſur des précipices.
Hélas ! Alexandre, par des coups inouis
Vit périr autrefois ſon époux & ſon fils.
Mariamne lui reſte, elle tremble pour elle ;
La crainte eſt bien permiſe à l'amour maternelle.
Eliſe, je vous ſuis, je marche ſur vos pas.--
--Grand dieu, qui prenez ſoin de ces triſtes climats,
De Mariamne encor écartez cet orage ;
Conſervez, protégez votre plus digne ouvrage !

Fin du premier acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Ce nouveau coup porté, ce terrible myſtère,
Dont vous faites inſtruire & la fille, & la mère,
Ce ſecret révélé, cet ordre ſi cruel,
Eſt déſormais le ſceau d'un divorce éternel.
Le roi ne croira point que pour votre ennemie,
Sa confiance en vous ſoit en effet trahie ;
Il n'aura plus que vous dans ſes perplexités,
Pour adoucir les traits par vous-même portés.
Vous ſeule aurez fait naître & le calme & l'orage.
Diviſez pour régner ; c'eſt là votre partage.

SALOME.

Que ſert la politique au défaut du pouvoir ?
Tous mes ſoins m'ont trahi, tout fait mon déſeſpoir.
Le roi m'écrit : il veut, par ſa lettre fatale,
Que ſa ſœur ſe rabaiſſe aux pieds de ſa rivale.
J'eſpérais de Sohême un noble & sûr appui,
Hérode était le mien ; tout me manque aujourd'hui.
Je vois crouler ſur moi le fatal édifice,
Que mes mains élevaient avec tant d'artifice.
Je vois qu'il eſt des tems où tout l'effort humain
Tombe ſous la fortune, & ſe débat en vain,

Où la prudence échoue, où l'art nuit à ſoi-même ;
Et je ſens ce pouvoir invincible & ſuprême,
Qui ſe joue à ſon gré, dans nos climats voiſins,
De leurs ſables mouvans comme de nos deſtins.

MAZAEL.

Obéiſſez au roi, cédez à la tempête ;
Sous ſes coups paſſagers il faut courber la tête.
Le tems peut tout changer.

SALOME.

Trop vains ſoulagemens !
Malheureux qui n'attend ſon bonheur que du tems !
Sur l'avenir trompeur tu veux que je m'appuye,
Et tu vois cependant les affrons que j'eſſuye.

MAZAEL.

Sohême part au moins ; votre juſte courroux
Ne craint plus Mariamne, & n'en eſt plus jaloux.

SALOME.

Sa conduite, il eſt vrai, paraît inconcevable ;
Mais m'en trahit-il moins ? en eſt-il moins coupable ?
Suis-je moins outragée ? ai-je moins d'ennemis,
Et d'envieux ſecrets, & de lâches amis ?
Il faut que je combatte, & ma chûte prochaine,
Et cet affront ſecret, & la publique haine.
Déjà de Mariamne adorant la faveur,
Le peuple à ma diſgrace inſulte avec fureur.
Je verrai tout plier ſous ſa grandeur nouvelle,
Et mes faibles honneurs éclipſés devant elle.
Mais c'eſt peu que ſa gloire irrite mon dépit ;
Ma mort va ſignaler ma chûte & ſon crédit.
Je ne me flatte point : je ſais comme en ſa place,

De tous mes ennemis je confondrai l'audace.
Ce n'eſt qu'en me perdant qu'elle pourra régner ;
Et ſon juſte courroux ne doit point m'épargner.
Cependant, ô contrainte ! ô comble d'infamie !
Il faut donc qu'à ſes yeux ma fierté s'humilie !
Je viens avec reſpect eſſuyer ſes hauteurs,
Et la féliciter ſur mes propres malheurs.

MAZAEL.

Elle vient en ces lieux.

SALOME.

Faut-il que je la voie ?

SCENE II.

MARIAMNE, ELISE, SALOME, MAZAEL, NARBAS.

SALOME.

Je viens auprès de vous partager votre joie.
Rome me rend un frère, & vous rend un époux,
Couronné, tout-puiſſant, & digne enfin de vous.
Ses triomphes paſſés, ceux qu'il prépare encore,
Ce titre heureux de *grand*, dont l'univers l'honore,
Les droits du ſénat même à ſes ſoins confiés,
Sont autant de préſens qu'il va mettre à vos pieds.
Poſſédez déſormais ſon ame & ſon empire,
C'eſt ce qu'à vos vertus mon amitié déſire ;
Et je vais par mes ſoins ſerrer l'heureux lien
Qui doit joindre à jamais votre cœur & le ſien.

MARIAMNE.

Je ne prétends de vous, ni n'attends ce ſervice.
Je vous connais, madame, & je vous rends juſtice.
Je ſais par quels complots, je ſais par quels détours,
Votre haine impuiſſante a pourſuivi mes jours.
Jugeant de moi par vous, vous me craignez peut-être:
Mais vous deviez du moins apprendre à me connaître.
Ne me redoutez point; je ſais également
Dédaigner votre crime & votre châtiment.
J'ai vu tous vos deſſeins, & je vous les pardonne;
C'eſt à vos ſeuls remords que je vous abandonne;
Si toutefois après de ſi lâches efforts,
Un cœur comme le votre écoute des remords.

SALOME.

C'eſt porter un peu loin votre injuſte colère.
Ma conduite, mes ſoins, & l'aveu de mon frère,
Peut-être ſuffiront pour me juſtifier.

MARIAMNE.

Je vous l'ai déjà dit, je veux tout oublier;
Dans l'état où je ſuis, c'eſt aſſez pour ma gloire;
Je puis vous pardonner, mais je ne puis vous croire.

MAZAEL.

J'oſe ici, grande reine, atteſter l'éternel,
Que mes ſoins à regret....

MARIAMNE.

Arrêtez, Mazael.
Vos excuſes pour moi ſont un nouvel outrage.
Obéiſſez au roi, voilà votre partage.
A mes tyrans vendu ſervez bien leur courroux;
Je ne m'abaiſſe pas à me plaindre de vous.

(*à Salome.*)

Je ne vous retiens point, & vous pouvez, madame,
Aller apprendre au roi les ſecrets de mon ame;
Dans ſon cœur aiſément vous pouvez ranimer
Un courroux que mes yeux dédaignent de calmer.
De tous vos délateurs armez la calomnie.
J'ai laiſſé juſqu'ici leur audace impunie,
Et je n'oppoſe encor à mes vils ennemis,
Qu'une vertu ſans tache, & qu'un juſte mépris.

SALOME.

Ah ! c'en eſt trop, enfin, vous auriez dû peut-être
Ménager un peu plus la ſœur de votre maître.
L'orgueil de vos attraits penſe tout aſſervir:
Vous me voyez tout perdre, & croyez tout ravir.
Votre victoire un jour peut vous être fatale.
Vous triomphez, -- tremblez, imprudente rivale.

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, NARBAS.

ELISE.

AH ! madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous perſécuter ?
La vengeance d'Hérode un moment ſuſpendue,
Sur votre tête encor eſt peut-être étendue;
Et loin d'en détourner les redoutables coups,
Vous appellez la mort qui s'éloignait de vous.
Vous n'avez plus ici de bras qui vous appuie.

Ce défenſeur heureux de votre illuſtre vie,
Sohême, dont le nom ſi craint, ſi reſpecté,
Long-tems de vos tyrans contint la cruauté;
Sohême va partir, nul eſpoir ne vous reſte.
Auguſte à votre époux laiſſe un pouvoir funeſte.
Qui ſait dans quels deſſeins il revient aujourd'hui?
Tout, juſqu'à ſon amour, eſt à craindre de lui;
Vous le voyez trop bien; ſa ſombre jalouſie
Au-delà du tombeau portait ſa frénéſie;
Cet ordre qu'il donna me fait encor trembler.
Avec vos ennemis daignez diſſimuler.
La vertu ſans prudence, hélas! eſt dangereuſe.

MARIAMNE.

Oui, mon ame, il eſt vrai, fut trop impérieuſe.
Je n'ai point connu l'art, & j'en avais beſoin.
De mon ſort à Sohême abandonnons le ſoin;
Qu'il vienne, je l'attends; qu'il règle ma conduite.
Mon projet eſt hardi, je frémis de la ſuite.
Faites venir Sohême.

(*Eliſe ſort.*)

SCENE VI.

MARIAMNE, NARBAS.

MARIAMNE.

Et vous mon cher Narbas,
De mes vœux incertains appaiſez les combats.
Vos vertus, votre zèle, & votre expérience,

Ont acquis dès long-tems toute ma confiance.
Mon cœur vous eſt connu, vous ſavez mes deſſeins,
Et les maux que j'éprouve, & les maux que je crains.
Vous avez vu ma mère au déſeſpoir réduite,
Me preſſer en pleurant d'accompagner ſa fuite.
Son eſprit accablé d'une juſte terreur,
Croit à tous les momens voir Hérode en fureur,
Encor tout dégoutant du ſang de ſa famille,
Venir à ſe yeux même aſſaſſiner ſa fille.
Elle veut à mes fils menacés du tombeau,
Donner Céſar pour père, & Rome pour berceau.
On dit que l'infortune à Rome eſt protégée;
Rome eſt le tribunal où la terre eſt jugée.
Je vais me préſenter aux rois des ſouverains.
Je ſais qu'il eſt permis de fuir ſes aſſaſſins,
Que c'eſt le ſeul parti que le deſtin me laiſſe.
Toutefois en ſecret, ſoit vertu, ſoit faibleſſe,
Prête à fuir un époux, mon cœur frémit d'effroi,
Et mes pas chancelans s'arrêtent malgré moi.

NARBAS.

Cet effroi généreux n'a rien que je n'admire;
Tout injuſte qu'il eſt, la vertu vous l'inſpire.
Ce cœur indépendant des outrages du ſort,
Craint l'ombre d'une faute, & ne craint point la mort.
Banniſſez toutefois ces alarmes ſecretes;
Ouvrez les yeux, madame, & voyez où vous êtes.
C'eſt là que répandu par les mains d'un époux,
Le ſang de votre père a rejailli ſur vous.
Votre frère en ces lieux a vu trancher ſa vie.
En vain de ſon trépas le roi ſe juſtifie;

En vain Céſar trompé l'en abſout aujourd'hui ;
L'Orient révolté n'en accuſe que lui.
Regardez, conſultez les pleurs de votre mère,
L'affront fait à vos fils, le ſang de votre père,
La cruauté du roi, la haine de ſa ſœur,
Et (ce que je ne puis prononcer ſans horreur,
Mais dont votre vertu n'eſt point épouvantée)
La mort plus d'une fois à vos yeux préſentée.

Enfin ſi tant de maux ne vous étonnent pas,
Si d'un front aſſuré vous marchez au trépas,
Du moins de vos enfans embraſſez la défenſe.
Le roi leur a du trône arraché l'eſpérance ;
Et vous connaiſſez trop ces oracles affreux,
Qui depuis ſi long-tems vous font trembler pour eux.
Le ciel vous a prédit qu'une main étrangère
Devait un jour unir vos fils à votre père.
Un arabe implacable a déjà ſans pitié
De cet oracle obſcur accompli la moitié.
Madame, après l'horreur d'un eſſai ſi funeſte,
Sa cruauté, ſans doute, accomplirait le reſte.
Dans ſes emportemens rien n'eſt ſacré pour lui :
Eh ! qui vous répondra, que lui-même aujourd'hui
Ne vienne exécuter ſa ſanglante menace,
Et des Aſmonéens anéantir la race ?
Il eſt tems déſormais de prévenir ſes coups,
Il eſt tems d'épargner un meurtre à votre époux,
Et d'éloigner du moins de ces tendres victimes
Le fer de vos tyrans, & l'exemple des crimes.

Nourri dans ce palais près des rois vos ayeux,
Je ſuis prêt à vous ſuivre en tout tems, en tous lieux.

Partez, rompez vos fers, allez dans Rome même
Implorer du ſénat la juſtice ſuprême,
Remettre de vos fils la fortune en ſa main,
Et les faire adopter par le peuple Romain.
Qu'une vertu ſi pure aille étonner Auguſte.
Si l'on vante à bon droit ſon règne heureux & juſte,
Si la terre avec joie embraſſe ſes genoux,
S'il mérite ſa gloire, il fera tout pour vous.

MARIAMNE.

Je vois qu'il n'eſt plus tems que mon cœur délibère;
Je cède à vos conſeils, aux larmes de ma mère,
Au danger de mes fils, au ſort, dont les rigueurs
Vont m'entrainer peut-être en de plus grands malheurs.
Retournez chez ma mère, allez; quand la nuit ſombre
Dans ces lieux criminels aura porté ſon ombre,
Qu'au fond de mon palais on me vienne avertir:
On le veut, il le faut, je ſuis prête à partir.

SCENE V.

MARIAMNE, SOHEME, ELISE.

SOHEME.

JE viens m'offrir, madame, à votre ordre ſuprême.
Vos volontés pour moi ſont les loix du ciel même.
Faut-il armer mon bras contre vos ennemis?
Commandez, j'entreprens, parlez, & j'obéis.

MARIAMNE.

Je vous dois tout, ſeigneur, & dans mon infortune,

Ma douleur ne craint point de vous être importune,
Ni de folliciter, par d'inutiles vœux,
Les fecours d'un héros, l'appui des malheureux.
Lors qu'Hérode attendait le trône ou l'efclavage,
Moi-même des Romains j'ai brigué le fuffrage.
Malgré fes cruautés, malgré mon défefpoir,
Malgré mes intérêts, j'ai fuivi mon devoir.
J'ai fervi mon époux; je le ferais encore.
Il faut que pour moi-même enfin je vous implore;
Il faut que je dérobe à d'inhumaines loix
Les reftes malheureux du pur fang de nos rois.
J'aurais dû dès long-tems, loin d'un lieu fi coupable,
Demander au fénat un afyle honorable:
Mais, feigneur, je n'ai pu, dans les troubles divers,
Dont la guerre civile a rempli l'univers,
Chercher parmi l'effroi, la guerre & les ravages.
Un port aux mêmes lieux d'où partaient les orages.
Augufte au monde entier donne aujourd'hui la paix;
Sur toute la nature il répand fes bienfaits.
Après les longs travaux d'une guerre odieufe,
Ayant vaincu la terre, il veut la rendre heureufe.
Du haut du capitole il juge tous les rois,
Et de ceux qu'on opprime il prend en main les droits.
Qui peut à fes bontés plus juftement prétendre,
Que mes faibles enfans, que rien ne peut défendre,
Et qu'une mère en pleurs amène auprès de lui,
Du bout de l'univers, implorer fon appui?
Pour conferver les fils, pour confoler la mère,
Pour finir tous mes maux, c'eft en vous que j'efpère:
Je m'adreffe à vous feul, à vous, à ce grand cœur,

De la ſimple vertu généreux protecteur ;
A vous, à qui je dois ce jour que je reſpire.
Seigneur, éloignez-moi de ce fatal empire.
Ma mère, mes enfans, je mets tout en vos mains ;
Enlevez l'innocence au fer des aſſaſſins.
Vous ne répondez rien. Que faut-il que je penſe
De ces ſombres regards, & de ce long ſilence ?
Je vois que mes malheurs excitent vos refus.

SOHEME.

Non, ... je reſpecte trop vos ordres abſolus.
Mes gardes vous ſuivront juſques dans l'Italie ;
Diſpoſez d'eux, de moi, de mon cœur, de ma vie.
Fuyez le roi ; rompez vos nœuds infortunés ;
Il eſt aſſez puni, ſi vous l'abandonnez.
Il ne vous verra plus, grace à ſon injuſtice ;
Et je ſens qu'il n'eſt point de ſi cruel ſupplice .....
Pardonnez-moi ce mot, il m'échappe à regret ;
La douleur de vous perdre a trahi mon ſecret.
J'ai parlé, c'en eſt fait : mais malgré ma faibleſſe,
Songez que mon reſpect égale ma tendreſſe.
Sohême en vous aimant ne veut que vous ſervir,
Adorer vos vertus, vous venger & mourir.

MARIAMNE.

Je me flattais, ſeigneur, & j'avais lieu de croire,
Qu'avec mes intérêts vous chériſſiez ma gloire.
Quand Sohême en ces lieux a veillé ſur mes jours,
J'ai cru qu'à ſa pitié je devais ſon ſecours.
Je ne m'attendais pas qu'une flamme coupable
Dût ajouter ce comble à l'horreur qui m'accable,
Ni que dans mes périls il me fallût jamais.

Rougir de vos bontés, & craindre vos bienfaits.
Ne penſez pas pourtant, qu'un diſcours qui m'offenſe
Vous ait rien dérobé de ma reconnaiſſance.
Tout eſpoir m'eſt ravi, je ne vous verrai plus.
J'oublirai votre flamme, & non pas vos vertus.
Je ne peux voir en vous qu'un héros magnanime,
Qui juſqu'à ce moment mérita mon eſtime.
Un plus long entretien pourrait vous en priver,
Seigneur, & je vous fuis pour vous la conſerver.

SOHEME.

Arrêtez, & ſachez que je l'ai méritée.
Quand votre gloire parle, elle eſt ſeule écoutée;
A cette gloire, à vous, ſoigneux de m'immoler,
Epris de vos vertus, je les ſais égaler.
Je ne fuyais que vous, je veux vous fuir encore.
Je quittais pour jamais une cour que j'abhorre;
J'y reſte, s'il le faut, pour vous déſabuſer,
Pour vous reſpecter plus, pour ne plus m'expoſer
Au reproche accablant que m'a fait votre bouche.
Votre intérêt, madame, eſt le ſeul qui me touche;
J'y ſactifierai tout; mes amis, mes ſoldats,
Vous conduiront aux bords où s'adreſſent vos pas.
J'ai dans ces murs encor un reſte de puiſſance.
D'un tyran ſoupçonneux je crains peu la vengeance;
Et s'il me faut périr des mains de votre époux,
Je périrai du moins en combattant pour vous.
Dans mes derniers momens je vous aurai ſervie,
Et j'aurai préféré votre honneur à ma vie.

MARIAMNE.

Il ſuffit, je vous crois: d'indignes paſſions

Ne doivent point fouiller les nobles actions.
Oui, je vous devrai tout; mais moi je vous expose;
Vous courez à la mort, & j'en ferai la cause.
Comment puis-je vous fuivre? & comment demeurer?
Je n'ai de fentiment que pour vous admirer.

SOHEME.

Venez prendre confeil de votre mère en larmes,
De votre fermeté plus que de fes alarmes,
Du péril qui vous preffe, & non de mon danger;
Avec votre tyran rien n'eft à ménager.
Il eft roi, je le fais; mais Céfar eft fon juge:
Tout vous menace ici; Rome eft votre refuge;
Mais fongez que Sohême, en vous offrant fes vœux,
S'il ofe être fenfible, en eft plus vertueux;
Que le fang de nos rois nous unit l'un & l'autre,
Et que le ciel m'a fait un cœur digne du vôtre.

MARIAMNE.

Je n'en veux point douter: & dans mon défefpoir,
Je vais confulter Dieu, l'honneur & le devoir.

SOHEME.

C'eft eux que j'en attefte; ils font tous trois mes guides;
Ils vous arracheront aux mains des parricides.

Fin du fecond acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SOHÊME, NARBAS, AMMON, fuite.

NARBAS.

Le tems eft précieux, feigneur, Hérode arrive ;
Du fleuve de Judée il a revu la rive.
Salome qui ménage un refte de crédit,
Déja par fes confeils affiége fon efprit.
Ses courtifans en foule auprès de lui fe rendent ;
Les palmes dans les mains nos pontifes l'attendent ;
Idamas le devance, & vous le connaiffez.

SOHEME.

Je fais qu'on paya mal fes fervices paffés.
C'eft ce même Idamas, cet hébreu plein de zèle,
Qui toujours à la reine eft demeuré fidèle,
Qui fage courtifan d'un roi plein de fureur,
A quelquefois d'Hérode adouci la rigueur.

NARBAS.

Bientôt vous l'entendrez. Cependant Mariamne
Au moment de partir s'arrête, fe condamne ;
Ce grand projet l'étonne & prête à le tenter,
Son auftère vertu craint de l'exécuter.
Sa mère eft à fes pieds, & le cœur plein d'alarmes,
Lui préfente fes fils, la baigne de fes larmes,

La conjure en tremblant de preſſer ſon départ.
La reine flotte, héſite, & partira trop tard.
C'eſt vous dont la bonté peut hâter ſa ſortie.
Vous avez dans vos mains la fortune & la vie
De l'objet le plus rare & le plus précieux,
Que jamais à la terre aient accordé les cieux.
Protégez, conſervez une auguſte famille;
Sauvez de tant de rois la déplorable fille.
Vos gardes ſont-ils prêts? Puis-je enfin l'avertir?

SOHEME.

Oui, j'ai tout ordonné, la reine peut partir.

NARBAS.

Souffrez donc qu'à l'inſtant un ſerviteur fidèle
Se prépare, ſeigneur, à marcher après elle.

SOHEME.

Allez, loin de ces lieux je conduirai vos pas.
Ce ſéjour odieux ne la méritait pas.
Qu'un dépôt ſi ſacré ſoit reſpecté des ondes;
Que le ciel attendri par ſes douleurs profondes,
Faſſe lever ſur elle un ſoleil plus ſerein.
Et vous, vieillard heureux, qui ſuivez ſon deſtin,
Des ſerviteurs des rois ſage & parfait modèle,
Votre ſort eſt trop beau: vous vivrez auprès d'elle.



SCENE II.

SOHÊME, AMMON, ſuite de Sohême.

SOHÊME.

MAIS déjà le roi vient; déjà dans ce ſéjour,
Le ſon de la trompette annonce ſon retour.
Quel retour, juſtes dieux! Que je crains ſa préſence!
Le cruel peut d'un coup aſſurer ſa vengeance.
Plût au ciel que la reine eût déjà pour jamais
Abandonné ces lieux conſacrés aux forfaits!
Oſerai-je moi-même accompagner ſa fuite?
Peut-être en la ſervant il faut que je l'évite.
Eſt-ce un crime, après tout, de ſauver tant d'appas?
De venger ſa vertu?... mais je vois Idamas.

SCENE III.

SOHÊME, IDAMAS, AMMON, ſuite.

SOHÊME.

AMI, j'épargne au roi de frivoles hommages,
De l'amitié des grands importuns témoignages,
D'un peuple curieux trompeur amuſement,
Qu'on étale avec pompe, & que le cœur dément.
Mais parlez, Rome enfin vient de vous rendre un maître:
Hérode eſt ſouverain, eſt-il digne de l'être?
Vient-il dans un eſprit de fureur ou de paix?
Craint-on des cruautés? attend-on des bienfaits?

IDAMAS.

Veuille le juſte ciel, formidable au parjure,
Ecarter loin de lui l'erreur & l'impoſture!
Salome & Mazael s'empreſſent d'écarter
Quiconque a le cœur juſte & ne ſait point flatter.
Ils révèlent, dit-on, des ſecrets redoutables;
Hérode en a pâli : des cris épouvantables
Sont ſortis de ſa bouche; & ſes yeux en fureur
A tout ce qui l'entoure inſpirent la terreur.
Vous le ſavez aſſez, leur cabale attentive
Tint toujours près de lui la vérité captive.
Ainſi ce conquérant, qui fit trembler les rois,
Ce roi dont Rome même admira les exploits,
De qui la renommée alarme encor l'Aſie,
Dans ſa propre maiſon voit ſa gloire avilie.
Haï de ſon épouſe, abuſé par ſa ſœur,
Déchiré de ſoupçons, accablé de douleur,
J'ignore en ce moment le deſſein qui l'entraîne.
On le plaint, on murmure, on craint tout pour la reine.
On ne peut pénétrer ſes ſecrets ſentimens,
Et de ſon cœur troublé les ſoudains mouvemens.
Il obſerve avec nous un ſilence farouche;
Le nom de Mariamne échappe de ſa bouche.
Il menace, il ſoupire, il donne en frémiſſant
Quelques ordres ſecrets, qu'ils révoque à l'inſtant.
D'un ſang qu'il déteſtait Mariamne eſt formée;
Il voulut la punir de l'avoir trop aimée.
Je tremble encor pour elle.

SOHÊME.

Il ſuffit, Idamas.

La reine eſt en danger ; Ammon, ſuivez mes pas :
Venez, c'eſt à moi ſeul de ſauver l'innocence.

IDAMAS.

Seigneur, ainſi du roi vous fuirez la préſence ?
Vous de qui la vertu, le rang, l'autorité,
Impoſeraient ſilence à la perverſité ?

SOHÊME.

Un intérêt plus grand, un autre ſoin m'anime;
Et mon premier devoir eſt d'empêcher le crime.

Il ſort.

IDAMAS.

Quels orages nouveaux ! quel trouble je prévois !
Puiſſant Dieu des Hébreux, changez le cœur du roi.

SCENE IV.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS, ſuite d'Hérode.

HERODE.

EH quoi, Sohême auſſi ſemble éviter ma vue !
Quelle horreur devant moi s'eſt par-tout répandue !
Ciel ! ne puis-je inſpirer que la haine ou l'effroi ?
Tous les cœurs des humains ſont-ils fermés pour moi ?
En horreur à la reine, à mon peuple, à moi-même,
A regret ſur mont front je vois le diadême.
Hérode en arrivant, recueille avec terreur,
Les chagrins dévorans qu'a ſemés ſa fureur.
Ah dieu !

MAZAEL.

Daignez calmer ces injuſtes alarmes.

HÉRODE

HERODE.

Malheureux, qu'ai-je fait ?

MAZAEL.

Quoi ! vous verſez des larmes !
Vous, ce roi fortuné, ſi ſage en ſes deſſeins !
Vous, la terreur du Parthe, & l'ami des Romains !
Songez, ſeigneur, ſongez à ces noms pleins de gloire,
Que vous donnaient jadis Antoine & la victoire.
Songez, que près d'Auguſte appellé par ſon choix,
Vous marchiez diſtingué de la foule des rois.
Revoyez à vos loix Jéruſalem rendue,
Jadis par vous conquiſe, & par vous défendue,
Reprenant aujourd'hui ſa première ſplendeur,
En contemplant ſon prince au faîte du bonheur.
Jamais roi plus heureux dans la paix, dans la guerre.

HERODE.

Non, il n'eſt plus pour moi de bonheur ſur la terre ;
Le deſtin m'a frappé de ſes plus rudes coups ;
Et pour comble d'horreur je les mérite tous.

IDAMAS.

Seigneur, m'eſt-il permis de parler ſans contrainte ?
Ce trône auguſte & ſaint, qu'environne la crainte,
Serait mieux affermi, s'il l'était par l'amour.
En faiſant des heureux, un roi l'eſt à ſon tour.
A d'éternels chagrins votre ame abandonnée,
Pourrait tarir d'un mot leur ſource empoiſonnée.
Seigneur, ne ſouffrez plus que d'indignes diſcours
Oſent troubler la paix & l'honneur de vos jours ;
Ni que de vils flatteurs écartent de leur maître
Des cœurs infortunés, qui vous cherchaient peut-être.

Bientôt de vos vertus tout Israël charmé.....

HERODE.

Eh ! croyez-vous encor, que je puisse être aimé ?
Qu'Hérode est aujourd'hui différent de lui-même !

MAZAEL.

Tout adore à l'envi votre grandeur suprême.

IDAMAS.

Un seul cœur vous résiste, & l'on peut le gagner.

HERODE.

Non : je suis un barbare, indigne de régner.

IDAMAS.

Votre douleur est juste, & si pour Mariamne....

HERODE.

Et c'est ce nom fatal, hélas ! qui me condamne ;
C'est ce nom qui reproche à mon cœur agité
L'excès de ma faiblesse & de ma cruauté.

MAZAEL.

Elle sera toujours inflexible en sa haine.
Elle fuit votre vue.

HERODE.

Ah ! j'ai cherché la sienne.

MAZAEL.

Qui ? vous, seigneur ?

HERODE.

Eh quoi ! mes transports furieux,
Ces pleurs que mes remords arrachent de mes yeux,
Ce changement soudain, cette douleur mortelle,
Tout ne te dit-il pas que je viens d'auprès d'elle ?
Toujours troublé, toujours plein de haine & d'amour,
J'ai trompé, pour la voir, une importune cour.

Quelle entrevue, ô cieux! quels combats! quel ſupplice!
Dans ſes yeux indignés j'ai lu mon injuſtice.
Ses regards inquiets n'oſaient tomber ſur moi,
Et tout, juſqu'à mes pleurs, augmentait ſon effroi.

MAZAEL.

Seigneur, vous le voyez; ſa haine envenimée
Jamais par vos bontés ne ſera déſarmée:
Vos reſpects dangereux nourriſſent ſa fierté.

HERODE.

Elle me hait! ah Dieu! je l'ai trop mérité.
Je lui pardonne, hélas! dans le ſort qui l'accable,
De haïr à ce point un époux ſi coupable.

MAZAEL.

Vous coupable? Eh, ſeigneur, pouvez-vous oublier
Ce que la reine a fait pour vous juſtifier?
Ses mépris outrageans, ſa ſuperbe colère,
Ses deſſeins contre vous, les complots de ſon père?
Le ſang, qui la forma, fut un ſang ennemi:
Le dangereux Hircan vous eut toujours trahi;
Et des Aſmonéens la brigue était ſi forte,
Que ſans un coup d'état vous n'auriez pu....

HERODE.

N'importe.
Hircan était ſon père, il fallait l'épargner;
Mais je n'écoutai rien que la ſoif de régner.
Ma politique affreuſe a perdu ſa famille:
J'ai fait périr le père, & j'ai proſcrit la fille:
J'ai voulu la haïr, j'ai trop ſu l'opprimer;
Le ciel pour m'en punir me condamne à l'aimer.

IDAMAS.

Seigneur, daignez m'en croire, une juste tendresse
Devient une vertu, loin d'être une faiblesse :
Digne de tant de biens que le ciel vous a faits,
Mettez votre amour même au rang de ses bienfaits.

HERODE.

Hircan, mânes sacrés, fureurs que je déteste!

IDAMAS.

Perdez-en pour jamais le souvenir funeste.

MAZAEL.

Puisse la reine aussi l'oublier comme vous!

HERODE.

O père infortuné! plus malheureux époux!
Tant d'horreurs, tant de sang, le meurtre de son père,
Les maux que je lui fais me la rendent plus chère.
Si son cœur, ... si sa foi, ... mais c'est trop différer,
Idamas, en un mot, je veux tout réparer.
Vas la trouver; dis-lui, que mon ame asservie
Met à ses pieds mon trône, & ma gloire, & ma vie.
Je veux dans ses enfans choisir un successeur.
Des maux qu'elle a soufferts elle accuse ma sœur;
C'en est assez; ma sœur aujourd'hui renvoyée,
A ce cher intérêt sera sacrifiée.
Je laisse à Mariamne un pouvoir absolu.

MAZAEL.

Quoi! seigneur, vous voulez.....,

HERODE.

Oui, je l'ai résolu.
Oui; mon cœur désormais la voit, la considère,
Comme un présent des cieux qu'il faut que je révère.

Que ne peut point ſur moi l'amour qui m'a vaincu !
A Mariamne enfin je devrai ma vertu.
Il le faut avouer, on m'a vu dans l'Aſie
Régner avec éclat, mais avec barbarie.
Craint, reſpecté du peuple, admiré, mais haï,
J'ai des adorateurs, & n'ai pas un ami.
Ma ſœur, que trop long-tems mon cœur a daigné croire,
Ma ſœur n'aima jamais ma véritable gloire.
Plus cruelle que moi dans ſes ſanglans projets,
Sa main faiſait couler le ſang de mes ſujets,
Les accablait du poids de mon ſceptre terrible,
Tandis qu'à leurs douleurs Mariamne ſenſible,
S'occupant de leur peine, & s'oubliant pour eux,
Portait à ſon époux les pleurs des malheureux.
C'en eſt fait. Je prétends, plus juſte & moins ſévère,
Par le bonheur public eſſayer de lui plaire.
L'état va reſpirer ſous un règne plus doux ;
Mariamne a changé le cœur de ſon époux.
Mes mains loin de mon trône écartant les alarmes,
Des peuples opprimés vont eſſuyer les larmes.
Je veux ſur mes ſujets régner en citoyen,
Et gagner tous les cœurs, pour mériter le ſien.
Vas la trouver, te dis-je, & ſur-tout à ſa vue
Peins bien le repentir de mon ame éperdue :
Dis-lui que mes remords égalent ma fureur.
Vas, cours, vole, & reviens. Que vois-je ? c'eſt ma ſœur
à Mazaël.
Sortez .... A quels chagrins ma vie eſt condamnée !

SCENE V.

HERODE, SALOME.

SALOME.

Je les partage tous : mais je ſuis étonnée
Que la reine & Sohême évitant votre aſpect,
Montrent ſi peu de zèle, & ſi peu de reſpect.

HERODE.

L'un m'offenſe, il eſt vrai, -- mais l'autre eſt excuſable ;
N'en parlons plus.

SALOME.

Sohême à vos yeux condamnable,
A toujours de la reine allumé le courroux.

HERODE.

Ah ! trop d'horreurs enfin ſe répandent ſur nous ;
Je cherche à les finir. Ma rigueur implacable,
En me rendant plus craint, m'a fait plus miſérable.
Aſſez & trop long-tems ſur ma triſte maiſon
La vengeance & la haine ont verſé leur poiſon.
De la reine & de vous les diſcordes cruelles
Seraient de mes tourmens les ſources éternelles.
Ma ſœur, pour mon repos, pour vous, pour toutes deux.
Séparons-nous, quittez ce palais malheureux ;
Il le faut.

SALOME.

Ciel, qu'entends-je ? Ah fatale ennemie !

HERODE.

Un roi vous le commande, un frère vous en prie.
Que puiſſe déſormais ce frère malheureux

N'avoir point à donner d'ordre plus rigoureux,
N'avoir plus sur les miens de vengeances à prendre,
De soupçons à former, ni de sang à répandre!
Ne persécutez plus mes jours trop agités.
Murmurez, plaignez-vous, plaignez-moi; mais partez.

SALOME.

Moi, seigneur, je n'ai point de plaintes à vous faire
Vous croyez mon exil & juste & nécessaire;
A vos moindres desirs instruite à consentir,
Lorsque vous commandez, je ne sais qu'obéir.
Vous ne me verrez point, sensible à mon injure,
Attester devant vous le sang & la nature.
Sa voix trop rarement se fait entendre aux rois,
Et près des passions le sang n'a point de droits.
Je ne vous vante plus cette amitié sincère,
Dont le zèle aujourd'hui commence à vous déplaire.
Je rappelle encor moins mes services passés;
Je vois trop qu'un regard les a tous effacés.
Mais avez-vous pensé, que Mariamne oublie
Cet ordre d'un époux donné contre sa vie?
Vous qu'elle craint toujours, ne la craignez-vous plus?
Ses vœux, ses sentimens, vous sont-ils inconnus?
Qui préviendra jamais, par des avis utiles,
De son cœur outragé les vengeances faciles?
Quels yeux intéressés à veiller sur vos jours
Pourront de ses complots démêler les détours?
Son courroux aura-t-il quelque frein qui l'arrête?
Et pensez-vous enfin, que lorsque votre tête
Sera par vos soins même exposée à ses coups,
L'amour qui vous séduit lui parlera pour vous.

Quoi donc ! tant de mépris, cette horreur inhumaine...

HÉRODE.

Ah ! laiſſez-moi douter un moment de ſa haine ;
Laiſſez-moi me flatter de regagner ſon cœur ;
Ne me détrompez point, reſpectez mon erreur.
Je veux croire, & je crois, que votre haine altière
Entre la reine & moi mettait une barrière ;
Que par vos cruautés ſon cœur s'eſt endurci,
Et que ſans vous enfin j'euſſe été moins haï.

SALOME.

Si vous pouviez ſavoir, ſi vous pouviez comprendre
A quel point...

HÉRODE.

Non, ma ſœur, je ne veux rien entendre.
Mariamne à ſon gré peut menacer mes jours ;
Ils me ſont odieux ; qu'elle en tranche le cours.
Je périrai du moins d'une main qui m'eſt chère.

SALOME.

Ah ! c'eſt trop l'épargner, vous tromper & me taire.
Je m'expoſe à me perdre, & cherche à vous ſervir :
Et je vais vous parler, duſſiez-vous m'en punir.
Epoux infortuné ! qu'un vil amour ſurmonte,
Connaiſſez Mariamne, & voyez votre honte.
C'eſt peu des fiers dédains dont ſon cœur eſt armé ;
C'eſt peu de vous haïr ;... un autre en eſt aimé.

HÉRODE.

Un autre en eſt aimé ! Pouvez-vous bien, barbare,
Soupçonner devant moi la vertu la plus rare ?
Ma ſœur, c'eſt donc ainſi que vous m'aſſaſſinez ?
Laiſſez-vous pour adieux ces traits empoiſonnés,

Ces flambeaux de diſcorde, & la honte & la rage,
Qui de mon cœur jaloux ſont l'horrible partage ?
Mariamne... mais non, je ne veux rien ſavoir ;
Vos conſeils ſur mon ame ont eu trop de pouvoir.
Je vous ai long-tems crue, & les cieux m'en puniſſent.
Mon ſort était d'aimer des cœurs qui me haïſſent.
Oui, c'eſt moi ſeul ici que vous perſécutez.

SALOME.

Hé bien donc, loin de vous...

HÉRODE.

Non, madame, arrêtez.
Un autre en eſt aimé ! montrez-moi donc, cruelle,
Le ſang que doit verſer ma vengeance nouvelle ;
Pourſuivez votre ouvrage ; achevez mon malheur.

SALOME.

Puiſque vous le voulez...

HÉRODE.

Frappe : voilà mon cœur.
Dis-moi qui m'a trahi ; mais quoi qu'il en puiſſe être,
Songe que cette main t'en punira peut-être.
Oui, je te punirai de m'ôter mon erreur.
Parle à ce prix.

SALOME.

N'importe.

HÉRODE.

Eh bien !

SALOME.

C'eſt...



SCENE VI.

HERODE, SALOME, MAZAEL,

MAZAEL.

Ah ! ſeigneur,
Venez, ne ſouffrez pas que ce crime s'achève :
Votre épouſe vous fuit, Sohême vous enlève.

HÉRODE.

Mariamne ! Sohême ! Où ſuis-je ? juſtes cieux !

MAZAEL.

Sa mère, ſes enfans quittaient déjà ces lieux.
Sohême a préparé cette indigne retraite ;
Il place auprès des murs une eſcorte ſecrète :
Mariamne l'attend pour ſortir du palais :
Et vous allez, ſeigneur, la perdre pour jamais.

HÉRODE.

Ah ! le charme eſt rompu ; le jour enfin m'éclaire.
Venez ; à ſon courroux connaiſſez votre frère.
Surprenons l'infidèle, & vous allez juger,
S'il eſt encor Hérode, & s'il ſait ſe venger.

Fin du troiſième acte.





ACTE IV

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

QUOI ! lorſque ſans retour Mariamne eſt perdue,
Quand la faveur d'Hérode à vos vœux eſt rendue,
Dans ces ſombres chagrins qui peut donc vous plonger ?
Madame, en ſe vengeant le roi va vous venger.
Sa fureur eſt au comble ; & moi-même je n'oſe
Regarder ſans effroi les malheurs que je cauſe.
Vous avez vu tantôt ce ſpectacle inhumain,
Ces eſclaves tremblans égorgés de ſa main,
Près de leurs corps ſanglans la reine évanouie,
Le roi, le bras levé, prêt à trancher ſa vie ;
Ses fils baignés de pleurs, embraſſant ſes genoux,
Et préſentant leur tête au-devant de ſes coups.
Que vouliez-vous de plus ? que craignez-vous encor ?

SALOME.

Je crains le roi ; je crains ces charmes qu'il adore,
Ce bras prompt à punir, prompt à ſe déſarmer,
Cette colère enfin, facile à s'enflammer,
Mais qui toujours douteuſe, & toujours aveuglée,
En ſes tranſports ſoudains s'eſt peut-être exhalée.
Quel fruit me revient-il de ſes emportemens ?
Sohême a-t-il pour moi de plus doux ſentimens ?

Il me hait encor plus ; & mon malheureux frère,
Forcé de ſe venger d'une épouſe adultère,
Semble me reprocher ſa honte & ſon malheur.
Il voudrait pardonner dans le fond de ſon cœur :
Il gémit en ſecret de perdre ce qu'il aime ;
Il voudrait, s'il ſe peut, ne punir que moi-même.
Mon funeſte triomphe eſt encor incertain.
J'ai deux fois en un jour vu changer mon deſtin ;
Deux fois j'ai vu l'amour ſuccéder à la haine ;
Et nous ſommes perdus, s'il voit encor la reine.

SCENE II.

HERODE, SALOME, MAZAEL, gardes.

MAZAEL.

IL vient : de quelle horreur il paraît agité !

SALOME.

Seigneur, votre vengeance eſt-elle en sûreté ?

MAZAEL.

Me préſerve le ciel que ma voix téméraire,
D'un roi clément & ſage irritant la colère,
Oſe ſe faire entendre, entre la reine & lui !
Mais, ſeigneur, contre vous Sohême eſt ſon appui.
Non, ne vous vengez point ; mais veillez ſur vous-même.
Redoutez ſes complots & la main de Sohême.

HÉRODE.

Ah ! je ne le crains point.

MAZAEL.

Seigneur, n'en doutez pas.

De l'adultère au meurtre il n'eſt ſouvent qu'un pas.

HÉRODE.

Que dites-vous ?

MAZAEL.

Sohême incapable de feindre,
Fut de vos ennemis toujours le plus à craindre.
Ceux dont il s'aſſura le coupable ſecours,
On parlé hautement d'attenter à vos jours.

HÉRODE.

Mariamne me hait, c'eſt là ſon plus grand crime.
Ma ſœur, vous approuvez la fureur qui m'anime ;
Vous voyez mes chagrins, vous en avez pitié :
Mon cœur n'attend plus rien que de votre amitié.
Hélas, plein d'une erreur trop fatale & trop chère,
Je vous ſacrifiais au ſeul ſoin de lui plaire :
Je vous comptais déjà parmi mes ennemis ;
Je puniſſais ſur vous ſa haine & ſes mépris.
Ah ! j'atteſte à vos yeux ma tendreſſe outragée,
Qu'avant la fin du jour vous en ſerez vengée.
Je veux ſur-tout, je veux, dans ma juſte fureur,
La punir du pouvoir qu'elle avait ſur mon cœur.
Hélas jamais ce cœur ne brûla que pour elle ;
J'aimai, je déteſtai, j'adorai l'infidelle.
Et toi, Sohême, & toi, ne crois pas m'échapper,
Avant le coup mortel dont je dois te frapper.
Vas, je te punirai dans un autre toi-même.
Tu verras cet objet, qui m'abhorre, & qui t'aime,
Cet objet à mon cœur jadis ſi précieux,
Dans l'horreur des tourmens expirans à tes yeux.
Que ſur toi, ſous mes coups, tout ſon ſang rejailliſſe.

Tu l'aime, il ſuffit, ſa mort eſt ton ſupplice.

MAZAEL.

Ménagez, croyez-moi, des momens précieux;
Et tandis que Sohême eſt abſent de ces lieux,
Que par lui, loin des murs, ſa garde eſt diſperſée,
Saiſiſſez, achevez une vengeance aiſée.

SALOME.

Mais au peuple, ſur-tout, cachez votre douleur.
D'un ſpectacle funeſte épargnez-vous l'horreur.
Loin de ces triſtes lieux témoins de votre outrage,
Fuyez de tant d'affronts la douloureuſe image.

HÉRODE.

Je vois quel eſt ſon crime, & quel fut ſon projet.
Je vois pour qui Sohême ainſi vous outrageait.

SALOME.

Laiſſez mes intérêts; ſongez à votre offenſe.

HÉRODE.

Elle avait juſqu'ici vécu dans l'innocence;
Je ne lui reprochais que ſes emportemens,
Cette audace oppoſée à tous mes ſentimens,
Ses mépris pour ma race, & ſes altiers murmures.
Du ſang Aſmonéen j'éſſuyai trop d'injures.
Mais a-t-elle en effet voulu mon déshonneur?

SALOME.

Ecartez cette idée: oubliez-la, ſeigneur,
Calmez-vous.

HÉRODE.

Non, je veux la voir & la confondre;
Je veux l'entendre ici, la forcer à répondre;
Qu'elle tremble en voyant l'appareil du trépas;

Qu'elle demande grace, & ne l'obtienne pas.

SALOME.

Quoi, ſeigneur, vous voulez vous montrer à ſa vue?

HÉRODE.

Ah! ne redoutez rien, ſa perte eſt réſolue.
Vainement l'infidèle eſpère en mon amour;
Mon cœur à la clémence eſt fermé ſans retour.
Loin de craindre ces yeux qui m'avaient trop ſu plaire,
Je ſens que ſa préſence aigrira ma colère.
Gardes, que dans ces lieux on la faſſe venir;
Je ne veux que la voir, l'entendre, & la punir.
Ma ſœur, pour un moment, ſouffrez que je reſpire.
Qu'on appelle la reine. Et vous, qu'on ſe retire.

SCENE III.

HERODE *ſeul.*

TU veux la voir, Hérode, à quoi te réſous-tu?
Conçois-tu les deſſeins de ton cœur éperdu?
Quoi! ſon crime à tes yeux n'eſt-il pas manifeſte?
N'es-tu pas outragé? que t'importe le reſte?
Quel fruit eſpères-tu de ce triſte entretien?
Ton cœur peut-il douter des ſentimens du ſien?
Hélas! tu ſais aſſez combien elle t'abhorre.
Tu prétends te venger! pourquoi vit-elle encore?
Tu veux la voir! ah! lâche, indigne de régner,
Vas ſoupirer près d'elle, & cours lui pardonner.
Vas voir cette beauté ſi long-tems adorée.
Non, elle périra; non, ſa mort eſt jurée.

Vous ſerez répandu, ſang de mes ennemis,
Sang des Aſmonéens dans ſes veines tranſmis,
Sang qui me haïſſez, & que mon cœur déteſte.
Mais la voici, grand dieu! quel ſpectacle funeſte!

SCENE IV.

MARIAMNE, HERODE, ELISE, gardes.

ELISE.

REPRENEZ vos eſprits, madame, c'eſt le roi.

MARIAMNE.

Où ſuis-je? où vais-je? ô dieu! je me meurs, je le vois.

HÉRODE.

D'où vient qu'à ſon aſpect mes entrailles frémiſſent?

MARIAMNE.

Eliſe, ſoutiens-moi, mes forces s'affaibliſſent.

ELISE.

Avançons.

MARIAMNE.

Quel tourment!

HÉRODE.

Que lui dirai-je, ô cieux!

MARIAMNE.

Pourquoi m'ordonnez-vous de paraître à vos yeux?
Voulez-vous de vos mains m'ôter ce faible reſte
D'une vie à tous deux également funeſte?
Vous le pouvez: frappez, le coup m'en ſera doux,
Et c'eſt l'unique bien que je tiendrai de vous.

HERODE.

Oui, je me vengerai, vous ferez fatisfaite.
Mais parlez, défendez votre indigne retraite.
Pourquoi, lorfque mon cœur fi long-tems offenfé,
Indulgent pour vous feule, oubliait le paffé,
Lorfque vous partagiez mon empire & ma gloire,
Pourquoi prépariez-vous cette fuite fi noire?
Quel deffein, quelle haine a pu vous pofféder?

MARIAMNE.

Ah! feigneur, eft-ce à vous à me le demander?
Je ne veux point vous faire un reproche inutile;
Mais fi loin de ces lieux j'ai cherché quelque afile,
Si Mariamne enfin, pour la première fois,
Du pouvoir d'un époux méconnaiffant les droits,
A voulu fe fouftraire à fon obéiffance;
Songez à tous ces rois dont je tiens la naiffance,
A mes périls préfens, à mes malheurs paffés,
Et condamnez ma fuite après, fi vous l'ofez.

HERODE.

Quoi! lorfqu'avec un traitre un fol amour vous lie;
Quand Sohême....

MARIAMNE.

Arrêtez; il fuffit de ma vie.
D'un fi cruel affront ceffez de me couvrir;
Laiffez-moi chez les morts defcendre fans rougir.
N'oubliez pas du moins, qu'attachés l'un à l'autre,
L'hymen qui nous unit joint mon honneur au vôtre.
Voilà mon cœur: frappez. Mais en portant vos coups,
Refpectez Mariamne, & même fon époux.

HERODE.

Perfide! il vous ſied bien de prononcer encore
Ce nom qui vous condamne & qui me déshonore!
Vos coupables dédains vous accuſent aſſez,
Et je crois tout de vous, ſi vous me haïſſez.

MARIAMNE.

Quand vous me condamnez, quand ma mort eſt certaine,
Que vous importe, hélas! ma tendreſſe, ou ma haine?
Et quel droit déſormais avez-vous ſur mon cœur,
Vous, qui l'avez rempli d'amertume & d'horreur?
Vous, qui depuis cinq ans inſultez à mes larmes,
Qui marquez ſans pitié mes jours par mes alarmes?
Vous, de tous mes parens deſtructeur odieux?
Vous, teint du ſang d'un père expirant à mes yeux?
Cruel! ah! ſi du moins votre fureur jalouſe
N'eût jamais attenté qu'aux jours de votre épouſe,
Les cieux me ſont témoins, que mon cœur tout à vous
Vous chérirait encor, en mourant par vos coups:
Mais qu'au moins mon trépas calme votre furie;
N'étendez point mes maux au-delà de ma vie;
Prenez ſoin de mes fils, reſpectez votre ſang;
Ne les puniſſez pas d'être nés dans mon flanc.
Hérode; ayez pour eux des entrailles de père;
Peut-être un jour, hélas! vous connaîtrez leur mère.
Vous plaindrez, mais trop tard, ce cœur infortuné,
Que ſeul dans l'univers vous avez ſoupçonné,
Ce cœur qui n'a point ſu, trop ſuperbe peut-être,
Déguiſer ſes douleurs, & ménager un maître;
Mais qui juſqu'au tombeau conſerva ſa vertu,
Et qui vous eût aimé, ſi vous l'aviez voulu.

HERODE.

Qu'ai-je entendu? quel charme, & quel pouvoir ſuprême
Commande à ma colère, & m'arrache à moi-même?
Mariamne...

MARIAMNE.

Cruel!

HERODE.

....O faibleſſe! ô fureur!

MARIAMNE.

De l'état où je ſuis voyez du moins l'horreur.
Otez-moi par pitié cette odieuſe vie.

HERODE.

Ah! la mienne à la vôtre eſt pour jamais unie.
C'en eſt fait: je me rends: banniſſez votre effroi;
Puiſque vous m'avez vu, vous triomphez de moi.
Vous n'avez plus beſoin d'excuſe & de défenſe.
Ma tendreſſe pour vous vous tient lieu d'innocence.
En eſt-ce aſſez, ô ciel! en eſt-ce aſſez, amour?
C'eſt moi qui vous implore, & qui tremble à mon tour.
Serez-vous aujourd'hui la ſeule inexorable?
Quand j'ai tout pardonné, ſerai-je encor coupable?
Mariamne, ceſſons de nous perſécuter;
Nos cœurs ne ſont-ils faits que pour ſe déteſter?
Nous faudra-t-il toujours redouter l'un & l'autre?
Finiſſons à la fois ma douleur & la vôtre.
Commençons ſur nous-mêmes à régner en ce jour;
Rendez-moi votre main, rendez-moi votre amour.

MARIAMNE.

Vous demandez ma main! juſte ciel que j'implore,
Vous ſavez de quel ſang la ſienne fume encore.

HERODE.

Et bien, j'ai fait périr & ton père & mon roi;
J'ai répandu son sang pour régner avec toi.
Ta haine en est le prix, ta haine est légitime :
Je n'en murmure point, je connais tout mon crime.
Que dis-je ? son trépas, l'affront fait à tes fils,
Sont les moindres forfaits que mon cœur ait commis.
Hérode a jusqu'à toi porté sa barbarie;
Durant quelques momens je t'ai même haïe;
J'ai fait plus, ma fureur a pu te soupçonner;
Et l'effort des vertus est de me pardonner.
D'un trait si généreux ton cœur seul est capable :
Plus Hérode à tes yeux doit paraître coupable :
Plus ta grandeur éclate à respecter en moi
Ces nœuds infortunés qui m'unissent à toi.
Tu vois où je m'emporte, & quelle est ma faiblesse;
Garde-toi d'abuser du trouble qui me presse.
Cher & cruel objet d'amour & de fureur,
Si du moins la pitié peut entrer dans ton cœur,
Calme l'affreux désordre où mon ame s'égare.
Tu détournes les yeux .... Mariamne....

MARIAMNE.

Ah barbare!

Un juste repentir produit-il vos transports?
Et pourrai-je en effet compter sur vos remords?

HERODE.

Oui, tu peux tout sur moi, si j'amollis ta haine.
Hélas! ma cruauté, ma fureur inhumaine,
C'est toi qui dans mon cœur as su la rallumer;
Tu m'as rendu barbare en cessant de m'aimer.

Que ton crime & le mien ſoient noyés dans mes larmes.
Je te jure....

SCENE VII.

HERODE, MARIAMNE, ELISE, un garde.

LE GARDE.

SEIGNEUR, tout le peuple eſt en armes.
Dans le ſang des bourreaux il vient de renverſer
L'échaffaut que Salom a déjà fait dreſſer.
Au peuple, à vos ſoldats, Sohême parle en maître :
Il marche vers ces lieux, il vient, il va paraître.

HERODE.

Quoi ! dans le moment même où je ſuis à vos pieds,
Vous auriez pu, perfide !...

MARIAMNE.

A ! ſeigneur, vous croiriez ...

HERODE.

Tu veux ma mort ! eh bien, je vais remplir ta haine.
Mais au moins dans ma tombe il faut que je t'entraîne,
Et qu'unis malgré toi ... Qu'on la garde, ſoldats.



SCENE VIII.

HERODE, MARIAMNE, SALOME, MAZAEL, ELISE, gardes.

SALOME.

AH mon frère, aux Hébreux ne vous présentez pas.
Le peuple soulevé demande votre vie;
Le nom de Mariamne excite leur furie;
De vos mains, de ces lieux, ils viennent l'arracher.

HERODE.

Allons. Ils me verront, & je cours les chercher.
De l'horreur où je suis tu répondras, cruelle.
Ne l'abandonnez pas, ma sœur, veillez sur elle.

MARIAMNE.

Je ne crains point la mort; mais j'atteste les cieux...

MAZAEL.

Seigneur, vos ennemis sont déjà sous vos yeux.

HERODE.

Courons... Mais quoi! laisser la coupable impunie!
Ah! je veux dans son sang laver sa perfidie;
Je veux, j'ordonne,... hélas! dans mon funeste sort,
Je ne puis rien résoudre, & vais chercher la mort.

Fin du quatrième acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARIAMNE, ELISE, gardes.

MARIAMNE.

ELoignez-vous, ſoldats, daignez laiſſer du moins
Votre reine un moment reſpirer ſans témoins.
(*Les gardes ſe retirent au coin du théatre.*)
Voilà donc, juſte Dieu, quelle eſt ma deſtinée !
La ſplendeur de mon ſang, la pourpre où je ſuis née,
Enfin ce qui ſemblait promettre à mes beaux jours
D'un bonheur aſſuré l'inaltérable cours,
Tout cela n'a donc fait que verſer ſur ma vie
Le funeſte poiſon dont elle fut remplie.
O naiſſance! ô jeuneſſe! & toi, triſte beauté,
Dont l'éclat dangereux enfla ma vanité,
Flatteuſe illuſion dont je fus occupée,
Vaine ombre de bonheur, que vous m'avez trompée!
Sous ce trône coupable, un éternel ennui
M'a creuſé le tombeau que l'on m'ouvre aujourd'hui.
Dans les eaux du Jourdain j'ai vu périr mon frère;
Mon époux à mes yeux a maſſacré mon père;
Par ce cruel époux condamnée à périr,
Ma vertu me reſtait, on oſe la flétrir.
Grand Dieu! dont les rigueurs éprouvent l'innocence,

Je ne demande point ton aide ou ta vengeance.
J'appris de mes ayeux, que je fais imiter,
A voir la mort fans crainte, & fans la mériter.
Je t'offre tout mon fang; défends au moins ma gloire;
Commande à mes tyrans d'épargner ma mémoire;
Que le menfonge impur n'ofe plus m'outrager.
Honorer la vertu c'eft affez la venger.
Mais quel tumulte affreux! quels cris! quelles alarmes.
Ce palais retentit du bruit confus des armes.
Hélas! j'en fuis la caufe, & l'on périt pour moi.
On enfonce la porte. Ah! qu'eft-ce que je vois?

SCENE II.

MARIAMNE, SOHÊME, ELISE, AMMON, foldats d'Hérode, foldats de Sohême.

SOHÊME

FUYEZ, vils ennemis qui gardez votre reine,
Lâches, difparaiffez. Soldats qu'on les enchaîne.

(*Les gardes & les foldats d'Hérode s'en vont.*)

Venez, reine, venez, fecondez nos efforts:
Suivez mes pas, marchons dans la foule des morts.
A vos perfécuteurs vous n'êtes plus livrée:
Ils n'ont pu de ces lieux me défendre l'entrée.
Dans fon perfide fang Mazaël eft plongé,
Et du moins à demi mon bras vous a vengé.
D'un inftant précieux faififfez l'avantage;
Mettez ce front augufte à l'abri de l'orage:
Avançons.

MARIAMNE.

Non, Sohême, il ne m'eſt plus permis
D'accepter vos bontés contre mes ennemis;
Après l'affront cruel, & la tache trop noire,
Dont les ſoupçons d'Hérode ont offenſé ma gloire;
Je les mériterais, ſi je pouvais ſouffrir.
Cet appui dangereux que vous venez m'offrir.
Je crains votre ſecours, & non ſa barbarie.
Il eſt honteux pour moi de vous devoir la vie;
L'honneur m'en fait un crime; il le faut expier;
Et j'attends le trépas pour me juſtifier.

SOHEME.

Que faites-vous, hélas! malheureuſe princeſſe?
Un moment peut vous perdre. On combat. Le tems preſſe.
Craignez encor Hérode, armé du déſeſpoir.

MARIAMNE.

Je ne crains que la honte, & je fais mon devoir.

SOHÊME.

Faut-il qu'en vous ſervant, toujours je vous offenſe?
Je vais donc, malgré vous, ſervir votre vengeance.
Je cours à ce tyran qu'en vain vous reſpectez.
Je revole au combat, & mon bras. . .

MARIAMNE.

Arrêtez:
Je déteſte un triomphe à mes yeux ſi coupable;
Seigneur, le ſang d'Hérode eſt pour moi reſpectable.
C'eſt lui de qui les droits. . .

SOHÊME.

L'ingrat les a perdus.

MARIAMNE.

Par les nœuds les plus ſaints. . .

SOHÊME.

Tous vos nœuds ſont rompus.

MARIAMNE.

Le devoir nous unit.

SOHEME.

Le crime vous ſépare.
N'arrêtez plus mes pas. Vengez-vous d'un barbare.
Sauvez tant de vertus. . .

MARIAMNE.

Vous les déshonorez

SOHEME.

Il va trancher vos jours.

MARIAMNE.

Les ſiens me ſont ſacrés.

SOHEME.

Il a ſouillé ſa main du ſang de votre père.

MARIAMNE.

Je ſais ce qu'il a fait, & ce que je dois faire.
De ſa fureur ici j'attends les derniers traits,
Et ne prends point de lui l'exemple des forfaits.

SOHEME.

O courage ! ô conſtance ! ô cœur inébranlable !
Dieux ! que tant de vertu rend Hérode coupable !
Plus vous me commandez de ne point vous ſervir,
Et plus je vous promets de vous déſobéir.
Votre honneur s'en offenſe, & le mien me l'ordonne.
Il n'eſt rien qui m'arrête, il n'eſt rien qui m'étonne;
Et je cours réparer, en cherchant votre époux,

Ce tems que j'ai perdu ſans combattre pour vous.

MARIAMNE.

Seigneur...

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, gardes.

MARIAMNE.

MAIS il m'échappe, il ne veut point m'entendre.
Ciel ! ô ciel ! épargnez le ſang qu'on va répandre :
Epargnez mes ſujets, épuiſez tout ſur moi :
Suivez le roi lui-même.

SCENE IV.

MARIAMNE, ELISE, NARBAS, gardes.

MARIAMNE.

AH ! Narbas, eſt-ce toi ?
Qu'as-tu fait de mes fils, & que devient ma mère ?

NARBAS.

Le roi n'a point ſur eux étendu ſa colère.
Unique & triſte objet de ſes tranſports jaloux,
Dans ces extrémités ne craignez que pour vous.
Le ſeul nom de Sohême augmente ſa furie.
Si Sohême eſt vaincu, c'eſt fait de votre vie.
Déjà même, déjà, le barbare Zarès
A marché vers ces lieux, chargé d'ordres ſecrets.

Osez paraître, osez vous secourir vous-même.
Jetez-vous dans les bras d'un peuple qui vous aime.
Faites voir Mariamne à ce peuple abattu ;
Vos regards lui rendront son antique vertu.
Appellons à grands cris nos Hébreux & nos prêtres ;
Tout Juda défendra le pur sang de ses maîtres.
Madame, avec courage il faut vaincre ou périr.
Daignez...

MARIAMNE.

Le vrai courage est de savoir souffrir,
Non d'aller exciter une foule rebelle
A lever sur son prince une main criminelle.
Je rougirais de moi, si craignant mon malheur,
Quelques vœux pour sa mort avaient surpris mon cœur,
Si j'avais un moment souhaité ma vengeance,
Et fondé sur sa perte un reste d'espérance.
Narbas, en ce moment le ciel met dans mon sein
Un désespoir plus noble, un plus digne dessein.
Le roi, qui me soupçonne, enfin va me connaître.
Au milieu du combat on me verra paraître.
De Sohême & du roi j'arrêterai les coups ;
Je remettrai ma tête aux mains de mon époux.
Je fuyais ce matin sa vengeance cruelle ;
Ses crimes m'exilaient, son danger me rappelle.
Ma gloire me l'ordonne, & prompte à l'écouter,
Je vais sauver au roi le jour qu'il veut m'ôter.

NARBAS.

Hélas ! où courez-vous ? dans quel désordre extrême ?..

MARIAMNE.

Je suis perdue, hélas ! c'est Hérode lui-même.

SCENE V.

HERODE, MARIAMNE, ELISE, NARBAS, IDAMAS, gardes.

HÉRODE.

ILS se sont vus ! Ah dieu !... Perfide, tu mourras.

MARIAMNE.

Pour la dernière fois, seigneur, ne souffrez pas...

HÉRODE.

Sortez... Vous, qu'on la suive.

NARBAS.

O justice éternelle !

SCENE VI.

HERODE, IDAMAS, gardes.

HÉRODE.

QUE je n'entende plus le nom de l'infidelle.
Eh bien, braves soldats, n'ai-je plus d'ennemis ?

IDAMAS.

Seigneur, ils sont défaits ; les Hébreux sont soumis,
Sohême tout sanglant vous laisse la victoire.
Ce jour vous a comblé d'une nouvelle gloire.

HÉRODE.

Quelle gloire !

IDAMAS.

Elle est triste ; & tant de sang versé,

Seigneur, doit fatisfaire à votre honneur bleffé.
Sohême a de la reine atteſté l'innocence.

HÉRODE.

De la coupable, enfin, je vais prendre vengeance.
Je perds l'indigne objet que je n'ai pu gagner,
Et de ce ſeul moment je commence à régner.
J'étais trop aveuglé ; ma fatale tendreſſe
Etait ma ſeule tache, & ma ſeule faibleſſe.
Laiſſons mourir l'ingrate : oublions ſes attraits ;
Que ſon nom dans ces lieux s'efface pour jamais ;
Que dans mon cœur ſur-tout ſa mémoire périſſe.
Enfin tout eſt-il prêt pour ce juſte ſupplice ?

IDAMAS.

Oui, ſeigneur.

HÉRODE.

Quoi ! ſi-tôt on a pu m'obéir ?
Infortuné monarque ! elle va donc périr ?
Tout eſt prêt Idamas ?

IDAMAS.

Vos gardes l'ont ſaiſie ;
Votre vengeance, hélas ! ſera trop bien ſervie.

HÉRODE.

Elle a voulu ſa perte, elle a ſu m'y forcer.
Que l'on me venge. Allons, il n'y faut plus penſer.
Hélas ! j'aurais voulu vivre & mourir pour elle.
A quoi m'as-tu réduit, épouſe criminelle ?



SCENE DERNIERE.

HERODE, IDAMAS, NARBAS.

HÉRODE.

NARBAS, où courez-vous ? Juſte ciel ! vous pleurez!
De crainte, en le voyant, mes ſens ſont pénétrés.

NARBAS.

Seigneur...

HERODE.

Ah ! malheureux, que venez-vous me dire ?

NARBAS.

Ma voix, en vous parlant, ſur mes lèvres expire.

HERODE.

Mariamne...

NARBAS.

O douleur ! ô regrets ſuperflus

HÉRODE.

Quoi ? c'en eſt fait ?

NARBAS.

Seigneur, Mariamne n'eſt plus.

HÉRODE.

Elle n'eſt plus ? grang dieu !

NARBAS.

Je dois à ſa mémoire,
A ſa vertu trahie, à vous, à votre gloire,
De vous montrer le bien que vous avez perdu,
Et le prix de ce ſang par vos mains répandu.
Non, ſeigneur, non, ſon cœur n'était point infidèle.
Hélas ! lorſque Sohême a combattu pour elle,
Votre épouſe à mes yeux déteſtant ſon ſecours,

Volait pour vous défendre au péril de ſes jours.

HERODE.

Qu'entends-je ? ah malheureux ! ah déſeſpoir extrême !
Narbas, que m'as-tu dit ?

NARBAS.

C'eſt dans ce moment même,
Où ſon cœur ſe faiſait ce généreux effort,
Que vos ordres cruels l'ont conduite à la mort.
Salome avait preſſé l'inſtant de ſon ſupplice.

HERODE.

O monſtre, qu'à regret épargna ma juſtice !
Monſtre, quels châtimens ſont pour toi réſervés ?
Que ton ſang, que le mien... Ah ! Narbas, achevez,
Achevez mon trépas par ce récit funeſte.

NARBAS.

Comment pourrai-je hélas ! vous apprendre le reſte ?
Vos gardes de ces lieux ont oſé l'arracher.
Elle a ſuivi leurs pas ſans vous rien reprocher,
Sans affecter d'orgueil, & ſans montrer de crainte.
La douce majeſté ſur ſon front était peinte.
La modeſte innocence, & l'aimable pudeur,
Régnaient dans ſes beaux yeux, ainſi que dans ſon cœur.
Son malheur ajoutait à l'éclat de ſes charmes.
Nos prêtres, nos Hébreux, dans les cris, dans les larmes,
Conjuraient vos ſoldats, levaient les mains vers eux,
Et demandaient la mort avec des cris affreux.
Hélas ! de tous côtés, dans ce déſordre extrême,
En pleurant Mariamne, on vous plaignait vous-même.
On diſait hautement, qu'un arrêt ſi cruel
Accablerait vos jours d'un remords éternel.

HERODE.

HERODE.

Grand dieu ! que chaque mot me porte un coup terrible !

NARBAS.

Aux larmes des Hébreux Mariamne ſenſible,
Conſolait tout ce peuple, en marchant au trépas.
Enfin vers l'échaffaut on a conduit ſes pas.
C'eſt-là qu'en ſoulevant ſes mains appeſanties
Du poids affreux des fers indignement flétries,
« Cruel, a-t-elle dit, & malheureux époux !
» Mariamne en mourant ne pleure que ſur vous.
» Puiſſiez-vous par ma mort finir vos injuſtices !
» Vivez, régnez heureux ſous de meilleurs auſpices ;
» Voyez d'un œil plus doux mes peuples & mes fils ;
» Aimez-les ; je mourrai trop contente à ce prix.
En achevant ces mots, votre épouſe innocente
Tend au fer des bourreaux cette tête charmante,
Dont la terre admirait les modeſtes appas.
Seigneur, j'ai vu lever le parricide bras ;
J'ai vu tomber ....

HERODE.

Tu meurs, & je reſpire encore !
Mânes ſacrés, chère ombre, épouſe que j'adore,
Reſte pâle & ſanglant de l'objet le plus beau,
Je te ſuivrai du moins dans la nuit du tombeau.
Quoi ! vous me retenez ! Quoi ! citoyens perfides,
Vous arrachez ce fer à mes mains parricides ?
Ma chère Mariamne, arme-toi, punis-moi,
Viens déchirer ce cœur qui brûle encor pour toi.
Je me meurs.

Il tombe dans un fauteuil.

NARBAS.

De ſes ſens il a perdu l'uſage ;
Il ſuccombe à ſes maux.

HERODE.

Quel funeſte nuage
S'eſt répandu ſoudain ſur mes eſprits troublés ?
D'un ſombre & noir chagrin mes ſens ſont accablés.
D'où vient qu'on m'abandonne au trouble qui me gêne ?
Je ne vois point ma ſœur, je ne vois point la reine.
Vous pleurez ; vous n'oſez vous approcher de moi !
Triſte Jéruſalem, tu fuis devant ton roi !
Qu'ai-je donc fait ? Pourquoi ſuis-je en horreur au monde ?
Qui me délivrera de ma douleur profonde ?
Par qui ce long tourment ſera-t-il adouci ?
Qu'on cherche Mariamne, & qu'on l'amène ici.

NARBAS.

Mariamne, ſeigneur !

HERODE.

Oui : je ſens que ſa vue
Va rendre un calme heureux à mon ame éperdue ;
Toujours devant ſes yeux, que j'aime & que je crains,
Mon cœur eſt moins troublé, mes jours ſont plus ſereins.
Déjà même à ſon nom mes douleurs s'affaibliſſent ;
Déjà de mon chagrin les ombres s'éclairciſſent.
Qu'elle vienne.

NARBAS.

Seigneur ....

HERODE.

Je veux la voir.

NARBAS.

Hélas !

Avez-vous pu, feigneur oublier fon trépas ?

HERODE.

Cruel ! que dites-vous ?

NARBAS.

La douleur le tranfporte ;

Il ne fe connaît plus.

HERODE.

Quoi, Mariamne eft morte ?

Ah ! funefte raifon, pourquoi m'éclaires-tu ?

Jour trifte, jour affreux, pourquoi m'es-tu rendu ?

Lieux teints de ce beau fang que l'on vient de répandre,

Murs que j'ai relevés, palais, tombez en cendre,

Cachez fous les débris de vos fuperbes tours,

La place où Mariamne a vu trancher fes jours.

Quoi! Mariamne eft morte, & j'en fuis l'homicide !

Puniffez, déchirez ce monftre parricide ;

Armez-vous contre moi, fujets qui la perdez,

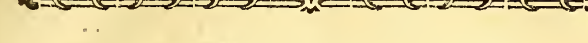
Tonnez, écrafez-moi, cieux qui la poffédez.

Fin du cinquième & dernier acte.



On a beaucoup regretté de très-beaux vers que M. de Voltaire a ſupprimés dans les changemens qu'il a fait en dernier lieu à ſa tragédie de MARIAMNE*; on a cru devoir les reſtituer ici, en y joignant les principales variantes, &c.*

N.B. Dans la MARIAMNE corrigée, telle qu'on vient de la lire, *Sohême* prince de la race des Aſmonéens a été ſubſtitué à *Varus*, préteur Romain, Gouverneur de Syrie*;* & *Ammon* confident de *Sohême*, à *Albin* confident de *Varus.*



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

. . . .

. . . .

SALOME.

Vous ne vous trompiez point ; Hérode va paraître,
L'indocile Sion va trembler ſous ſon maître.
Il enchaîne à jamais la fortune à ſon char ;
Le favori d'Antoine eſt l'ami de Céſar ;
Sa politique habile, égale à ſon courage,
De ſa chûte imprévue a réparé l'outrage.
Le ſénat le couronne.

MAZAEL.

. . . .

. . . .

Mais c'en eſt fait, madame, il rentre en ſes états.
Il l'aimait, il verra ſes dangereux appas ;
Ces yeux toujours puiſſans, toujours ſurs de lui plaire,
Reprendront malgré vous leur empire ordinaire ;
Et tous ſes ennemis bientôt humiliés,
A ſes moindres regards ſeront ſacrifiés.
Otons-lui, croyez-moi, l'intérêt de nous nuire ;

Songeons à la gagner, n'ayant pu la détruire ;
Et par de vains respects, par des soins assidus ...

SALOME.

Il est d'autres moyens de ne la craindre plus.

MAZAEL.

Quel est donc ce dessein ? Que prétendez-vous dire ?

SALOME.

Peut-être en ce moment notre ennemie expire.

MAZAEL.

D'un coup si dangereux osez-vous vous charger,
Sans que le roi ....

SALOME.

Le roi consent à me venger.
Zarès est arrivé, Zarès est dans Solime ;
Ministre de ma haine, il attend sa victime ;
Le lieu, le tems, le bras, tout est choisi par lui.
Il vint hier de Rome, & nous venge aujourd'hui.

MAZAEL.

Quoi ! vous avez enfin gagné cette victoire ?
Quoi ! malgré son amour, Hérode a pu vous croire ?
Il vous la sacrifie ! il prend de vous des loix !

SALOME.

Je puis encor sur lui bien moins que tu ne crois.
Pour arracher de lui cette lente vengeance,
Il m'a fallu choisir le tems de son absence.
Tant qu'Hérode en ces lieux demeurait exposé
Aux charmes dangereux qui l'ont tyrannisé,
Mazaël, tu m'as vue avec inquiétude,
Traîner de mon destin la triste incertitude.
Quand par mille détours assurant mes succès,

De ſon cœur ſoupçonneux j'avais trouvé l'accès,
Quand je croyais ſon ame à moi ſeule rendue,
Il voyait Mariamne, & j'étais confondue.
Un coup d'œil renverſait ma brigue & mes deſſeins.
La reine a vu cent fois mon ſort entre ſes mains;
Et ſi ſa politique avait avec adreſſe
D'un époux amoureux ménagé la tendreſſe,
Cet ordre, cet arrêt prononcé par ſon roi,
Ce coup que je lui porte aurait tombé ſur moi.
Mais ſon farouche orgueil a ſervi ma vengeance:
J'ai ſu mettre à profit ſa fatale imprudence.
Elle a voulu ſe perdre, & je n'ai fait enfin
Que lui lancer les traits qu'a préparés ſa main.

Tu te ſouviens aſſez de ce tems plein d'alarmes,
Lorſqu'un bruit ſi funeſte à l'eſpoir de nos armes,
Apprit à l'Orient étonné de ſon ſort,
Qu'Auguſte était vainqueur, & qu'Antoine était mort.
Tu ſais, comme à ce bruit nos peuples ſe troublèrent.
De l'Orient vaincu les monarques tremblèrent.
Mon frère enveloppé dans ce commun malheur,
Crut perdre ſa couronne avec ſon protecteur.
Il fallut, ſans s'armer d'une inutile audace,
Au vainqueur de la terre aller demander grace.
Rappelle en ton eſprit ce jour infortuné;
Songe à quel déſeſpoir Hérode abandonné,
Vit ſon épouſe altière, abhorrant ſes approches,
Déteſtant ſes adieux, l'accablant de reproches,
Redemander encor, en ce moment cruel,
Et le ſang de ſon frère, & le ſang paternel.
Hérode auprès de moi vint déplorer ſa peine.

Je ſaiſis cet inſtant précieux à ma haine :
Dans ſon cœur déchiré je repris mon pouvoir ;
J'enflammai ſon courroux, j'aigris ſon déſeſpoir ;
J'empoiſonnai le trait dont il ſentait l'atteinte.
Tu le vis plein de trouble & d'horreur & de crainte,
Jurer d'exterminer les reſtes dangereux
D'un ſang toujours trop cher aux perfides Hébreux ;
Et dès ce même inſtant ſa facile colère
Déshérita les fils, & condamna la mère.

Mais ſa fureur encor flattait peu mes ſouhaits :
L'amour qui la cauſait en repouſſait les traits.
De ce fatal objet telle était la puiſſance ;
Un regard de l'ingrate arrêtait ſa vengeance.
Je preſſai ſon départ ; il partit, & depuis
Mes lettres chaque jour ont nourri ſes ennuis.
Ne voyant plus la reine, il vit mieux ſon outrage :
Il eut honte en ſecret de ſon peu de courage :
De moment en moment ſes yeux ſe ſont ouverts,
J'ai levé le bandeau qui les avait couverts.
Zarès, étudiant le moment favorable,
A peint à ſon eſprit cette reine implacable,
Son crédit, ſes amis, ces Juifs ſéditieux,
Du ſang Aſmonéen partiſans factieux.
J'ai fait plus ; j'ai moi-même armé ſa jalouſie.
Il a craint pour ſa gloire, il a craint pour ſa vie.
Tu ſais que dès long-tems en bute aux trahiſons,
Son cœur de toutes parts eſt ouvert aux ſoupçons.
Il croit ce qu'il redoute ; & dans ſa défiance,
Il confond quelquefois le crime & l'innocence.
Enfin j'ai ſu fixer ſon courroux incertain ;

Il a ſigné l'arrêt, & j'ai conduit ſa main.

MAZAEL.

Il n'en faut point douter, ce coup eſt néceſſaire :
Mais avez-vous prévu, ſi ce préteur auſtère,
Qui ſous les loix d'Auguſte a remis cet état,
Verrait d'un œil tranquille un pareil attentat ?
Varus, vous le ſavez, eſt ici votre maître.
En vain le peuple Hébreu, prompt à vous reconnaître,
Tremble encor ſous le poids de ce trône ébranlé :
Votre pouvoir n'eſt rien, ſi Rome n'a parlé.
Avant qu'en ce palais, des mains de Varus même,
Votre frère ait repris l'autorité ſuprême,
Il ne peut ſans bleſſer l'orgueil du nom romain,
Dans ſes états encor agir en ſouverain.
Varus ſouffrira-t-il, que l'on oſe à ſa vue
Immoler une reine en ſa garde reçue ?
Je connais les Romains ; leur eſprit irrité.
Vengera le mépris de leur autorité.
Vous allez ſur Hérode attirer la tempête ;
Dans leurs ſuperbes mains la foudre eſt toujours prête.
Ces vainqueurs ſoupçonneux ſont jaloux de leurs droits,
Et ſur-tout leur orgueil aime à punir les rois.

SALOME.

Non, non, l'heureux Hérode à Céſar a ſu plaire ;
Varus en eſt inſtruit, Varus le conſidère.
Croyez-moi, ce romain voudra le ménager ;
Mais, quoi qu'il faſſe enfin, ſongeons à nous venger.
Je touche à ma grandeur, & je crains ma diſgrace ;
Demain, dès aujourd'hui, tout peut changer de face.
Qui ſait même, qui ſait, ſi paſſé ce moment

Je pourrai ſatisfaire à mon reſſentiment ?
Qui nous a répondu, qu'Hérode en ſa colère,
D'un eſprit ſi conſtant juſqu'au bout perſévère ?
Je connais ſa tendreſſe ; il la faut prévenir,
Et ne lui point laiſſer le tems du repentir.
Qu'après Rome menace, & que Varus foudroie ;
Leur courroux paſſager troublera peu ma joie.
Mes plus grands ennemis ne ſont pas les Romains ;
Mariamne en ces lieux eſt tout ce que je crains.
Il faut que je périſe, ou que je la prévienne ;
Et ſi je n'ai ſa tête, elle obtiendra la mienne.
Mais Varus vient à nous ; il le faut éviter.
Zarès à mes regards devait ſe préſenter :
Je vais l'attendre ; allez, & qu'aux moindres alarmes
Mes ſoldats en ſecret puiſſent prendre les armes.

SCENE II.

VARUS, ALBIN, MAZAEL, ſuite de Varus.

VARUS.

SALOME & Mazaël ſemblent fuir devant moi ;
Dans leurs yeux étonnés je lis leur juſte effroi.
Le crime à mes regards doit craindre de paraître.
Mazaël, demeurez ; mandez à votre maître,
Que ſes cruels deſſeins ſont déjà découverts ;
Que ſon miniſtre infame eſt ici dans les fers,
Et que Varus peut-être, au milieu des ſupplices,
Eût dû faire expirer ce monſtre... & ſes complices.

Mais je respecte Hérode assez pour me flatter,
Qu'il connaîtra le piége, où l'on veut l'arrêter;
Qu'un jour il punira les traîtes qui l'abusent,
Et vengera sur eux la vertu qu'ils accusent.
Vous si vous m'en croyez, pour lui, pour son honneur,
Calmez de ses chagrins la honteuse fureur:
Ne l'empoisonnez plus de vos lâches maximes:
Songez que les Romains sont les vengeurs des crimes,
Que Varus vous connait, qu'il commande en ces lieux,
Et que sur vos complots il ouvrira les yeux:
Allez, que Mariamne en reine soit servie,
Et respectez ses loix, si vous aimez la vie.

MAZAEL.

Seigneur....

VARUS.

Vous entendez mes ordres absolus;
Obéissez, vous dis-je, & ne repliquez plus.

SCENE III.

VARUS, ALBIN.

VARUS.

AINSI donc sans tes soins, sans ton avis fidele,
Mariamne expirait sous cette main cruelle?

ALBIN.

Le retour de Zarès n'était que trop suspect,
Le soin mystérieux d'éviter votre aspect,
Son trouble, son effroi, fut mon premier indice.

VARUS.

Que ne te dois-je point pour un ſi grand ſervice !
C'eſt par toi qu'elle vit : c'eſt par toi que mon cœur
A goûté, cher Albin, ce ſolide bonheur,
Ce bien ſi précieux pour un cœur magnanime,
D'avoir pu ſecourir la vertu qu'on opprime.

ALBIN.

Je reconnais Varus à ces ſoins généreux.
Votre bras fut toujours l'appui des malheureux.
Quand de Rome en vos mains vous portiez le tonnere,
Vous étiez occuppé du bonheur de la terre.
Puiſſiez-vous ſeulement écouter en ce jour &c.

. . . .

ALBIN.

Ainſi l'amour trompeur, dont vous ſentez la flamme,
Se déguiſe en vertu, pour mieux vaincre votre ame ;
Et ce feu malheureux ....

VARUS.

Je ne m'en défends pas.
L'infortuné Varus adore ſes appas.
Je l'aime ; il eſt trop vrai, mon ame toute nue.
Ne craint point, cher Albin, de paraître à ta vue :
Juge ſi ſon péril a dû troubler mon cœur ;
Moi, qui borne à jamais mes vœux à ſon bonheur ;
Moi, qui rechercherais la mort la plus affreuſe,
Si ma mort un moment pouvait la rendre heureuſe.

ALBIN.

Seigneur ; que dans ces lieux ce grand cœur eſt changé !
Qu'il venge bien l'amour qu'il avait outragé !
Je ne reconnais plus ce Romain ſi ſévère,

Qui parmi tant d'objets empreſſés à lui plaire,
N'a jamais abaiſſé ſes ſuperbes regards
Sur ces beautés que Rome enferme en ſes remparts.

VARUS.

Ne t'en étonne point, tu ſais que mon courage
A la ſeule vertu réſerva ſon hommage.
Dans nos murs corrompus ces coupables beautés
Offraient de vains attraits à mes yeux révoltés.
Je fuyais leurs complots, leurs brigues éternelles,
Leurs amours paſſagers, leurs vengeances cruelles.
Je voyais leur orgueil, accru du déshonneur,
Se montrer triomphant ſur leur front ſans pudeur;
L'altière ambition, l'intérêt, l'artifice,
La folle vanité, le frivole caprice,
Chez les Romains ſéduits prenant le nom d'amour,
Gouverner Rome entière, & régner tour-à-tour.
J'abhorrais, il eſt vrai, leur indigne conquête,
A leur joug odieux je dérobais ma tête;
L'amour dans l'Orient fut enfin mon vainqueur.
De la triſte Syrie établi gouverneur,
J'arrivai dans ces lieux, quand le droit de la guerre
Eut au pouvoir d'Auguſte abandonné la terre;
Et qu'Hérode à ſes pieds, au milieu de cent rois,
De ſon ſort incertain vint attendre des loix.
Lieu funeſte à mon cœur! malheureuſe contrée!
C'eſt là que Mariamne à mes yeux s'eſt montrée.
L'univers était plein du bruit de ſes malheurs;
Son parricide époux faiſait couler ſes pleurs.
Ce roi ſi redoutable au reſte de l'Aſie,
Fameux par ſes exploits & par ſa jalouſie,

Prudent, mais soupçonneux, vaillant mais inhumain,
Au sang de son beau-père avait trempé sa main.
Sur ce trône sanglant il laissait en partage
A la fille des rois la honte & l'esclavage.
Du sort qui la poursuit tu connais la rigueur,
Sa vertu, cher Albin, surpasse son malheur.
Loin de la cour des rois la vérité proscrite,
L'aimable vérité sur ses lèvres habite.
Son unique artifice est le soin généreux
D'assurer des secours aux jours des malheureux.
Son devoir est sa loi, sa tranquille innocence
Pardonne à son tyran, méprise sa vengeance,
Et près d'Auguste encor implore mon appui,
Pour ce barbare époux qui l'immole aujourd'hui.
Tant de vertus enfin, de malheurs & de charmes
Contre ma liberté sont de trop fortes armes.
Je l'aime, cher Albin, mais non d'un fol amour,
Que le caprice enfante & détruise en un jour;
Non d'une passion, que mon ame troublée
Reçoive avidemment, par les sens aveuglée.
Ce cœur qu'elle a vaincu, sans l'avoir amolli,
Par un amour honteux ne s'est point avili;
Et plein du noble feu, que sa vertu m'inspire,
Je prétends la venger, & non pas la séduire.

ALBIN.

Mais si le roi, seigneur, a fléchi les Romains,
S'il rentre en ses états?...

VARUS.

Et c'est ce que je crains.
Hélas! près du sénat je l'ai servi moi-même.

Sans doute il a deja reçu ſon diadême ;
Et cet indigne arrêt, que ſa bouche a dicté,
Eſt le premier eſſai de ſon autorité.
Ah ! ſon retour ici lui peut être funeſte.
Mon pouvoir va finir, mais mon amour me reſte.
Reine, pour vous défendre on me verra périr.
L'univers doit vous plaindre, & je dois vous ſervir.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

SALOME.

ENFIN vous le voyez ma haine eſt confondue
Mariamne triomphe, & Salome eſt perdue.
Zarès fut ſur les eaux trop long-tems arrêté ;
La mer alors tranquille à regret l'a porté.
Mais Hérode en partant pour ſon nouvel empire,
Revole avec les vents vers l'objet qui l'attire ;
Et les mers, & l'amour, & Varus & le roi,
Le ciel, les élémens ſont armés contre moi.
Fatale ambition, que j'ai trop écoutée.
Dans quel abyme affreux m'as-tu précipitée !
Je vous l'avais bien dit, que dans le fond du cœur

Le roi ſe repentait de ſa juſte rigueur.
De ſon fatal penchant l'aſcendant ordinaire
A révoqué l'arrêt dicté dans ſa colère.
J'en ai déjà reçu les funeſtes avis,
Et Zarès à ſon roi renvoyé par mépris,
Ne me laiſſe en ces lieux qu'une douleur ſtérile,
Et le danger qui ſuit un éclat inutile.

. . . .

MAZAEL.

Contr'elle encor, madame, il vous reſte des armes.
J'ai toujours redouté le pouvoir de ſes charmes;
J'ai toujours craint du roi les ſentimens ſecrets;
Mais ſi je m'en rapporte aux avis de Zarès,
La colère d'Hérode autrefois peu durable,
Eſt enfin devenue une haine implacable.
Il déteſte la reine, il a juré ſa mort;
Et s'il ſuſpend le coup qui terminait ſon ſort,
C'eſt qu'il veut ménager ſa nouvelle puiſſance,
Et lui-même en ces lieux aſſurer ſa vengeance.
Mais ſoit qu'enfin ſon cœur, en ce funeſte jour,
Soit aigri par la haine, ou fléchi par l'amour,
C'eſt aſſez qu'une fois il ait proſcrit ſa tête.
Mariamne aiſément groſſira la tempête:
La foudre gronde encor: un arrêt ſi cruel
Va mettre entr'eux, madame, un divorce éternel.
Vous verrez Mariamne à ſoi-même inhumaine,
Forcer le cœur d'Hérode à ranimer ſa haine,
Irriter ſon époux par de nouveaux dédains,
Et vous rendre les traits qui tombent de vos mains.
De ſa perte, en un mot, repoſez-vous ſur elle.

SALOME.

Non, cette incertitude eſt pour moi trop cruelle.
Non, c'eſt par d'autres coups que je veux la frapper;
Dans un piège plus sûr il faut l'envelopper.
Contre mes ennemis mon intérêt m'éclaire.
Si j'ai bien de Varus obſervé la colère,
Ce tranſport violent de ſon cœur agité
N'eſt point un ſimple effet de générosité.
La tranquille pitié n'a point ce caractère.
La reine a des appas, Varus a pu lui plaire.
Ce n'eſt pas que mon cœur, injuſte en ſon dépit,
Diſpute à ſa beauté cet éclat qui la ſuit;
Que j'envie à ſes yeux le pouvoir de leurs armes,
Ni ce flatteur encens qu'on prodigue à ſes charmes.
Elle peut payer cher ce bonheur dangereux;
Et ſoit que de Varus elle écoute les vœux,
Soit que ſa vanité de ce pompeux hommage
Tire indiſcrétement un frivole avantage,
Il ſuffit; c'eſt par-là que je peux maintenir
Ce pouvoir qui m'échappe, & qu'il faut retenir.
Faites veiller ſur-tout les regards mercenaires
De tous ces délateurs aujourd'hui néceſſaires,
Qui vendent les ſecrets de leurs concitoyens,
Et dont cent fois les yeux ont éclairé les miens.
Mais la voici. Pourquoi faut-il que je la voie?



SCENE II.

MARIAMNE, ELISE, SALOME, MAZAEL, NABAL.

SALOME.

. . . .

Son amour méprisé, son trop de défiance,
Avait contre vos jours allumé sa vengeance:
Mais ce feu violent s'est bientôt consumé;
L'amour arma son bras, l'amour l'a désarmé.

. . . .

. . . .

MAZAEL.

Quel orgueil!

SALOME.

Il aura sa juste récompense:
Viens, c'est à l'artifice à punir l'imprudence.

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, NABAL.

ELISE.

AH! madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous persécuter?
La vengeance d'Hérode un moment suspendue,
Sur votre tête encor est peut-être étendue:

. . . .

Varus, aux nations, qui bornent cet état,

Ira porter bientôt les ordres du ſénat.
Hélas ! grace à ſes ſoins, grace à vos bontés même,
Rome à votre tyran donne un pouvoir ſuprême ;
Il revient plus terrible & plus fier que jamais :
Vous le verrez armé de vos propres bienfaits ;
Vous dépendrez ici de ce ſuperbe maître,
D'autant plus dangereux qu'il vous aime peut-être ;
Et que cet amour même aigri par vos refus. . . .

MARIAMNE.

Chère Eliſe, en ces lieux faites venir Varus.
Je conçois vos raiſons, j'en demeure frappée :
Mais d'un autre intérêt mon ame eſt occupée ;
Par de plus grands objets mes vœux ſont attirés ;
Que Varus vienne ici ; vous, Nabal, demeurez.

SCENE IV.

MARIAMNE, NABAL.

MARIAMNE.

. . . .

Elle veut que mes fils portés entre nos bras,
S'éloignent avec nous de ces affreux climats.
Les vaiſſeaux des Romains, des bords de la Syrie,
Nous ouvrent ſur les eaux les chemins d'Italie.
J'attends tout de Varus, d'Auguſte, des Romains.

. . . .

. . . .

SCENE V.

MARIAMNE, VARUS, ELISE.

MARIAMNE.

. . . .

Loin de ces lieux ſanglans que le crime environne,
Je mettrai leur enfance à l'ombre de ſon trône ;
Ses généreuſes mains pourront ſécher nos pleurs.
Je ne demande point qu'il venge mes malheurs,
Que ſur mes ennemis ſon bras s'appeſantiſſe :
C'eſt aſſez que mes fils, témoins de ſa juſtice,
Formés par ſon exemple, & devenus Romains,
Apprennent à régner des maîtres des humains.

. . . .

Donnez-moi dans la nuit des guides aſſurés,
Juſques ſur vos vaiſſeaux dans Sidon préparés.

. . . .

Je ne m'attendais pas, que vous duſſiez vous-même
Mettre aujourd'hui le comble à ma douleur extrême.

. . . .

Ma conſtante amitié reſpecte encor Varus.

. . . .



SCENE VI.

VARUS, ALBIN.

ALBIN.

Vous vous troublez, seigneur, & changez de visage.

VARUS.

J'ai senti, je l'avoue, ébranler mon courage.
Ami, pardonne au feu, dont je suis consumé,
Ces faiblesses d'un cœur qui n'avait point aimé.
Je ne connaissais pas tous le poids de ma chaîne,
Je la sens à regret, je la romps avec peine.
Avec quelle douceur, avec quelle bonté,
Elle imposait silence à ma témérité !
Sans trouble & sans courroux, sa tranquille sagesse
M'apprenait mon devoir, & plaignait ma faiblesse.
J'adorais, cher Albin, jusques à ses refus.
J'ai perdu l'espérance, & je l'aime encor plus.
A quelle épreuve, ô dieux ! ma constance est réduite !

ALBIN.

Etes-vous résolu de préparer sa fuite ?

VARUS.

Quel emploi !

ALBIN.

Pourrez-vous respecter ses rigueurs,
Jusques à vous charger du soin de vos malheurs ?
Quel est votre dessein ?

VARUS.

Moi, que je l'abandonne !
Que je désobéisse aux loix qu'elle me donne !

Non, non, mon cœur encor eſt trop digne du ſien ;
Mariamne a parlé, je n'examine rien.
Que loin de ſes tyrans elle aille auprès d'Auguſte;
Sa fuite eſt raiſonnable, & ma douleur injuſte.
L'amour me parle en vain, je vole à mon devoir.
Je ſervirai la reine, & même ſans la voir.
Elle me laiſſe, au moins, la douceur éternelle,
D'avoir tout entrepris, d'avoir tout fait pour elle.
Je briſe ſes liens, je lui ſauve le jour;
Je fais plus, je lui veux immoler mon amour,
Et fuyant ſa beauté, qui me ſéduit encore,
Egaler, s'il ſe peut, ſa vertu que j'adore.



ACTE III.

SCENE III.

VARUS, IDAMAS, ALBIN, ſuite de Varus.

IDAMAS.

AVANT que dans ces lieux mon roi vienne lui-même
Recevoir de vos mains le ſacré diadême,
Et vous ſoumettre un rang qu'il doit à vos bontés,
Seigneur, ſouffrirez-vous ?

VARUS.

Idamas, arrêtez.

. . . .

La reine en ce moment eſt-elle en sûreté ?
Et le ſang innocent ſera-t-il reſpecté ?

IDAMAS.

. . . .

Le perfide Zarès par votre ordre arrêté,
Et par votre ordre enfin remis en liberté,
Artiſan de la fraude, & de la calomnie,
De Salome avec ſoin ſervira la furie.
Mazaël en ſecret leur prête ſon ſecours.
Le ſoupçonneux Herode écoute leurs diſcours.

. . . .

VARUS.

Je ſais qu'en ce palais je dois le recevoir ;
Le ſénat me l'ordonne, & tel eſt mon devoir.

SCENE IV.

HERODE MAZAEL, IDAMAS, ſuite d'Hérode.

. . . .

. . . .

MAZAEL.

Seigneur, à vos deſſeins Zarès toujours fidèle,
Renvoyé près de vous, & plein d'un même zèle,
De la part de Salome attend pour vous parler.

HERODE.

Quoi ! tous deux ſans relâche ils veulent m'accabler !
Que jamais devant moi ce monſtre ne paraiſſe.
Je l'ai trop écouté. Sortez tous, qu'on me laiſſe.

Ciel, qui pourra calmer un trouble si cruel ? . . .
Demeurez, Idamas ; demeurez, Mazaël.

SCENE V.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS.

HERODE.

EH bien ! voilà ce roi si fier & si terrible !
Ce roi dont on craignait le courage inflexible,
Qui sut vaincre & régner, qui sut briser ses fers,
Et dont la politique étonna l'univers.

. . . .

. . . .

à Mazaël.

Sortez. Termine, ô ciel ! les chagrins de ma vie.

SCENE VI.

HERODE, SALOME

SALOME.

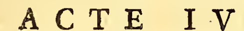
EH bien ! vous avez vu votre chère ennemie.
Avez-vous essuyé des outrages nouveaux.

HERODE.

Madame, il n'est plus tems d'appesantir mes maux ;

. . . .

. . . .



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL, gardes.

MAZAEL.

JAMAIS, je l'avourai, plus heureuſe apparence
N'a d'un menſonge adroit ſoutenu la prudence.
Ma bouche, auprès d'Hérode, avec dextérité,
Confondait l'artifice avec la vérité.

. . . .
. . . .

SCENE II.

HERODE, SALOME, MAZAEL, gardes.

MAZAEL.

NON, ne vous vengez point; mais ſauvez votre vie;
Prévenez de Varus l'indiſcrette furie:
Ce ſuperbe préteur, ardent à tout tenter,
Se fait une vertu de vous perſécuter.

HERODE.

Ah! ma ſœur, à quel point ma flamme était trahie!
Venez contre une ingrate animer ma furie.

. . . .

Et toi, Varus, & toi, faudra-t-il que ma main
Respecte ici ton crime, & le sang d'un Romain?

. . . .

Mais... Croyez-vous qu'Auguste approuve ma rigueur?

SALOME.

Il la conseillerait; n'en doutez point, seigneur.
Auguste a des autels où le Romain l'adore;
Mais de ses ennemis le sang y fume encore.
Auguste à tous les rois a pris soin d'enseigner,
Comme il faut qu'on les craigne, & comme il faut régner.
Imitez son exemple, assurez votre vie.
Tout condamne la reine, & tout vous justifie.

. . . .

Ne montrez qu'à des yeux éclairés & discrets
Un cœur encor percé de ces indignes traits.



ACTE V.

SCENE SIXIEME.

HERODE, IDAMAS, gardes.

. . . .
. . . .

IDAMAS.

Mais le sang de Varus, répandu par vos mains,
Peut attirer sur vous le courroux des Romains.
Songez-y bien, seigneur, & qu'une telle offense...

BRUTUS,

TRAGÉDIE.

Repréſentée pour la premiere fois le 11 Décembre 1730.

AVERTISSEMENT.

*C*ETTE *tragédie de* BRUTUS *fut jouée pour la première fois en* 1730. *C'eſt de toutes les pièces de notre auteur celle qui eut en France le moins de ſuccès aux repréſentations ; elle ne fut jouée que ſeize fois, & c'eſt celle qui a été traduite en plus de langues, & que les nations étrangères aiment le mieux. Elle eſt ici fort différente des premières éditions.*



DISCOURS SUR LA TRAGÉDIE.

A MYLORD BOLINGBROKE.

De la rime & de la difficulté de la versification française. Tragédies en prose. Exemples de la difficulté des vers français. La rime plaît aux Français, même dans les comédies. Caractère du théatre anglais. Défaut du théatre français. Exemple du Caton *Anglais. Comparaison du* Manlius *de M.* de la Fosse, *avec* la Venise *de M.* Otwai. *Examen de* Jules César. *de* Shakespear. *Spectacles horribles chez les Grecs. Bienséances & unités. Cinquième acte de* Rodogune. *Pompe & dignité du spectacle dans la tragédie. Conseils d'un excellent critique. De l'amour.*

SI je dédie à un Anglais un ouvrage représenté à Paris, ce n'est pas, mylord, qu'il n'y ait aussi dans ma patrie des juges très-éclairés, & d'excellens esprits auxquels j'eusse pu rendre cet hommage. Mais vous savez que la tragédie

de *Brutus* eſt née en Angleterre. Vous vous ſouvenez que lorſque j'étais retiré à Wandsworth, chez mon ami M. *Fakener*, ce digne & vertueux citoyen, je m'occupai chez lui à écrire en proſe anglaiſe le premier acte de cette pièce, à-peu-près tel qu'il eſt aujourd'hui en vers français. Je vous en parlais quelquefois, & nous nous étonnions qu'aucun Anglais n'eût traité ce ſujet, qui de tous eſt peut-être le plus convenable à votre théatre (1). Vous m'encouragiez à continuer un ouvrage ſuſceptible de ſi grands ſentimens. Souffrez donc que je vous préſente *Brutus*, quoiqu'écrit dans une autre langue, *doctæ ſermonis utriuſque linguæ*, à vous qui me donneriez des leçons de français auſſi-bien que d'anglais, à vous qui m'apprendriez du moins à rendre à ma langue cette force & cette énergie qu'inſpire la noble liberté de penſer ; car les ſentimens vigoureux de l'ame paſſent toujours dans le langage ; & qui penſe fortement, parle de même.

Je vous avoue, mylord, qu'à mon retour d'Angleterre, où j'avais paſſé près de deux années dans une étude continuelle de votre langue, je me trouvai embarraſſé, lorſque je voulus compoſer une tragédie françaiſe. Je m'étais preſque accoutumé à penſer en Anglais : je ſentais que les termes de ma langue ne venaient plus ſe préſenter à mon imagination avec la même abondance qu'auparavant ; c'était comme un ruiſſeau dont la ſource avait été détournée ;

(1) Il y a un *Brutus* d'un auteur nommé *Lée* ; mais c'eſt un ouvrage ignoré qu'on ne repréſente jamais à Londres.

il me fallut du tems & de la peine pour le faire couler dans ſon premier lit. Je compris bien alors que pour réuſſir dans ſon art, il le faut cultiver toute ſa vie.

Ce qui m'effraya le plus en rentrant dans cette carrière, ce fut la ſévérité de notre poéſie, & l'eſclavage de la rime. Je regrettais cette heureuſe liberté que vous avez d'écrire vos tragédies en vers non rimés, d'allonger, & ſur-tout d'accourcir preſque tous vos mots, de faire enjamber les vers les uns ſur les autres, & de créer dans le beſoin des termes nouveaux, qui ſont toujours adoptés chez vous, lorſqu'ils ſont ſonores, intelligibles & néceſſaires. Un poëte Anglais, diſais-je, eſt un homme libre, qui aſſervit ſa langue à ſon génie; le Français eſt un eſclave de la rime, obligé de faire quelquefois quatre vers, pour exprimer une penſée qu'un Anglais peut rendre en une ſeule ligne. L'Anglais dit tout ce qu'il veut, & le Français ne dit que ce qu'il peut. L'un court dans une carrière vaſte, & l'autre marche avec des entraves dans un chemin gliſſant & étroit.

Malgré toutes ces réflexions & toutes ces plaintes, nous ne pourrons jamais ſecouer le joug de la rime; elle eſt eſſentielle à la poéſie françaiſe. Notre langue ne comporte que peu d'inverſions: nos vers ne ſouffrent point d'enjambement, du moins cette liberté eſt très-rare: nos ſyllabes ne peuvent produire une harmonie ſenſible, par leurs meſures longues ou brèves: nos céſures & un certain nombre de pieds ne

ſuffiraient pas pour diſtinguer la proſe d'avec la verſification ; la rime eſt donc néceſſaire aux vers français. De plus, tant de grands maîtres qui ont fait des vers rimés, tels que les *Corneille*, les *Racine*, les *Deſpréaux*, ont tellement accoutumé nos oreilles à cette harmonie, que nous n'en pourrions pas ſupporter d'autres ; & je le répète encor, quiconque voudrait ſe délivrer d'un fardeau qu'a porté le grand *Corneille*, ſerait regardé avec raiſon, non pas comme un génie hardi qui s'ouvre une route nouvelle, mais comme un homme très-faible qui ne peut marcher dans l'ancienne carrière.

On a tenté de nous donner des tragédies en proſe ; mais je ne crois pas que cette entrepriſe puiſſe déſormais réuſſir ; qui a le plus, ne ſaurait ſe contenter du moins. On ſera toujours mal venu à dire au public, Je viens diminuer votre plaiſir. Si au milieu des tableaux de *Rubens* ou de *Paul Veronèſe*, quelqu'un venait placer ſes deſſeins au crayon, n'aurait-il pas tort de s'égaler à ces peintres ? On eſt accoutumé dans les fêtes, à des danſes & à des chants ; ſerait-ce aſſez de marcher & de parler, ſous prétexte qu'on marcherait & qu'on parlerait bien, & que cela ſerait plus aiſé & plus naturel ?

Il y a grande apparence qu'il faudra toujours des vers ſur tous les théatres tragiques, & de plus toujours des rimes ſur le nôtre. C'eſt même à cette contrainte de la rime, & à cette ſévérité extrême de notre verſification, que nous devons ces excellens ouvrages que nous avons dans notre langue. Nous voulons que la rime

ne

ne coûte jamais rien aux penſées, qu'elle ne ſoit ni triviale ni trop recherchée ; nous exigeons rigoureuſement dans un vers la même pureté, la même exactitude que dans la proſe. Nous ne permettons pas la moindre licence ; nous demandons qu'un auteur porte ſans diſcontinuer toutes ces chaînes, & cependant qu'il paraiſſe toujours libre : & nous ne reconnaiſſons pour poëtes que ceux qui ont rempli toutes ces conditions.

Voilà pourquoi il eſt plus aiſé de faire cent vers en toute autre langue, que quatre vers en français. L'exemple de notre abbé *Regnier Deſmarais*, de l'académie françaiſe, & de celle de *la Cruſca*, en eſt une preuve bien évidente. Il traduiſit *Anacréon* en italien avec ſuccès ; & ſes vers français ſont, à l'exception de deux ou trois quatrains, au rang des plus médiocres. Notre *Ménage* était dans le même cas. Combien de nos beaux eſprits ont fait de très-beaux vers latins, & n'ont pu être ſupportables en leur langue !

Je ſais combien de diſputes j'ai eſſuyées ſur notre verſification en Angleterre, & quels reproches me fait ſouvent le ſavant évêque de Rocheſter ſur cette contrainte puérile, qu'il prétend que nous nous impoſons de gaieté de cœur. Mais ſoyez perſuadé, mylord, que plus un étranger connaîtra notre langue, & plus il ſe réconciliera avec cette rime qui l'effraie d'abord. Non-ſeulement elle eſt néceſſaire à notre tragédie, mais elle embellit nos comédies mêmes. Un bon mot en vers en eſt retenu plus aiſément : les

portraits de la vie humaine ſeront toujours plus frappans en vers qu'en proſe ; & qui dit *vers* en français, dit néceſſairement des vers rimés : en un mot, nous avons des comédies en proſe du célèbre *Molière*, que l'on a été obligé de mettre en vers après ſa mort, & qui ne ſont plus jouées que de cette manière nouvelle.

Ne pouvant, mylord, haſarder ſur le théatre français des vers non rimés tels qu'ils ſont en uſage en Italie & en Angleterre, j'aurais du moins voulu tranſporter ſur notre ſcène certaines beautés de la vôtre. Il eſt vrai, & je l'avoue, que le théatre anglais eſt bien défectueux. J'ai entendu de votre bouche, que vous n'aviez pas une bonne tragédie ; mais en récompenſe, dans ces piéces ſi monſtrueuſes, vous avez des ſcènes admirables. Il a manqué juſqu'à préſent à preſque tous les auteurs tragiques de votre nation, cette pureté, cette conduite régulière, ces bienſéances de l'action & du ſtile, cette élégance, & toutes ces fineſſes de l'art, qui ont établi la réputation du théatre français depuis le grand *Corneille*. Mais vos piéces les plus irrégulières ont un grand mérite, c'eſt celui de l'action.

Nous avons en France des tragédies eſtimées, qui ſont plutôt des converſations qu'elles ne ſont la repréſentation d'un événement. Un auteur italien m'écrivait dans une lettre ſur les théatres : *Un critico del noſtro paſtor fido diſſe che quel componimento era un riaſſunto di belliſſimi madrigali, credo, ſe viveſſe, che direbbe delle tragedie franceſe che ſono un riaſſunto di*

belle elegie e ſontuoſi epitalami. J'ai bien peur que cet Italien n'ait trop raiſon. Notre délicateſſe exceſſive nous force quelquefois à mettre en récit ce que nous voudrions expoſer aux yeux. Nous craignons de haſarder ſur la ſcène des ſpectacles nouveaux devant une nation accoutumée à tourner en ridicule tout ce qui n'eſt pas *d'uſage.*

L'endroit où l'on joue la comédie, & les abus qui s'y ſont gliſſés, ſont encor une cauſe de cette ſéchereſſe qu'on peut reprocher à quelques-unes de nos piéces. Les bancs qui ſont ſur le théatre deſtinés aux ſpectateurs, rétréciſſent la ſcène, & rendent toute action preſque impraticable. (*a*) Ce défaut eſt cauſe que les décorations tant recommandées par les anciens, ſont rarement convenables à la piéce. Il empêche ſur-tout que les acteurs ne paſſent d'un appartement dans un autre aux yeux des ſpectateurs, comme les Grecs & les Romains le pratiquaient ſagement, pour conſerver à la fois l'unité de lieu & la vraiſemblance.

Comment oſerions-nous ſur nos théatres faire paraître, par exemple, l'ombre de *Pompée*, ou le génie de *Brutus*, au milieu de tant de jeunes gens qui ne regardent jamais les choſes les plus ſérieuſes que comme l'occaſion de dire un bon mot? Comment apporter au milieu d'eux ſur la ſcène, le corps de *Marcus*, devant *Caton* ſon père, qui s'écrie : « Heureux jeune homme, tu

(*a*) Enfin ces plaintes réitérées de M. de *Voltaire* ont opéré la réforme du théatre en France, & ces abus ne ſubſiſtent plus

» es mort pour ton pays ! O mes amis, laiſſez-» moi compter ces glorieuſes bleſſures ! Qui ne » voudrait mourir ainſi pour ſa patrie ? Pour-» quoi n'a-t-on qu'une vie à lui ſacrifier ? . . . . » Mes amis, ne pleurez point ma perte, ne re-» grettez point mon fils ; pleurez Rome ; la maî-» treſſe du monde n'eſt plus : ô liberté ! ô ma » patrie ! ô vertu ! &c. » Voila ce que feu M. *Addiſſon* ne craignit point de faire repréſenter à Londres ; voilà ce qui fut joué, traduit en italien, dans plus d'une ville d'Italie. Mais ſi nous haſardons à Paris un tel ſpectacle, n'entendez-vous pas déjà le parterre qui ſe récrie ? & ne voyez-vous pas nos femmes qui détournent la tête ?

Vous n'imagineriez pas à quel point va cette délicateſſe. L'auteur de notre tragédie de *Manlius* prit ſon ſujet de la piéce anglaiſe de M. *Otway*, intitulée, *Veniſe ſauvée.* Le ſujet eſt tiré de l'hiſtoire de la conjuration du marquis de *Bedmar*, écrite par l'abbé de *St. Réal* ; & permettez-moi de dire en paſſant, que ce morceau d'hiſtoire, égal peut-être à *Salluſte*, eſt fort au-deſſus de la piéce d'*Otway* & de notre *Manlius.* Premièrement, vous remarquez le préjugé qui a forcé l'auteur français à déguiſer ſous des noms romains une aventure connue, que l'Anglais a traitée naturellement ſous les noms véritables. On n'a point trouvé ridicule au théatre de Londres, qu'un ambaſſadeur eſpagnol s'appellât *Bedmar*, & que des conjurés euſſent le nom de *Jaffier* de *Jacques-Pierre*, d'*Elliot* ; cella ſeul en France eût pu faire tomber la piéce.

Mais voyez qu'*Otway* ne craint point d'assembler tous les conjurés. *Renaud* prend leur serment, assigne à chacun son poste, prescrit l'heure du carnage, & jette de tems en tems des regards inquiets & soupçonneux sur *Jaffier* dont il se défie. Il leur fait à tous ce discours pathétique, traduit mot pour mot de l'abbé de St. Réal. *Jamais repos si profond ne précéda un trouble si grand. Notre bonne destinée a aveuglé les plus clair-voyans de tous les hommes, rassuré les plus timides, endormi les plus soupçonneux, confondu les plus subtils : nous vivons encor, mes chers amis, nous vivons, & notre vie sera bientôt funeste aux tyrans de ces lieux, &c.*

Qu'a fait l'auteur français ? Il a craint de hasarder tant de personnages sur la scène ; il se contente de faire réciter par *Renaud* sous le nom de *Rutile*, une faible partie de ce même discours qu'il vient, dit-il, de tenir aux conjurés. Ne sentez-vous pas par ce seul exposé combien cette scène anglaise est au-dessus de la française, la piéce d'*Otway* fut-elle d'ailleurs monstrueuse ?

Avec quel plaisir n'a-je point vu à Londres votre tragédie de *Jules-César*, qui depuis cent cinquante années fait les délices de votre nation ? Je ne prétends pas assurément approuver les irrégularités barbares dont elle est remplie. Il est seulement étonnant qu'il ne s'en trouve pas davantage dans un ouvrage composé dans un siècle d'ignorance, par un homme qui même ne savait pas le latin, & qui n'eut de maître que son génie ; mais au milieu de tant de fautes grossières, avec quel ravissement je voyais *Bru-*

tus tenant encor un poignard teint du ſang de *Céſar*, aſſembler le peuple romain, & lui parler ainſi du haut de la tribune aux harangues !

Romains, compatriotes, amis, s'il eſt quelqu'un de vous qui ait été attaché à Céſar, *qu'il ſache que* Brutus *ne l'était pas moins : Oui, je l'aimais, Romains ; & ſi vous me demandez pourquoi j'ai verſé ſon ſang, c'eſt que j'aimais Rome davantage. Voudriez-vous voir* Céſar, *vivant, & mourir ſes eſclaves, plutôt que d'acheter votre liberté par ſa mort ?* Céſar *était mon ami, je le pleure ; il était heureux, j'applaudis à ſes triomphes ; il était vaillant, je l'honore ; mais il était ambitieux, je l'ai tué. Y a-t-il quelqu'un parmi vous aſſez lâche pour regretter la ſervitude ? S'il en eſt un ſeul, qu'il parle, qu'il ſe montre ; c'eſt lui que j'ai offenſé : Y a-t-il qulqu'un aſſez infame pour oublier qu'il eſt Romain ? Qu'il parle ; c'eſt lui ſeul qui eſt mon ennemi.*

CHŒUR DES ROMAINS.

Perſonne non, Brutus, *perſonne.*

BRUTUS.

Ainſi donc je n'ai offenſé perſonne. Voici le corps du dictateur qu'on vous apporte ; les derniers devoirs lui ſeront rendus par Antoine, *par cet* Antoine, *qui n'ayant point eu de part au châtiment de* Céſar, *en retirera le même avantage que moi : & que chacun de vous ſente le bonheur ineſtimable d'être libre. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire : J'ai tué de cette main mon meilleur ami*

pour le ſalut de Rome ; je garde ce même poignard pour moi, quand Rome demandera ma vie.

LE CHŒUR.

Vivez, Brutus, *vivez à jamais.*

Après cette ſcène, *Antoine* vient émouvoir de pitié ces mêmes Romains, à qui *Brutus* avait inſpiré ſa rigueur & ſa barbarie. *Antoine*, par un diſcours artificieux, ramène inſenſiblement ces eſprits ſuperbes, & quand il les voit radoucis, alors il leur montre le corps de *Céſar*, & ſe ſervant des figures les plus pathétiques, il les excite au tumulte & à la vengeance. Peut-être les Français ne ſouffriraient pas que l'on fît paraître ſur leurs théatres un chœur compoſé d'artiſans & de plébéïens romains : que le corps ſanglant de *Céſar* y fût expoſé aux yeux du peuple, & qu'on excitât ce peuple à la vengeance du haut de la tribune aux harangues ; c'eſt à la coutume, qui eſt la reine de ce monde, à changer le goût des nations, & à tourner en plaiſir les objets de notre averſion.

Les Grecs ont haſardé des ſpectacles non moins révoltans pour nous. *Hippolite* briſé par ſa chûte, vient compter ſes bleſſures & pouſſer des cris douloureux. *Philoctète* tombe dans ſes accès de ſouffrance ; un ſang noir coule de ſa plaie. *Œdipe* couvert du ſang qui dégoute encor des reſtes de ſes yeux qu'il vient d'arracher, ſe plaint des dieux & des hommes. On entend les cris de *Clytemneſtre*, que ſon propre fils égorge ; &

Electre crie ſur le théatre : *Frappez, ne l'épargnez pas, elle n'a pas épargné notre père.* Prométhée eſt attaché ſur un rocher avec des clous qu'on lui enfonce dans l'eſtomac & dans les bras. Les furies répondent à l'ombre ſanglante de *Clytemneſtre* par des hurlemens ſans aucune articulation. Beaucoup de tragédies grecques, en un mot, ſont remplies de cette terreur portée à l'excès.

Je ſais bien, que les tragiques grecs, d'ailleurs ſupérieurs aux anglais, ont erré en prenant ſouvent l'horreur pour la terreur, & le dégoûtant & l'incroyable pour le tragique & le merveilleux. L'art était dans ſon enfance du tems d'*Eſchyle*, comme à Londres du tems de *Shakeſpear* ; mais parmi les grandes fautes des poëtes grecs, & même des vôtres, on trouve un vrai pathétique & de ſingulières beautés ; & ſi quelques Français, qui ne connaiſſent les tragédies & les mœurs étrangères que par des traductions, & ſur des ouï-dire, les condamnent ſans aucune reſtriction, ils ſont, ce me ſemble, comme des aveugles, qui aſſureraient qu'une roſe ne peut avoir de couleurs vives, parce qu'ils en compteraient les épines à tatons. Mais ſi les Grecs & vous, vous paſſez les bornes de la bienſéance, & ſi ſur-tout les Anglais ont donné des ſpectacles effroyables, voulant en donner de terribles ; nous autres Français, auſſi ſcrupuleux que vous avez été téméraires, nous nous arrêtons trop, de peur de nous emporter, & quelquefois nous n'arrivons pas au tragique, dans la crainte d'en paſſer les bornes.

Je ſuis bien loin de propoſer, que la ſcène devienne un lieu de carnage, comme elle l'eſt dans *Shakeſpear* & dans ſes ſucceſſeurs, qui n'ayant pas ſon génie, n'ont imité que ſes défauts; mais j'oſe croire, qu'il y a des ſituations qui ne paraiſſent encor que dégoûtantes & horribles aux Français, & qui bien ménagées, repréſentées avec art, & ſurtout adoucies par le charme des beaux vers, pourraient nous faire une ſorte de plaiſir dont nous ne doutons pas.

Il n'eſt point de ſerpent ni de monſtre odieux,
Qui par l'art imité ne puiſſe plaire aux yeux.

Du moins que l'on me diſe, pourquoi il eſt permis à nos héros & à nos héroïnes de théatre de ſe tuer, & qu'il leur eſt défendu de tuer perſonne? La ſcène eſt-elle moins enſanglantée par la mort d'*Atalide* qui ſe poignarde pour ſon amant, qu'elle ne le ſerait par le meurtre de *Céſar*? Et ſi le ſpectacle du fils de *Caton*, qui paraît mort aux yeux de ſon père, eſt l'occaſion d'un diſcours admirable de ce vieux Romain; ſi ce morceau a été applaudi en Angleterre & en Italie par ceux qui ſont les plus grands partiſans de la bienſéance françaiſe; ſi les femmes les plus délicates n'en ont point été choquées, pourquoi les Français ne s'y accoutumeraient-ils pas? La nature n'eſt-elle pas la même dans tous les hommes?

Toutes ces loix, de ne point enſanglanter la ſcène, de ne point faire parler plus de trois interlocuteurs, &c. ſont des loix qui, ce me ſem-

ble, pourraient avoir quelques exceptions parmi nous, comme elles en ont eu chez les Grecs. Il n'en eſt pas des règles de la bienſéance, toujours un peu arbitraires, comme des règles fondamentales du théatre, qui ſont les trois unités. Il y aurait de la faibleſſe & de la ſtérilité à étendre une action au-delà de l'eſpace du tems & du lieu convenable. Demandez à quiconque aura inſéré dans une piéce trop d'événemens, la raiſon de cette faute : s'il eſt de bonne foi, il vous dira, qu'il n'a pas eu aſſez de génie pour remplir ſa piéce d'un ſeul fait ; & s'il prend deux jours & deux villes pour ſon action, croyez que c'eſt parce qu'il n'aurait pas eu l'adreſſe de la reſſerrer dans l'eſpace de trois heures, & dans l'enceinte d'un palais, comme l'exige la vraiſemblance. Il en eſt tout autrement de celui qui haſarderait un ſpectacle horrible ſur le théatre ; il ne choquerait point la vraiſemblance ; & cette hardieſſe, loin de ſuppoſer de la faibleſſe dans l'auteur, demanderait au contraire un grand génie, pour mettre par ſes vers de la véritable grandeur dans une action, qui, ſans un ſtile ſublime, ne ſerait qu'atroce & dégoûtante.

Voilà ce qu'a oſé tenter une fois notre grand *Corneille* dans ſa *Rodogune*. Il fait paraître une mère, qui en préſence de la cour & d'un ambaſſadeur, veut empoiſonner ſon fils & ſa belle-fille, après avoir tué ſon autre fils de ſa propre main ; elle leur préſente la coupe empoiſonnée, & ſur leur refus & leurs ſoupçons, elle la boit elle-même, & meurt du poiſon qu'elle leur deſ-

tinait. Des coups auſſi terribles ne doivent pas être prodigués, & il n'appartient pas à tout le monde d'oſer les frapper. Ces nouveautés demandent une grande circonſpection, & une exécution de maître. Les Anglais eux-mêmes avouent que *Shakeſpear*, par exemple, a été le ſeul parmi eux qui ait pu faire évoquer & parler des ombres avec ſuccès.

Within that circle none durſt move but he.

Plus une action théatrale eſt majeſtueuſe ou effrayante, plus elle deviendrait inſipide, ſi elle était ſouvent répétée; à-peu-près comme les détails de batailles, qui étant par eux-mêmes ce qu'il y a de plus terrible, deviennent froids & ennuyeux, à force de reparaître ſouvent dans les hiſtoires. La ſeule piéce où M. *Racine* ait mis du ſpectacle, c'eſt ſon chef-d'œuvre d'*Athalie*. On y voit un enfant ſur un trône, ſa nourrice & des prêtres qui l'environnent, une reine qui commande à ſes ſoldats de le maſſacrer, des lévites armés qui accourent pour le défendre. Toute cette action eſt pathétique; mais ſi le ſtile ne l'était pas auſſi, elle n'était que puérile.

Plus on veut frapper les yeux par un appareil éclatant, plus on s'impoſe la néceſſité de dire de grandes choſes; autrement on ne ferait qu'un décorateur, & non un poëte tragique. Il y a près de trente années qu'on repréſenta la tragédie de *Monteſume* à Paris; la ſcène ouvrait par un ſpectacle nouveau; c'était un palais d'un goût magnifique & barbare; *Monteſume* paraiſ-

ſait avec un habit ſingulier ; des eſclaves armés de flèches étaient dans le fond ; autour de lui étaient huit grands de ſa cour, proſternés le viſage contre terre : *Monteſume* commençait la piéce en leur diſant :

Levez-vous, votre roi vous permet aujourd'hui
Et de l'enviſager, & de parler à lui.

Ce ſpectacle charma : mais voilà tout ce qu'il y eut de beau dans cette tragédie.

Pour moi, j'avoue, que ce n'a pas été ſans quelque crainte que j'ai introduit ſur la ſcène françaiſe le ſénat de Rome en robes rouges, allant aux opinions. Je me ſouvenais que lorſque j'introduiſis autrefois dans *Œdipe* un chœur de Thébains, qui diſait :

O mort, nous implorons ton funeſte ſecours ;
O mort, viens nous ſauver, viens terminer nos jours :

Le parterre, au-lieu d'être frappé du pathétique qui pouvait être en cet endroit, ne ſentit d'abord que le prétendu ridicule d'avoir mis ces vers dans la bouche d'acteurs peu accoutumés, & il fit un éclat de rire. C'eſt ce qui m'a empêché dans *Brutus* de faire parler les *ſénateurs*, quand *Titus* eſt accuſé devant eux, & d'augmenter la terreur de la ſituation, en exprimant l'étonnement & la douleur de ces pères de Rome, qui ſans doute devaient marquer leur ſurpriſe autrement que par un jeu muet, qui même n'a pas été exécuté.

Les Anglais donnent beaucoup plus à l'action que nous, ils parlent plus aux yeux: les Français donnent plus à l'élégance, à l'harmonie, aux charmes des vers. Il eſt certain qu'il eſt plus difficile de bien écrire que de mettre ſur le théatre des aſſaſſinats, des roues, des potences, des ſorciers & des revenans. Auſſi, la tragédie de *Caton*, qui fait tant d'honneur à M. *Addiſſon* votre ſucceſſeur dans le miniſtère, cette tragédie, la ſeule bien écrite d'un bout à l'autre chez votre nation, à ce que je vous ai entendu dire à vous-même, ne doit ſa grande réputation qu'à ſes beaux vers, c'eſt-à-dire à des penſées fortes & vraies, exprimées en vers harmonieux. Ce ſont les beautés de détail qui ſoutiennent les ouvrages en vers, & qui les font paſſer à la poſtérité. C'eſt ſouvent la manière ſingulière de dire des choſes communes; c'eſt cet art d'embellir par la diction ce que penſent & ce que ſentent tous les hommes, qui fait les grands poëtes. Il n'y a ni ſentimens recherchés, ni aventure romaneſque dans le quatrième livre de *Virgile*; il eſt tout naturel, & c'eſt l'effort de l'eſprit humain. M. *Racine* n'eſt ſi au-deſſus des autres qui ont tous dit les mêmes choſes que lui, que parce qu'il les a mieux dites. *Corneille* n'eſt véritablement grand, que quand il s'exprime auſſi-bien qu'il penſe. Souvenons-nous de ce précepte de *Deſpréaux*:

Et que tout ce qu'il dit facile à retenir,
De ſon ouvrage en vous laiſſe un long ſouvenir.

Voilà ce que n'ont point tant d'ouvrages

dramatiques, que l'art d'un acteur, & la figure & la voix d'une actrice, ont fait valoir ſur nos théatres. Combien de piéces mal écrites ont eu plus de repréſentations que *Cinna* & *Britannicus*; mais on n'a jamais retenu deux vers de ces faibles poëmes, au-lieu qu'on ſait une partie de *Britannicus* & *Cinna* par cœur. En vain le *Regulus* de *Pradon* a fait verſer des larmes par quelques ſituations touchantes; l'ouvrage & tous ceux qui lui reſſemblent ſont mépriſés, tandis que leurs auteurs s'applaudiſſent dans leurs préfaces.

Des critiques judicieux pourraient me demander pourquoi j'ai parlé d'amour dans une tragédie dont le titre eſt JUNIUS BRUTUS? pourquoi j'ai mêlé cette paſſion avec l'auſtère vertu du ſénat romain, & la politique d'un ambaſſadeur?

On reproche à notre nation d'avoir amolli le théatre par trop de tendreſſe; & les Anglais méritent bien le même reproche depuis près d'un ſiècle; car vous avez toujours un peu pris nos modes & nos vices. Mais me permettez-vous de vous dire mon ſentiment ſur cette matière?

Vouloir de l'amour dans toutes les tragédies me paraît un goût efféminé; l'en proſcrire toujours eſt une mauvaiſe humeur bien déraiſonnable.

Le théatre, ſoit tragique, ſoit comique, eſt la peinture vivante des paſſions humaines; l'ambition d'un prince eſt repréſentée dans la tragédie; la comédie tourne en ridicule la vanité

d'un bourgeois. Ici vous riez de la coquetterie & des intrigues d'une citoyenne ; là vous pleurez la malheureuſe paſſion de *Phèdre* ; de même l'amour vous amuſe dans un roman, & il vous tranſporte dans la *Didon* de *Virgile*. L'amour dans une tragédie n'eſt pas plus un défaut eſſentiel, que dans l'*Enéide* ; il n'eſt à reprendre que quand il eſt amené mal-à-propos, ou traité ſans art.

Les Grecs ont rarement haſardé cette paſſion ſur le théatre d'Athènes ; premièrement, parce que leurs tragédies n'ayant roulé d'abord que ſur des ſujets terribles, l'eſprit des ſpectateurs était plié à ce genre de ſpectacles ; ſecondement, parce que les femmes menaient une vie beaucoup plus retirée que les nôtres, & qu'ainſi le langage de l'amour n'étant pas comme aujourd'hui le ſujet de toutes les converſations, les poëtes en étaient moins invités à traiter cette paſſion, qui de toutes eſt la plus difficile à repréſenter, par les ménagemens délicats qu'elle demande. Une troiſième raiſon qui me paraît aſſez forte, c'eſt que l'on n'avait point de comédiennes ; les rôles des femmes étaient joués par des hommes maſqués. Il ſemble que l'amour eût été ridicule dans leur bouche.

C'eſt tout le contraire à Londres & à Paris ; & il faut avouer que les auteurs n'auraient guère entendu leurs intérêts, ni connu leur auditoire, s'ils n'avaient jamais fait parler les *Oldfields*, ou les *Duclos*, & les *Le Couvreurs*, que d'ambition & de politique.

Le mal eſt que l'amour n'eſt ſouvent chez nos

héros de théatre que de la galanterie, & que chez les vôtres il dégénère quelquefois en débauche. Dans notre *Alcibiade*, piéce très-ſuivie, mais faiblement écrite, & ainſi peu eſtimée, on a admiré long-tems ces mauvais vers que récitait d'un ton ſéduiſant l'*Eſopus* (*a*) du dernier ſiècle.

Ah ! lorſque pénétré d'un amour véritable,
Et gémiſſant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ſes yeux timides ou diſtraits,
Que mes ſoins de ſon cœur ont pu troubler la paix :
Que par l'aveu ſecret d'une ardeur mutuelle,
La mienne a pris encor une force nouvelle ;
Dans ces momens ſi doux j'ai cent fois éprouvé
Qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé.

Dans votre *Veniſe ſauvée*, le vieux *Renaud* veut violer la femme de *Jaffier*, & elle s'en plaint en termes aſſez indécens, juſqu'à dire qu'il eſt venu à elle *vn' buton'd*, déboutonné.

Pour que l'amour ſoit digne du théatre tragique, il faut qu'il ſoit le nœud néceſſaire de la piéce, & non qu'il ſoit amené par force pour remplir le vuide de vos tragédies & des nôtres, qui ſont toutes trop longues; il faut que ce ſoit une paſſion véritablement tragique, regardée comme une faibleſſe, & combattue par des remords : Il faut ou que l'amour conduiſe aux malheurs & aux crimes, pour faire voir combien il eſt dangereux, ou que la vertu en triomphe,

(*a*) Le comédien *Baron*.

phe, pour montrer qu'il n'eſt pas invincible; ſans cela ce n'eſt plus qu'un amour d'églogue ou de comédie.

C'eſt à vous, mylord, à décider ſi j'ai rempli quelques-unes de ces conditions; mais que vos amis daignent ſur-tout ne point juger du génie & du goût de notre nation par ce diſcours, & par cette tragédie que je vous envoie. Je ſuis peut-être un de ceux qui cultivent les lettres en France avec moins de ſuccès; & ſi les ſentimens, que je ſoumets ici à votre cenſure, ſont déſapprouvés, c'eſt à moi ſeul qu'en appartient le blâme.



ACTEURS.

JUNIUS BRUTUS, } consuls.
VALERIUS PUBLICOLA, }

TITUS, fils de Brutus.

TULLIE, fille de Tarquin.

ALGINE, confidente de Tullie.

ARONS, ambaſſadeur de Porſenna.

MESSALA, ami de Titus.

PROCULUS, tribun militaire.

ALBIN, confident d'Arons.

Sénateurs.

Licteurs.

La ſcène eſt à Rome.



Sur ton Autel sacré, Mars reçois nos Sermens.

BRUTUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, les SENATEURS.

(Le théatre repréſente une partie de la maiſon des conſuls ſur le mont Tarpeïen ; le temple du capitole ſe voit dans le fond. Les ſénateurs ſont aſſemblés entre le temple & la maiſon, devant l'autel de Mars. Brutus & Valerius publicola, *conſuls, préſident à cette aſſemblée : les* ſénateurs *ſont rangés en demi-cercle. Des licteurs avec leurs faiſceaux ſont debout derrière les* ſénateurs.)

BRUTUS.

DESTRUCTEURS des tyrans, vous qui n'avez pour rois
Que les dieux de Numa, vos vertus & nos loix ;
Enfin notre ennemi commence à nous connaître.
Ce ſuperbe Toſcan qui ne parlait qu'en maître,
Porſenna, de Tarquin ce formidable appui,
Ce tyran, protecteur d'un tyran comme lui,

Qui couvre de ſon camp les rivages du Tibre,
Reſpecte le ſénat, & craint un peuple libre.
Aujourd'hui devant vous abaiſſant ſa hauteur,
Il demande à traiter par un ambaſſadeur.
Arons, qu'il nous députe, en ce moment s'avance;
Aux ſénateurs de Rome il demande audience;
Il attend dans ce temple, & c'eſt à vous de voir
S'il le faut refuſer, s'il le faut recevoir.

VALERIUS PUBLICOLA.

Quoi qu'il vienne annoncer, quoi qu'on puiſſe en attendre,
Il le faut à ſon roi renvoyer ſans l'entendre;
Tel eſt mon ſentiment. Rome ne traite plus
Avec ſes ennemis que quand ils ſont vaincus.
Votre fils, il eſt vrai, vengeur de ſa patrie,
A deux fois repouſſé le tyran d'Etrurie;
Je ſais tout ce qu'on doit à ſes vaillantes mains;
Je ſais qu'à votre exemple il ſauva les Romains:
Mais ce n'eſt point aſſez. Rome aſſiégée encore,
Voit dans les champs voiſins ces tyrans qu'elle abhorre.
Que Tarquin ſatisfaſſe aux ordres du Sénat,
Exilé par nos loix, qu'il ſorte de l'état;
De ſon coupable aſpect qu'il purge nos frontières,
Et nous pourrons enſuite écouter ſes prières.
Ce nom d'ambaſſadeur a paru vous frapper;
Tarquin n'a pu nous vaincre, il cherche à nous tromper.
L'ambaſſadeur d'un roi m'eſt toujours redoutable.
Ce n'eſt qu'un ennemi, ſous un titre honorable,
Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Inſulter ou trahir avec impunité.

Rome, n'écoute point leur séduisant langage;
Tout art t'est étranger; combattre est ton partage;
Confonds tes ennemis de ta gloire irrités;
Tombe, ou punis les rois; ce sont là tes traités.

BRUTUS.

Rome sait à quel point sa liberté m'est chère:
Mais, plein du même esprit, mon sentiment diffère.
Je vois cette ambassade, au nom des souverains,
Comme un premier hommage aux citoyens Romains.
Accoutumons des rois la fierté despotique,
A traiter en égal avec la république;
Attendant que du ciel remplissant les décrets,
Quelque jour avec elle ils traitent en sujets.
Arons vient voir ici Rome encor chancelante,
Découvrir les ressorts de sa grandeur naissante,
Epier son génie, observer son pouvoir;
Romains, c'est pour cela qu'il le faut recevoir.
L'ennemi du sénat connaîtra qui nous sommes:
Et l'esclave d'un roi va voir enfin des hommes.
Que dans Rome à loisir il porte ses regards;
Il la verra dans vous: vous êtes ses remparts.
Qu'il révère en ces lieux le dieu qui nous rassemble;
Qu'il paraisse au sénat, qu'il écoute & qu'il tremble.

Les sénateurs se lèvent, & s'approchent un moment, pour donner leurs voix.

VALERIUS PUBLICOLA.

Je vois tout le sénat passer à votre avis.
Rome & vous l'ordonnez: A regret j'y souscris.
Licteurs, qu'on l'introduise; & puisse sa présence
N'apporter en ces lieux rien dont Rome s'offense.

A Brutus.
C'eſt ſur vous ſeul ici que nos yeux ſont ouverts.
C'eſt vous qui le premier avez rompu nos fers :
De notre liberté ſoutenez la querelle ;
Brutus en eſt le père, & doit parler pour elle.

SCENE II.

LE SÉNAT, ARONS, ALBIN, ſuite.

(Arons *entre par le côté du théatre, précédé de deux licteurs, & d'*Albin *ſon confident; il paſſe devant les conſuls & le ſénat, qu'il ſalue, & il va s'aſſeoir ſur un ſiége preparé pour lui ſur le devant du théatre.*)

ARONS.
Consuls, & vous ſénat, qu'il m'eſt doux d'être admis
Dans ce conſeil ſacré de ſages ennemis,
De voir tous ces héros, dont l'équité ſévère
N'eut juſques aujourd'hui qu'un reproche à ſe faire ;
Témoin de leurs exploits, d'admirer leurs vertus ;
D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus ;
Loin des cris de ce peuple indocile & barbare
Que la fureur conduit, réunit & ſépare,
Aveugle dans ſa haine, aveugle en ſon amour,
Qui menace & qui craint, règne & ſert en un jour,
Dont l'audace....

BRUTUS.
Arrêtez, ſachez qu'il faut qu'on nomme
Avec plus de reſpect les citoyens de Rome.

La gloire du ſénat eſt de repréſenter
Ce peuple vertueux, que l'on oſe inſulter.
Quittez l'art avec nous ; quittez la flatterie ;
Ce poiſon qu'on prépare à la cour d'Etrurie,
N'eſt point encor connu dans le ſénat Romain.
Pourſuivez.

ARONS.

Moins piqué d'un diſcours ſi hautain,
Que touché des malheurs où cet état s'expoſe,
Comme un de ſes enfans j'embraſſe ici ſa cauſe.
Vous voyez quel orage éclate autour de vous,
C'eſt en vain que Titus en détourna les coups ;
Je vois avec regret, ſa valeur & ſon zèle
N'aſſurer aux Romains qu'une chûte plus belle ;
Sa victoire affaiblit vos remparts déſolés ;
Du ſang qui les inonde ils ſemblent ébranlés.
Ah ! ne refuſez plus une paix néceſſaire.
Si du peuple Romain le ſénat eſt le père,
Porſenna l'eſt des rois que vous perſécutez.
Mais vous, du nom Romain vengeurs ſi redoutés,
Vous des droits des mortels éclairés interprêtes,
Vous qui jugez les rois, regardez où vous êtes.
Voici ce capitole, & ces mêmes autels ;
Où jadis atteſtant tous les dieux immortels,
J'ai vu chacun de vous, brûlant d'un autre zèle,
A Tarquin votre roi jurer d'être fidèle.
Quels dieux ont donc changé les droits des ſouverains ?
Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis ſi ſaints ?
Qui du front de Tarquin ravit le diadême ?
Qui peut de vos ſermens vous dégager ?

BRUTUS.

Lui-même.
N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus.
Ces dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus.
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
Serment d'obéiſſance, & non point d'eſclavage.
Et puiſqu'il vous ſouvient d'avoir vu dans ces lieux
Le ſénat à ſes pieds, faiſant pour lui des vœux,
Songez qu'en ce lieu même, à cet autel auguſte,
Devant ces mêmes dieux, il jura d'être juſte.
De ſon peuple & de lui tel était le lien ;
Il nous rend nos ſermens lorſqu'il trahit le ſien :
Et dès qu'aux loix de Rome il oſe être infidèle,
Rome n'eſt plus ſujette, & lui ſeul eſt rebelle.

ARONS.

Ah ! quand il ſerait vrai, que l'abſolu pouvoir
Eut entraîné Tarquin par-delà ſon devoir,
Qu'il en eut trop ſuivi l'amorce enchantereſſe ;
Quel homme eſt ſans erreurs ? & quel roi ſans faibleſſe ?
Eſt-ce à vous de prétendre au droit de le punir ?
Vous nés tous ſes ſujets, vous faits pour obéir !
Un fils ne s'arme point contre un coupable père ;
Il détourne les yeux, le plaint & le révère.
Les droits des ſouverains ſont-ils moins précieux ?
Nous ſommes leurs enfans ; leurs juges ſont les dieux.
Si le ciel quelquefois les donne en ſa colère,
N'allez pas mériter un préſent plus ſévère,
Trahir toutes les loix en voulant les venger,
Et renverſer l'état au lieu de le changer.
Inſtruit par le malheur, ce grand maître de l'homme,

Tarquin sera plus juste, & plus digne de Rome.
Vous pouvez raffermir, par un accord heureux,
Des peuples & des rois les légitimes nœuds,
Et faire encor fleurir la liberté publique
Sous l'ombrage sacré du pouvoir monarchique.

BRUTUS.

Arons, il n'est plus tems : chaque état a ses loix,
Qu'il tient de sa nature, ou qu'il change à son choix.
Esclaves de leurs rois, & même de leurs prêtres,
Les Toscans semblent nés pour servir sous des maîtres :
Et de leur chaîne antique adorateurs heureux,
Voudraient que l'univers fut esclave comme eux.
La Grèce entière est libre, & la molle Ionie
Sous un joug odieux languit assujettie.
Rome eut ses souverains, mais jamais absolus.
Son premier citoyen fut le grand Romulus ;
Nous partageons le poids de sa grandeur suprême :
Numa, qui fit nos loix, y fut soumis lui-même.
Rome enfin, je l'avoue, a fait un mauvais choix :
Chez les Toscans, chez vous elle a choisi ses rois ;
Ils nous ont apporté, du fond de l'Etrurie,
Les vices de leur cour, avec la tyrannie.

Il se lève.

Pardonnez-nous, grands dieux ! si le peuple Romain
A tardé si long-tems à condamner Tarquin.
Le sang qui regorgea sous ses mains meurtrières,
De notre obéissance a rompu les barrières.
Sous un sceptre de fer tout ce peuple abattu,
A force de malheurs a repris sa vertu.
Tarquin nous a remis dans nos droits légitimes ;

Le bien public eſt né de l'excès de ſes crimes ;
Et nous donnons l'exemple à ces mêmes Toſcans,
S'ils pouvaient, à leur tour, être las des tyrans.

Les conſuls deſcendent vers l'autel, & le ſénat ſe lève.

O Mars ! dieu des héros, de Rome & des batailles,
Qui combats avec nous, qui défends ces murailles !
Sur ton autel ſacré, Mars, reçois nos ſermens,
Pour ce ſénat, pour moi, pour tes dignes enfans.
Si dans le ſein de Rome il ſe trouvait un traître,
Qui regrettât les rois, & qui voulût un maître,
Que le perfide meure au milieu des tourmens :
Que ſa cendre coupable, abandonnée aux vents,
Ne laiſſe ici qu'un nom, plus odieux encore
Que le nom des tyrans, qne Rome entière abhorre.

ARONS *avançant vers l'autel.*

Et moi, ſur cet autel, qu'ainſi vous profanez,
Je jure au nom du roi que vous abandonnez,
Au nom de Porſenna, vengeur de ſa querelle,
A vous, à vos enfans, une guerre immortelle.

Les ſénateurs font un pas vers le capitole.

Sénateurs, arrêtez, ne vous ſéparez pas ;
Je ne me ſuis pas plaint de tous vos attentats ;
La fille de Tarquin, dans vos mains demeurée,
Eſt-elle une victime à Rome conſacrée ?
Et donnez-vous des fers à ſes royales mains,
Pour mieux braver ſon père & tous les ſouverains ?
Que dis-je ! tous ces biens, ces tréſors, ces richeſſes,
Que des Tarquins dans Rome épuiſaient les largeſſes,
Sont-ils votre conquête, ou vous ſont-ils donnés ?
Eſt-ce pour les ravir que vous le détrônez ?

Sénat, ſi vous l'oſez, que Brutus les dénie.

BRUTUS *ſe tournant vers* ARONS.

Vous connaiſſez bien mal, & Rome & ſon génie.
Ces pères des Romains, vengeurs de l'équité,
Ont blanchi dans la pourpre & dans la pauvreté.
Au-deſſus des tréſors, que ſans peine ils vous cèdent,
Leur gloire eſt de dompter les rois qui les poſsèdent.
Prenez cet or, Arons, il eſt vil à nos yeux.
Quant au malheureux ſang d'un tyran odieux,
Malgré la juſte horreur que j'ai pour ſa famille,
Le ſénat à mes ſoins a confié ſa fille.
Elle n'a point ici de ces reſpects flatteurs,
Qui des enfans des rois empoiſonnent les cœurs;
Elle n'a point trouvé la pompe & la molleſſe,
Dont la cour des Tarquins enivra ſa jeuneſſe.
Mais je ſais ce qu'on doit de bontés & d'honneur,
A ſon ſexe, à ſon âge, & ſur-tout au malheur.
Dès ce jour en ſon camp que Tarquin la renvoie;
Mon cœur même en conçoit une ſecrette joie.
Qu'aux tyrans déſormais rien ne reſte en ces lieux,
Que la haine de Rome & le courroux des dieux.
Pour emporter au camp l'or qu'il faut y conduire,
Rome vous donne un jour, ce tems doit vous ſuffire:
Ma maiſon cependant eſt votre sûreté,
Jouiſſez-y des droits de l'hoſpitalité.
Voilà ce que par moi le ſénat vous annonce.
Ce ſoir à Porſenna rapportez ma réponſe.
Reportez-lui la guerre, & dites à Tarquin
Ce que vous avez vu dans le ſénat Romain.

Aux sénateurs.

Et nous du capitole allons orner le faîte
Des lauriers dont mon fils vient de ceindre sa tête,
Suspendons ces drapeaux, & ces dards tout sanglans,
Que ses heureuses mains ont ravis aux Toscans.
Ainsi puisse toujours, plein du même courage,
Mon sang digne de vous, vous servir d'âge en âge!
Dieux, protégez ainsi contre nos ennemis
Le consulat du père, & les armes du fils.

SCENE III.

ARONS, ALBIN.

Qui sont supposés être entrés de la salle d'audience dans un autre appartement de la maison de Brutus.

ARONS.

AS-TU bien remarqué cet orgueil inflexible,
Cet esprit d'un sénat qui se croit invincible?
Il le serait, Albin, si Rome avait le tems
D'affermir cette audace au cœur de ses enfans.
Crois-moi, la liberté que tout mortel adore,
Que je veux leur ôter, mais que j'admire encore,
Donne à l'homme un courage, inspire une grandeur,
Qu'il n'eût jamais trouvé dans le fond de son cœur.
Sous le joug des Tarquins, la cour & l'esclavage
Amollissait leurs mœurs, énervait leur courage;
Leurs rois, trop occupés à dompter leurs sujets,
De nos heureux Toscans ne troublaient point la paix.

Mais ſi ce fier ſénat réveille leur génie,
Si Rome eſt libre, Albin, c'eſt fait de l'Italie.
Ces lions, que leur maître avait rendu plus doux,
Vont reprendre leur rage & s'élancer ſur nous.
Etouffons dans leur ſang la ſemence féconde
Des maux de l'Italie & des troubles du monde:
Affranchiſſons la terre: & donnons aux Romains
Ces fers qu'ils deſtinaient au reſte des humains.
Meſſala viendra-t-il? Pourrai-je ici l'entendre?
Oſera-t-il?...

ALBIN.

Signeur, il doit ici ſe rendre.
A tout heure il vient. Titus eſt ſon appui.

ARONS.

As-tu pu lui parler? Puis-je compter ſur lui?

ALBIN.

Seigneur, ou je me trompe, ou Meſſala conſpire
Pour changer ſes deſtins plus que ceux de l'empire;
Il eſt ferme, intrépide, autant que ſi l'honneur
Ou l'amour du pays excitait ſa valeur;
Maître de ſon ſecret, & maître de lui-même,
Impénétrable, & calme en ſa fureur extrême.

ARONS.

Tel autrefois dans Rome il parut à mes yeux,
Lorſque Tarquin régnant me reçut dans ces lieux;
Et ſes lettres depuis... mais je le vois paraître.



SCENE IV.

ARONS, MESSALA, ALBIN.

ARONS.

Généreux Meſſala, l'appui de votre maître,
Eh bien, l'or de Tarquin, les préſens de mon roi,
Des ſénateurs Romains n'ont pu tenter la foi ?
Les plaiſirs d'une cour, l'eſpérance, la crainte ;
A ces cœurs endurcis n'ont pu porter d'atteinte ?
Ces fiers patriciens ſont-ils autant de dieux,
Jugeant tous les mortels, & ne craignant rien d'eux ?
Sont-il ſans paſſion, ſans intérêt, ſans vice ?

MESSALA.

Ils oſent s'en vanter ; mais leur feinte juſtice,
Leur âpre auſtérité, que rien ne peut gagner,
N'eſt dans ces cœurs hautains que la ſoif de régner :
Leur orgueil foule au pieds l'orgueil du diadême :
Ils ont briſé le joug pour l'impoſer eux-mêmes.
De notre liberté ces illuſtres vengeurs,
Armés pour la défendre, en ſont les oppreſſeurs.
Sous les noms ſéduiſans de patrons & de pères,
Ils affectent des rois les démarches altières.
Rome a changé de fers ; & ſous le joug des grands,
Pour un roi qu'elle avait, a trouvé cent tyrans.

ARONS.

Parmi vos citoyens en eſt-il d'aſſez ſage,
Pour déteſter tout bas cet indigne eſclavage ?

MESSALA.

Peu ſentent leur état : leurs eſprits égarés



De ce grand changement ſont encor enyvrés.
Le plus vil citoyen, dans ſa baſſeſſe extrême,
Ayant chaſſé les rois penſe être roi lui-même.
Mais je vous l'ai mandé, ſeigneur, j'ai des amis;
Qui ſous ce joug nouveau ſont à regret ſoumis;
Qui dédaignant l'erreur des peuples imbéciles,
Dans ce torrent fougueux reſtent ſeuls immobiles;
Des mortels éprouvés, dont la tête & les bras
Sont faits pour ébranler ou changer les états.

ARONS.

De ces braves Romains que faut-il que j'eſpère?
Serviront-ils leur prince?

MESSALA.

Ils ſont prêts à tout faire:
Tout leur ſang eſt à vous. Mais ne prétendez pas,
Qu'en aveugles ſujets ils ſervent des ingrats.
Ils ne ſe piquent point du devoir fanatique
De ſervir de victime au pouvoir deſpotique,
Ni du zèle inſenſé de courir au trépas,
Pour venger un tyran, qui ne les connait pas.
Tarquin promet beaucoup; mais devenu leur maître,
Il les oublira tous, ou les craindra peut-être.
Je connais trop les grands: dans le malheur amis,
Ingrats dans la fortune, & bientôt ennemis.
Nous ſommes de leur gloire un inſtrument ſervile,
Rejetté par dédain, dès qu'il eſt inutile,
Et briſé ſans pitié, s'il devient dangereux.
A des conditions on peut compter ſur eux;
Ils demandent un chef digne de leur courage,
Dont le nom ſeul impoſe à ce peuple volage;

Un chef affez puiffant, pour obliger le roi,
Même après le fuccès, à nous tenir fa foi;
Ou fi de nos deffeins la trame eft découverte,
Un chef affez hardi pour venger notre perte.

ARONS.

Mais vous m'aviez écrit, que l'orgueilleux Titus . . .

MESSALA.

Il eft l'appui de Rome, il eft fils de Brutus;
Cependant . . . .

ARONS.

De quel œil voit-il les injuftices,
Dont ce fénat fuperbe a payé fes fervices?
Lui feul a fauvé Rome, & toute fa valeur
En vain du confulat lui mérita l'honneur.
Je fais qu'on le refufe.

MESSALA.

Et je fais qu'il murmure:
Son cœur altier & prompt eft plein de cette injure;
Pour toute récompenfe il n'obtient qu'un vain bruit,
Qu'un triomphe frivole, un éclat qui s'enfuit.
J'obferve d'affez près fon ame impérieufe,
Et de fon fier courroux la fougue impétueufe;
Dans le champ de la gloire il ne fait que d'entrer;
Il y marche en aveugle, on l'y peut égarer.
La bouillante jeuneffe eft facile à féduire;
Mais que de préjugés nous aurions à détruire!
Rome, un conful, un père, & la haine des rois,
Et l'horreur de la honte, & fur-tout fes exploits.
Connaiffez donc Titus, voyez toute fon ame,
Le courroux qui l'aigrit, le poifon qui l'enflamme;

Il brûle pour Tullie.

ARONS.

Il l'aimerait !

MESSALA.

Seigneur ;

A peine ai-je arraché ce ſecret de ſon cœur :
Il en rougit lui-même, & cette ame inflexible
N'oſe avouer qu'elle aime, & craint d'être ſenſible.
Parmi les paſſions dont il eſt agité,
Sa plus grande fureur eſt pour la liberté.

ARONS.

C'eſt donc des ſentimens, & du cœur d'un ſeul homme,
Qu'aujourd'hui, malgré moi, dépend le ſort de Rome !

A Albin.

Ne nous rebutons pas. Préparez-vous, Albin,
A vous rendre ſur l'heure aux tentes de Tarquin.

A Meſſala.

Entrons chez la princeſſe. Un peu d'expérience
M'a pu du cœur humain donner quelque ſcience :
Je lirai dans ſon ame, & peut-être ſes mains
Vont former l'heureux piége où j'attends les Romains.

Fin du premier Acte.





ACTE II

SCENE PREMIERE.

Le théatre représente, ou est supposé représenter, un appartement du palais des consuls.

TITUS, MESSALA.

MESSALA.

Non, c'est trop offenser ma sensible amitié.
Qui peut de son secret me cacher la moitié,
En dit trop & trop peu, m'offense & me soupçonne.

TITUS.

Va, mon cœur à ta foi tout entier s'abandonne;
Ne me reproche rien.

MESSALA.

Quoi ! vous dont la douleur
Du sénat avec moi détesta la rigueur,
Qui versiez dans mon sein ce grand secret de Rome,
Ces plaintes d'un héros, ces larmes d'un grand homme !
Comment avez-vous pu dévorer si long-tems
Une douleur plus tendre, & des maux plus touchans ?
De vos feux devant moi vous étouffiez la flamme.
Quoi donc ! l'ambition, qui domine en votre ame,
Eteignait-elle en vous de si chers sentimens ?
Le sénat a-t-il fait vos plus cruels tourmens ?
Le haïssez-vous plus que vous n'aimez Tullie ?

TITUS.

Ah ! j'aime avec tranſport : je hais avec furie :
Je ſuis extrême en tout, je l'avoue, & mon cœur
Voudrait en tout ſe vaincre, & connaît ſon erreur.

MESSALA.

Et pourquoi de vos mains déchirant vos bleſſures,
Déguiſer votre amour, & non pas vos injures ?

TITUS.

Que veux-tu, Meſſala ? J'ai, malgré mon courroux,
Prodigué tout mon ſang pour ce ſénat jaloux.
Tu le ſais, ton courage eut part à ma victoire :
Je ſentais du plaiſir à parler de ma gloire :
Mon cœur, enorgueilli des ſuccès de mon bras,
Trouvait de la grandeur à venger des ingrats.
On confie aiſément des malheurs qu'on ſurmonte ;
Mais qu'il eſt accablant de parler de ſa honte !

MESSALA.

Quel eſt donc cette honte, & ce grand repentir ?
Et de quels ſentimens auriez-vous à rougir ?

TITUS.

Je rougis de moi-même, & d'un feu téméraire,
Inutile, imprudent, à mon devoir contraire.

MESSALA.

Quoi donc ! l'ambition, l'amour & ſes fureurs,
Sont-ce des paſſions indignes des grands cœurs ?

TITUS.

L'ambition, l'amour, le dépit, tout m'accable ;
De ce conſeil de rois l'orgueil inſupportable
Mépriſe ma jeuneſſe, & me refuſe un rang
Brigué par ma valeur, & payé par mon ſang :

Au milieu du dépit dont mon ame eſt ſaiſie,
Je perds tout ce que j'aime, on m'enlève Tullie.
On te l'enlève, hélas! trop aveugle courroux!
Tu n'oſais y prétendre, & ton cœur eſt jaloux.
Je l'avouerai, ce feu, que j'avais ſu contraindre,
S'irrite en s'échappant, & ne peut plus s'éteindre.
Ami, c'en était fait: elle partait; mon cœur
De ſa funeſte flamme allait être vainqueur:
Je rentrais dans mes droits: je ſortais d'eſclavage.
Le ciel a-t-il marqué ce terme à mon courage?
Moi le fils de Brutus, moi l'ennemi des rois,
C'eſt du ſang de Tarquin que j'attendrais des loix?
Elle refuſe encor de m'en donner, l'ingrate!
Et par-tout dédaigné, par-tout ma honte éclate.
Le dépit, la vengeance, & la honte, & l'amour,
De mes ſens ſoulevés diſpoſent tour-à-tour.

MESSALA.

Puis-je ici vous parler, mais avec confiance?

TITUS.

Toujours de tes conſeils j'ai chéri la prudence.
Eh bien, fais-moi rougir de mes égaremens.

MESSALA.

J'approuve & votre amour & vos reſſentimens.
Faudra-t-il donc toujours que Titus autoriſe
Ce ſénat de tyrans, dont l'orgueil nous maîtriſe?
Non; s'il vous faut rougir, rougiſſez en ce jour
De votre patience, & non de votre amour.
Quoi! pour prix de vos feux, & de tant de vaillance,
Citoyen ſans pouvoir, amant ſans eſpérance,
Je vous verrais languir, victime de l'état,

Oublié de Tullie, & bravé du ſénat ?
Ah ! peut-être, ſeigneur, un cœur tel que le vôtre
Aurait pu gagner l'une & ſe venger de l'autre.

TITUS.

De quoi viens-tu flatter mon eſprit éperdu ?
Moi, j'aurais pu fléchir ſa haine ou ſa vertu ?
N'en parlons plus : tu vois les fatales barrières
Qu'élèvent contre nous nos devoirs & nos pères :
Sa haine déſormais égale mon amour.
Elle va donc partir ?

MESSALA.

Oui, ſeigneur, dès ce jour.

TITUS.

Je n'en murmure point. Le ciel lui rend juſtice ;
Il la fit pour régner.

MESSALA.

Ah ! ce ciel plus propice
Lui deſtinait peut-être un empire plus doux ;
Et ſans ce fier ſénat, ſans la guerre, ſans vous....
Pardonnez ; vous ſavez, quel eſt ſon héritage ;
Son frère ne vit plus, Rome était ſon partage.
Je m'emporte, ſeigneur : mais ſi pour vous ſervir,
Si pour vous rendre heureux, il ne faut que périr ;
Si mon ſang...

TITUS.

Non, ami, mon devoir eſt le maître.
Non, crois-moi, l'homme eſt libre au moment qu'il veut l'être.
Je l'avoue, il eſt vrai, ce dangereux poiſon
A pour quelques momens égaré ma raiſon ;

Mais le cœur d'un ſoldat ſait dompter la molleſſe;
Et l'amour n'eſt puiſſant que par notre faibleſſe.

MESSALA.

Vous voyez des Toſcans venir l'ambaſſadeur;
Cet honneur qu'il vous rend. . . .

TITUS.

Ah! quel funeſte honneur!
Que me veut-il? C'eſt lui qui m'enlève Tullie;
C'eſt lui qui met le comble au malheur de ma vie.

SCENE II.

TITUS, ARONS.

ARONS.

APRÈS avoir en vain, près de votre ſénat,
Tenté ce que j'ai pu pour ſauver cet état,
Souffrez qu'à la vertu rendant un juſte hommage,
J'admire en liberté ce généreux courage,
Ce bras qui venge Rome, & ſoutient ſon pays,
Au bord du précipice où le ſénat l'a mis.
Ah! que vous étiez digne, & d'un prix plus auguſte,
Et d'un autre adverſaire, & d'un parti plus juſte!
Et que ce grand courage, ailleurs mieux employé,
D'un plus digne ſalaire aurait été payé!
Il eſt, il eſt des rois, j'oſe ici vous le dire,
Qui mettraient en vos mains le ſort de leur empire,
Sans craindre ces vertus qu'ils admirent en vous,
Dont j'ai vu Rome épriſe, & le ſénat jaloux.

Je vous plains de ſervir ſous ce maître farouche,
Que le mérite aigrit, qu'aucun bienfait ne touche;
Qui, né pour obéir, ſe fait un lâche honneur
D'appeſantir ſa main ſur ſon libérateur;
Lui, qui, s'il n'uſurpait les droits de la couronne,
Devrait prendre de vous les ordres qu'il vous donne.

TITUS.

Je rends grace à vos ſoins, ſeigneur, & mes ſoupçons
De vos bontés pour moi reſpectent les raiſons.
Je n'examine point, ſi votre politique
Penſe armer mes chagrins contre ma république,
Et porter mon dépit, avec un art ſi doux,
Aux indiſcrétions qui ſuivent le courroux.
Perdez moins d'artifice à tromper ma franchiſe;
Ce cœur eſt tout ouvert, & n'a rien qu'il déguiſe.
Outragé du ſénat, j'ai droit de le haïr:
Je le hais; mais mon bras eſt prêt à le ſervir.
Quand la cauſe commune au combat nous appelle,
Rome au cœur de ſes fils éteint toute querelle:
Vainqueurs de nos débats nous marchons réunis,
Et nous ne connaiſſons que vous pour ennemis.
Voilà ce que je ſuis, & ce que je veux être.
Soit grandeur, ſoit vertu, ſoit préjugé peut-être,
Né parmi les Romains, je périrai pour eux.
J'aime encore mieux, ſeigneur, ce ſénat rigoureux,
Tout injuſte pour moi, tout jaloux qu'il peut être,
Que l'éclat d'une cour, & le ſceptre d'un maître.
Je ſuis fils de Brutus, & je porte en mon cœur
La liberté gravée, & les rois en horreur.

ARONS.

Ne vous flattez-vous point d'un charme imaginaire?
Seigneur, ainſi qu'à vous, la liberté m'eſt chère :
Quoique né ſous un roi, j'en goûte les appas ;
Vous vous perdez pour elle, & n'en jouiſſez pas.
Eſt-il donc entre nous, rien de plus deſpotique,
Que l'eſprit d'un état qui paſſe en république ?
Vos loix ſont vos tyrans : leur barbare rigueur
Devient ſourde au mérite, au ſang, à la faveur :
Le ſénat vous opprime, & le peuple vous brave ;
Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur eſclave.
Le citoyen de Rome, inſolent ou jaloux,
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.
Trop d'éclat l'effarouche; il voit d'un œil ſévère,
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on lui peut faire ;
Et d'un banniſſement le décret odieux
Devient le prix du ſang qu'on a verſé pour eux.
Je ſais bien que la cour, ſeigneur, a ſes naufrages ;
Mais ſes jours ſont plus beaux, ſon ciel a moins d'orages.
Souvent la liberté, dont on ſe vante ailleurs,
Etale auprès d'un roi ſes dons les plus flatteurs.
Il récompenſe, il aime, il prévient les ſervices ;
La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.
Aimé du ſouverain, de ſes rayons couvert,
Vous ne ſervez qu'un maître, & le reſte vous ſert.
Ebloui d'un éclat, qu'il reſpecte & qu'il aime,
Le vulgaire app'audit juſqu'à nos fautes même ;
Nous ne redoutons rien d'un ſénat trop jaloux,
Et les ſévères loix ſe taiſent devant nous.
Ah ! que né pour la cour, ainſi que pour les armes,

Des faveurs de Tarquin vous gouteriez les charmes!
Je vous l'ai déjà dit; il vous aimait, ſeigneur;
Il aurait avec vous partagé ſa grandeur;
Du ſénat à vos pieds la fierté proſternée
Aurait...

TITUS.

J'ai vu ſa cour, & je l'ai dédaignée.
Je pourrais, il eſt vrai, mendier ſon appui,
Et ſon premier eſclave être tyran ſous lui.
Grace au ciel! je n'ai point cette indigne faibleſſe;
Je veux de la grandeur, & la veux ſans baſſeſſe.
Je ſens que mon deſtin n'était point d'obéir:
Je combattrai vos rois, retournez les ſervir.

ARONS.

Je ne puis qu'approuver cet excès de conſtance:
Mais ſongez, que lui-même éleva votre enfance.
Il s'en ſouvient toujours. Hier encor, ſeigneur,
En pleurant avec moi ſon fils & ſon malheur,
Titus, me diſait-il, ſoutiendrait ma famille,
Et lui ſeul méritait mon empire & ma fille.

TITUS *en ſe détournant.*

Sa fille! dieux Tullie? O vœux infortunés!

ARONS *en regardant Titus.*

Je la ramène au roi, que vous abandonnez:
Elle va loin de vous, & loin de ſa patrie,
Accepter pour époux le roi de Ligurie.
Vous cependant ici ſervez votre ſénat,
Perſécutez ſon père, opprimez ſon état.
J'eſpère que bientôt ces voûtes embraſées,
Ce capitole en cendre, & ces tours écraſées,

Du sénat & du peuple éclairant les tombeaux,
A cet hymen heureux vont servir de flambeaux.

SCENE III.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Ah! mon cher Messala, dans quel trouble il me laisse!
Tarquin me l'eût donné! ô douleur qui me presse!
Moi, j'aurais pu!...mais non, ministre dangereux,
Tu venais épier le secret de mes feux.
Hélas! en me voyant se peut-il qu'on l'ignore!
Il a lu dans mes yeux l'ardeur qui me dévore.
Certain de ma faiblesse, il retourne à sa cour,
Insulter aux projets d'un téméraire amour.
J'aurais pu l'épouser! lui consacrer ma vie!
Le ciel à mes desirs eût destiné Tullie!
Malheureux que je suis!

MESSALA.

Vous pourriez être heureux;
Arons pourrait servir vos légitimes feux.
Croyez-moi.

TITUS.

Bannissons un espoir si frivole;
Rome entière m'appelle aux murs du capitole.
Le pleuple rassemblé sous ces arcs triomphaux,
Tout chargés de ma gloire, & pleins de mes travaux
M'attend pour commencer les sermens redoutables,
De notre liberté garans inviolables.

MESSALA.

Allez ſervir ces rois.

TITUS.

Oui, je les veux ſervir;
Oui, tel eſt mon devoir, & je le veux remplir.

MESSALA.

Vous gémiſſez pourtant!

TITUS.

Ma victoire eſt cruelle.

MESSALA.

Vous l'achetez trop cher.

TITUS.

Elle en ſera plus belle.
Ne m'abandonne point dans l'état où je ſuis.

MESSALA.

Allons, ſuivons ſes pas, aigriſſons ſes ennuis.
Enfonçons dans ſon cœur le trait qui le déchire.

SCENE IV.

BRUTUS, MESSALA.

BRUTUS.

ARRÊTEZ, Meſſala, j'ai deux mots à vous dire.

MESSALA.

A moi, ſeigneur?

BRUTUS.

A vous. Un funeſte poiſon
Se répand en ſecret ſur toute ma maiſon.

Tiberinus mon fils, aigri contre ſon frère,
Laiſſe éclater déjà ſa jalouſe colère;
Et Titus, animé d'un autre emportement,
Suit contre le ſénat ſon fier reſſentiment.
L'ambaſſadeur Toſcan, témoin de leur faibleſſe,
En profite avec joie, autant qu'avec adreſſe.
Il leur parle, & je crains les diſcours ſéduiſans
D'un miniſtre vieilli dans l'art des courtiſans.
Il devait dès demain retourner vers ſon maître;
Mais un jour quelquefois eſt beaucoup pour un traître.
Meſſala je prétends ne rien craindre de lui:
Allez lui commander de partir aujourd'hui;
Je le veux.

MESSALA.

C'eſt agir ſans doute avec prudence,
Et vous ſerez content de mon obéiſſance.

BRUTUS.

Ce n'eſt pas tout, mon fils avec vous eſt lié;
Je ſais ſur ſon eſprit ce que peut l'amitié;
Comme ſans artifice il eſt ſans défiance.
Sa jeuneſſe eſt livrée à votre expérience.
Plus il ſe fie à vous, plus je dois eſpérer,
Qu'habile à le conduire, & non à l'égarer,
Vous ne voudrez jamais, abuſant de ſon âge,
Tirer de ſes erreurs un indigne avantage,
Le rendre ambitieux & corrompre ſon cœur.

MESSALA.

C'eſt de quoi dans l inſtant je lui parlais, ſeigneur.
Il ſait vous imiter, ſervir Rome, & lui plaire;
Il aime aveuglément ſa patrie & ſon père,

BRUTUS.

Il le doit ; mais sur-tout il doit aimer les loix ;
Il doit en être esclave, en porter tout le poids.
Qui veut les violer, n'aime point sa patrie.

MESSALA.

Nous avons vu tous deux si son bras l'a servie.

BRUTUS.

Il a fait son devoir.

MESSALA.

Et Rome eût fait le sien,
En rendant plus d'honneurs à ce cher citoyen.

BRUTUS.

Non, non, le consulat n'est point fait pour son âge ;
J'ai moi-même à mon fils refusé mon suffrage.
Croyez-moi, le succès de son ambition
Serait le premier pas vers la corruption ;
Le prix de la vertu serait héréditaire ;
Bientôt l'indigne fils du plus vertueux père,
Trop assuré d'un rang d'autant moins mérité,
L'attendrait dans le luxe & dans l'oisiveté.
Le dernier des Tarquins en est la preuve insigne.
Qui naquit dans la pourpre en est rarement digne.
Nous préservent les cieux d'un si funeste abus,
Berceau de la mollesse & tombeau des vertus !
Si vous aimez mon fils, (je me plais à le croire)
Représentez-lui mieux sa véritable gloire ;
Etouffez dans son cœur un orgueil insensé :
C'est en servant l'état qu'il est récompensé.
De toutes les vertus mon fils doit un exemple ;
C'est l'appui des Romains que dans lui je contemple :

Plus il a fait pour eux, plus j'exige aujourd'hui.
Connaiſſez à mes vœux l'amour que j'ai pour lui.
Tempérez cette ardeur de l'eſprit d'un jeune homme :
Le flatter c'eſt le perdre, & c'eſt outrager Rome.

MESSALA.

Je me bornais, ſeigneur, à le ſuivre aux combats ;
J'imitais ſa valeur, & ne l'inſtruiſais pas.
J'ai peu d'autorité ; mais s'il daigne me croire,
Rome verra bientôt comme il chérit la gloire.

BRUTUS.

Allez donc, & jamais n'encenſez ſes erreurs ;
Si je hais les tyrans, je hais plus les flatteurs.

SCENE V.

MESSALA, *ſeul.*

MESSALA.

IL n'eſt point de tyran plus dur, plus haiſſable,
Que la ſévérité de ton cœur intraitable.
Va, je verrai peut-être à mes pieds abattu,
Cet orgueil inſultant de ta fauſſe vertu.
Coloſſe qu'un vil peuple éleva ſur nos têtes,
Je pourrai t'écraſer, & les foudres ſont prêtes.

Fin du ſecond acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARONS, ALBIN, MESSALA.

ARONS, *une lettre à la main.*

JE commence à goûter une juste espérance ;
Vous m'avez bien servi par tant de diligence ;
Tout succède à mes vœux. Oui, cette lettre, Albin,
Contient le sort de Rome, & celui de Tarquin.
Avez-vous dans le camp réglé l'heure fatale ?
A-t-on bien observé la porte Quirinale ?
L'assaut sera-t-il prêt, si par nos conjurés
Les remparts cette nuit ne nous sont point livrés ?
Tarquin est-il content ? Crois-tu qu'on l'introduise,
Ou dans Rome sanglante, ou dans Rome soumise ?

ALBIN.

Tout sera prêt, seigneur, au milieu de la nuit.
Tarquin, de vos projets goûte déjà le fruit ;
Il pense de vos mains tenir son diadême ;
Il vous doit, a-t-il dit, plus qu'à Porsenna même.

ARONS.

Ou les dieux, ennemis d'un prince malheureux,
Confondront des desseins si grands, si dignes d'eux ;
Ou demain sous ses loix Rome sera rangée :
Rome en cendre peut-être, & dans son sang plongée.

Mais il vaut mieux qu'un roi, ſur le trône remis,
Commande à des ſujets malheureux & ſoumis,
Que d'avoir à dompter, au ſein de l'abondance,
D'un peuple trop heureux l'indocile arrogance.

A Albin.

Allez, j'attends ici la princeſſe en ſecret.

A Meſſala.

Meſſala, demeurez.

SCENE II.

ARONS, MESSALA.

ARONS.

EH bien! qu'avez-vous fait?
Avez-vous de Titus fléchi le fier courage?
Dans le parti des rois penſez-vous qu'il s'engage?

MESSALA.

J'avais trop préſumé: l'inflexible Titus
Aime trop ſa patrie, & tient trop de Brutus.
Il ſe plaint du ſénat, il brûle pour Tullie.
L'orgueil, l'ambition, l'amour, la jalouſie,
Le feu de ſon jeune âge & de ſes paſſions,
Semblaient ouvrir ſon ame à mes ſéductions;
Cependant qui l'eût cru? la liberté l'emporte.
Son amour eſt au comble, & Rome eſt la plus forte.
J'ai tenté par degrés d'effacer cette horreur,
Que pour le nom de roi Rome imprime en ſon cœur.
En vain j'ai combattu ce préjugé ſévère;

Le ſeul nom des Tarquins irritait ſa colère ;
De ſon entretien même il m'a ſoudain privé ;
Et je haſardais trop, ſi j'avais achevé.

ARONS.

Ainſi de le fléchir Meſſala déſeſpère.

MESSALA.

J'ai trouvé moins d'obſtacle à vous donner ſon frère :
Et j'ai du moins ſéduit un des fils de Brutus.

ARONS.

Quoi ! vous auriez déjà gagné Tiberinus ?
Par quels reſſorts ſecrets, par quelle heureuſe intrigue ?

MESSALA.

Son ambition ſeule a fait toute ma brigue.
Avec un œil jaloux il voit depuis long-tems
De ſon frère & de lui les honneurs différens.
Ces drapeaux ſuſpendus à ces voûtes fatales,
Ces feſtons de lauriers, ces pompes triomphales,
Tous les cœurs des Romains, & celui de Brutus,
Dans ces ſolemnités volant devant Titus,
Sont pour lui des affronts, qui dans ſon ame aigrie
Echauffent le poiſon de ſa ſecrete envie.
Cependant que Titus, ſans haine & ſans courroux,
Trop au-deſſus de lui pour en être jaloux,
Lui tend encor la main de ſon char de victoire,
Et ſemble en l'embraſſant l'accabler de ſa gloire ;
J'ai ſaiſi ces momens, j'ai ſu peindre à ſes yeux,
Dans une cour brillante, un rang plus glorieux.
J'ai preſſé, j'ai promis, au nom de Tarquin même,
Tous les honneurs de Rome, après le rang ſuprême ;
Je l'ai vu s'éblouir, je l'ai vu s'ébranler ;

Il eſt à vous, ſeigneur, & cherche à vous parler.

ARONS.

Pourra-t-il nous livrer la porte Quirinale ?

MESSALA.

Titus ſeul y commande, & ſa vertu fatale
N'a que trop arrêté le cours de vos deſtins;
C'eſt un dieu qui préſide au ſalut des Romains.
Gardez de haſarder cette attaque ſoudaine,
Sûre avec ſon appui, ſans lui trop incertaine.

ARONS.

Mais ſi du conſulat il a brigué l'honneur,
Pourrait-il dédaigner la ſuprême grandeur,
Du trône avec Tullie un aſſuré partage ?

MESSALA.

Le trône eſt un affront à ſa vertu ſauvage.

ARONS.

Mais il aime Tullie.

MESSALA.

Il l'adore, ſeigneur.
Il l'aime d'autant plus qu'il combat ſon ardeur.
Il brûle pour la fille en déteſtant le père :
Il craint de lui parler, il gémit de ſe taire;
Il la cherche, il la fuit, il dévore ſes pleurs;
Et de l'amour encor il n'a que les fureurs.
Dans l'agitation d'un ſi cruel orage,
Un moment quelquefois renverſe un grand courage.
Je ſais quel eſt Titus : ardent, impétueux,
S'il ſe rend, il ira plus loin que je ne veux.
La fière ambition qu'il renferme dans l'ame,
Au flambeau de l'amour peut rallumer ſa flamme.

Avec plaisir sans doute il verrait à ses pieds
Des sénateurs tremblans les fronts humiliés ;
Mais je vous tromperais, si j'osais vous promettre,
Qu'à cet amour fatal il veuille se soumettre.
Je peux parler encor, & je vais aujourd'hui. . .

ARONS.

Puisqu'il est amoureux, je compte encor sur lui;
Un regard de Tullie, un seul mot de sa bouche,
Peut plus pour amollir cette vertu farouche,
Que les subtils détours & tout l'art séducteur
D'un chef de conjurés, & d'un ambassadeur.
N'espérons des humains rien que par leur faiblesse.
L'ambition de l'un, de l'autre la tendresse,
Voilà des conjurés qui serviront mon roi;
C'est d'eux que j'attends tout; ils sont plus forts que moi.

Tullie entre. Messala se retire.

SCENE III.

TULLIE, ARONS, ALGINE.

ARONS.

MADAME, en ce moment je reçois cette lettre,
Qu'en vos augustes mains mon ordre est de remettre,
Et que jusqu'en la mienne a fait passer Tarquin.

TULLIE.

Dieux ! protégez mon père, & changez son destin.

Elle lit.

« Le trône des Romains peut sortir de sa cendre :
» Le vainqueur de son roi peut en être l'appui.

» Titus eſt un héros ; c'eſt à lui de défendre
» Un ſceptre que je veux partager avec lui.
» Vous, ſongez que Tarquin vous a donné la vie ;
» Songez que mon deſtin va dépendre de vous.
» Vous pourriez refuſer le roi de Ligurie ;
» Si Titus vous eſt cher, il ſera votre époux. »
Ai-je bien lu ? . .Titus ?. . . ſeigneur... eſt-il poſſible ?
Tarquin dans ſes malheurs juſqu'alors inflexible,
Pourrait ? . . mais d'où ſait-il ? . . & comment ? . . Ah ! ſeigneur !
Ne veut-on qu'arracher les ſecrets de mon cœur ?
Epargnez les chagrins d'une triſte princeſſe ;
Ne tendez point de piége à ma faible jeuneſſe.

ARONS.

Non, madame, à Tarquin je ne fais qu'obéir,
Ecouter mon devoir, me taire & vous ſervir.
Il ne m'appartient point de chercher à comprendre
Des ſecrets qu'en mon ſein vous craignez de répandre.
Je ne veux point lever un œil préſomptueux
Vers le voile ſacré que vous jetez ſur eux.
Mon devoir ſeulement m'ordonne de vous dire,
Que le ciel veut par vous relever cet empire ;
Que ce trône eſt un prix qu'il met à vos vertus.

TULLIE.

Je ſervirai mon père, & ſerais à Titus !
Seigneur, il ſe pourrait. . .

ARONS.

N'en doutez point, princeſſe.
Pour le ſang de ſes rois ce héros s'intéreſſe.
De ces républicains la triſte auſtérité,

De ſon cœur généreux révolte la fierté ;
Les refus du ſénat ont aigri ſon courage ;
Il penche vers ſon prince ; achevez cet ouvrage.
Je n'ai point dans ſon cœur prétendu pénétrer ;
Mais puiſqu'il vous connaît, il vous doit adorer.
Quel œil, ſans s'éblouir, peut voir un diadême,
Préſenté par vos mains, embélli par vous-même ?
Parlez-lui ſeulement, vous pourrez tout ſur lui.
De l'ennemi des rois triomphez aujourd'hui.
Arrachez au ſénat, rendez à votre père,
Ce grand appui de Rome, & ſon dieu tutelaire ;
Et méritez l'honneur d'avoir entre vos mains,
Et la cauſe d'un père, & le ſort des Romains.

SCENE IV.

TULLIE ALGINE.

TULLIE.

CIEL ! que je dois d'encens à ta bonté propice !
Mes pleurs t'ont déſarmé : tout change ; & ta juſtice
Aux feux dont j'ai rougi rendant leur pureté,
En les récompenſant, les met en liberté.

A Algine.

Va le chercher, va, cours. Dieux ! il m'évite encore,
Faut-il qu'il ſoit heureux, hélas ! & qu'il l'ignore ?
Mais... n'écoutais-je point un eſpoir trop flatteur ?
Titus pour le ſénat a-t-il donc tant d'horreur ?
Que dis-je ? hélas ! devrais-je au dépit qui le preſſe

Ce que j'aurais voulu devoir à ſa tendreſſe ?

ALGINE.

Je ſais que le ſénat alluma ſon courroux,
Qu'il eſt ambitieux, & qu'il brûle pour vous.

TULLIE.

Il fera tout pour moi ; n'en doute point, il m'aime.
Va, dis-je...

Algine ſort.

Cependant ce changement extrême...
Ce billet ! .. De quels ſoins mon cœur eſt combattu !
Eclatez, mon amour, ainſi que ma vertu ;
La gloire, la raiſon, le devoir, tout l'ordonne.
Quoi ! mon père à mes feux va devoir ſa couronne !
De Titus & de lui je ferais le lien !
Le bonheur de l'état va donc naître du mien !
Toi que je peux aimer, quand pourrai-je t'apprendre
Ce changement du ſort où nous n'oſions prétendre ?
Quand pourrai-je, Titus, dans mes juſtes tranſports,
T'entendre ſans regret, te parler ſans remords ?
Tous mes maux ſont finis ; Rome je te pardonne ;
Rome, tu vas ſervir, ſi Titus t'abandonne ;
Sénat tu vas tomber, ſi Titus eſt à moi ;
Ton héros m'aime ; tremble, & reconnais ton roi.



SCENE V.

TITUS, TULLIE.

TITUS.

MADAME, eſt-il bien vrai ? Daignez-vous voir encore
Cet odieux Romain que votre cœur abhorre,
Si juſtement haï, ſi coupable envers vous ?
Cet ennemi ?

TULLIE.

Seigneur, tout eſt changé pour nous.
Le deſtin me permet . . . Titus . . . il faut me dire,
Si j'avais ſur votre ame un véritable empire.

TITUS.

Eh ! pouvez-vous douter de ce fatal pouvoir,
De mes feux, de mon crime, & de mon déſeſpoir ?
Vous ne l'avez que trop cet empire funeſte :
L'amour vous a ſoumis mes jours que je déteſte,
Commandez, épuiſez votre juſte courroux ;
Mon ſort eſt en vos mains.

TULLIE.

Le mien dépend de vous.

TITUS.

De moi ! mon cœur tremblant ne vous en croit qu'à peine.
Moi ! je ne ſerais plus l'objet de votre haine !
Ah! princeſſe, achevez ; quel eſpoir enchanteur
M'élève en un moment au faîte du bonheur ?

TULLIE, *en donnant la lettre.*

Liſez, rendez heureux, vous, Tullie, & mon père.

Tandis qu'il lit.

Je puis donc me flatter ... mais quel regard févère ?
D'où vient ce morne accueil, & ce front consterné ?
Dieux...

TITUS.

Je fuis des mortels le plus iufortuné.
Le fort, dont la rigueur à m'accabler s'attache,
M'a montré mon bonheur, & foudain me l'arrache ;
Et pour combler les maux que mon cœur a foufferts,
Je puis vous pofféder, je vous aime, & vous perds.

TULLIE.

Vous Titus ?

TITUS.

Ce moment a condamné ma vie
Au comble des horreurs ou de l'ignominie,
A trahir Rome, ou vous ; & je n'ai déformais
Que le choix des malheurs, ou celui des forfaits.

TULLIE.

Que dis-tu ? quand ma main te donne un diadême,
Quand tu peux m'obtenir, quand tu vois que je t'aime ;
Je ne m'en cache plus : un trop jufte pouvoir,
Autorifant mes vœux, m'en a fait un devoir.
Hélas ! j'ai cru ce jour le plus beau de ma vie ;
Et le premier moment où mon ame ravie
Peut de fes fentimens s'expliquer fans rougir,
Ingrat, eft le moment qu'il m'en faut repentir.
Que m'ofes-tu parler de malheur & de crime ?
Ah ! fervir des ingrats contre un roi légitime,
M'opprimer, me chérir, détefter mes bienfaits.
Ce font-là mes malheurs, & voilà tes forfaits.
Ouvre les yeux, Titus, & mets dans la balance

Les refus du sénat, & la toute-puissance.
Choisis de recevoir ou de donner la loi,
D'un vil peuple ou d'un trône, & de Rome ou de moi.
Inspirez-lui, grands dieux! le parti qu'il doit prendre.

TITUS, *en lui rendant la lettre.*

Mon choix est fait.

TULLIE.

Eh bien? crains-tu de me l'apprendre?
Parle, ose mériter ta grace ou mon courroux.
Quel sera ton destin? . . .

TITUS.

D'être digne de vous,
Digne encor de moi-même, à Rome encor fidèle,
Brûlant d'amour pour vous, de combattre pour elle;
D'adorer vos vertus, mais de les imiter;
De vous perdre, madame, & de vous mériter.

TULLIE.

Ainsi donc pour jamais....

TITUS.

Ah! pardonnez, princesse:
Oubliez ma fureur, épargnez ma faiblesse;
Ayez pitié d'un cœur de soi-même ennemi,
Moins malheureux cent fois quand vous l'avez haï.
Pardonnez, je ne puis vous quitter, ni vous suivre.
Ni pour vous, ni sans vous, Titus ne saurait vivre;
Et je mourrai plutôt qu'un autre ait votre foi.

TULLIE.

Je te pardonne tout, elle est encor à toi.

TITUS.

Eh bien! si vous m'aimez, ayez l'ame Romaine,

Aimez ma république, & ſoyez plus que reine ;
Apportez-moi pour dot, au-lieu du rang des rois,
L'amour de mon pays, & l'amour de mes loix.
Acceptez aujourd'hui Rome pour votre mère,
Son vengeur pour époux, Brutus pour votre père :
Que les Romains vaincus en généroſité,
A la fille des rois doivent leur liberté.

TULLIE.

Qui? moi j'irais trahir ? . . .

TITUS.

Mon déſeſpoir m'égare ;
Non, toute trahiſon eſt indigne eſt barbare.
Je ſais ce qu'eſt un père & ſes droits abſolus.
Je ſais... que je vous aime ...& ne me connais plus.

TULLIE.

Ecoute au moins ce ſang qui m'a donné la vie.

TITUS.

Eh ! dois-je écouter moins mon ſang & ma patrie?

TULLIE.

Ta patrie! ah barbare! en eſt-il donc ſans moi ?

TITUS.

Nous ſommes ennemis . . . la nature, la loi,
Nous impoſe à tous deux un devoir ſi farouche.

TULLIE.

Nous ennemis! ce nom peut ſortir de ta bouche!

TITUS.

Tout mon cœur la dément.

TULLIE.

Oſe donc me ſervir;
Tu m'aimes, venge-moi.

SCENE VI.

BRUTUS, ARONS, TITUS, TULLIE, MESSALA, ALBIN, PROCULUS, licteurs.

BRUTUS *à Tullie.*

MADAME, il faut partir.
Dans les premiers éclats des tempêtes publiques,
Rome n'a pu vous rendre à vos dieux domeſtiques,
Tarquin même en ce tems, prompt à vous oublier,
Et du ſoin de nous perdre occupé tout entier,
Dans nos calamités confondant ſa famille,
N'a pas même aux Romains redemandé ſa fille.
Souffrez que je rappelle un triſte ſouvenir :
Je vous privai d'un père, & dus vous en ſervir.
Allez, & que du trône où le ciel vous appelle,
L'inflexible équité ſoit la garde éternelle.
Pour qu'on vous obéiſſe, obéiſſez aux loix ;
Tremblez en contemplant tout le devoir des rois ;
Et ſi de vos flatteurs la funeſte malice
Jamais dans votre cœur ébranlait la juſtice,
Prête alors d'abuſer du pouvoir ſouverain,
Souvenez-vous de Rome, & ſongez à Tarquin ;
Et que ce grand exemple, où mon eſprit ſe fonde,
Soit la leçon des rois, & le bonheur du monde.

A Arons.

Le ſénat vous la rend, ſeigneur, & c'eſt à vous
De la remettre aux mains d'un père & d'un époux.
Proculus va vous ſuivre à la porte ſacrée.

TITUS *éloigné.*

O de ma passion fureur désespérée!

Il va vers Arons.

Je ne souffrirai point, non... permettez, seigneur...

Brutus & Tullie sortent avec leur suite.
Arons & Messala restent.

Dieux! ne mourrai-je point de honte & de douleur?

A Arons.

.... Pourrai-je vous parler?

ARONS.

Seigneur, le tems me presse;
Il me faut suivre ici Brutus & la princesse;
Je puis d'une heure encor retarder son départ;
Craignez, seigneur, craignez de me parler trop tard.
Dans son appartement nous pouvons l'un & l'autre
Parler de ses destins, & peut-être du vôtre.

Il sort.

SCENE VII.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

SORT, qui nous as rejoints, & qui nous désunis!
Sort, ne nous as-tu faits que pour être ennemis!
Ah! cache, si tu peux, ta fureur & tes larmes.

MESSALA.

Je plains tant de vertus, tant d'amour & de charmes;
Un cœur tel que le sien méritait d'être à vous.

TITUS.

Non, c'en eſt fait, Titus n'en ſera point l'époux.

MESSALA.

Pourquoi ? Quel vain ſcrupule à vos deſirs s'oppoſe ?

TITUS.

Abominables loix, que la cruelle impoſe !
Tyrans, que j'ai vaincus, je pourrais vous ſervir !
Peuples, que j'ai ſauvés, je pourrais vous trahir !
L'amour, dont j'ai ſix mois vaincu la violence,
L'amour aurait ſur moi cette affreuſe puiſſance !
J'expoſerai mon père à ſes tyrans cruels !
Et quel père ? Un héros, l'exemple des mortels,
L'appui de ſon pays qui m'inſtruiſit à l'être,
Que j'imitai, qu'un jour j'euſſe égalé peut-être.
Après tant de vertus, quel horrible deſtin !

MESSALA.

Vous eutes les vertus d'un citoyen Romain :
Il ne tiendra qu'à vous d'avoir celles d'un maître.
Seigneur, vous ſerez roi dès que vous voudrez l'être.
Le ciel met dans vos mains, en ce moment heureux,
La vengeance, l'empire, & l'objet de vos feux.
Que dis-je ? ce conſul, ce héros, que l'on nomme
Le père, le ſoutien, le fondateur de Rome,
Qui s'enivre à vos yeux de l'encens des humains,
Sur les débris d'un trône écraſé par vos mains,
S'il eût mal ſoutenu cette grande querelle,
S'il n'eût vaincu par vous, il n'était qu'un rebelle.
Seigneur, embelliſſez ce grand nom de vainqueur,
Du nom plus glorieux de pacificateur ;
Daignez nous ramener ces jours, où nos ancêtres,

Heureux, mais gouvernés, libres, mais, ſous des maîtres
Peſaient dans la balance, avec un même poids,
Les intérêts du peuple & la grandeur des rois.
Rome n'a point pour eux une haine immortelle;
Rome va les aimer, ſi vous régnez ſur elle.
Ce pouvoir ſouverain, que j'ai vu tour-à-tour
Attirer de ce peuple & la haine & l'amour,
Qu'on craint en des états, & qu'ailleurs on deſire,
Eſt des gouvernemens le meilleur ou le pire,
Affreux ſous un tyran, divin ſous un bon roi.

TITUS.

Meſſala, ſongez-vous que vous parlez à moi?
Que déſormais en vous je ne vois plus qu'un traître
Et qu'en vous épargnant je commence de l'être?

MESSALA.

Eh bien, apprenez donc, que l'on vous va ravir
L'ineſtimable honneur dont vous n'oſez jouir,
Qu'un autre accomplira ce que vous pouviez faire.

TITUS.

Un autre! arrête; dieux! parle.... qui?

MESSALA.

Votre frère.

TITUS.

Mon frère?

MESSALA.

A Tarquin même il a donné ſa foi.

TITUS.

Mon frère trahit Rome?

MESSALA.

Il ſert Rome & ſon roi.

Et Tarquin, malgré vous, n'acceptera pour gendre
Que celui des Romains qui l'aura pu défendre.

TITUS.

Ciel! perfide!... écoutez : mon cœur long-tems séduit
A méconnu l'abyme où vous m'avez conduit.
Vous pensez me réduire au malheur nécessaire
D'être ou le délateur, ou complice d'un frère :
Mais plutôt votre sang....

MESSALA.

Vous pouvez m'en punir ;
Frappez, je le mérite en voulant vous servir.
Du sang de votre ami que cette main fumante!
Y joigne encor le sang d'un frère & d'une amante ;
Et leur tête à la main, demandez au sénat
Pour prix de vos vertus l'honneur du consulat ;
Ou moi-même à l'instant déclarant les complices,
Je m'en vais commencer ces affreux sacrifices.

TITUS.

Demeure, malheureux, ou crains mon désespoir.

SCENE VIII.

TITUS, MESSALA, ALBIN.

ALBIN.

L'Ambassadeur Toscan peut maintenant vous voir,
Il est chez la princesse.

TITUS.

.... Oui, je vais chez Tullie...
J'y cours. O dieux de Rome! O dieux de ma patrie!

Frappez, percez ce cœur de ſa honte alarmé,
Qui ſerait vertueux, s'il n'avait point aimé.
C'eſt donc à vous, ſénat, que tant d'amour s'immole?
A vous, ingrats?... allons ....

A Meſſala.

Tu vois ce capitole
Tout plein des monumens de ma fidélité.

MESSALA.

Songez qu'il eſt rempli d'un ſénat déteſté.

TITUS.

Je le ſais. Mais... du ciel qui tonne ſur ma tête
J'entends la voix qui crie : Arrête, ingrat arrête,
Tu trahis ton pays... Non, Rome! non, Brutus!
Dieux qui me ſecourez, je ſuis encor Titus.
La gloire a de mes jours accompagné la courſe;
Je n'ai point de mon ſang déshonoré la ſource;
Votre victime eſt pure, & s'il faut qu'aujourd'hui
Titus ſoit aux forfaits entraîné malgré lui,
S'il faut que je ſuccombe au deſtin qui m'opprime,
Dieux! ſauvez les Romains, frappez avant le crime.

Fin du troiſième acte.



ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TITUS, ARONS, MESSALA.

TITUS.

OUI, j'y ſuis réſolu, partez, c'eſt trop attendre;
Honteux, déſeſpéré, je ne veux rien entendre;
Laiſſez-moi ma vertu, laiſſez-moi mes malheurs.
Fort contre vos raiſons, faible contre ſes pleurs,
Je ne la verrai plus. Ma fermeté trahie
Craint moins tous vos tyrans, qu'un regard de Tullie.
Je ne la verrai plus! oui, qu'elle parte... Ah dieux!

ARONS.

Pour vos intérêts ſeuls arrêté dans ces lieux,
J'ai bientôt paſſé l'heure avec peine accordée,
Que vous-même, ſeigneur, vous m'aviez demandée.

TITUS.

Moi, que j'ai demandée?

ARONS.

Hélas! que pour vous deux
J'attendais en ſecret un deſtin plus heureux!
J'eſpérais couronner des ardeurs ſi parfaites;
Il n'y faut plus penſer.

TITUS.

Ah! cruel que vous êtes!
Vous avez vu ma honte, & mon abaiſſement,

Vous avez vu Titus balancer un moment.
Allez, adroit témoin de mes lâches tendreſſes,
Allez à vos deux rois annoncer mes faibleſſes.
Contez à ſes tyrans terraſſés par mes coups,
Que le fils de Brutus a pleuré devant vous.
Mais ajoutez au moins, que parmi tant de larmes,
Malgré vous & Tullie, & ſes pleurs & ſes charmes,
Vainqueur encor de moi, libre, & toujours Romain,
Je ne ſuis point ſoumis par le ſang de Tarquin;
Que rien ne me ſurmonte, & que jure encore
Une guerre éternelle à ce ſang que j'adore.

ARONS.

J'excuſe la douleur où vos ſens ſont plongés;
Je reſpecte en partant vos triſtes préjugés.
Loin de vous accabler, avec vous je ſoupire.
Elle en mourra, c'eſt tout ce que je peux vous dire.
Adieu, ſeigneur.

MESSALA.

O ciel!

SCENE II.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

NON, je ne puis ſouffrir
Que des remparts de Rome on la laiſſe ſortir.
Je veux la retenir au péril de ma vie.

MESSALA.

Vous le voulez...

TITUS.

Je ſuis loin de trahir ma patrie.
Rome l'emportera, je le ſais; mais enfin
Je ne puis ſéparer Tullie & mon deſtin.
Je reſpire, je vis, je périrai pour elle.
Prends pitié de mes maux, courons, & que ton zèle
Soulève nos amis, raſſemble nos ſoldats.
En dépit du ſénat je retiendrai ſes pas.
Je prétends que dans Rome elle reſte en ôtage
Je le veux.

MESSALA.

Dans quels ſoins votre amour vous engage!
Et que prétendez-vous, par ce coup dangereux,
Que d'avouer ſans fruits un amour malheureux?

TITUS.

Eh bien, c'eſt au ſénat qu'il faut que je m'adreſſe.
Va de ces rois de Rome adoucir la rudeſſe;
Dis-leur que l'intérêt de l'état, de Brutus...
Hélas, que je m'emporte en deſſeins ſuperflus!

MESSALA.

Dans la juſte douleur où votre ame eſt en proie,
Il faut pour vous ſervir...

TITUS.

Il faut que je la voie;
Il faut que je lui parle. Elle paſſe en ces lieux;
Elle entendra du moins mes éternels adieux.

MESSALA.

Parlez-lui, croyez-moi.

TITUS.

Je ſuis perdu, c'eſt elle.

SCENE III.

TITUS, MESSALA, TULLIE, ALGINE.

ALGINE.

On vous attend, madame.

TULLIE.

Ah ſentence cruelle!
L'ingrat me touche encor, & Brutus à mes yeux
Paraît un dieu terrible armé contre nous deux.
J'aime, je crains, je pleure, & tout mon cœur s'égare.
Allons.

TITUS.

Non, demeurez.

TULLIE.

Que me veux-tu, barbare?
Me tromper, me braver?

TITUS.

Ah! dans ce jour affreux,
Je fais ce que je dois, & non ce que je veux;
Je n'ai plus de raiſon, vous me l'avez ravie.
Eh bien, guidez mes pas, gouvernez ma furie;
Régnez donc en tyran ſur mes ſens éperdus;
Dictez, ſi vous l'oſez, les crimes de Titus.
Non, plutôt que je livre aux flammes, au carnage,
Ces murs, ces citoyens, qu'a ſauvés mon courage;

Qu'un père, abandonné par un fils furieux,
Sous le fer de Tarquin. . .

TULLIE.

M'en préſervent les dieux!
La nature te parle, & ſa voix m'eſt trop chère;
Tu m'as trop bien appris à trembler pour un père;
Raſſure-toi, Brutus eſt déſormais le mien;
Tout mon ſang eſt à toi, qui te répond du ſien:
Notre amour, mon hymen, mes jours en ſont le gage;
Je ſerai dans tes mains, ſa fille, ſon ôtage.
Peux-tu délibérer? Penſes-tu qu'en ſecret
Brutus te vit au trône avec tant de regret?
Il n'a point ſur ſon front placé le diadême;
Mais ſous un autre nom n'eſt-il pas roi lui-même?
Son règne eſt d'une année, & bien-tôt. . . mais hélas!
Que de faibles raiſons, ſi tu ne m'aimes pas!
Je ne dis plus qu'un mot. Je pars . . . & je t'adore.
Tu pleures, tu frémis, il en eſt tems encore;
Acheve, parle, ingrat, que te faut-il de plus?

TITUS.

Votre haine: elle manque au malheur de Titus.

TULLIE.

Ah! c'eſt trop eſſuyer tes indignes murmures,
Tes vains engagemens, tes plaintes, tes injures;
Je te rends ton amour, dont le mien eſt confus,
Et tes trompeurs ſermens, pire que tes refus.
Je n'irai point chercher au fond de l'Italie
Ces fatales grandeurs que je te ſacrifie,
Et pleurer loin de Rome entre les bras d'un roi,
Cet amour malheureux que j'ai ſenti pour toi.

J'ai réglé mon deſtin ; Romain, dont la rudeſſe
N'affecte de vertu que contre ta maîtreſſe,
Héros pour m'accabler, timide à me ſervir,
Incertain dans tes vœux, apprends à les remplir.
Tu verras qu'une femme, à tes yeux mépriſable,
Dans ſes projets au moins était inébranlable;
Et par la fermeté dont ce cœur eſt armé,
Titus, tu connaîtras comme il t'aurait aimé.
Au pied de ces murs même où régnaient mes ancêtres,
De ces murs que ta main défend contre leurs maîtres,
Où tu m'oſes trahir, & m'outrager comme eux,
Où ma foi fut ſéduite, où tu trompas mes feux;
Je jure à tous les dieux, qui vengent les parjures,
Que mon bras dans mon ſang effaçant mes injures,
Plus juſte que le tien, mais moins irréſolu,
Ingrat, va me punir de t'avoir mal connu;
Et je vais....

TITUS *l'arrêtant.*

Non, madame; il faut vous ſatisfaire.
Je le veux, j'en frémis, & j'y cours pour vous plaire.
D'autant plus malheureux, que dans ma paſſion
Mon cœur n'a pour excuſe aucune illuſion;
Que je ne goûte point dans mon déſordre extrême,
Le triſte & vain plaiſir de me tromper moi-même;
Que l'amour aux forfaits me force de voler;
Que vous m'avez vaincu ſans pouvoir m'aveugler;
Et qu'encor indigné de l'ardeur qui m'anime,
Je chéris la vertu, mais j'embraſſe le crime.
Haïſſez-moi, fuyez, quittez un malheureux,
Qui meurt d'amour pour vous, & déteſte ſes feux,

Qui va s'unir à vous ſous ces affreux augures ;
Parmi les attentats, le meurtre & les parjures.

TULLIE.

Vous inſultez, Titus, à ma funeſte ardeur ;
Vous ſentez à quel point vous régnez dans mon cœur.
Oui, je vis pour toi ſeul, oui, je te le confeſſe ;
Mais malgré ton amour, mais malgré ma faibleſſe,
Sois sûr que le trépas m'inſpire moins d'effroi,
Que la main d'un époux qui craindrait d'être à moi,
Qui ſe repentirait d'avoir ſervi ſon maître,
Que je fais ſouverain, & qui rougit de l'être.
Voici l'inſtant affreux qui va nous éloigner.
Souviens-toi que je t'aime, & que tu peux régner.
L'ambaſſadeur m'attend ; conſulte, délibère ;
Dans une heure avec moi tu reverras mon père.
Je pars, & je reviens ſous ces murs odieux,
Pour y rentrer en reine, ou périr à tes yeux.

TITUS.

Vous ne périrez point. Je vais.

TULLIE.

Titus, arrête ;
En me ſuivant plus loin, tu haſardes ta tête ;
On peut te ſoupçonner : demeure, adieu, réſous
D'être mon meurtrier, ou d'être mon époux.



SCENE IV.

TITUS *seul.*

TU l'emportes, cruelle, & Rome eſt aſſervie.
Reviens régner ſur elle, ainſi que ſur ma vie.
Reviens, je vais me perdre, ou vais te couronner;
Le plus grand des forfaits eſt de t'abandonner.
Qu'on cherche Meſſala. Ma fougueuſe imprudence
A de ſon amitié laſſé la patience.
Maîtreſſe, amis, Romains, je perds tout en un jour.

SCENE V.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

SERS ma fureur enfin, ſers mon fatal amour;
Viens, ſuis-moi.

MESSALA.

Commandez, tout eſt prêt; mes cohortes
Sont au mont Quirinal, & livreront les portes.
Tous nos braves amis vont jurer avec moi,
De reconnaître en vous l'héritier de leur roi.
Ne perdez point de tems, déjà la nuit plus ſombre
Voile nos grands deſſeins du ſecret de ſon ombre.

TITUS.

L'heure approche; Tullie en compte les momens...

Et Tarquin après tout eut mes premiers ſermens.
Le ſort en eſt jeté.

Le fond du théatre s'ouvre.

Que vois-je ? c'eſt mon père.

SCENE VI.

BRUTUS, TITUS, MESSALA, Licteurs.

BRUTUS.

Viens, Rome eſt en danger; c'eſt en toi que j'eſpère.
Par un avis ſecret le ſénat eſt inſtruit,
Qu'on doit attaquer Rome au milieu de la nuit.
J'ai brigué pour mon ſang, pour le héros que j'aime,
L'honneur de commander dans ce péril extrême;
Le ſénat te l'accorde; arme-toi, mon cher fils;
Une ſeconde fois va ſauver ton pays;
Pour notre liberté va prodiguer ta vie;
Va, mort ou triomphant, tu feras mon envie.

TITUS.

Ciel ! ...

BRUTUS.

Mon fils! ...

TITUS.

Remettez, ſeigneur, en d'autres mains.
Les faveurs du ſénat, & le ſort des Romains.

MESSALA.

Ah ! quel déſordre affreux de ſon ame s'empare!

BRUTUS.

Vous pourriez refuſer l'honneur qu'on vous prépare !

TITUS.

Qui ? moi, ſeigneur ?

BRUTUS.

Eh quoi ! votre cœur égaré
Des refus du ſénat eſt encor ulcéré ?
De vos prétentions je vois les injuſtices.
Ah ! mon fils, eſt-il tems d'écouter vos caprices ?
Vous avez ſauvez Rome, & n'êtes pas heureux ?
Cet immortel honneur n'a pas comblé vos vœux ?
Mon fils au conſulat a-t-il oſé prétendre,
Avant l'âge où les loix permettent de l'attendre ?
Va, ceſſe de briguer une injuſte faveur ;
La place où je t'envoie eſt ton poſte d'honneur.
Va, ce n'eſt qu'aux tyrans que tu dois ta colère ;
De l'état & de toi je ſens que je ſuis père.
Donne ton ſang à Rome, & n'en exige rien ;
Sois toujours un héros, ſois plus, ſois citoyen.
Je touche, mon cher fils, au bout de ma carrière ;
Tes triomphantes mains vont fermer ma paupière ;
Mais ſoutenu du tien, mon nom ne mourra plus ;
Je renaîtrai pour Rome, & vivrai dans Titus.
Que dis-je ? je te ſuis. Dans mon âge débile,
Les dieux ne m'ont donné qu'un courage inutile ;
Mais je te verrai vaincre ou mourrai comme toi,
Vengeur du nom Romain, libre encor, & ſans roi.

TITUS.

Ah ! Meſſala !



SCENE VII.

BRUTUS, VALERIUS, TITUS, MESSALA.

VALERIUS.

Seigneur, faites qu'on ſe retire.

BRUTUS *à ſon fils.*

Cours, vole...

(*Titus & Meſſala ſortent.*)

VALERIUS.

On trahit Rome.

BRUTUS.

Ah qu'entends-je?

VALERIUS.

On conſpire.

Je n'en ſaurais douter; on nous trahit, ſeigneur.
Det cet affreux complot j'ignore encor l'auteur;
Mais le nom de Tarquin vient de ſe faire entendre,
Et d'indignes Romains ont parlé de ſe rendre.

BRUTUS.

Des citoyens Romains ont demandé des fers!

VALERIUS.

Les perfides m'ont fui par des chemins divers;
On les ſuit. Je ſoupçonne & Ménas, & Lélie,
Ces partiſans des rois & de la tyrannie,
Ces ſecrets ennemis du bonheur de l'état,
Ardens à déſunir le peuple & le ſénat.
Meſſala les protège; & dans ce trouble extrême,
J'oſerais ſoupçonner juſqu'à Meſſala même,

Sans l'étroite amitié dont l'honore Titus.

BRUTUS.

Obſervons tous leurs pas, je ne puis rien de plus ;
La liberté, la loi, dont nous ſommes les pères,
Nous défend des rigueurs peut-être néceſſaires.
Arrêter un Romain ſur de ſimples ſoupçons,
C'eſt agir en tyrans, nous qui les puniſſons.
Allons parler au peuple, enhardir les timides,
Encourager les bons, étonner les perfides.
Que les pères de Rome, & de la liberté,
Viennent rendre aux Romains leur intrépidité,
Quels cœurs en nous voyant ne reprendront courage ?
Dieux ! donnez-nous la mort plutôt que l'eſclavage.
Que le ſénat nous ſuive.

SCENE VIII.

BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

PROCULUS.

Un eſclave, ſeigneur,
D'un entretien ſecret implore la faveur.

BRUTUS.

Dans la nuit ? à cette heure ?

PROCULUS.

Oui, d'un avis fidele
Il apporte, dit-il, la preſſante nouvelle.

BRUTUS.

Peut-être des Romains le ſalut en dépend :

Allons, c'eſt les trahir que tarder un moment.
A Proculus.
Vous, allez vers mon fils ; qu'à cette heure fatale
Il défende ſur-tout la porte Quirinale ;
Et que la terre avoue, au bruit de ſes explois,
Que le ſort de mon ſang eſt de vaincre les rois.

Fin du quatrième acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, les SENATEURS, PROCULUS, licteurs, l'esclave VINDEX.

BRUTUS.

OUI, Rome n'était plus; oui, sous la tyrannie
L'auguste liberté tombait anéantie.
Vos tombeaux se rouvraient; c'en était fait; Tarquin
Rentrait dès cette nuit la vengeance à la main.
C'est cet ambassadeur, c'est lui dont l'artifice
Sous les pas des Romains creusait ce précipice.
Enfin, le croirez-vous? Rome avait des enfans,
Qui conspiraient contr'elle, & servaient les tyrans;
Messala conduisait leur aveugle furie;
A ce perfide Arons il vendait sa patrie.
Mais le ciel a veillé sur Rome & sur vos jours.
Cet esclave a d'Arons écouté les discours.
(*En montrant l'esclave.*)
Il a prévu le crime, & son avis fidele
A réveillé ma crainte, a ranimé mon zèle.
Messala, par mon ordre arrêté cette nuit,
Devant vous à l'instant allait être conduit.
J'attendais que du moins l'appareil des supplices
De sa bouche infidelle arrachât ses complices.

Mes licteurs l'entouraient, quand Messala soudain,
Saisissant un poignard, qu'il cachait dans son sein,
Et qu'à vous, sénateurs, il destinait peut-être :
Mes secrets, a-t-il dit que l'on cherche à connaître,
C'est dans ce cœur sanglant qu'il faut les découvrir,
Et qui sait conspirer, sait se taire, & mourir.
On s'écrie, on s'avance, il se frappe, & le traître
Meurt encor en Romain, quoiqu'indigne de l'être.
Déjà des murs de Rome Arons était parti,
Assez loin vers le camp nos gardes l'ont suivi ;
On arrête à l'instant Arons avec Tullie.
Bien-tôt, n'en doutez point, de ce complot impie
Le ciel va découvrir toutes les profondeurs ;
Publicola par-tout en cherche les auteurs.
Mais quand nous connaîtrons le nom des parricides,
Prenez garde, Romains, point de grace aux perfides :
Fussent-ils nos amis, nos frères, nos enfans,
Ne voyez que leur crime, & gardez vos sermens.
Rome, la liberté, demandent leur supplice ;
Et qui pardonne au crime en devient le complice.

A l'esclave.

Et toi dont la naissance & l'aveugle destin
N'avait fait qu'un esclave, & dut faire un Romain,
Par qui le sénat vit, par qui Rome est sauvée,
Reçois la liberté que tu m'as conservée ;
Et prenant désormais des sentimens plus grands,
Sois l'égal de mes fils, & l'effroi des tyrans.
Mais qu'est-ce que j'entends ? quelle rumeur soudaine !

PROCULUS.

Arons est arrêté, seigneur, & je l'amène.

BRUTUS.

De quel front pourra-t-il ? . . .

SCENE II.

BRUTUS, les SENATEURS, ARONS, liƈteurs.

ARONS.

Jusques à quand, Romains,
Voulez-vous profaner tous les droits des humains ?
D'un peuple révolté conſeils vraiment ſiniſtres,
Penſez-vous abaiſſer les rois dans leurs miniſtres ?
Vos liƈteurs inſolens viennent de m'arrêter ;
Eſt-ce mon maître ou moi que l'ont veut inſulter ?
Et chez les nations ce rang inviolable . . . .

BRUTUS.

Plus ton rang eſt ſacré, plus il te rend coupable ;
Ceſſe ici d'atteſter des titres ſuperflus.

ARONS.

L'ambaſſadeur d'un roi ! . . .

BRUTUS.

Traître, tu ne l'es plus :
Tu n'es qu'un conjuré, paré d'un nom ſublime,
Que l'impunité ſeule enhardiſſait au crime.
Les vrais ambaſſadeurs, interprètes des loix,
Sans les déshonorer ſavent ſervir leurs rois ;
De la foi des humains diſcrets dépoſitaires,
La paix ſeule eſt le fruit de leurs ſaints miniſtères ;
Des ſouverains du monde ils ſont les nœuds ſacrés,

Et par-tout bienfaifans, font par-tout révérés.
A ces traits, fi tu peux, ofe te reconnaître ;
Mais fi tu veux au moins rendre compte à ton maître
Des refforts, des vertus, des loix de cet état,
Comprends l'efprit de Rome, & connais le fénat.
Ce peuple augufte & faint fait refpecter encore
Les loix des nations que ta main déshonore ;
Plus tu les méconnais, plus nous les protégeons ;
Et le feul châtiment qu'ici nous t'impofons,
C'eft de voir expirer les citoyens perfides,
Qui liaient avec toi leurs complots parricides.
Tout couvert de leur fang répandu devant toi,
Va d'un crime inutile entretenir ton roi ;
Et montre en ta perfonne aux peuples d'Italie
La fainteté de Rome, & ton ignominie.
Qu'on l'emmène, licteurs.

SCENE III.

Les SENATEURS, BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

BRUTUS.

EH bien, Valerius,
Ils font faifis fans doute, ils font au moins connus ?
Quel fombre & noir chagrin couvrant votre vifage,
De maux encor plus grands femble être le préfage ?
Vous frémiffez.

VALERIUS.

Songez, que vous êtes Brutus.

BRUTUS.

Expliquez-vous...

VALERIUS.

Je tremble à vous en dire plus.

(*Il lui donne des tablettes.*)

Voyez, ſeigneur, liſez; connaiſſez les coupables.

BRUTUS *prenant les tablettes.*

Me trompez-vous, mes yeux? O jours abominables!
O père infortuné! Tibérinus? mon fils!
Sénateurs, pardonnez... le perfide eſt-il pris?

VALERIUS.

Avec deux conjurés il s'eſt oſé défendre;
Ils ont choiſi la mort plutôt que de ſe rendre;
Percé de coups, ſeigneur, il eſt tombé près d'eux;
Mais il reſte à vous dire un malheur plus affreux,
Pour vous, pour Rome entière, & pour moi plus ſenſible.

BRUTUS.

Qu'entends-je?

VALERIUS.

Reprenez cette liſte terrible,
Que chez Meſſala même a ſaiſi Proculus.

BRUTUS.

Liſons donc... je frémis, je tremble, ciel! Titus!

(*Il ſe laiſſe tomber entre les bras de Proculus.*)

VALERIUS.

Aſſez près de ces lieux je l'ai trouvé ſans armes,
Errant, déſeſpéré, plein d'horreur & d'alarmes:
Peut-être il déteſtait cet horrible attentat.

BRUTUS.

Allez, pères conſcrits, retournez au ſénat ;
Il ne m'appartient plus d'oſer y prendre place ;
Allez ; exterminez ma criminelle race.
Puniſſez-en le père, & juſques dans mon flanc
Recherchez ſans pitié la ſource de leur ſang.
Je ne vous ſuivrai point, de peur que ma préſence
Ne ſuſpendît de Rome, ou fléchît la vengeance.

SCENE IV.

BRUTUS *ſeul.*

GRANDS dieux, à vos décrets tous mes vœux ſont ſoumis.
Dieux vengeurs de nos loix, vengeurs de mon pays,
C'eſt vous qui par mes mains fondiez ſur la juſtice,
De notre liberté l'éternel édifice :
Voulez-vous renverſer ſes ſacrés fondemens ?
Et contre votre ouvrage armez-vous mes enfans ?
Ah ! que Tibérinus en ſa lâche furie
Ait ſervi nos tyrans, ait trahi ſa patrie ;
Le coup en eſt affreux ; le traître était mon fils.
Mais, Titus ! un héros, l'amour de ſon pays,
Qui dans ce même jour, heureux & plein de gloire
A vu par un triomphe honorer ſa victoire !
Titus, qu'au capitole ont couronné mes mains !
L'eſpoir de ma vieilleſſe, & celui des Romains !
Titus ! dieux !

SCENE V.

BRUTUS, VALERIUS, ſuite, licteurs.

VALERIUS.

Du ſénat la volonté ſuprême
Eſt, que ſur votre fils vous prononciez vous-même.

BRUTUS.

Moi ?

VALERIUS.

Vous ſeul.

BRUTUS.

Et du reſte en a-t-il ordonné ?

VALERIUS.

Des conjurés, ſeigneur, le reſte eſt condamné ;
Au moment où je parle ils ont vécu peut-être.

BRUTUS.

Et du ſort de mon fils le ſénat me rend maître ?

VALERIUS.

Il croit à vos vertus devoir ce rare honneur.

BRUTUS.

O patrie !

VALERIUS.

Au ſénat que dirai-je, ſeigneur ?

BRUTUS.

Que Brutus voit le prix de cette grace inſigne,
Qu'il ne la cherchait pas... mais qu'il s'en rendra digne...
Mais mon fils s'eſt rendu ſans daigner réſiſter ;
Il pourrait . . . pardonnez ſi je cherche à douter ;

C'était l'appui de Rome, & je ſens que je l'aime.

VALERIUS.

Seigneur, Tullie...

BRUTUS.

Eh bien...

VALERIUS.

Tullie au moment même
N'a que trop confirmé ces ſoupçons odieux.

BRUTUS.

Comment, ſeigneur ?

VALERIUS.

A peine elle a revu ces lieux,
A peine elle apperçoit l'appareil des ſupplices,
Que ſa main conſommant ces triſtes ſacrifices,
Elle tombe, elle expire, elle immole à nos loix
Ce reſte infortuné de nos indignes rois.
Si l'on nous trahiſſait, ſeigneur, c'était pour elle.
Je reſpecte en Brutus la douleur paternelle,
Mais tournant vers ces lieux ſes yeux appeſantis,
Tullie en expirant a nommé votre fils.

BRUTUS.

Juſtes dieux !

VALERIUS.

C'eſt à vous à juger de ſon crime ;
Condamnez, épargnez, ou frappez la victime.
Rome doit approuver ce qu'aura fait Brutus.

BRUTUS.

Licteurs, que devant moi l'on amène Titus.

VALERIUS.

Plein de votre vertu, ſeigneur, je me retire :

Mon eſprit étonné vous plaint, & vous admire ;
Et je vais au ſénat apprendre avec terreur
La grandeur de votre ame & de votre douleur.

SCENE VI.

BRUTUS, PROCULUS.

BRUTUS.

NON, plus j'y penſe encor, & moins je m'imagine,
Que mon fils des Romains ait tramé la ruine.
Pour ſon père & pour Rome il avait trop d'amour,
On ne peut à ce point s'oublier en un jour,
Je ne le puis penſer, mon fils n'eſt point coupable.

PROCULUS.

Meſſala, qui forma ce complot déteſtable,
Sous ce grand nom peut-être a voulu ſe couvrir ;
Peut-être on hait ſa gloire, on cherche à la flétrir.

BRUTUS.

Plut au ciel !

PROCULUS.

De vos fils c'eſt le ſeul qui vous reſte ;
Qu'il ſoit coupable, ou non, de ce complot funeſte,
Le ſénat indulgent vous remet ſes deſtins ;
Ses jours ſont aſſurés, puiſqu'ils ſont dans vos mains.
Vous ſaurez à l'état conſerver ce grand homme ;
Vous êtes père enfin.

BRUTUS.

Je ſuis conſul de Rome.

SCENE VII.

BRUTUS, PROCULUS, TITUS *dans le fond du théatre, avec des licteurs.*

PROCULUS.

Le voici.

TITUS.

C'eſt Brutus ! ô douloureux momens !
O terre, entr'ouvre-toi ſous mes pas chancelans !
Seigneur, ſouffrez qu'un fils...

BRUTUS.

Arrête, téméraire.
De deux fils que j'aimais les dieux m'avaient fait père ;
J'ai perdu l'un. Que dis-je ? ah ! malheureux Titus,
Parle : ai-je encor un fils ?

TITUS.

Non, vous n'en avez plus.

BRUTUS.

Réponds donc à ton juge, opprobre de ma vie.
(*Il s'aſſied.*)
Avais-tu réſolu d'opprimer ta patrie,
D'abandonner ton père au pouvoir abſolu,
De trahir tes ſermens ?

TITUS.

Je n'ai rien réſolu ;
Plein d'un mortel poiſon dont l'horreur me dévore,
Je m'ignorais moi-même, & je me cherche encore,
Mon cœur encor ſurpris de ſon égarement,
Emporté loin de ſoi, fut coupable un moment ;

Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle,
A mon pays que j'aime il m'a fait infidele :
Mais ce moment paſſé, mes remords infinis
Ont égalé mon crime, & vengé mon pays.
Prononcez mon arrêt. Rome, qui vous contemple,
A beſoin de ma perte, & veut un grand exemple.
Par mon juſte ſupplice il faut épouvanter
Les Romains, s'il en eſt qui puiſſent m'imiter.
Ma mort ſervira Rome autant qu'eût fait ma vie;
Et ce ſang en tout tems utile à ſa patrie,
Dont je n'ai qu'aujourd'hui ſouillé la pureté,
N'aura coulé jamais que pour la liberté.

BRUTUS.

Quoi ! tant de perfidie avec tant de courage ?
De crimes, de vertus, quel horrible aſſemblage !
Quoi ! ſous ces lauriers même, & parmi ces drapeaux,
Que ſon ſang à mes yeux rendait encor plus beaux,
Quel démon t'inſpira cette horrible inconſtance ?

TITUS.

Toutes les paſſions, la ſoif de la vengeance,
L'ambition, la haine, un inſtant de fureur...

BRUTUS.

Acheve, malheureux.

TITUS.

Une plus grande erreur,
Un feu qui de mes ſens eſt même encor le maître,
Qui fit tout mon forfait, qui l'augmente peut-être.
C'eſt trop vous offenſer par cet aveu honteux,
Inutile pour Rome, indigne de nous deux.
Mon malheur eſt au comble, ainſi que ma furie ;

Terminez mes forfaits, mon défefpoir, ma vie,
Votre opprobre, & le mien. Mais fi dans les combats
J'avais fuivi la trace où m'ont conduit vos pas,
Si je vous imitai, fi j'aimai ma patrie,
D'un remords affez grand fi ma faute eft fuivie,

Il fe jette à genoux.

A cet infortuné daignez ouvrir les bras;
Dites du moins, mon fils, Brutus ne te hait pas.
Ce mot feul me rendant mes vertus & ma gloire,
De la honte où je fuis défendra ma mémoire.
On dira que Titus, defcendant chez les morts,
Eut un regard de vous pour prix de fes remords,
Que vous l'aimiez encor, & que malgré fon crime
Votre fils dans la tombe emporta votre eftime

BRUTUS.

Son remords me l'arrache. O Rome! ô mon pays!
Proculus . . . . . . à la mort que l'on mène mon fils.
Lève-toi, trifte objet d'horreur & de tendreffe:
Lève-toi, cher appui qu'efpérait ma vieilleffe:
Viens embraffer ton père: il t'a dû condamner;
Mais s'il n'était Brutus, il t'allait pardonner.
Mes pleurs, en te parlant, inondent ton vifage:
Va, porte à ton fupplice un plus mâle courage;
Va, ne t'attendris point, fois plus Romain que moi;
Et que Rome t'admire en fe vengeant de toi.

TITUS.

Adieu, je vais périr, digne encor de mon père.

On l'emmène



SCENE VIII.

BRUTUS, PROCULUS.

PROCULUS.

SEIGNEUR, tout le sénat, dans sa douleur sincère,
En frémissant du coup qui doit vous accabler...

BRUTUS.

Vous connaissez Brutus, & l'osez consoler ?
Songez, qu'on nous prépare une attaque nouvelle.
Rome seule a mes soins, mon cœur ne connaît qu'elle.
Allons, que les Romains, dans ces momens affreux,
Me tiennent lieu du fils que j'ai perdu pour eux ;
Que je finisse au moins ma déplorable vie,
Comme il eût dû mourir en vengeant la patrie.

SCENE DERNIERE.

BRUTUS, PROCULUS, un SENATEUR.

LE SÉNATEUR.

SEIGNEUR...

BRUTUS.

Mon fils n'est plus ?

LE SÉNATEUR.

C'en est fait.... & mes yeux...

BRUTUS.

Rome est libre. Il suffit.. Rendons graces aux dieux.

Fin du cinquième & dernier acte.

LA MORT
DE CESAR,
TRAGÉDIE.

LETTERA

DEL SIGNOR

CONTE ALGAROTTI

AL SIGNOR

ABATE FRANCHINI,

Inviato del Gran-Duca di Toſcana a Parigi.

Io non ſo per che cagione coteſti ſignori ſi abbiano a maravigliar tanto che io mi ſia per alcune ſettimane ritirato alla campagna, e in un angolo di una provincia come e' dicono. Ella nò che non ſe ne maraviglia punto; la qual pur ſa a che fine io mi vada cercando varj paeſi, e quali coſe io m' abbia potuto trovare in queſta campagna. Qui lungi dal tumulto di Parigi vi ſi gode una vita condita da' piaceri della mente; e ben ſi può dire che a queſte cene non manca nè Lambert *nè* Moliere. *Io dò l'ultima mano a' miei* dialoghi, *i quali han trovata molta grazia innanzi gli occhi così della bella* Emilia, *come del dotto* Voltaire; *e quaſi direi allo ſpecchio di eſſi io vò ſtudiando i bei modi della culta converſazione che vorrei pur trasferire nella mia operetta. Ma che dirà ella ſe dal fondo di queſta provincia io le manderò coſa che dovriano pur tanto deſiderare coteſti ſignori* inter beatæ fumum & opes ſtrepi-

tumque Romæ? *Questa si è il* Cesare *del nostro* Voltaire *non alterato o manco, ma quale è uscito delle mani dell' autore suo. Io non dubito che ella non sia per prendere, in leggendo questa tragedia, un piacer grandissimo; e credo che anch' ella vi ravviserà dentro un nuovo genere di perfezione à che si può recare il teatro tragico francese. Benchè un gran paradosso parrà cotesto a coloro che credono spenta la fortuna di quello insieme con* Cornelio *e* Racine, *e nulla sanno imaginare sopra le costoro produzioni. Ma certo niente pareva, non sono ancora molti anni passati, che si avesse a desiderare nella musica vocale dopo* Scarlatti, *o nella strumentale dopo* Corelli. *Pur nondimeno il* Marcello *ed il* Tartini *ne han fatto sentire che vi avea così nell'altra alcun termine più là. Intantochè egli pare non accorgersi l' uomo de' luoghi che rimangono ancora vacui nelle arti se non dopo occupati. Così interverrà nel teatro; e la morte di* Giulio Cesare *mostrerà* nescio quid majus, *quanto al genere delle tragedie francesi. Che se la tragedia, a distinzione della commedia, è la imitazione di un' azione che abbia in se del terribile e del compassionevole, è facile à vedere, quanto questa che non è intorno a un matrimonio o a un amoretto, ma che è intorno a un fatto atrocissimo e alla più gran rivoluzione che sia avvenuta nel più grande imperio del mondo, è facile dico à vedere quanto ella venga ad essere più distinta dalla commedia delle altre tragedie francesi, e monti dirò così sopra il coturno più alto di quelle. Ma non è già per tutto ciò che io credo che i più non sieno per sentirla altrimenti. Non fa mestieri aver veduto* mores hominum mul-

torum & urbes *per ſapere che i più bei ragionamenti del mondo ſe ne vanno quaſi ſempre con la peggio quando egli hanno a combattere contro le opinioni radicate dall' uſanza e dall' autorità di quel ſeſſo, il cui imperio ſi ſtende ſino alle provincie ſcientifiche. L'amore che è ſignor diſpotico delle ſcene franceſi vorrà difficilmente comportare, che altre paſſioni vogliano partire il regno con eſſo lui; e non sò come una tragedia dove non entrano donne, tutta ſentimenti di libertà e pratiche di politica, potrà piacere là dove odono* Mitridate *fare il galante ſul punto di muovere il campo verſo Roma, e dove odono* Ceſare *medeſimo che novello* Orlando *ſi vanta di aver fatto gioſtra con* Pompeo *in Farſaglia per i belli occhi di* Cleopatra. *E forſe che il* Ceſare *del* Voltaire *potrà correre la medeſima fortuna a Parigi che* Temiſtocle, Alcibiade *e quegli altri grandi uomini della Grecia corſero in Atene; i quali erano ammirati da tutta la terra e sbanditi a un tempo medeſimo della patria loro.*

Come ſia, il Voltaire *ha preſo in queſta tragedia ad imitare la ſeverità del teatro ingleſe, e ſegnatamente* Shakeſpeare *uno de' loro poeti, in cui diceſi, e non a torto, che vi ſono errori innumerabili e penſieri inimitabili*, faults innumerable aud thoughts inimitable. *Del che il ſuo* Ceſare *medeſimo ne fà pieniſſima fede. E ben ella può credere che il noſtro poeta ha fatto quell' uſo di* Shakeſpeare *che* Virgilio *faceva di* Ennio. *Egli ha eſpreſſo in franceſe le due ſcene ultime della tragedia ingleſe, le quali toltone alcune mende, ſono come quelle due di* Burro, *e di* Narciſo *con* Nerone *nel* Britannico, *due ſpecchi cioè di eloquenza nel perſuadere altrui le coſe più*

contrarie tra loro ſullo ſteſſo argomento. Ma chi ſa ſe anche da queſto lato, voglio dire a cagion della imitazione di Shakeſpeare, *queſta tragedia non ſia per piacere meno che non ſi vorrebbe? A niuno è naſcoſto come la Francia e l' Inghilterra ſono rivali nella politica, nel commercio, nella gloria delle armi e delle lettere.*

Littora littoribus contraria fluctibus undæ.

E ſi potrebbe dare il caſo che la poeſia ingleſe foſſe accolta a Parigi allo ſteſſo modo della filoſofia che è ſtata loro recata dal medeſimo paeſe. Ma certo dovranno ſapere i Franceſi non picciolo grado a chi è venuto ad arricchire in certa maniera il loro Parnaſo di una ſorgente novella. Tantopiù che gradiſſima è la diſcrezione con che ad imitare gl'ingleſi s'è fatto il noſtro poeta, come colui che ha traſportato nel teatro di Francia la ſeverità delle loro tragedie ſenza la ferocità. Nella quale idea d'imitazione egli ha di gran lunga ſuperato Addiſſono, *il quale nel ſuo* Catone *ha moſtrato a' ſuoi non tanto la regolarità del teatro franceſe quanto la importunità degli amori di quello. E con ciò egli è venuto a corrompere uno de' pochiſſimi drammi moderni, in cui lo ſtile ſia veramente tragico, e in cui i Romani parlino latino, a dir così, e non ſpagnolo.*

Ma un romore ſenza dubbio grandiſſimo ella ſentirà levarſi contro a queſta tragedia, perchè ella ſia di tre atti ſolamente. Ariſtotile, *egli è vero, parlando nella poetica della lunghezza dell'azione teatrale, non ſi ſpiega così chiaramente ſopra queſta tal diviſione in cinque atti, ma ognuno ſa quei verſi della poetica latina:*

Neve minor neu ſit quinto productior actu
Fabula quæ poſci vult & ſpectata reponi.

Il qual precetto da Orazio *per la commedia egualmente che per la tragedia. Ma ſe pur vi ha delle commedie del* Moliere *di tre atti e non più, e che ciò non oſtante ſon tenute buone, non ſo perchè non vi poſſa ancora eſſere una buona tragedia che ſia di tre atti, e non di cinque.*

——————— Quid autem
Cæcilio Plautoque dabit Romanus ademptum
Virgilio Varioque?

E forſe che ſarebbe per lo migliore ſe la maggior parte delle tragedie di oggidì ſi riduceſſero a tre atti ſolamente; dacchè ſi vede che per aggiungere i cinque, il più degli autori ſono pur ſtati coſtretti ad appiccarvi degl' epiſodi, i quali allungano il componimento e ne ſceman l' affetto, ſnervando come fanno l' azione principale. E il Racine *medeſimo per ſomiglianti ragioni compoſe l'* Eſter *di tre atti e non più. Che ſe i Greci nelle loro tragedie benchè ſempliciſſime, furono religioſi oſſervatori della diviſione in cinque atti, è da far conſiderazione, oltre che per lo più gli atti ſono anzi brevi che nò, che il coro vi occupa una grandiſſima parte del dramma.*

Io non ſo ſe quivi io bene m' apponga; queſto ſo certo che mi giova parlare di poeſia con eſſo lei, che ne potrebbe eſſer maeſtro, come ella ne è talora leggiadriſſimo arteſice. Pollio & ipſe facit nova carmina. *Sicchè ella ben ſaprà ſcorgere la bellezza*

di

di questa tragedia, molti versi della quale hanno di già occupato un luogo nella mia memoria, e vi risuonan dentro in maniera che io non gli potrei far tacere. E pigliando principalmente ad esaminare la costituzione della favola, ella potrà meglio giudicare di chichesia se il Voltaire *siccome ha aperto tra' suoi una nuova carriera così ancora ne sia giunto alla metà. Ma che non vien ella medesima à Cirey à communicarci le dotte sue riflessioni? ora massimamente che ne assicurano essere per la pace gia segnata composte le cose di Europa. Niente allora quì mancherebbe al desiderio mio, e à niuno potrebbe parer nuovo in Parigi che io mi rimanessi in una provincia.*

Cirey 12 Octobre 1735.



ACTEURS.

JULES-CESAR, dictateur.

MARC-ANTOINE, consul.

JUNIUS BRUTUS, préteur.

CASSIUS,
CIMBER,
DECIMUS,
DOLABELLA,
CASCA, } sénateurs.

Les Romains.

Licteurs.

La scène est Rome au capitole.



Du plus grand des Romains voila ce qui vous reste.

Martinet

LA MORT DE CESAR, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CESAR, ANTOINE.

ANTOINE.

CESAR, tu vas régner; voici le jour auguſte,
Où le peuple Romain, pour toi toujours injuſte,
Chargé par tes vertus, va reconnaître en toi
Son vainqueur, ſon appui, ſon vengeur, & ſon roi.
Antoine, tu le ſais, ne connaît point l'envie.
J'ai chéri plus que toi la gloire de ta vie;
J'ai préparé la chaîne où tu mets les Romains,
Content d'être ſous toi le ſecond des humains;
Plus fier de t'attacher ce nouveau diadême,
Plus grand de te ſervir que de régner moi-même.
Quoi! tu ne me réponds que par de longs ſoupirs!

Ta grandeur fait ma joie, & fait tes déplaiſirs!
Roi de Rome & du monde, eſt-ce à toi de te plaindre ?
Céſar peut-il gémir, ou Céſar peut-il craindre ?
Qui peut à ta grande ame inſpirer la terreur ?

CESAR.

L'amitié, cher Antoine ; il faut t'ouvrir mon cœur.
Tu ſais que je te quitte, & le deſtin m'ordonne
De porter nos drapeaux aux champs de Babylone.
Je pars, & je vais venger ſur le Parthe inhumain
La honte de Craſſus & du peuple Romain.
L'aigle des légions, que je retiens encore,
Demande à s'envoler vers les mers du Boſphore ;
Et mes braves ſoldats n'attendent pour ſignal,
Que de revoir mon front ceint du bandeau royal.
Peut-être avec raiſon Céſar peut entreprendre
D'attaquer un pays qu'a ſoumis Alexandre :
Peut-être les Gaulois, Pompée & les Romains,
Valent bien les Perſans ſubjugués par ſes mains.
J'oſe au moins le penſer ; & ton ami ſe flatte
Que le vainqueur du Rhin peut l'être de l'Euphrate.
Mais c'eſt eſpoir m'anime, & ne m'aveugle pas.
Le ſort peut ſe laſſer de marcher ſur mes pas :
La plus haute ſageſſe en eſt ſouvent trompée;
Il peut quitter Céſar, ayant trahi Pompée,
Et dans les factions, comme dans les combats,
Du triomphe à la chûte il n'eſt ſouvent qu'un pas.
J'ai ſervi, commandé, vaincu, quarante années ;
Du monde entre mes mains j'ai vu les deſtinées ;
Et j'ai toujours connu qu'en chaque événement,
Le deſtin des états dépendait d'un moment.

Quoiqu'il puiſſe arriver, mon cœur n'a rien à craindre;
Je vaincrai ſon orgueil, ou mourrai ſans me plaindre.
Mais j'exige en partant, de ta tendre amitié,
Qu'Antoine à mes enfans ſoit pour jamais lié;
Que Rome par mes mains défendue & conquiſe,
Que la terre à mes fils comme à toi, ſoit ſoumiſe:
Et qu'emportant d'ici le grand titre de roi,
Mon ſang & mon ami le prennent après moi.
Je te laiſſe aujourd'hui ma volonté dernière.
Antoine, à mes enfans il faut ſervir de père.
Je ne veux point de toi demander des ſermens,
De la foi des humains ſacrés & vains garans;
Ta promeſſe ſuffit, & je la crois plus pure
Que les autels des dieux entourés du parjure.

ANTOINE.

C'eſt déjà pour Antoine une aſſez dure loi,
Que tu cherches la guerre & le trépas ſans moi,
Et que ton intérêt m'attache à l'Italie,
Quand la gloire t'appelle aux bornes de l'Aſie.
Je m'afflige encor plus de voir que ton grand cœur
Doute de ſa fortune, & préſage un malheur:
Mais je ne comprends point ta bonté qui m'outrage.
Céſar, que me dis-tu de tes fils, de partage?
Tu n'as de fils qu'Octave, & nulle adoption
N'a d'un autre Céſar appuyé ta maiſon.

CESAR.

Il n'eſt plus tems, ami, de cacher l'amertume,
Dont mon cœur paternel en ſecret ſe conſume.
Octave n'eſt mon ſang qu'à la faveur des loix:
Je l'ai nommé Céſar, il eſt fils de mon choix.

Le destin, (dois-je dire, ou propice, ou févère ?)
D'un véritable fils en effet m'a fait père;
D'un fils que je chéris, mais qui pour mon malheur,
A ma tendre amitié répond avec horreur.

ANTOINE.

Et quel est cet enfant ? Quel ingrat peut-il être,
Si peu digne du sang dont les dieux l'ont fait naître!

CESAR.

Ecoute : tu connais ce malheureux Brutus,
Dont Caton cultiva les farouches vertus.
De nos antiques loix ce défenseur austère,
Ce rigide ennemi du pouvoir arbitraire,
Qui toujours contre moi, les armes à la main,
De tous mes ennemis a suivi le destin;
Qui fut mon prisonnier aux champs de Thessalie,
A qui j'ai malgré lui sauvé deux fois la vie,
Né, nourri loin de moi chez mes fiers ennemis.

ANTOINE.

Brutus! il se pourrait....

CESAR.

Ne m'en crois pas. Tiens, lis.

ANTOINE.

Dieux! la sœur de Caton, la fière Servilie!

CESAR.

Par un hymen secret elle me fut unie.
Ce farouche Caton, dans nos premiers débats,
La fit presqu'à mes yeux passer en d'autres bras :
Mais le jour qui forma ce second hyménée,
De son nouvel époux trancha la destinée.

Sous le nom de Brutus mon fils fut élevé.
Pour me haïr, ô ciel! était-il réservé?
Mais lis, tu sauras tout par cet écrit funeste.

ANTOINE (*Il lit.*)

César, je vais mourir. La colère céleste
Va finir à la foi ma vie & mon amour.
Souviens-toi qu'à Brutus César donna le jour:
Adieu. Puisse ce fils éprouver pour son père
L'amitié qu'en mourant te conservait sa mere!

Servilie.

Quoi! faut-il que du sort la tyrannique loi,
César, te donne un fils si peu semblable à toi?

CESAR.

Il a d'autres vertus; son superbe courage
Flatte en secret le mien, même alors qu'il l'outrage.
Il m'irrite, il me plaît. Son cœur indépendant
Sur mes sens étonnés prend un fier ascendant.
Sa fermeté m'impose, & je l'excuse même,
De condamner en moi l'autorité suprême.
Soit qu'étant homme & père, un charme séducteur,
L'excusant à mes yeux, me trompe en sa faveur;
Soit qu'étant né Romain, la voix de ma patrie
Me parle malgré moi contre ma tyrannie;
Et que la liberté que je viens d'opprimer,
Plus forte encor que moi, me condamne à l'aimer.
Te dirais-je encor plus? Si Brutus me doit l'être,
S'il est fils de César, il doit haïr un maître.
J'ai pensé comme lui, dès mes plus jeunes ans;
J'ai détesté Sylla, j'ai haï les tyrans.
J'eusse été citoyen, si l'orgueilleux Pompée

N'eût voulu m'opprimer ſous ſa gloire uſurpée.
Né fier, ambitieux, mais né pour les vertus,
Si je n'étais Céſar, j'aurais été Brutus.
Tout homme à ſon état doit plier ſon courage.
Brutus tiendra bientôt un différent langage,
Quand il aura connu de quel ſang il eſt né.
Crois-moi, le diadême à ſon front deſtiné,
Adoucira dans lui ſa rudeſſe importune ;
Il changera de mœurs en changeant de fortune.
La nature, le ſang, mes bienfaits, tes avis,
Le devoir, l'intérêt, tout me rendra mon fils.

ANTOINE.

J'en doute. Je connais ſa fermeté farouche :
La ſecte dont il eſt n'admet rien qui la touche.
Cette ſecte intraitable, & qui fait vanité
D'endurcir les eſprits contre l'humanité,
Qui dompte & foule aux pieds la nature irritée,
Parle ſeule à Brutus, & ſeule eſt écoutée.
Ces préjugés affreux, qu'ils appellent devoir,
Ont ſur ces cœurs de bronze un abſolu pouvoir.
Caton même, Caton, ce malheureux ſtoïque,
Ce héros forcené, la victime d'Utique,
Qui fuyant un pardon qui l'eut humilié,
Préféra la mort même à ta tendre amitié ;
Caton fut moins altier, moins dur, & moins à craindre,
Que l'ingrat qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre.

CESAR.

Cher ami, de quels coups tu viens de me frapper !
Que m'as-tu dit ?

ANTOINE.

Je t'aime, & ne te puis tromper.

CESAR.

Le tems amollit tout.

ANTOINE.

Mon cœur en désespère.

CESAR.

Quoi, sa haine!...

ANTOINE.

Crois-moi.

CESAR.

N'importe, je suis père.
J'ai chéri, j'ai sauvé mes plus grands ennemis:
Je veux me faire aimer de Rome & de mon fils;
Et conquérant des cœurs vaincus par ma clémence,
Voir la terre & Brutus adorer ma puissance.
C'est à toi de m'aider dans de si grands desseins:
Tu m'as prêté ton bras, pour dompter les humains;
Dompte aujourd'hui Brutus, adoucis son courage,
Prépare par degrés cette vertu sauvage
Au secret important qu'il lui faut révéler,
Et dont mon cœur encor hésite à lui parler.

ANTOINE.

Je ferai tout pour toi; mais j'ai peu d'espérance.



SCENE II.

CESAR, ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

CÉSAR, les sénateurs attendent audience ;
A ton ordre suprême ils se rendent ici.

CESAR.

Ils ont tardé long-tems... Qu'ils entrent.

ANTOINE.

Les voici.
Que je lis sur leur font de dépit & de haine !

SCENE III.

CESAR, ANTOINE, BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIMUS, CINNA, CASCA, &c. licteurs.

CESAR *assis.*

VENEZ, dignes soutiens de la grandeur Romaine,
Compagnons de César. Approchez, Cassius,
Cimber, Cinna, Décime, & toi mon cher Brutus.
Enfin voici le tems, si le ciel me seconde,
Où je vais achever la conquête du monde,
Et voir dans l'Orient le trône de Cyrus
Satisfaire, en tombant, aux mânes de Crassus.
Il est tems d'ajouter, par le droit de la guerre,
Ce qui manque aux Romains des trois parts de la terre.
Tout est prêt, tout prévu pour ce vaste dessein :

L'Euphrate attend César ; & je pars dès demain.
Brutus & Caffius me fuivront en Afie ;
Antoine retiendra la Gaule & l'Italie.
De la mer Atlantique, & des bords du Bétis,
Cimber gouvernera les rois affujettis.
Je donne à Décimus la Grèce & la Lycie,
A Marcellus le Pont, à Cafca la Syrie.
Ayant ainfi réglé le fort des nations,
Et laiffant Rome heureufe & fans divifions,
Il ne refte au fénat, qu'à juger fous quel titre
De Rome & des humains je dois être l'arbitre.
Sylla fut honoré du nom de dictateur ;
Marius fut Conful, & Pompée empereur.
J'ai vaincu le dernier ; c'eft affez vous dire,
Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel empire,
Un nom plus grand, plus faint, moins fujet aux revers,
Autrefois craint dans Rome, & cher à l'univers.
Un bruit trop confirmé fe répand fur la terre,
Qu'en vain Rome aux Perfans ofe faire la guerre ;
Qu'un roi feul peut les vaincre & leur donner la loi :
César va l'entreprendre, & César n'eft pas roi.
Qui peut du peuple encor effuyer les caprices....
Romains, vous m'entendez, vous favez mon efpoir ;
Songez à mes bienfaits, fongez à mon pouvoir.

CIMBER.

César, il faut parler. Ces fceptres, ces couronnes,
Ce fruit de nos travaux, l'univers que tu donnes,
Seraient aux yeux du peuple, & du fénat jaloux,
Un outrage à l'état, plus qu'un bienfait pour nous.
Marius, ni Sylla, ni Carbon, ni Pompée,

Dans leur autorité ſur le peuple uſurpée,
N'ont jamais prétendu diſpoſer à leur choix
Des conquêtes de Rome, & nous parler en rois.
Céſar, nous attendions de ta clémence auguſte
Un don plus précieux, une faveur plus juſte,
Au deſſus des états donnés par ta bonté...

CESAR.

Qu'oſes-tu demander, Cimber?

CIMBER.

La liberté.

CASSIUS.

Tu nous l'avais promiſe; & tu juras toi-même
D'abolir pour jamais l'autorité ſuprême;
Et je croyais toucher à ce moment heureux,
Où le vainqueur du monde allait combler nos vœux.
Fumante de ſon ſang, captive, déſolée,
Rome dans cet eſpoir renaiſſait conſolée.
Avant que d'être à toi nous ſommes ſes enfans;
Je ſonge à ton pouvoir, mais ſonge à tes ſermens.

BRUTUS.

Oui, que Céſar ſoit grand: mais que Rome ſoit libre.
Dieux! maîtreſſe de l'Inde, eſclave au bord du Tibre!
Qu'importe que ſon nom commande à l'univers,
Et qu'on l'appelle reine, alors qu'elle eſt aux fers?
Qu'importe à ma patrie, aux Romains que tu braves,
D'apprendre que Céſar a de nouveaux eſclaves?
Les Perſans ne ſont pas nos plus fiers ennemis;
Il en eſt de plus grands. Je n'ai point d'autre avis.

CESAR.

Et toi, Brutus, auſſi?

ANTOINE *à César.*

Tu connais leur audace :
Vois ſi ces cœurs ingrats ſont dignes de leur grace.

CESAR.

Ainſi vous voulez donc, dans vos témérités,
Tenter ma patience, & laſſer mes bontés ?
Vous qui m'appartenez par le droit de l'épée,
Rempans ſous Marius, eſclaves de Pompée ;
Vous qui ne reſpirez qu'autant que mon courroux
Retenu trop long-tems s'eſt arrêté ſur vous :
Républicains ingrats, qu'enhardit ma clémence,
Vous qui devant Sylla garderiez le ſilence ;
Vous que ma bonté ſeule invite à m'outrager,
Sans craindre que Céſar s'abaiſſe à ſe venger.
Voilà ce qui vous donne une ame aſſez hardie,
Pour oſer me parler de Rome & de patrie,
Pour affecter ici cette illuſtre hauteur,
Et ces grands ſentimens devant votre vainqueur.
Il les fallait voir aux plaines de Pharſale.
La fortune entre nous devient trop inégale.
Si vous n'avez ſu vaincre, apprennez à ſervir.

BRUTUS.

Céſar, aucun de nous n'apprendra qu'à mourir.
Nul ne m'en déſavoue, & nul en Theſſalie
N'abaiſſa ſon courage à demander la vie.
Tu nous laiſſas le jour, mais pour nous avilir :
Et nous le déteſtons, s'il te faut obéir.
Céſar, qu'à ta colère aucun de nous n'échappe :
Commence ici par moi ; ſi tu veux régner, frappe.

CESAR.

Ecoute . . . & vous fortez*. Brutus m'ofe offenfer ?
Mais fais-tu de quels traits tu viens de me percer ?
Va, Céfar eft bien loin d'en vouloir à ta vie.
Laiffe-là du fénat l'indifcrette furie.
Demeure. C'eft toi feul qui peux me défarmer.
Demeure. C'eft toi feul que Céfar veut aimer.

BRUTUS.

Tout mon fang eft à toi, fi tu tiens ta promeffe;
Si tu n'es qu'un tyran, j'abhorre ta tendreffe;
Et je ne peux refter avec Antoine & toi,
Puifqu'il n'eft plus Romain, & qu'il demande un roi.

* *Les fénateurs fortent.*

SCENE IV.

CESAR, ANTOINE.

ANTOINE.

EH bien, t'ai-je trompé? Crois-tu que la nature
Puiffe amollir une ame, & fi fière, & fi dure?
Laiffe, laiffe à jamais dans fon obfcurité
Ce fecret malheureux qui pèfe à ta bonté.
Que de Rome, s'il veut, il déplore la chûte;
Mais qu'il ignore au moins quel fang il perfécute.
Il ne mérite pas de te devoir le jour.
Ingrat à tes bontés, ingrat à ton amour,
Renonce-le pour fils.

CESAR.

Je ne le puis : je l'aime.

ANTOINE.

Ah ! ceſſe donc d'aimer l'orgueil du diadême :
Deſcends donc de ce rang, où je te vois monté ;
La bonté convient mal à ton autorité ;
De ta grandeur naiſſante elle détruit l'ouvrage.
Quoi ! Rome eſt ſous tes loix, & Caſſius t'outrage !
Quoi Cimber ! quoi Cinna ! ces obſcurs ſénateurs,
Aux yeux du roi du monde affectent ces hauteurs !
Ils bravent ta puiſſance, & ces vaincus reſpirent !

CESAR.

Ils ſont nés mes égaux ; mes armes les vainquirent ;
Et trop au-deſſus d'eux je leur puis pardonner
De frémir ſous le joug que je veux leur donner.

ANTOINE.

Marius de leur ſang eût été moins avare.
Sylla les eût punis.

CESAR.

Sylla fut un barbare,
Il n'a ſu qu'opprimer. Le meurtre & la fureur
Faiſaient ſa politique, ainſi que ſa grandeur.
Il a gouverné Rome au milieu des ſupplices ;
Il en était l'effroi, j'en ſerai les délices.
Je ſais quel eſt le peuple, on le change en un jour :
Il prodigue aiſément ſa haine & ſon amour.
Si ma grandeur l'aigrit, ma clémence l'attire.
Un pardon politique à qui ne peut me nuire,
Dans mes chaînes qu'il porte, un air de liberté
A ramené vers moi ſa faible volonté.
Il faut couvrir de fleurs l'abyme où je l'entraîne,
Flatter encor ce tigre à l'inſtant qu'on l'enchaîne,

Lui plaire en l'accablant, l'aſſervir, le charmer,
Et punir mes rivaux en me faiſant aimer.

ANTOINE.

Il faudrait être craint : c'eſt ainſi que l'on règne.

CESAR.

Va, ce n'eſt qu'aux combats que je veux qu'on me craigne.

ANTOINE.

Le peuple abuſera de ta facilité.

CESAR.

Le peuple a juſqu'ici conſacré ma bonté.
Vois ce temple que Rome élève à ma clémence.

ANTOINE.

Crains qu'elle n'en élève un autre à la vengeance :
Crains des cœurs ulcérés, nourris de déſeſpoir,
Idolâtres de Rome, & cruels par devoir.
Caſſius alarmé prévoit qu'en ce jour même
Ma main doit ſur ton front mettre le diadême.
Déjà même à tes yeux on oſe en murmurer.
Des plus impétueux tu devrais t'aſſurer.
A prévenir leurs coups daigne au moins te contraindre.

CESAR.

Je les aurais punis, ſi je les pouvais craindre.
Ne me conſeille point de me faire haïr.
Je ſais combattre, vaincre, & ne ſais point punir.
Allons, & n'écoutant ni ſoupçon ni vengeance,
Sur l'univers ſoumis régnons ſans violence.

Fin du premier Acte.



ACTE II

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, ANTOINE, DOLABELLA,

ANTOINE.

Ce superbe refus, cette animosité,
Marquent moins de vertu que de férocité.
Les bontés de César, & sur-tout sa puissance,
Méritaient plus d'égards & plus de complaisance :
A lui parler du moins vous pourriez consentir.
Vous ne connaissez pas qui vous osez haïr ;
Et vous en frémiriez, si vous pouviez apprendre...

BRUTUS.

Ah ! je frémis dejà, mais c'est de vous entendre.
Ennemi des Romains, que vous avez vendus,
Pensez-vous ou tromper, ou corrompre Brutus ?
Allez ramper sans moi sous la main qui vous brave,
Je sais tous vos desseins, vous brûlez d'être esclave.
Vous voulez un monarque, & vous êtes Romain !

ANTOINE.

Je suis ami, Brutus, & porte un cœur humain.
Je ne recherche point une vertu plus rare :
Tu veux être un héros, mais tu n'es qu'un barbare ;
Et ton farouche orgueil, que rien ne peut fléchir,
Embrassa la vertu, pour la faire haïr.

SCENE II.

BRUTUS *seul.*

Quelle bassesse, ô ciel! & quelle ignominie!
Voilà donc les soutiens de ma triste patrie!
Voilà vos successeurs, Horace, Décius,
Et toi, vengeur des loix, toi mon sang, toi Brutus,
Quels restes, justes dieux! de la grandeur Romaine!
Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne.
César nous a ravi jusques à nos vertus,
Et je cherche ici Rome, & ne la trouve plus.
Vous que j'ai vu périr, vous immortels courages,
Héros, dont en pleurant j'apperçois les images,
Famille de Pompée, & toi, divin Caton,
Toi dernier des héros du sang de Scipion,
Vous ranimez en moi ces vives etincelles
Des vertus dont brillaient vos ames immortelles.
Vous vivez dans Brutus, vous mettez dans mon sein
Tout l'honneur qu'un tyran ravit au nom Romain.
Que vois-je, grand Pompée, au pied de ta statue?
Quel billet, sous mon nom, se présente à ma vue?
Lisons: *Tu dors, Brutus, & Rome est dans les fers!*
Rome, mes yeux sur toi seront toujours ouverts;
Ne me reproche point des chaînes que j'abhorre.
Mais quel autre billet à mes yeux s'offre encore.
Non, tu n'es pas Brutus. Ah! reproche cruel!
César! tremble, tyran, voilà ton coup mortel.
Non, tu n'es pas Brutus! Je le suis, je veux l'être.
Je périrai, Romain, ou vous serez sans maître.

Je vois que Rome encor à des cœurs vertueux.
On demande un vengeur, on a ſur moi les yeux:
On excite cette ame, & cette main trop lente:
On demande du ſang... Rome ſera contente.

SCENE III.

BRUTUS, CASSIUS, CINNA, CASCA, DECIMUS, ſuite.

CASSIUS.

Je t'embraſſe, Brutus, pour la dernière fois.
Amis, il faut tomber ſous les débris des loix.
De Céſar déſormais je n'attends plus de grace;
Il ſait mes ſentimens il connait notre audace.
Notre ame incorruptible étonne ſes deſſeins;
Il va perdre dans nous les derniers des Romains.
C'en eſt fait mes amis, il n'eſt plus de patrie,
Plus d'honneur, plus de loix Rome eſt anéantie,
De l'univers & d'elle il triomphe aujourd'hui.
Nos imprudens ayeux n'ont vaincu que pour lui.
Ces dépouilles des rois, ce ſceptre de la terre,
Six cents ans de vertus, de travaux & de guerre,
Céſar jouit de tout, & dévore le fruit
Que ſix ſiècles de gloire à peine avaient produit.
Ah Brutus! es-tu né pour ſervir ſous un maître?
La liberté n'eſt plus.

BRUTUS.

Elle eſt prête à renaître.

CASSIUS.

Que dis-tu ? mais quel bruit vient frapper mes esprits ?

BRUTUS.

Laisse-là ce vil peuple, & ses indignes cris.

CASSIUS.

La liberté, dis-tu ? . . . Mais quoi. . . le bruit redouble.

SCENE IV.

BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIMUS,

CASSIUS.

AH ! Cimber, est-ce toi ? parle, quel est ce trouble ?

DECIMUS.

Trame-t-on contre Rome un nouvel attentat ?
Qu'a-t-on fait ? qu'as-tu vu ?

CIMBER.

La honte de l'état.
César était au temple, & cette fière idole
Semblait être le dieu qui tonne au capitole.
C'est-là qu'il annonçait son superbe dessein,
D'aller joindre la Perse à l'empire Romain.
On lui donnait les noms de foudre de la guerre,
De vengeur des Romains, de vainqueur de la terre :
Mais parmi tant d'éclat, son orgueil imprudent
Voulait un autre titre, & n'était pas content.
Enfin parmi ces cris, & ces chants d'allégresse,
Du peuple qui l'entoure Antoine fend la presse :
Il entre : ô honte ! ô crime indigne d'un Romain!

Il entre, la couronne, & le ſceptre à la main.
On ſe tait : on frémit : lui, ſans que rien l'étonne,
Sur le front de Céſar attache la couronne,
Et ſoudain devant lui ſe mettant à genoux,
Céſar, règne, dit-il, ſur la terre & ſur nous.
Des Romains à ces mots les viſages pâliſſent ;
De leurs cris douloureux les voûtes retentiſſent.
J'ai vu des citoyens s'enfuir avec horreur,
D'autres rougir de honte & pleurer de douleur.
Céſar, qui cependant liſait ſur leur viſage
De l'indignation l'éclatant témoignage,
Feignant des ſentimens long-tems étudiés,
Jette & ſceptre & couronne, & les foule à ſes pieds.
Alors tout ſe croit libre, alors tout eſt en proie
Au fol enivrement d'une indiſcrette joie.
Antoine eſt alarmé : Céſar feint, & rougit ;
Plus il cèle ſon trouble, & plus on l'applaudit.
La modération ſert de voile à ſon crime :
Il affecte à regret un refus magnanime.
Mais malgré ſes efforts, il frémiſſait tout bas,
Qu'on applaudit en lui les vertus qu'il n'a pas.
Enfin ne pouvant plus retenir ſa colère,
Il ſort du capitole avec un front ſévère.
Il veut que dans une heure on s'aſſemble au ſénat.
Dans une heure, Brutus, Céſar change l'état.
De ce ſénat ſacré la moitié corrompue,
Ayant acheté Rome, à Céſar l'a vendue;
Plus lâche que ce peuple, à qui dans ſon malheur,
Le nom de roi du moins fait toujours quelque horreur.
Céſar déjà trop roi, veut encor la couronne :

Le peuple la refuse, & le sénat la donne;
Que faut-il faire enfin, héros qui m'écoutez?

CASSIUS.

Mourir, finir des jours dans l'opprobre comptés.
J'ai traîné les liens de mon indigne vie,
Tant qu'un peu d'espérance a flatté ma patrie.
Voici son dernier jour, & du moins Cassius
Ne doit plus respirer, lorsque l'état n'est plus.
Pleure qui voudra Rome, & lui reste fidelle;
Je ne peux la venger, mais j'expire avec elle.
Je vais où sont nos dieux... Pompée & Scipion,

En regardant leurs statues.

Il est tems de vous suivre, & d'imiter Caton.

BRUTUS.

Non, n'imitons personne, & servons tous d'exemple:
C'est nous, braves amis, que l'univers contemple,
C'est à nous de répondre à l'admiration
Que Rome en expirant conserve à notre nom.
Si Caton m'avait cru, plus juste en sa furie,
Sur César expirant il eut perdu la vie;
Mais il tourna sur soi ses innocentes mains,
Sa mort fut inutile au bonheur des humains.
Faisant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome;
Et c'est la seule faute où tomba ce grand homme.

CASSIUS.

Que veux-tu donc qu'on fasse en un tel désespoir?

BRUTUS, *montrant le billet*

Voilà ce qu'on m'écrit, voilà notre devoir.

CASSIUS.

On m'en écrit autant, j'ai reçu ce reproche.

BRUTUS.

C'eſt trop le mériter.

CIMBER.

L'heure fatale approche.
Dans une heure un tyran détruit le nom Romain.

BRUTUS.

Dans une heure à Céſar il faut percer le ſein.

CASSIUS.

Ah! je te reconnais à cette noble audace.

DECIMUS.

Ennemi des tyrans, & digne de ta race,
Voilà les ſentimens que j'avais dans mon cœur.

CASSIUS.

Tu me rends à moi-même, & je t'en dois l'honneur;
C'eſt-là ce qu'attendaient ma haine & ma colère
De la mâle vertu qui fait ton caractère.
C'eſt Rome qui t'inſpire en des deſſeins ſi grands:
Ton nom ſeul eſt l'arrêt de la mort des tyrans.
Lavons, mon cher Brutus, l'opprobre de la terre;
Vengeons ce capitole, au défaut du tonnerre.
Toi Cimber, toi Cinna, vous Romains indomptés,
Avez-vous une autre ame & d'autres volontés?

CIMBER.

Nous penſons comme toi, nous mépriſons la vie.
Nous déteſtons Céſar, nous aimons la patrie;
Nous la vengerons tous; Brutus & Caſſius
De quiconque eſt Romain raniment les vertus.

DECIMUS.

Nés juges de l'état, nés les vengeurs du crime,

C'eſt ſouffrir trop long-tems la main qui nous opprime ;
Et quand ſur un tyran nous ſuſpendons nos coups,
Chaque inſtant qu'il reſpire eſt un crime pour nous.

CIMBER.

Admettrons-nous quelqu'autre à ces honneurs ſuprêmes?

BRUTUS.

Pour venger la patrie il ſuffit de nous-mêmes.
Dolabella, Lépide, Emile, Bibulus,
Ou tremblent ſous Céſar, ou bien lui ſont vendus.
Cicéron, qui d'un traître a puni l'inſolence,
Ne ſert la liberté que par ſon éloquence,
Hardi dans le ſénat, faible dans le danger,
Fait pour haranguer Rome, & non pour la venger.
Laiſſons à l'orateur, qui charme ſa patrie,
Le ſoin de nous louer, quand nous l'auront ſervie.
Non, ce n'eſt qu'avec vous que je veux partager
Cet immortel honneur, & ce preſſant danger.
Dans une heure au ſénat le tyran doit ſe rendre :
Là, je le punirai ; là, je le veux ſurprendre ;
Là, je veux que ce fer, enfoncé dans ſon ſein,
Venge Caton, Pompée, & le peuple Romain.
C'eſt haſarder beaucoup. Ses ardens ſatellites
Par-tout du capatole occupent les limites ;
Ce peuple mou, volage, & facile à fléchir,
Ne ſait s'il doit encor l'aimer ou le haïr.
Notre mort, mes amis, paraît inévitable ;
Mais qu'une telle mort eſt noble & deſirable !
Qu'il eſt beau de périr dans des deſſeins ſi grands,
De voir couler ſon ſang dans le ſang des tyrans !
Qu'avec plaiſir alors on voit ſa dernière heure !

Mourons, braves amis, pourvu que César meure,
Et que la liberté, qu'oppriment ses forfaits,
Renaisse de sa cendre, & revive à jamais.

CASSIUS.

Ne balançons donc plus, courons au capitole :
C'est-là qu'il nous opprime, & qu'il faut qu'on l'immole.
Ne craignons rien du peuple, il semble encor douter ;
Mais si l'idole tombe, il va la détester.

BRUTUS.

Jurez donc avec moi, jurez sur cette épée,
Par le sang de Caton, par celui de Pompée,
Par les mânes sacrés de tous ces vrais Romains
Qui dans les champs d'Afrique ont fini leurs destins,
Jurez par tous les dieux, vengeurs de la patrie,
Que César sous vos coups va terminer sa vie.

CASSIUS.

Faisons plus, mes amis, jurons d'exterminer
Quiconque ainsi que lui prétendra gouverner :
Fussent nos propres fils, nos frères, ou nos pères :
S'ils sont tyrans, Brutus, ils sont nos adversaires.
Un vrai républicain n'a pour père & pour fils,
Que la vertu, les dieux, les loix & son pays.

BRUTUS.

Oui, j'unis pour jamais mon sang avec le vôtre.
Tout dès ce moment même adoptés l'un par l'autre,
Le salut de l'état nous a rendu parens.
Scélons notre union du sang de nos tyrans.

Il s'avance vers la statue de Pompée.

Nous le jurons par vous, héros, dont les images
A ce pressant devoir excitent nos courages ;

Nous promettons, pompée, à tes ſacrés genoux,
De faire tout pour Rome, & jamais rien pour nous;
D'être unis pour l'état, qui dans nous ſe raſſemble,
De vivre, de combattre, & de mourir enſemble.
Allons, préparons-nous : c'eſt trop nous arrêter.

SCENE V.

CESAR BRUTUS.

CESAR.

DEMEURE. C'eſt ici que tu dois m'écouter;
Où vas-tu, malheureux?

BRUTUS.

Loin de la tyrannie,

CESAR.

Licteurs, qu'on le retienne.

BRUTUS.

Achève, & prends ma vie.

CESAR.

Brutus, ſi ma colère en voulait à tes jours,
Je n'aurais qu'à parler, j'aurais fini leur cours.
Tu l'as trop mérité. Ta fière ingratitude
Se fait de m'offenſer une farouche étude.
Je te retrouve encor avec ceux des Romains,
Dont j'ai plus ſoupçonné les perfides deſſeins;
Avec ceux qui tantôt ont oſé me déplaire,
Ont blâmé ma conduite, ont bravé ma colère.

BRUTUS.

Ils parlaient en Romains, Céſar; & leurs avis,

Si les dieux t'inſpiraient, ſeraient encor ſuivis.

CESAR.

Je ſouffre ton audace, & conſens à t'entendre :
Que me reproches-tu?

BRUTUS.

Le monde ravagé,
Le ſang des nations, ton pays ſaccagé :
Ton pouvoir, tes vertus, qui font tes injuſtices,
Qui de tes attentats ſont en toi les complices ;
Ta funeſte bonté, qui fait aimer tes fers,
Et qui n'eſt qu'un appas pour tromper l'univers.

CESAR.

Ah! c'eſt ce qu'il fallait reprocher à Pompée.
Par ſa feinte vertu la tienne fut trompée.
Ce citoyen ſuperbe, à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu Céſar pour ſon égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine,
Eût laiſſé reſpirer la liberté romaine?
Sous un joug deſpotique il t'aurait accablé.
Qu'eût fait Brutus alors?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

CESAR.

Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me deſtine?
Tu ne t'en défends point. Tu vis pour ma ruine,
Brutus!

BRUTUS.

Si tu le crois, préviens donc ma fureur.
Qui peut te retenir?

CESAR. *Il lui préſente la lettre de Serville.*
La nature, & mon cœur.
Lis, ingrat, lis, connais le ſang que tu m'oppoſes;
Vois qui tu peux haïr, & pourſuis ſi tu l'oſes.

BRUTUS.

Où ſuis-je? Qu'ai-je lu? me trompez-vous, mes yeux?

CESAR.

Eh bien! Brutus, mon fils!

BRUTUS.

Lui, mon père! grands dieux!

CESAR.

Oui, je le ſuis, ingrat. Quel ſilence farouche!
Que dis-je? quels ſanglots échappent de ta bouche?
Mon fils... Quoi, je te tiens muet entre mes bras!
La nature t'étonne, & ne t'attendrit pas!

BRUTUS.

O ſort épouvantable, & qui me déſeſpère!
O ſermens! ô patrie! ô Rome toujours chère!
Céſar!... Ah, malheureux! j'ai trop long-tems vécu.

CESAR.

Parle. Quoi d'un remords ton cœur eſt combattu!
Ne me déguiſe rien. Tu gardes le ſilence?
Tu crains d'être mon fils, ce nom ſacré t'offenſe?
Tu crains de me chérir, de partager mon rang;
C'eſt un malheur pour toi d'être né de mon ſang!
Ah! ce ſceptre du monde, & ce pouvoir ſuprême,
Ce Céſar, que tu hais, les voulait pour toi-même.
Je voulais partager, avec Octave & toi,
Le prix de cents combats, & le titre de roi.

BRUTUS.

Ah ! dieux !

CESAR.

Tu veux parler, & te retiens à peine ?
Ces tranſports ſont-ils donc de tendreſſe ou de haine ?
Quel eſt donc le ſecret qui ſemble t'accabler ?

BRUTUS.

Céſar....

CESAR.

Eh bien, mon fils ?

BRUTUS.

Je ne puis lui parler.

CESAR.

Tu n'oſes me nommer du tendre nom de père ?

BRUTUS.

Si tu l'es, je te fais une unique prière.

CESAR.

Parle. En te l'accordant, je croirai tout gagner.

BRUTUS.

Fais-moi mourir ſur l'heure, ou ceſſe de régner.

CESAR.

Ah ! barbare ennemi, tigre que je carreſſe !
Ah ! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendreſſe !
Va, tu n'es plus mon fils. Va, cruel citoyen,
Mon cœur déſeſpéré prend l'exemple du tien ;
Ce cœur, à qui tu fais cette effroyable injure,
Saura bien comme toi vaincre enfin la nature.
Va, Céſar n'eſt pas fait pour te prier en vain ;
J'apprendrai de Brutus à ceſſer d'être humain.
Je ne te connais plus. Libre dans ma puiſſance,
Je n'écouterai plus une injuſte clémence.

Tranquille, à mon courroux je vais m'abandonner ;
Mon cœur trop indulgent eſt las de pardonner.
J'imiterai Sylla, mais dans ſes violences ;
Vous tremblerez, ingrats, au bruit de mes vengeances.
Va, cruel, va trouver tes indignes amis.
Tous m'ont oſé déplaire, ils ſeront tous punis.
On ſait ce que je puis, on verra ce que j'oſe :
Je deviendrai barbare, & toi ſeul en es cauſe.

BRUTUS.

Ah ! ne le quittons point dans ſes cruels deſſeins,
Et ſauvons, s'il ſe peut, Céſar & les Romains.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CASSIUS, CIMBER, DECIME, CINNA, CASCA, les conjurés.

CASSIUS.

ENFIN donc l'heure approche, où Rome va renaître.
La maîtreſſe du monde eſt aujourd'hui ſans maître.
L'honneur en eſt à vous, Cimber, Caſca, Probus,
Décime. Encore une heure, & le tyran n'eſt plus.
Ce que n'ont pu Caton, & Pompée, & l'Aſie,
Nous ſeuls l'exécutons, nous vengeons la patrie;
Et je veux qu'en ce jour on diſe à l'univers,
Mortels, reſpectez Rome, elle n'eſt plus aux fers.

CIMBER.

Tu vois tous nos amis, ils ſont prêts à te ſuivre,
A frapper, à mourir, à vivre s'il faut vivre,
A ſervir le ſénat dans l'un ou l'autre ſort,
En donnant à Céſar, ou recevant la mort.

DECIME.

Mais d'où vient que Brutus ne paraît point encore;
Lui, ce fier ennemi du tyran qu'il abhorre?
Lui qui prit nos ſermens, qui nous raſſembla tous,
Lui qui doit ſur Céſar porter les premiers coups?
Le gendre de Caton tarde bien à paraître.

Serait-il arrêté ? César peut-il connaître ...
Mais le voici. Grands dieux ! qu'il paraît abattu !

SCENE II.

CASSIUS, BRUTUS, CIMBER, CASCA, DECIME, les conjurés.

CASSIUS.
Brutus, quelle infortune accable ta vertu ?
Le tyran fait-il tout ? Rome est-elle trahie ?

BRUTUS.
Non, César ne fait point qu'on va trancher sa vie.
Il se confie à vous.

DECIMUS.
Qui peut donc te troubler ?

BRUTUS.
Un malheur, un secret, qui vous fera trembler.

CASSIUS.
De nous ou du tyran c'est la mort qui s'apprête.
Nous pouvons tout périr ; mais trembler, nous !

BRUTUS.
Arrête ;
Je vais t'épouvanter par ce secret affreux.
Je dois sa mort à Rome, à vous, à nos neveux,
Au bonheur des mortels ; & j'avais choisi l'heure,
Le lieu, le bras, l'instant, où Rome veut qu'il meure :
L'honneur du premier coup à mes mains est remis ;
Tout est prêt. Apprenez que Brutus est son fils.

CIMBER.

Toi, ſon fils !

CASSIUS.

De Céſar !

DECIMUS.

O Rome !

BRUTUS.

Servilie

Par un hymen ſecret à Céſar fut unie ;
Je ſuis de cet hymen le fruit infortuné.

CIMBER.

Brutus, fils d'un tyran !

CASSIUS.

Non, tu n'en es pas né ;
Ton cœur eſt trop Romain.

BRUTUS.

Ma honte eſt véritable.
Vous, amis, qui voyez le deſtin qui m'accable,
Soyez par mes ſermens les maîtres de mon ſort.
Eſt-il quelqu'un de vous d'un eſprit aſſez fort,
Aſſez ſtoïque, aſſez au-deſſus du vulgaire,
Pour oſer décider ce que Brutus doit faire ?
Je m'en remets à vous. Quoi ! vous baiſſez les yeux !
Toi, Caſſius, auſſi, tu te tais avec eux !
Aucun ne me ſoutient au bord de cet abyme !
Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime !
Tu frémis, Caſſius ! & prompt à t'étonner....

CASSIUS.

Je frémis du conſeil que je vais te donner.

BRUTUS.

Parle.

CASSIUS.

Si tu n'étais qu'un citoyen vulgaire,
Je te dirais : va, ſers, ſois tyran ſous ton père ;
Ecraſe cet état que tu dois ſoutenir ;
Rome aura déſormais deux traîtres à punir :
Mais je parle à Brutus, à ce puiſſant génie,
A ce héros armé contre la tyrannie,
Dont le cœur inflexible, au bien déterminé,
Epura tout le ſang que César t'a donné.
Ecoute, tu connais avec quelle furie
Jadis Citilina menaça ſa patrie ?

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si le même jour, que ce grand criminel
Dut à la liberté porter le coup mortel ;
Si lorſque le ſénat eut condamné ce traître,
Catilina pour fils t'eût voulu reconnaître,
Entre ce monſtre & nous forcé de décider,
Parle : qu'aurais-tu fait ?

BRUTUS.

Peux-tu le demander ?
Penſes-tu qu'un inſtant ma vertu démentie,
Eût mis dans la balance un homme & la patrie ?

CASSIUS.

Brutus, par ce ſeul mot ton devoir eſt dicté.
C'eſt l'arrêt du ſénat, Rome eſt en ſureté.
Mais, dis, ſens-tu ce trouble, & ce ſecret murmure,
Qu'un préjugé vulgaire impute à la nature ?

Un ſeul mot de Céſar a-t-il éteint dans toi
L'amour de ton pays, ton devoir & ta foi ?
En diſant ce ſecret, ou faux ou véritable,
Et t'avouant pour fils, en eſt-il moins coupable ?
En es-tu moins Brutus ? en es-tu moins Romain ?
Nous dois-tu moins ta vie, & ton cœur, & ta main ?
Toi, ſon fils ! Rome enfin n'eſt-elle plus ta mère ?
Chacun des conjurés n'eſt-il donc plus ton frère ?
Né dans nos murs ſacrés, nourri par Scipion,
Elève de Pompée, adopté par Caton,
Ami de Caſſius, que veux-tu davantage ?
Ces titres ſont ſacrés, tout autre les outrage.
Qu'importe qu'un tyran, vil eſclave d'amour,
Ait ſéduit Servilie, & t'ait donné le jour ?
Laiſſe-là les erreurs, & l'hymen de ta mère ;
Caton forma tes mœurs, Caton ſeul eſt ton père ;
Tu lui dois ta vertu, ton ame eſt toute à lui :
Briſe l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd'hui :
Qu'à nos ſermens communs ta fermeté réponde ;
Et tu n'as de parens que les vengeurs du monde.

BRUTUS.

Et vous, braves amis, parlez, que penſez-vous ?

CIMBER.

Jugez de nous par lui, jugez de lui par nous.
D'un autre ſentiment ſi nous étions capables,
Rome n'aurait point eu des enfans plus coupables ;
Mais à d'autres qu'à toi pourquoi t'en rapporter ?
C'eſt ton cœur, c'eſt Brutus, qu'il te faut conſulter.

BRUTUS.

Eh bien, à vos regards mon ame eſt dévoilée ;

Liſez-y les horreurs dont elle eſt accablée.
Je ne vous cèle rien, ce cœur s'eſt ébranlé;
De mes ſtoïques yeux des larmes ont coulé.
Après l'affreux ſerment, que vous m'avez vu faire,
Prêt à ſervir l'état, mais à tuer mon père,
Pleurant d'être ſon fils, honteux de ſes bienfaits,
Admirant ſes vertus, condamnant ſes forfaits,
Voyant en lui mon père, un coupable, un grand-homme.
Entraîné par Céſar, & retenu par Rome,
D'horreur & de pitié mes eſprits déchirés,
Ont ſouhaité la mort que vous lui préparez.
Je vous dirai bien plus, ſachez que je l'eſtime.
Son grand cœur me ſéduit, au ſein même du crime,
Et ſi ſur les Romains quelqu'un pouvait régner,
Il eſt le ſeul tyran que l'on dût épargner.
Ne vous alarmez point : ce nom que je déteſte,
Ce nom ſeul de tyran l'emporte ſur le reſte.
Le ſénat, Rome, & vous, vous avez tous ma foi :
Le bien du monde entier me parle contre un roi.
J'embraſſe avec horreur une vertu cruelle;
J'en friſſonne à mes yeux; mais je vous ſuis fidele.
Céſar me va parler; que ne puis-je aujourd'hui
L'attendrir, le changer, ſauver l'état & lui!
Veuillent les immortels, s'expliquant par ma bouche,
Prêter à mon organe un pouvoir qui le touche!
Mais ſi je n'obtiens rien de cet ambitieux,
Levez le bras, frappez, je détourne les yeux.
Je ne trahirai point mon pays pour mon père :
Que l'on approuve, ou non, ma fermeté ſévère,
Qu'à l'univers ſurpris cette grande action

Soit un objet d'horreur ou d'admiration :
Mon eſprit peu jaloux de vivre en la mémoire,
Ne conſidère point le reproche ou la gloire;
Toujours indépendant, & toujours citoyen,
Mon devoir me ſuffit, tout le reſte n'eſt rien.
Allez, ne ſongez plus qu'à ſortir d'eſclavage.

CASSIUS.

Du ſalut de l'état ta parole eſt le gage.
Nous comptons tous ſur toi, comme ſi dans ces lieux
Nous entendions Caton, Rome même & nos dieux.

SCENE III.

BRUTUS *ſeul.*

VOICI donc le moment, où Céſar va m'entendre;
Voici ce capitole, où la mort va l'attendre.
Epargnez-moi, grands dieux, l'horreur de le haïr.
Dieux, arrêtez ces bras levés pour le punir!
Rendez, s'il ſe peut, Rome à ſon grand cœur plus chère,
Et faites qu'il ſoit juſte, afin qu'il ſoit mon père.
Le voici. Je demeure immobile, éperdu.
O mânes de Caton, ſoutenez ma vertu.



SCENE IV.

CESAR BRUTUS.

CESAR.

EH bien que veux-tu ? parle. As-tu le cœur d'un homme ?
Es-tu fils de César ?

BRUTUS.

Oui, si tu l'es de Rome.

CESAR.

Républicain farouche, où vas-tu t'emporter ?
N'as-tu voulu me voir que pour mieux m'insulter ?
Quoi ! tandis que sur toi mes faveurs se répandent,
Que du monde soumis les hommages t'attendent,
L'empire, mes bontés, rien ne fléchit ton cœur ?
De quel œil vois-tu donc le sceptre ?

BRUTUS.

Avec horreur.

CESAR.

Je plains tes préjugés, je les excuse même.
Mais peux-tu me haïr ?

BRUTUS.

Non, César, & je t'aime.
Mon cœur par tes exploits fut pour toi prévenu,
Avant que pour ton sang tu m'eusses reconnu.
Je me suis plaint aux dieux de voir qu'un si grand-homme
Fût à la fois la gloire & le fléau de Rome.
Je déteste César avec le nom de roi :
Mais César citoyen serait un dieu pour moi ;

Je lui facrifierais ma fortune & ma vie.

CESAR.

Que peux-tu donc haïr en moi ?

BRUTUS.

La tyrannie.

Daigne écouter les vœux, les larmes, les avis
De tous les vrais Romains, du fénat, de ton fils.
Veux-tu vivre en effet le premier de la terre,
Jouir d'un droit plus faint que celui de la guerre,
Etre encor plus que roi, plus même que Céfar ?

CESAR.

Eh bien ?

BRUTUS.

Tu vois la terre enchaînée à ton char :
Romps nos fers, fois Romain, renonce au diadême.

CESAR.

Ah ! que propofes-tu ?

BRUTUS.

Ce qu'a fait Sylla même.
Long-tems dans notre fang Sylla s'était noyé ;
Il rendit Rome libre, & tout fut oublié.
Cet affaffin illuftre, entouré de victimes,
En defcendant du trône effaça tous fes crimes.
Tu n'eus point fes fureurs, ofe avoir fes vertus.
Ton cœur fut pardonner ; Céfar, fais encor plus.
Que fervent déformais les graces que tu donnes ?
C'eft à Rome, à l'état qu'il faut que tu pardonnes :
Alors plus qu'à ton rang nos cœurs te font foumis ;
Alors tu fais régner, alors je fuis ton fils.
Quoi ! je te parle en vain ?

CESAR.

Rome demande un maître;
Un jour à tes dépens tu l'apprendras peut-être.
Tu vois nos citoyens plus puiſſans que des rois.
Nos mœurs changent, Brutus; il faut changer nos loix.
La liberté n'eſt plus que le droit de ſe nuire:
Rome, qui détruit tout, ſemble enfin ſe détruire.
Ce coloſſe effrayant, dont le monde eſt foulé,
En preſſant l'univers, eſt lui-même ébranlé.
Il penche vers ſa chûte, & contre la tempête
Il demande mon bras pour ſoutenir ſa tête.
Enfin depuis Sylla, nos antiques vertus,
Les loix, Rome, l'état, ſont des noms ſuperflus.
Dans nos tems corrompus, pleins de guerres civiles,
Tu parles comme au tems des Dèces, des Emiles.
Caton t'a trop ſéduit, mon cher fils, je prévois
Que ta triſte vertu perdra l'état & toi.
Fais céder, ſi tu peux, ta raiſon détrompée
Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée,
A ton père qui t'aime, & qui plaint ton erreur.
Sois mon fils en effet, Brutus; rends-moi ton cœur;
Prends d'autres ſentimens, ma bonté t'en conjure;
Ne force point ton ame à vaincre la nature.
Tu ne me réponds rien: tu détournes les yeux?

BRUTUS.

Je ne te connais plus. Tonnez ſur moi, grands dieux!
Céſar....

CESAR.

Quoi! tu t'émeus? ton ame eſt amollie?
Ah! mon fils...

BRUTUS.

Sais-tu bien qu'il y va de ta vie ?
Sais-tu que le ſénat n'a point de vrai Romain,
Qui n'aſpire en ſecret à te percer le ſein ?
Que le ſalut de Rome, & que le tien te touche.
Ton génie alarmé te parle par ma bouche :
Il me pouſſe, il me preſſe, il me jette à tes pieds.

(*Il ſe jette à ſes genoux.*)

Céſar, au nom des dieux dans ton cœur oubliés,
Au nom de tes vertus, de Rome, & de toi-même,
Dirai-je, au nom d'un fils qui frémit & qui t'aime,
Qui te préfère au monde, & Rome ſeule à toi,
Ne me rebute pas.

CESAR.

Malheureux, laiſſe-moi.
Que me veux-tu ?

BRUTUS.

Crois-moi, ne ſois point inſenſible.

CESAR.

L'univers peut changer ; mon ame eſt inflexible.

BRUTUS.

Voilà donc ta réponſe ?

CESAR.

Oui, tout eſt réſolu.
Rome doit obéir, quand Céſar a voulu.

BRUTUS *d'un air conſterné.*

Adieu, Céſar.

CESAR.

Eh, quoi ! d'où viennent tes alarmes ?

Demeure encor, mon fils. Quoi, tu verſes des larmes!
Quoi! Brutus peut pleurer! Eſt-ce d'avoir un roi?
Pleures-tu les Romains?

BRUTUS.

Je ne pleure que toi.
Adieu, te dis-je.

CESAR.

O Rome! ô rigueur héroïque!
Que ne puis-je à ce point aimer ma république!

SCENE V.

CESAR, DOLABELLA, Romains.

DOLABELLA.

LE ſénat par ton ordre au temple eſt arrivé:
On n'attend plus que toi, le trône eſt élevé.
Tous ceux qui t'ont vendu leur vie & leurs ſuffrages,
Vont prodiguer l'encens au pied de tes images.
J'amène devant toi la foule des Romains;
Le ſénat va fixer leurs eſprits incertains,
Mais ſi Céſar croyait un vieux ſoldat qui l'aime,
Nos préſages affreux, nos devins, nos dieux même,
Céſar différerait ce grand événement.

CESAR.

Quoi! lorſqu'il faut régner, différer d'un moment!
Qui pourrait m'arrêter, moi?

DOLABELLA.

Toute la nature

Conſpire à t'avertir, par un ſiniſtre augure.
Le ciel qui fait les rois redoute ton trépas.

CESAR.

Va, Céſar n'eſt qu'un homme, & je ne penſe pas
Que le ciel de mon ſort à ce point s'inquiète,
Qu'il anime pour moi la nature muette,
Et que les élémens paraiſſent confondus,
Pour qu'un mortel ici reſpire un jour de plus.
Les dieux du haut du ciel ont compté nos années;
Suivons ſans reculer nos hautes deſtinées.
Céſar n'a rien à craindre.

DOLABELLA.

Il a des ennemis,
Qui ſous un joug nouveau ſont à peine aſſervis.
Qui ſait s'ils n'auraient point conſpiré leur vengeance?

CESAR.

Ils n'oſeraient.

DOLABELLA.

Ton cœur a trop de confiance.

CESAR.

Tant de précautions contre mon jour fatal
Me rendraient mépriſable, & me défendraient mal.

DOLABELLA.

Pour le ſalut de Rome il faut que Céſar vive;
Dans le ſénat au moins permets que je te ſuive.

CESAR.

Non, pourquoi changer l'ordre entre nous concerté?
N'avançons point, ami, le moment arrêté;
Qui change ſes deſſeins découvre ſa faibleſſe.

DOLABELLA.

Je te quitte à regret. Je crains, je le confesse.
Ce nouveau mouvement dans mon cœur est trop fort.

CESAR.

Va, j'aime mieux mourir que de craindre la mort.

SCENE VI.

DOLABELLA, Romains.

DOLABELLA.

CHERS citoyens, quel héros, quel courage,
De la terre & de vous méritait mieux l'hommage?
Joignez v s vœux aux miens, peuples, qui l'admirez,
Confirmez les honneurs qui lui sont préparés.
Vivez pour le servir, mourez pour le défendre....
Quelles clameurs, ô ciel! quels cris se font entendre!

LES CONJURÉS *derrière le théatre.*

Meurs, expire, tyran. Courage, Cassius.

DOLABÉLLA.

Ah! courrons le sauver.



SCENE VII.

CASSIUS, *un poignard à la main*, DOLABELLA, Romains.

CASSIUS.

C'EN eſt fait, il n'eſt plus.

DOLABELLA.

Peuples, ſecondez-moi, frappons, perçons ce traître.

CASSIUS.

Peuples, imitez-moi, vous n'avez plus de maître.
Nations de héros, vainqueurs de l'univers,
Vive la liberté; ma main briſe vos fers.

DOLABELLA.

Vous trahiſſez, Romains, le ſang de ce grand-homme?

CASSIUS.

J'ai tué mon ami, pour le ſalut de Rome.
Il vous aſſervit tous, ſon ſang eſt répandu.
Eſt-il quelqu'un de vous de ſi peu de vertu,
D'un eſprit ſi rampant, d'un ſi faible courage,
Qu'il puiſſe regretter Céſar & l'eſclavage?
Quel eſt ce vil Romain, qui veut avoir un roi?
S'il en eſt un, qu'il parle, & qu'il ſe plaigne à moi.
Mais vous m'applaudiſſez, vous aimez tous la gloire.

ROMAINS.

Céſar fut un tyran, périſſe ſa mémoire.

CASSIUS.

Maîtres du monde entier, de Rome heureux enfans,
Conſervez à jamais ces nobles ſentimens.

Je ſais que devant vous Antoine va paraître ;
Amis, ſouvenez-vous que Céſar fut ſon maître ;
Qu'il a ſervi ſous lui dès ſes plus jeunes ans,
Dans l'école du crime & dans l'art des tyrans.
Il vient juſtifier ſon maître & ſon empire ;
Il vous mépriſe aſſez pour penſer vous ſéduire.
Sans doute il peut ici faire entendre ſa voix ;
Telle eſt la loi de Rome ; & j'obéis aux loix.
Le peuple eſt déſormais leur organe ſuprême,
Le juge de Céſar, d'Antoine, de moi-même.
Vous rentrez dans vos droits indignement perdus ;
Céſar vous les ravit, je vous les ai rendus :
Je les veux affermir. Je rentre au capitole ;
Brutus eſt au ſénat, il m'attend, & j'y vole.
Je vais avec Brutus, en ces murs déſolés,
Rappeller la juſtice, & nos dieux exilés ;
Etouffer des méchans les fureurs inteſtines,
Et de la liberté réparer les ruines.
Vous, Romains, ſeulement conſentez d'être heureux,
Ne vous trahiſſez pas, c'eſt tout ce que je veux ;
Redoutez tout d'Antoine, & ſur-tout l'artifice.

ROMAINS.

S'il vous oſe accuſer, que lui-même il périſſe.

CASSIUS.

Souvenez-vous, Romains, de ces ſermens ſacrés.

ROMAINS.

Aux vengeurs de l'état nos cœurs ſont aſſurés.



SCENE DERNIERE.

ANTOINE, Romains, DOLABELLA.

UN ROMAIN.

Mais Antoine paraît.

AUTRE ROMAIN.

Qu'osera-t-il nous dire ?

UN ROMAIN.

Ses yeux versent des pleurs, il se trouble, il soupire.

UN AUTRE.

Il aimait trop César.

ANTOINE, *montant à la tribune aux harangues.*

Oui, je l'aimais, Romains;
Oui, j'aurais de mes jours prolongé ses destins.
Hélas ! vous avez tous pensé comme moi-même;
Et lorsque de son front ôtant le diadême,
Ce héros à vos loix s'immolait aujourd'hui,
Qui de vous en effet n'eût expiré pour lui ?
Hélas ! je ne viens point célébrer sa mémoire;
La voix du monde entier parle assez de sa gloire;
Mais de mon désespoir ayez quelque pitié,
Et pardonnez du moins des pleurs à l'amitié.

UN ROMAIN.

Il les fallait verser quand Rome avait un maître.
César fut un héros; mais César fut un traître.

AUTRE ROMAIN.

Puisqu'il était tyran, il n'eut point de vertus.

UN TROISIEME.

Oui, nous approuvons tous Cassius & Brutus.

ANTOINE.

Contre ſes meurtriers je n'ai rien à vous dire ;
C'eſt à ſervir l'état que leur grand cœur aſpire.
De votre dictateur ils ont percé le flanc ;
Comblés de ſes bienfaits, ils ſont teints de ſon ſang.
Pour forcer des Romains à ce coup déteſtable,
Sans doute il fallait bien que Céſar fut coupable ;
Je le crois. Mais enfin Céſar a-t-il jamais
De ſon pouvoir ſur vous appeſanti le faix ?
A-t-il gardé pour lui le fruit de ſes conquêtes ?
Des dépouilles du monde il couronnait vos têtes.
Tout l'or des nations, qui tombaient ſous ſes coups,
Tout le prix de ſon ſang fut prodigué pour vous.
De ſon char de triomphe il voyait vos alarmes :
Céſar en deſcendait pour eſſuyer vos larmes.
Du monde qu'il ſoumit vous triomphez en paix,
Puiſſans par ſon courage, heureux par ſes bienfaits.
Il payait le ſervice : il pardonnait l'outrage.
Vous le ſavez, grands dieux ! vous dont il fut l'image ;
Vous, dieux, qui lui laiſſiez le monde à gouverner,
Vous ſavez ſi ſon cœur aimait à pardonner.

ROMAINS.

Il eſt vrai que Céſar fit aimer ſa clémence.

ANTOINE.

Hélas ! ſi ſa grande ame eût connu la vengeance,
Il vivrait, & ſa vie eût rempli nos ſouhaits.
Sur tous ſes meurtriers il verſa ſes bienfaits.
Deux fois à Caſſius il conſerva la vie.
Brutus....où ſuis-je ? ô ciel ! ô crime ! ô barbarie !
Chers amis, je ſuccombe ; & mes ſens interdits...

Brutus ſon aſſaſſin ! . . . ce monſtre était ſon fils.

ROMAINS.

Ah dieux !

ANTOINE.

Je vois frémir vos généreux courages ;
Amis, je vois les pleurs qui mouillent vos viſages.
Oui, Brutus eſt ſon fils ; mais vous qui m'écoutez,
Vous étiez ſes enfans dans ſon cœur adoptés.
Hélas ! ſi vous ſaviez ſa volonté dernière !

ROMAINS.

Quelle eſt-elle ? parlez.

ANTOINE.

Rome eſt ſon héritière.
Ses tréſors ſont vos biens ; vous en allez jouir ;
Au delà du tombeau Céſar veut vous ſervir.
C'eſt vous ſeuls qu'il aimait : c'eſt pour vous qu'en Aſie
Il allait prodiguer ſa fortune & ſa vie.
O Romains, diſait-il, peuple roi que je ſers,
Commandez à Céſar, Céſar à l'univers.
Brutus ou Caſſius eût-il fait davantage ?

ROMAINS.

Ah ! nous les déteſtons. Ce doute nous outrage.

UN ROMAIN.

Céſar fut en effet le père de l'état.

ANTOINE.

Votre père n'eſt plus ; un lâche aſſaſſinat
Vient de trancher ici les jours de ce grand-homme,
L'honneur de la nature & la gloire de Rome.
Romains, priverez-vous des honneurs du bûcher
Ce père, cet ami, qui vous était ſi cher ?

On l'apporte à vos yeux.

(*Le fond du théatre s'ouvre ; des licteurs apportent le le corps de Céfar, couvert d'une robe fanglante ; Antoine defcend de la tribune, & fe jette à genoux auprès du corps.*)

ROMAINS.

O fpectacle funefte !

ANTOINE.

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous refte ;
Voilà ce dieu vengeur, idolâtré par vous,
Que ces affaffins même adoraient à genoux ;
Qui toujours votre appui, dans la paix, dans la guerre,
Une heure auparavant faifait trembler la terre ;
Qui devait enchaîner Babylone à fon char ;
Amis, en cet état connaiffez-vous Céfar ?
Vous les voyez, Romains, vous touchez ces bleffures,
Ce fang qu'ont fous vos yeux verfé des mains parjures.
Là, Cimber l'a frappé ; là, fur le grand Céfar
Caffius & Décime enfonçaient leur poignard.
Là, Brutus éperdu, Brutus l'ame égarée,
A fouillé dans fes flancs fa main dénaturée.
Céfar le regardant d'un œil tranquille & doux,
Lui pardonnait encor en tombant fous fes coups.
Il l'appellait fon fils, & ce nom cher & tendre
Eft le feul qu'en mourant Céfar ait fait entendre :
O mon fils ! difait-il.

UN ROMAIN.

O monftre, que les dieux
Devaient exterminer avant ce coup affreux !

AUTRES ROMAINS, *en regardant le corps dont ils ſont proche.*

Dieu ! ſon ſang coule encor.

ANTOINE.

Il demande vengeance,
Il l'attend de vos mains & de votre vaillance.
Entendez-vous ſa voix ? Réveillez-vous, Romains ;
Marchez, ſuivez-moi tous contre ſes aſſaſſins ;
Ce ſont là les honneurs qu'à Céſar ont doit rendre.
Des brandons du bûcher qui va le mettre en cendre,
Embraſons les palais de ces fiers conjurés :
Enfonçons dans leur ſein nos bras déſeſpérés.
Venez, dignes amis ; venez, vengeurs des crimes,
Au dieu de la patrie immoler ces victimes.

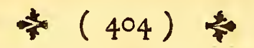
ROMAINS.

Oui, nous les punirons ; oui, nous ſuivrons vos pas.
Nous jurons par ſon ſang de venger ſont trépas.
Courons.

ANTOINE *à Dolabella.*

Ne laiſſons pas leur fureur inutile ;
Précipitons ce peuple inconſtant & facile ;
Entraînons-le à la guerre, & ſans rien ménager.
Succédons à Céſar, en courant le venger.

Fin du troiſième & dernier acte.



TABLE

des piéces contenues dans ce volume.

Fin de la Table.

